This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

TARSIS
ET ZÉLIE.

EXPLICATION

DES SUJETS

DU FRONTISPICE ET DU FLEURON

DU TOME II.

LE FRONTISPICE représente l'embraſement & le ſac du Temple de Diane à Ephèſe par les Gaulois, dont les uns emportent des Statues & les Vaſes ſacrés, & les autres traînent, avec violence, les Vierges conſacrées à la Déeſſe.

Le ſujet du Fleuron eſt une Chaſſe. Un lièvre vient, haletant & fatigué, ſe réfugier auprès d'une Bergère, qui, touchée de compaſſion, écarte avec ſa houlette, les chiens qui le pourſuivent.

Les ſujets des Vignettes ſont expliqués dans les Sommaires de chaque Livre.

J. M. Moreau le Jne. del.

N. Ponce Sculp. 1778.

TARSIS ET ZÉLIE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME II.

A PARIS,

Chez MUSIER Fils, Libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Giſt-le-Cœur.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 FEB 1952
OF OXFORD

TARSIS ET ZÉLIE.

Suite du Tome ſecond.

LIVRE DOUZIÈME.

SOMMAIRE

DU DIXIÈME LIVRE.

Le Philoſophe Straton apprend à Télamon, qu'Alcime a rendu la liberté a Philadelphe, & que ce Roi a vu les Princeſſes Arſinoé & Antigone. Alcime cherchoit à s'en faire un protecteur contre le jeune Antigonus Roi de Macédoine, dont il craignoit le reſſentiment. Ariobarzane, qui avoit paſſé à la Cour du vieil Antigonus & de Démétrius pour le père d'Ariarate, ſe rencontre chez Télamon, avec Néphélocrate, Straton & les Bergers Ergaſte & Célémante. Leur entretien roule ſur la Cour & ſur ce que ſon ſéjour eſt peu fait pour les Philoſophes. Célémante après les avoir quittés, ſe rend dans une plaine, où il apperçoit des Bergers qui s'exerçoient à la courſe du javelot, en préſence de pluſieurs Bergères : il défie Olcite & Ergaſte qui l'avoit rejoint, & remporte deux fois le prix de la courſe, qui eſt une couronne d'Olivier ſauvage. L'inconnue bleſſée, qui eſt la même que Tarſis avoit délivrée de ſes raviſſeurs, ſe fait connoître à Télamon pour le Prince de Chypre. Suite de

l'Hiſtoire d'Amalécinte. *Les éclairciſſemens qu'il donne à Télamon ſur Zélie ne lui permettent plus de douter qu'Alpide ne ſoit l'auteur de l'enlèvement de cette Bergère. Pendant que Télamon s'entretient avec ce Prince, le Roi de Lesbos ſe découvre à Philiſte* (ſujet de la vignette). Commencement de l'Hiſtoire de Philetere Reine de Lesbos. *Cette Princeſſe qu'on avoit toujours crue un homme, forcée par Démotime de ſe ſauver de ſes états, avoit été jetée par une tempête ſur les côtes de Theſſalie : ſon vaiſſeau avoit échoué ſur un banc de ſable & elle alloit périr lorſqu'elle avoit été ſecourue par Télamon.*

Cor. Vifcher del. N. Ponce ſculp.

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE DIXIÈME.

QUOIQUE Télamon eût aſſez d'occupation chez lui, il ne laiſſoit pas d'étendre ſes ſoins au-delà; & il ſembloit que les Dieux euſſent commis à ſa prudence & à ſa généroſité, le ſalut des plus grands rois. Il ne ſe paſſoit preſque point de jour, qu'il n'envoyât à Gonnes, pour ſavoir des nouvelles de Philadelphe. Il attendoit encore ce jour-là même, le retour d'un paſtre, qui devoit lui en rapporter, lorſqu'on lui vint

dire que Straton le demandoit. Hé bien, Straton, lui dit Télamon en allant à ſa rencontre, m'apprendrez-vous de meilleures nouvelles du roi d'Egypte, que ne ſont celles que je puis vous donner de mon frère? Ce que je vous dirai du roi mon maître, répondit le Philoſophe, c'eſt qu'il eſt non-ſeulement beaucoup mieux de ſes bleſſures : mais ce qui vous ſurprendra peut-être, c'eſt qu'il eſt preſque en liberté. Je ſors préſentement d'auprès de lui, & par un effet de la reconnoiſſance qu'il a de votre affection, dont je lui ai rendu témoignage, & de l'eſtime particulière qu'il fait de vous & de votre frère, dont il n'a ſu l'accident que d'hier au ſoir, il m'a expreſſément chargé de venir m'en informer, & de lui en rendre compte.

Il lui raconta alors qu'Alcime ayant fait empriſonner Philadelphe, il l'avoit fait tirer le lendemain de la tour, & l'avoit logé dans le plus bel appartement de ſon palais. Qu'il lui étoit venu demander pardon de la violence qui lui avoit été faite, la voulant faire paſſer, par un artifice aſſez groſſier, pour un ordre qu'il avoit donné à ſes gens de l'aller prendre chez Alcidias, dans le ſeul deſſein de l'avoir près de lui, & de ſoigner lui-même à ſa guériſon; & que c'étoit à ſon inſu, & bien contre ſon gré, qu'il avoit été mis dans la tour. Que depuis ce temps-là il lui avoit rendu tous les ſoins & toutes les civilités poſſibles, lui permettant de parler à

qui il vouloit : en ſorte que le ſoir précédent, Alcidias l'avoit vû ; & que c'étoit par lui que Philadelphe avoit appris le malheur de Tarſis : Que ce prince ayant au même temps ſu de Straton, que ce malade étoit Léonides, dont il avoit tant plaint la fauſſe mort, & dont il avoit encore plus admiré la vie ; il l'avoit envoyé à Cénome, pour lui témoigner auſſi-bien qu'à ſon frère, la part qu'il prenoit à leur douleur.

Après avoir répondu à ces marques de diſtinction, tant pour Tarſis que pour lui, avec le reſpect & la reconnoiſſance qu'il devoit aux bontés d'un ſi grand roi ; Télamon s'informa plus particulièrement de ce Philoſophe, ſi Philadelphe avoit vû les princeſſes Arſinoé & Antigone, & d'où il penſoit que pût venir ce changement ſubit d'Alcime, dont la première intention n'avoit pas été vraiſemblablement de bien traiter le roi d'Egypte ? Straton lui répondit, que Philadelphe avoit vû les Princeſſes Arſinoé & Antigone. Mais je n'entreprends pas, ajouta-t-il, de vous dépeindre avec quels tranſports il les a revues, ni quelle a été l'agréable ſurpriſe de ces deux aimables princeſſes : vous vous le figurez aiſément. A l'égard du changement ſubit d'Alcime, je vous dirai que certaines nouvelles qu'il a reçues, lui donnent de terribles alarmes de la part d'Antigonus ; & c'eſt pour cela apparemment qu'il eſſaye aujourd'hui de s'inſinuer dans les bonnes grâces de

Philadelphe, & de traiter avec lui, pour s'en faire, en cas de beſoin, un protecteur contre le roi de Macédoine. Au reſte, il n'a fait voir aucun déplaiſir de la mort de Ménélas, comme vous l'auriez peut-être crû par la grande liaiſon d'intérêt qui ſembloit être entre eux. Au contraire, comme les méchans ſont incapables d'une véritable amitié, j'ai ſû qu'ils étoient en des défiances extrêmes l'un de l'autre. J'en ignore les raiſons. Ce qui pourroit les fonder, c'eſt qu'on avoit, dit-on, fait croire à Ménélas qu'Alcime avoit eu la penſée de ſe ſaiſir de lui, & de l'envoyer pieds & mains liés en Egypte, afin d'engager par-là Philadelphe, qu'il y croyoit alors, à prendre ſon parti contre Antigonus. L'on dit de même, qu'Alcime avoit été averti que Ménélas avoit ſecrettement envoyé vers le Roi de Macédoine, pour traiter avec lui; qu'il lui avoit offert de ſe ſaiſir d'Alcime, & de le lui remettre entre les mains. Que Ménelas avant ſa mort faiſoit pour cela des pratiques ſecrettes dans Gonnes, & qu'il avoit déjà même quelques intelligences dans la ville de Pidne; & que c'étoit pour diſſiper ces factions par ſa préſence, qu'Alcime étoit revenu il y a quelques jours à Gonnes, ne ſe trouvant pas en ſureté à Pidne.

On vint en ce moment avertir Télamon, qu'Ariobarzane venoit lui rendre viſite. Straton l'entendant nommer, demanda ſi c'étoit cet Ariobarzane ſi renommé dans toute la Gréce,

par ſes ouvrages de morale, & ſi connu autrefois dans la cour du vieil Antigonus & de Démétrius, où il paſſoit pour le père du grand Ariarate ? Télamon lui apprit que c'étoit le même ; & Straton qui ſouhaitoit paſſionnément depuis long-temps de le voir, ſe réjouit d'une occaſion qui lui procuroit l'avantage de connoître un homme ſi rare. Il le ſalua avec toutes les marques de l'eſtime qu'il en avoit conçue ſur ſa ſeule réputation. Ariobarzane de ſon côté, ayant ſu qui lui parloit, lui témoigna dans les termes les plus obligeans, le plaiſir que lui donnoit la connoiſſance d'un homme qui paſſoit pour l'un des plus ſages de ſon ſiécle.

Straton ne pouvoit ſe laſſer de le regarder. Il remarquoit ſur ſon viſage ces traits qui font appercevoir un grand eſprit, & une profonde ſageſſe. Quoiqu'Ariobarzane fût dans un âge qui cauſe toujours quelque déchet aux agrémens du viſage & de la taille, on pouvoit juger par d'auſſi beaux reſtes, de ce qu'il avoit été dans ſa jeuneſſe. Mais Straton qui ne s'arrêtoit à l'extérieur, qu'autant qu'il peut ſervir à faire connoître le dedans, prenoit plaiſir à remarquer encore dans ſes yeux, la vivacité de ſon eſprit, & la tranquillité de ſon ame, qui ſe liſoit ſur ſon front. Ce n'eſt pas qu'Ariobarzane tînt cette tranquillité de la nature, qui l'entraînoit au contraire à l'emportement. Auſſi, comme Socrate avouoit ingénuement à ſes amis, qu'il avoit le

naturel enclin au mal, & qu'il auroit dominé, s'il ne l'eût corrigé par l'étude de la ſageſſe ; Ariobarzane convenoit qu'il étoit naturellement prompt & colère, & agité même de paſſions violentes ; mais qu'il s'en étoit rendu le maître par la violence qu'il s'étoit faite, & par ſa philoſophie. Le ton de ſa voix, & ſon action, ſembloient même quelquefois déceler ſon tempérament ; ce qui ne ſervoit pourtant qu'à rendre ſa ſageſſe par là plus recommandable : car de même que la fougue d'un cheval fait admirer l'adreſſe de celui qui le retient & qui le dompte, les fougues, pour ainſi dire, du naturel de ce Philoſophe, faiſoient éclater l'empire de ſa raiſon. Ariobarzane réciproquement regardoit Straton ſans ſe laſſer. Celui-ci tenoit de Socrate, en ce qu'il n'avoit pas tous les avantages d'une phyſionomie qui répondît à ſa haute réputation. Mais ſoit qu'il ſe fût fait une nouvelle nature, par ſon aſſiduité & par ſon travail, ſoit que la nature elle-même eût voulu montrer par cet exemple, qu'elle ne s'aſſujettit à aucunes règles pour plaire ; la Gréce, toute floriſſante qu'elle étoit alors, n'avoit guères produit d'hommes, qui fiſſent plus d'honneur que lui à ſa patrie & à ſon ſiécle.

A ce moment, il en arriva chez Télamon un troiſième, qui étoit bien digne de l'eſtime & de la connoiſſance des deux autres. C'étoit le paſteur, ou plutôt le Philoſophe Néphélocrate,

hôte d'Agamée, & l'un des plus ſavans hommes de toute la Gréce. Il s'étoit particulièrement appliqué à la ſcience des loix, & il avoit été l'une des principales lumières du barreau d'Athènes : mais ſes connoiſſances n'étoient pas bornées à cette ſeule étude; il n'y en avoit preſque point qu'il ne poſſédât, non pas ſuperficiellement, mais par les principes; & le Philoſophe Métrodore, à qui l'on avoit donné par excellence le nom de ſavant, diſoit de Néphélocrate, qu'il n'avoit point eu de maître plus ſolide & plus ſûr que celui-là, & qu'il ne l'avoit jamais conſulté ſur quelque matière que ce fût, ſans en être éclairci à fond.

Ergaſte & Célémante s'y trouvèrent bien-tôt après. Ils venoient à leur ordinaire, s'informer des nouvelles de Tarſis, & ils ſe joignirent à la compagnie. Télamon les invita tous à faire un tour de jardin. Ils y entrèrent, & ne furent pas long-temps ſans tourner la converſation d'une manière digne d'eux. On tomba ſur la retraite d'Ariobarzane. Straton lui demanda, comment il avoit pu quitter la cour, où il avoit demeuré ſi long-temps avec tant d'eſtime & de réputation, pour ſe retirer à la campagne? Ariobarzane qui ne vouloit pas s'engager au récit des différentes raiſons qui l'y avoient porté, lui répondit, qu'il eût fallu plutôt lui demander comment il avoit quitté la campagne, pour aller à la Cour, lui qui dès ſes premières années avoit

renoncé à l'ambition & au faſte. Il eſt vrai, reprit Straton, que la Cour des Princes n'eſt guères la demeure des Philoſophes, & qu'il y en a peu qui s'y puiſſent accommoder, comme avoit fait Ariſtippe. Et la raiſon en eſt, continua-t-il, qu'ils y ſont aſſez mal venus pour l'ordinaire, parce qu'on les y regarde comme des cenſeurs publics, dont la diſſimulation, la flatterie, & tous les autres vices de Cour ne s'accommodent pas. Mais cette raiſon n'eſt pas pour vous, Ariobarzane; & je ſais que tout le monde vous y aimoit à l'adoration. Je ne puis me flatter, repartit Ariobarzane, d'y avoir été aimé plus qu'un autre; mais du moins, je n'y ai pas fait d'envieux, parce que je n'y ai ni ſouhaité ni fait de fortune qui méritât de m'attirer de l'envie. C'eſt en quoi, ajouta Néphélocrate, je m'étonne que vous ayez quitté une vie, que vous aviez ſu rendre tranquille au milieu même du trouble. Car quoi que l'on diſe d'Ariſtippe, je ne l'ai jamais trouvé ni heureux, ni philoſophe. Pouvoit-il être heureux, en faiſant la cour à un tyran, tel que Denis de Syracuſe, & ſe trouvant à toute heure expoſé à ſes inſultes, juſques à ſe voir cracher ſur le nez? Mais ce qu'il dit à celui qui l'en plaignoit, que ſi les pêcheurs ſouffroient bien d'être mouillés pour prendre un petit poiſſon, il pouvoit encore mieux ſouffrir d'être arroſé de ſalive, pour prendre une baleine, montre que s'il enduroit ces duretés,

ce n'étoit pas par cet eſprit de conſtance, qui fait trouver au ſage la félicité dans le mépris des injures, & que c'étoit par un pur motif d'interêt & d'avarice. Pour philoſophe, il le fut encore moins. Y eut il jamais homme plus ſujet que lui aux ſales voluptés, & qui s'y laiſsât aller avec tant d'abandon? & jamais diſciple fit-il plus d'affront à la philoſophie de ſon maître, en la rendant honteuſement mercenaire, de gratuite qu'elle étoit auparavant? Ainſi je ne regarde pas Ariſtippe, comme un philoſophe qui ait ſû s'accommoder à la Cour: mais comme un courtiſan qui a contrefait le philoſophe. Et quand il reprocha à Diogène, de ne pas ſavoir vivre avec les princes comme lui, Diogène étoit mieux fondé à ſe mocquer d'Ariſtippe, qui ſe vantant d'être philoſophe, vivoit ſi bien avec eux. Cependant, repartit Straton, Ariſtippe a plus fait de philoſophes que Diogène. L'un a décrié ſa profeſſion, en demeurant pauvre; & l'autre y a donné de la vogue, en amaſſant par elle d'immenſes richeſſes. Car enfin, s'il faut le dire, l'exemple qui frappe & qui excite le plus, c'eſt celui d'un philoſophe qui fait fortune. Chacun ſe le propoſe pour modèle, & il ſe trouve avoir plus d'écoliers, que jamais n'en ont eu ni Diogène, ni Socrate. En effet, continua Ariobarzane, qu'un prince éleve un homme vertueux, c'eſt le moyen d'exciter toute ſa cour à lui reſſembler; & quand vous verrez la piété,

la religion, ou quelque autre vertu y regnet plus qu'à l'ordinaire, ne dites point que c'eſt parce que la corruption y eſt moindre qu'auparavant, mais parce que quelqu'un s'y ſera agrandi par ce moyen. Le prince ſe trompe, s'il croit qu'il lui ſuffit pour l'exemple, de vivre ſagement & vertueuſement; il faut encore qu'il faſſe du bien aux vertueux & aux ſages : car nul ne ſe promet de monter ſur le trône, en imitant les vertus de ſon prince : mais on étudie volontiers & l'on imite le vertueux qu'il agrandit, dans l'eſpérance d'être récompenſé en vivant comme lui. Je vous avoue pour moi, dit Néphélocrate, que je ne puis voir ſans honte, que dans le monde, & à la Cour ſur-tout, chacun ſoit ſi fort attaché à ce que l'on appelle faire fortune, & qu'on ſoit ſi peu tenté de ce repos intérieur, qui fait cependant toute la félicité de la vie. Chacun mépriſe cette tranquilité, parce que chacun ſe la peut donner; & l'homme eſt ſi aveugle, qu'il aime mieux devenir heureux par autrui que par ſoi-même. Cependant c'eſt bien ſe tromper, quand nous ſouhaitons que les autres nous rendent heureux! Nous leur demandons ce qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de nous accorder; & nous refuſons ce bien-là des ſeules mains qui pourroient nous en faire part, quand nous ne le demandons pas à nous-mêmes.

De ces diſcours ils paſsèrent à l'examen des principes de la ſecte cirénaïque, dont Ariſtippe

avoit été le fondateur ; & ils s'engagèrent ſi avant dans cet entretien, qu'ils y employèrent inſenſiblement près de deux heures. Télamon les écoutoit avec une ſatisfaction, qui l'empêchoit de rien dire qui pût les interrompre ; & il trouvoit leurs ſentimens bien dignes de leur réputation. Ce n'eſt pas que ſi ce judicieux berger eût voulu parler, il ne ſe fût fait écouter avec admiration : car outre l'application qu'il avoit autrefois donnée, & qu'il donnoit encore tous les jours à l'étude de la ſageſſe, on peut dire qu'il en poſſédoit naturellement tous les principes ; & au lieu que la plûpart des hommes ſont obligés, pour paroître philoſophes, de régler leurs ſentimens ſur ce qu'ils ont appris de leurs maîtres ; il n'avoit qu'à ſuivre ſon tempérament & ſon génie, qui le conduiſoient naturellement au but où l'étude & le travail menent tous les autres. Mais il ſe taiſoit ici par reſpect pour ces trois illuſtres vieillards : perſuadé de l'avantage qu'il y a à écouter ceux de qui l'on peut apprendre quelque choſe. Ergaſte étoit auſſi charmé de leurs diſcours ; & il avoit été bien aiſe de ſavoir ce qu'ils penſoient ſur le ſujet d'Ariſtippe, qu'un auteur célébre avoit voulu faire paſſer pour le parfait modèle d'un ſage, dans un livre qu'il avoit intitulé du nom de ce philoſophe ; & qu'il avoit donné au public il y avoit peu de temps. Pour Célémante, s'il ne diſoit mot, c'étoit de peur de prolonger

un entretien dont il commençoit à s'ennuyer. Ennemi de toute contrainte, une converſation ſérieuſe lui déplaiſoit à coup ſûr. Ce n'eſt pas qu'il n'eût toute l'eſtime poſſible pour Ariobarzane, pour Néphélocrate, & pour Straton; & qu'il fût incapable de goûter leurs raiſonnemens: mais ce reſpect que les jeunes gens doivent à la vieilleſſe, donnoit je ne ſais quelle gêne à ſa liberté naturelle; & il fuyoit tellement la triſteſſe, qu'il haiſſoit juſqu'au ſérieux, par la grande reſſemblance qu'il avoit, diſoit-il, avec le triſte. Il ne put même s'exempter de bâiller une ou deux fois pendant la converſation, & de demander tout bas à Ergaſte, s'il prétendoit faire là un nouveau cours de philoſophie?

Quand la compagnie fut ſéparée, & qu'ils eurent eux-mêmes quitté Télamon, Ergaſte lui dit: n'as-tu point de honte, de ne pouvoir ſupporter un moment de converſation ſérieuſe? d'y payer de ta perſonne par des bâillemens, & de n'être capable d'attention que pour des bagatelles? Mon cher Ergaſte, répondit Célémante en riant, je ſuis bien fâché que cela te déplaiſe: mais tu dois ſavoir qu'il n'y a rien de ſi naturel, que de bâiller quand on s'ennuie! je te le pardonnerois en toute autre rencontre, pourſuivit Ergaſte: mais pouvois-tu t'ennuyer, en entendant diſcourir les trois plus ſages & les plus ſavans hommes du monde? Hé, pourquoi non, reprit Célémante? La ſageſſe eſt bonne

dans nos actions, & la ſcience eſt excellente dans les écoles: mais j'en fais moins de cas dans la converſation, que d'un grain de folie qui me fera rire. Sais-tu bien, répliqua Ergaſte, qu'avec ces ſentimens, tu ne paſſeras jamais que pour un fou? Quand tu ſerois encore plus ennemi du ſérieux, il faudroit faire au moins ſemblant de l'aimer dans certains temps. Combien penſes-tu qu'il y ait de fous qui paſſent pour ſages, parce qu'ils ſavent cacher leur folie? Toute la ſcience de la vie conſiſte en complaiſance, & à ſavoir s'accommoder à l'humeur d'autrui; & l'on ne ſait pas vivre, ſi l'on ne veut pas ſe contraindre. Et moi, pourſuivit Célémante, je crois que la contrainte eſt faite pour les fous. Car puiſqu'il faut te parler ſérieuſement, je ne ſais que de deux ſortes de perſonnes au monde: les unes, ſujettes à des paſſions vicieuſes; les autres, qui n'en ont point, ou qui n'en ont que d'innocentes. J'appelle les premiers des fous, car il n'y a pas de plus grande folie que le déréglement qui porte au crime; & je tiens que ceux-là ſont obligés de ſe contraindre, s'ils veulent paſſer pour ſages: mais comme les autres ſont ſages d'eux-mêmes, quel beſoin ont-ils de ſe gêner? Quel raiſonnement, s'écria Ergaſte! Combien y a-t-il de choſes, qui pour n'être pas criminelles, ne ſont pas pour cela à faire? Et ſans aller plus loin, quoique ce ne ſoit pas un crime de bâiller, & de témoigner qu'on s'ennuie,

n'eſt-ce pas une conduite contraire aux loix de de la bienſéance, & de la ſociété civile ? Je n'en conviens point, repartit Célémante ; je ſoutiens au contraire, que c'eſt trahir la ſociété civile, que de faire autrement. Voudrois-tu que je fiſſe lâchement accroire à une perſonne, que je ſuis charmé de l'entendre, quand j'en enrage dans le cœur, & que je voudrois qu'elle fut bien loin ? Rien n'eſt de meilleure foi, que de ne jamais diſſimuler. Tu trouves à redire que je donne des marques de mon ennui ; & je voudrois moi, qu'on ſe dit avec ingénuité les uns aux autres, quand on ſe mépriſe, ou quand on ſe hait. Il faudroit à la vérité faire ſes efforts pour ne haïr & ne mépriſer perſonne : mais ſi cela étoit impoſſible, mon plaiſir ſeroit qu'on ſe le découvrit avec franchiſe. Tu ſerois donc fort content, dit Ergaſte, qu'on te vînt dire qu'on te mépriſe, ou qu'on te hait ? Mille fois plus, repartit Célémante, que de me haïr, ou de me mépriſer, & de m'en faire un myſtère. Car enfin, quand un homme a ces ſentimens-là pour moi, & qu'il me les cache, il n'a en cela d'égard que pour lui-même. C'eſt de peur que je ne lui en ſache mauvais gré ; ou peut-être il agit ainſi, pour me mieux ſurprendre. Mais s'il venoit me déclarer ingénuement ſa penſée, au moins me tiendrois-je ſur mes gardes ; & dans ſa haine même, il feroit envers moi un office d'amitié, en me dénonçant mes enne-

mis. Combien après tout penſes-tu qu'il y ait de haines & d'inimitiés, qui ne nous reſtent ſur le cœur, que faute d'avoir oſé les découvrir; & dont on ſe ſeroit peut-être délivré en s'expliquant, puiſque ce qui ſoulage une paſſion, la diminue? Voilà de belles imaginations, pourſuivit Ergaſte, mais qui ne ſeront pas aſſurément du goût de ce ſiécle. Et à qui tient-il qu'elles n'en ſoient, interrompit Célémante? Commençons à les mettre en pratique. Que ſavons-nous ſi nous n'en introduirons pas la mode? Cela pourroit être à ton égard, reprit Ergaſte en ſouriant; car tu ſais comme moi, que les modes doivent leur vogue aux fous qui les inventent. Tant mieux, répliqua Célémante, pourvu que les ſages les ſuivent. Et pour te montrer dès à préſent que je veux vivre avec cette franchiſe, je vais commencer par toi, en te déclarant en ami, que je m'ennuie de ton entretien, & que je vais chercher à me divertir ailleurs. A ce moment, il prit congé d'Ergaſte, & avança dans la plaine, vers un endroit où il y avoit quantité de bergers & de bergères aſſemblés.

Ergaſte le regarda aller, admirant en lui-même l'humeur de ce berger, & il prit un chemin différent, dont la ſolitude lui faiſoit plaiſir, pour y rêver plus tranquillement à ſa chère Aréliſe.

Célémante qui étoit prêt à joindre l'aſſemblée, remarqua que c'étoit des bergers qui s'exerçoient à la courſe; & il en vit deux qui

diſputoient un javelot qui étoit piqué en terre, à trois cens pas ou environ du lieu où ils commençoient à courir. Les bergères étoient aſſiſes ſur l'herbe huit ou dix pas à côté du javelot ; & l'une d'elles tenoit en ſes mains une branche d'olivier ſauvage, qu'elle plioit en forme de couronne, pour la mettre ſur la tête du vainqueur. Célémante reconnut d'abord cette bergère pour Coris ; & c'en fut aſſez pour lui faire doubler le pas, quoiqu'il marchât déja avec aſſez de vîteſſe. Il arriva auprès d'elle dans le temps que les deux bergers achevoient leur courſe, & que le vainqueur, qui ſe nommoit Olcite, demandoit le prix. Célémante s'y oppoſa, & lui dit avec ſon enjouement ordinaire : Olcite, je te céde tout ce qu'il y a d'oliviers dans Tempé : mais trouve bon que pour l'honneur de Coris, je te diſpute cette petite branche qu'elle tient entre ſes mains. Olcite vouloit répondre, mais Coris l'interrompit en s'adreſſant à Célémante. Pourquoi dites-vous, reprit-elle, que c'eſt pour mon honneur que vous voulez diſputer la couronne à Olcite ? C'eſt pour vous ſeulement que vous pourriez le faire, parce qu'il m'eſt indifférent à qui je la donne ? Je le dis, pourſuivit Célémante, parce qu'étant à vous plus qu'à moi, vous avez plus d'intérêt à ma gloire, que moi-même. Et depuis quand donc êtes-vous à moi, reprit agréablement Coris ? Il faut que je ſois bien riche, d'avoir

un pareil tréſor, & de ne m'en être pas encore apperçue!

Coris auroit continué: mais Olcite qui s'impatientoit, & qui d'ailleurs n'étoit pas fort poli, les interrompit aſſez groſſièrement. Il eſt bien queſtion, dit-il, de tous ces complimens! Tu n'as qu'à déclarer, continua-t-il en s'adreſſant à Célémante, ſi tu veux courir contre moi; ou ne t'oppoſe pas à ce que le prix me ſoit remis, puiſque je l'ai gagné. Je te demande pardon, mon cher Olcite, lui dit Célémante pour l'appaiſer: mais je penſois te faire plaiſir, de te donner le temps de reprendre haleine. Olcite lui ayant répondu avec ruſticité, qu'il ne l'avoit déjà que trop priſe, piqua le javelot en terre, & alla attendre Célémante à l'endroit où ſe devoit commencer leur courſe. Ils en partirent tous deux, au ſignal que donnèrent les bergers. Olcite qui étoit de beaucoup plus haut & plus vigoureux que Célémante, ne doutoit pas qu'il n'emportât de nouveau le prix. Il ſe négligea même d'abord, juſqu'à ce que ſe voyant devancé par Célémante, il jugea bien qu'il auroit beſoin de toutes ſes forces pour l'atteindre. Mais Célémante, avec l'avantage qu'il avoit déjà, le ſurpaſſant encore en légèreté, l'autre en eut un tel dépit, & il fit de ſi grands efforts pour le joindre, qu'il tomba tout hors d'haleine au bout de la carrière. Célémante victorieux, alla ſe jeter aux pieds de Coris; & lui montrant

de la main Olcite, étendu à terre ſur le ventre ; & haletant d'une façon à faire pitié : Ma belle bergère, dit-il, je ne ſais s'il m'eſt permis de vous venir demander le prix de la courſe : car s'il eſt vrai, comme on dit, que les coqs qui meurent à force de combattre, ſont les plus généreux, toute la gloire eſt dûe à ce pauvre Olcite, qui ſe meurt à vos yeux, & qui n'a plus de reſpiration.

Pendant qu'ils couroient l'un & l'autre, Aréliſe & Ergaſte étoient arrivés à la fête. Ergaſte y avoit ſuivi Aréliſe, qu'il avoit rencontrée en chemin, laquelle avoit promis à Coris de s'y trouver. Ils vinrent aſſez tôt pour voir tomber le pauvre Olcite, & pour être témoins de la victoire de Célémante. Aréliſe eut quelque chagrin de voir inſulter ce malheureux par ſon frère ; & pour le conſoler, elle prit plaiſir à rabattre un peu de la fierté du Vainqueur. Elle fit ſigne à Ergaſte de le mortifier, & il ne ſe fit pas dire deux fois. Après avoir ſalué les bergères, il s'aſſit derrière Aréliſe ; & ayant ſu qu'Olcite avoit fait une autre courſe avant celle-ci, il dit à ſon ami : C'eſt un grand exploit ſans doute, d'avoir devancé Olcite, qui avoit déjà fait deux ou trois courſes ! Ho, ho, répliqua Célémante, te voilà donc déjà revenu pour me contrôler ? Mais ſi ma victoire te paroît ſi incertaine, ou ſi peu glorieuſe, je t'offre de courir contre toi ; & en ce cas, il faut marcher, ou te taire. Penſes-tu, reprit

reprit Ergaſte en riant, que je vouluſſe te faire perdre haleine, auſſi fatigué que tu l'es ? & que je fiſſe contre toi ce que je te blâme d'avoir fait à l'égard d'Olcite ? Garde ta pitié pour toi, repartit Célémante en ſe relevant d'auprès de Coris ; la victoire ne fatigue point un homme qui a du courage ; & ce qui t'auroit laſſé toi-même, n'a fait que me dégourdir les jambes.

Quoiqu'Ergaſte, auſſi-bien que Célémante, fût d'une taille avantageuſe pour cet exercice ; ſon tempérament mélancolique & ſérieux l'auroit empêché d'accepter le défi, s'il n'eût remarqué qu'Aréliſe ſembloit deſirer qu'il courût contre ſon frère. Il y conſentit, plus par complaiſance pour elle, que par aucune émulation ; & ſe levant de ſa place, il lui mit ſon javelot entre les mains, la priant de le lui garder pendant la courſe ; & il lui dit galamment, en le lui préſentant : Voulez-vous bien, belle Aréliſe, que nous ſoyons de moitié enſemble, & garder mes armes, tandis que j'irai gagner une couronne, pour la venir poſer à vos pieds ? Et ſe tournant vers Célémante, qui enfonçoit déjà la pointe du ſien en terre, pour ſervir de but, il lui dit en ſouriant : Berger, Coris à la couronne pour le vainqueur, mais Aréliſe garde mon javelot, pour en punir le vaincu. Célémante ſe retournant à ce mot : Je t'entends, Ergaſte, reprit-il : C'eſt-à-dire que tu as envie de mourir de la main d'Aréliſe.

Le ſignal étant donné, ils partirent enſemble d'une légèreté merveilleuſe ; & ils étoient au milieu de la courſe, ſans qu'on remarquât entre eux aucun avantage : mais Célémante ayant rencontré une pierre qui le fit broncher, Ergaſte en profita juſqu'à la fin. Ils étoient à trois pas du javelot, quand un vent qui s'éleva, arracha par hazard le voile d'Aréliſe de deſſus ſa tête, & le porta aux pieds d'Ergaſte. Ce paſteur ſe mit en devoir de le ramaſſer, ce qu'il ne pouvoit faire ſans retarder ſa courſe, & Célémante ſe ſaiſit du javelot par ce moyen. Se tournant alors vers ſon ami, & le lui montrant : Ergaſte, lui dit-il, vas demander ton paiement à ma ſœur, tandis que la belle Coris me couronnera ſans diſpute ; & il ſe jeta à ſes pieds, pour recevoir la couronne de ſes mains. Mais Ergaſte qui s'étoit auſſi approché des bergères, pour préſenter à Aréliſe ſon voile, repouſſa doucement Célémante ; & s'adreſſant à toutes : Belles bergères, leur dit-il, vous ne ſauriez diſconvenir que je n'aie vaincu en deux manières : & pour avoir été le plus prompt à la courſe, & le plus agile à ſervir ma charmante bergère. Mon frère, dit Aréliſe à Célémante, voici une aſſez mauvaiſe affaire pour toi. J'entends ces bergères qui penchent pour Ergaſte. Quoi donc, reprit il, le léger ſervice qu'il vous a rendu, a déjà ſéduit votre équité. C'eſt apparemment que je n'ai pas emporté le javelot ! tu l'as emporté, repartit

Aréliſe, on le ſait bien : mais il l'a bien voulu ; & tu aurois fait la même choſe, ſi tu avois été en ſa place. Non pas, s'il vous plaît, pourſuivit le berger. Nous ne courions pas pour un voile, nous courions pour un javelot. Il eſt vrai, répliqua Ergaſte : mais la fortune nous ayant offert un prix plus honorable, en jetant devant nous le voile d'Aréliſe, nous avons dû ne nous attacher qu'à celui-là. Tu te mocques ; reprit Célémante. Dis plutôt, que la fortune m'ayant fait rencontrer une pierre pour te donner avantage ſur moi, elle s'en eſt repentie, en pouſſant le voile d'Aréliſe à tes pieds, comme une autre pierre, pour me rendre par-là ce qu'elle m'avoit ôté. En effet, pourquoi m'imputer plutôt d'avoir été arrêté par une pierre, qu'à toi de l'avoir été par un voile ? Eſt-ce parce que je n'ai bronché que malgré moi, & que tu t'es amuſé à le ramaſſer ? On ne nous doit jamais reprocher un malheur arrivé contre notre gré : mais ton retardement vient de ta faute, puiſqu'il a été volontaire. Tu vas dire, que la bienſéance t'y obligeoit : mais nous n'étions pas là pour diſputer de bienſéance, nous diſputions à qui courroit le mieux. Ce qu'il te falloit faire, c'étoit d'emporter le javelot, & de venir après ramaſſer le voile. Le ſervice en eût été plus agréable, venant d'une main victorieuſe. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un malheur pour toi d'avoir écouté la bienſéance qui t'a arrêté, comme c'en étoit un pour

moi d'avoir bronché au milieu du chemin. Les hazards ſont l'eſſence du jeu, & le plus ſouvent de la victoire.

Je ne puis aſſez admirer ton arrogance, lui dit Ergaſte, de me diſputer un prix que j'ai remporté ſur toi à la vue de tant d'équitables bergères! Si l'avantage d'une courſe dépend de l'adreſſe & de la légèreté, comme il eſt vrai; ne t'ai-je pas ſurpaſſé en l'une & en l'autre? en légèreté, puiſque je t'ai devancé de pluſieurs pas? & en adreſſe, puiſque tu as ſi mal-adroitement bronché au milieu de la carrière? Tu t'abuſes, de comparer ce qui t'a honteuſement arrêté dans ta courſe, avec ce qui a ſi glorieuſement terminé la mienne. Quand je me ſuis détourné pour ramaſſer le voile d'Aréliſe, c'eſt une marque du jugement que j'ai conſervé juſqu'à la fin de ma courſe: mais c'eſt un coup d'étourdi, de n'avoir pu dans la tienne, éviter une pierre; & en matière de courſe, il n'y a pas de plus grande faute, que de broncher. Tu as emporté le javelot: mais quand? C'eſt après qu'il a dépendu de moi de le prendre; c'eſt quand je l'ai mépriſé, pour courir au ſervice d'Aréliſe. C'eſt un malheur pour moi, dis tu, que ce voile m'ait arrêté: aux Dieux ne plaiſe, que j'impute à malheur une occaſion de la ſervir! Mais ſuppoſé qu'on la pût nommer ainſi, ce malheur me doit il ôter un prix que mon adreſſe me donne? Ne te ſouvient-il plus qu'aux courſes d'Achille, quoi-

que le fils d'Admette n'arrivât que le dernier à la barrière, il ne laiſſa pas que d'emporter le prix ſur ceux même qui l'avoient devancé, parce qu'il avoit eu l'avantage ſur eux, au moment que ſon char ſe rompit? Hé bien, Ergaſte, nous voila d'accord, interrompit Célémante. Je ſerai le fils d'Admette; Coris me donnera le premier prix, & je te céde le ſecond. Et où voudriez-vous que je le priſſe, ce ſecond prix, lui demanda agréablement la bergère? Aimable Coris, pourſuivit Célémante, s'il n'y a que cela qui vous arrête, il n'eſt pas mal-aiſé de nous accorder. Ornez ma tête de la couronne que vous avez dans les mains, pendant qu'Aréliſe coëffera Ergaſte de ſon voile. Il a trouvé tant de gloire à le ramaſſer, qu'il s'en fera une encore plus grande à le porter. Ils ne purent s'empêcher de rire de cet expédient; & Ergaſte en ſourit lui-même le premier.

Les autres bergers & bergères prenoient tant de plaiſir à leur diſpute, qu'ils appréhendoient d'en voir la fin, & Coris, auſſi-bien qu'Aréliſe, ne ſe preſſoient pas non plus de la terminer. Mais les deux paſteurs intéreſſés au prix, les prièrent avec inſtance de porter leur jugement. Aréliſe s'en excuſoit ſur ce que le différend étant ſurvenu à ſon ſujet, Célémante pourroit avoir ſa déciſion pour ſuſpecte. Coris alléguoit en plaiſantant, que s'agiſſant d'une couronne, la matière étoit trop grave, pour être com-

miſe au jugement d'une ſeule bergère. Les autres s'en défendoient, voulant en déférer tout l'honneur à Coris, qui avoit été choiſie pour juge. On s'accorda à la fin. Coris ayant pris les avis de ſa belle troupe, on jugea que Célémante avoit gagné le prix de la courſe; mais qu'il n'étoit pas juſte qu'Ergaſte fût ſans récompenſe. Et parce qu'Aréliſe tenoit alors à la main une branche de myrthe, on ordonna qu'elle lui en feroit une couronne, pour la lui mettre ſur la tête, tandis que Coris couronneroit le premier vainqueur.

Pendant que ces heureux bergers paſſoient ainſi le temps dans ces innocens plaiſirs, Télamon & Philiſte employoient généreuſement le leur à ſecourir leurs illuſtres & malheureux hôtes. Télamon avoit ſoin d'heure à autre, de prendre garde s'il ne manquoit rien au roi de Lesbos; il envoyoit de même s'informer de l'état de la belle inconnue qu'il avoit chez lui. Il paſſoit le reſte du temps auprès de Tarſis.

Un jour qu'il y étoit, on vint l'avertir que l'inconnue ſouhaitoit de lui parler, & il ne ſe fit pas attendre. A peine le vit-elle arriver, que lui tendant la main: je m'apperçois, lui dit-elle, que votre famille eſt en poſſeſſion de me conſerver la vie; & je commence à en bien augurer, ayant appris que je ſuis tombée entre vos mains. Madame, lui répondit Télamon, j'ai regardé comme un extrême bonheur d'avoir

eu l'occaſion de rendre ſervice à une perſonne dont le ſeul aſpect ſuffiſoit pour m'y exciter; & ſi ce bonheur eſt déjà arrivé à quelqu'un qui m'appartienne, c'eſt un ſurcroît de ſatisfaction pour moi.

L'inconnue fit ſigne alors à ceux qui la ſervoient de ſe retirer, & elle parla au berger en ces termes. Si l'on ne m'a point trompé dans le détail que je viens d'apprendre de votre famille, vous êtes le frère du paſteur Tarſis; & ſi cela eſt, il a pû vous rendre compte de l'obligation que doit lui avoir Amalécinte. Je ſuis ce même Amalécinte, dont le dernier embarquement a eu un ſort ſi funeſte. Mais avant que de vous éclaircir de cette aventure, dites-moi, je vous prie, en quel état ſe trouve Tarſis? Je ne viens que d'apprendre ſon déſaſtre, par l'entretien qu'en avoient entre eux les domeſtiques qui viennent de ſortir, & il ne m'en a pas fallu davantage pour ſavoir chez qui j'ai trouvé un aſile. Télamon lui rendit compte de la maladie & des chagrins de ſon frère; & il vouloit après ſe retirer, de peur d'incommoder le malade, en le faiſant trop parler, quelque curioſité qu'il eût d'apprendre par quel haſard ce jeune prince ſe trouvoit à Tempé avec un vaiſſeau, après en être ſorti ſeul & en fugitif, & vraiſemblablement ſans deſſein d'y revenir. Mais Amalécinte, à qui l'on avoit déja mis le troiſième appareil, & qui ſe ſentoit beaucoup mieux, lui fit en

tendre qu'il lui étoit important de prendre conſeil de lui, ſur l'état préſent de ſes affaires, & que c'étoit pour cela qu'il l'avoit envoyé chercher. Ainſi Télamon ſe vit obligé d'écouter un récit qu'il ſouhaitoit d'entendre, & le jeune prince lui parla ainſi.

SUITE DE L'HISTOIRE D'AMALÉCINTE.

Vous avez ſçu ſans doute de quelle manière je m'embarquai ſur votre fleuve, & quelle fût la raiſon qui me fit traverſer le golfe, & la mer même, dans une ſimple barque, n'ayant qu'un batelier avec moi. Le temps étoit favorable, & nous voguâmes dans le golfe avec toute ſorte de bonheur. Mais nous n'eûmes pas ſitôt doublé le cap, qui eſt à l'entrée, que nous nous vîmes pourſuivis par un vaiſſeau corſaire, qui ſe tenoit près de la côte, & que nous en fûmes pris. Je vous laiſſe à juger de ma douleur, de me voir tombé dans cette captivité, quand je penſois en éviter une autre. Ce qui me faiſoit le plus de peine, étoit d'avoir négligé de quitter l'habit de femme, qui pouvoit me déceler plus aiſément, & me remettre entre les mains du roi de Créte, ou de ſon fils. Je m'en trouvois d'autant plus affligé, que c'étoit par ma faute : ſans ſonger que tout ceci ſe faiſoit par un ordre particulier des Dieux, qui prennent

plaiſir à confondre la prudence humaine. J'étois à me tourmenter là-deſſus, quand je vis entrer le capitaine du vaiſſeau dans le retranchement où l'on m'avoit mis, & que m'abordant avec toutes les marques d'un profond reſpect : Madame, me dit-il, je loue mille fois les Dieux, qui de corſaire que j'étois, vont peut-être me faire le reſtaurateur de la Chypre, & le libérateur de ma princeſſe. La vie que je mène, méritoit plutôt leur punition, qu'une grâce de cette nature : mais ils ont conſidéré ſans doute, que mon choix n'a point eu de part à ce genre de vie, & que la néceſſité ſeule me l'a fait embraſſer. J'eſpere auſſi qu'ils en feront tomber toute la peine ſur le roi de Créte qui m'y a contraint. Cependant, Madame, commencez, je vous ſupplie, à regner ici ſur vos ſujets, & ſoyez sûre que je vous obéirai le premier en toutes choſes. Il m'apprit plus au long, qu'il étoit de Chypre, & qu'il ſe nommoit Pantauque.

A ce mot, Télamon qui avoit ſçu l'hiſtoire d'Alceſte & d'Eliante, par ce que lui en avoit redit Ergaſte, ſe ſouvint qu'il avoit ainſi entendu nommer le corſaire qui les avoit pris, & il ne douta point que ce ne fût le même : mais comme ce n'étoit pas là un ſujet digne d'interrompre le prince, il en fit ſeulement la réflexion en lui-même, & laiſſa continuer Amalécinte, qui pourſuivit ainſi.

Ce corſaire me dit qu'il avoit long-temps ſervi ſous le feu roi mon père, dans la charge de capitaine d'un vaiſſeau: qu'il avoit été l'un des auteurs de deux révoltes qui étoient arrivées dans l'iſle depuis notre captivité; & que le roi de Créte ayant proſcrit ſa tête, il avoit été réduit par-là à devenir corſaire contre ſon gré. Il ajouta, qu'il auroit eu peine à me reconnoître, ne m'ayant vue qu'une fois en Créte, dans un voyage qu'il y avoit fait: mais qu'il y avoit dans ſon vaiſſeau deux ou trois habitans naturels de Chypre, qui lui avoient dit ma qualité; & ſurtout un vieillard qui étoit tombé entre ſes mains depuis quelque temps. Il me le préſenta, & je le reconnus pour avoir été l'écuyer de la feue reine ma mère, & qui s'en retournant en Chypre, après la mort de ſa maîtreſſe, avoit été pris par ce corſaire.

La vue de ce ſerviteur fidèle, que la reine avoit toujours aimé, me renouvella le triſte ſouvenir de ſa mort, & me coûta des larmes. Mais je dois avouer que j'eus une conſolation ſenſible, quand d'eſclave que je penſois être, je me vis ſouverain de ce petit royaume flottant. Car vous remarquerez qu'il y avoit cent cinquante hommes dans ce vaiſſeau, tous, à la réſerve de trois, originaires de Chypre, & qu'une pareille diſgrâce à celle de leur capitaine, avoit réduits à le ſuivre. Dès qu'on fut dans le vaiſſeau qui j'étois, vous ne pouvez

vous figurer l'empreſſement qu'ils eurent tous à me voir, & à me témoigner leur joie. Ils ſe preſſoient & s'étouffoient les uns les autres, & je fus obligé de monter ſur le tillac, pour leur donner une pleine ſatisfaction, admirant en moi-même la providence des Dieux, qui ſembloient me mener par la main à ma liberté, parmi tant d'écueils & de précipices. Après leur avoir marqué à tous par des termes obligeans, ma reconnoiſſance & mon amitié, & ſur tout à Pantauque leur capitaine, je me retirai dans la chambre qu'il m'avoit fait préparer, pour penſer ſérieuſement aux meſures que j'avois à prendre.

Tous ſavoient ma naiſſance, mais pas un n'étoit inſtruit de mon ſexe. Je me déterminois preſque à le leur découvrir, n'ayant plus pour cela, ce me ſembloit, d'inconvénient à craindre. Je me figurois au contraire, que quand ils ſauroient que j'étois leur prince, cet état me donneroit plus d'autorité, & leur inſpireroit plus de courage & d'affection pour me défendre. Mais je ſongeai enſuite, que j'étois avec des gens que je ne connoiſſois point, & qui ne me connoiſſoient eux-mêmes que ſur la foi d'un priſonnier, & de deux ou trois autres proſcrits, qui ne m'avoient vû que peu de fois: Qu'étant prévenus qu'il n'étoit reſté qu'une fille de la maiſon royale, je pourrois bien les réfroidir, par le doute qu'ils concevroient d'une ſi ſurpre-

nante métamorphoſe ; & que n'y ayant pas pour l'heure de néceſſité de les déſabuſer, il valoit mieux jouir en paix de l'heureuſe circonſtance que me préſentoient les Dieux.

Je réſolus donc de continuer à paſſer pour la princeſſe de Chypre, juſqu'à ce que je viſſe plus de ſûreté à me découvrir. Le capitaine vint me demander où je projetois d'aller, & je ne fus pas peu embarraſſé à le lui dire. Il m'avoit appris qu'il s'étoit élevé depuis peu une troiſième révolte en Chypre : mais je n'étois point aſſuré de l'état des choſes, ni ſi elle étoit appaiſée ; & je voyois qu'il y auroit eu de l'imprudence d'aller m'y expoſer avec le peu de forces que j'avois. Je me bornai à lui dire qu'il fît élargir en mer, & que je me déterminerois le lendemain avec ſon conſeil. Mais la fortune prit le ſoin de me déterminer elle-même.

A la pointe du jour, les matelots découvrirent deux navires, dans l'un deſquels étoit le prince de Créte. Comme nous avions arboré l'étendard de Chypre, (car les corſaires en ont de toutes les ſortes,) il envoya nous reconnoître. Ce prince, ainſi qu'un des ſiens me l'apprit depuis, avoit achevé ſa négociation à Pidne auprès du gouverneur de cette province, & avoit fait un traité avec lui, par lequel il s'étoit obligé de lui amener dans peu quatre mille hommes, pour faire la guerre au roi de Macédoine. Cette négociation avoit été ſi prompte, que j'avois été

bienheureux de me débarraſſer de ſes gardes, le ſoir que votre généreux frère me ſecourut. Car il étoit venu le lendemain à Gonnes pour m'y prendre, & pour me remener avec lui. On m'a dit qu'il n'avoit appris mon évaſion qu'avec fureur; & que le troiſième de ſes gardes, que j'avois bleſſé & mis en fuite, lui ayant annoncé la mort des deux autres, il avoit tiré l'épée ſur lui, pour le punir de ce qu'il n'avoit pas péri, plutôt que de me laiſſer échaper. Enfin ce prince ayant ſû mon embarquement, avoit mis promptement à la voile pour me pourſuivre. Je ne ſais pas ſi c'étoit ſa paſſion pour moi, qui le faiſoit me chercher avec tant de diligence, ou ſi ce n'étoit point de peur que je n'allaſſe en Chypre, pour y ſeconder la révolte. Ce qui eſt vrai, c'eſt qu'ayant apperçu notre vaiſſeau, avec l'étendard de Chypre, il envoyoit un eſquif, pour ſavoir qui étoit dedans, & pour nous faire baiſſer le pavillon.

Je ne jugeai pas à propos de diſſimuler; & penſant qu'il étoit difficile qu'il eût d'auſſi bons hommes que les nôtres, & auſſi inſtruits qu'eux aux combats de mer, je me montrai moi-même aux ennemis ſur le tillac, & répondis qu'ils pouvoient reporter à leur maître, que c'étoit la princeſſe de Chypre qui l'attendoit. Je faiſois là ſans doute une action bien téméraire, car il avoit deux grands vaiſſeaux, & nous n'en avions qu'un; & je m'apperçus que le capitaine n'étoit

pas d'abord fort content de ma démarche. Mais je ne pouvois pas me réſoudre à fuir devant mon ennemi, & je m'imaginai que les Dieux qui m'avoient ſi manifeſtement protegé, ne l'avoient amené là que pour le livrer entre mes mains. Je pris dans l'inſtant l'arc & la flêche, je me ceignis d'une épée, je me couvris la tête d'un morion à la Grecque; & dans cet équipage, je fis à nos gens une harangue courte & vive, qui les encouragea. Mes amis, leur dis-je, vous n'avez point encore eu une plus belle occaſion de ſignaler votre courage. N'êtes-vous pas las de vivre depuis ſi long-temps errans & fugitifs, & d'expoſer à toute heure votre vie à la fureur des combats & des ondes, ſans autre eſpérance que d'un léger butin, toujours accompagné d'alarmes & de fatigues? C'eſt bien un autre gain qui vous attend aujourd'hui! Ce n'eſt plus la dépouille d'un marchand, c'eſt celle d'un prince, & d'un prince qui tient votre patrie dans les fers. Il s'agit de venger la mort de votre roi, le parricide d'une grande reine, le maſſacre de toute la maiſon royale; il s'agit enfin de vous venger vous-mêmes. Vous allez avoir votre reine pour le témoin de vos exploits; & dans ces exploits, elle veut être votre compagne. N'ayez point honte de n'avoir qu'une fille à votre tête: ſon courage eſt celui d'un homme: ayez ſeulement peur de ne pas faire auſſi bien qu'elle.

Jel es animai tellement par ce diſcours, qu'ils ne reſpirèrent plus que le combat. Après quantité de flêches tirées de part & d'autre, nos vaiſſeaux ſe joignirent, & s'accrochèrent, & il y eut une prodigieuſe mêlée ſur le tillac de celui du prince, où j'avois commandé à nos gens de s'attacher. J'avois ſauté le premier dans ſon bord, où je le cherchois; & il étoit ſauté dans le nôtre, pour ſe ſaiſir de moi. Par une aventure aſſez rare, les deux vaiſſeaux qui nous avoient accrochés, ſans prendre garde où étoit leur prince, coulèrent le nôtre à fonds, en ſorte qu'il ſe trouva noyé avec ce qu'il avoit de meilleurs hommes, par ſes gens mêmes. Cet échec enveloppa peu des nôtres, parce qu'ils étoient ſautés avec moi dans le vaiſſeau ennemi, & que nous y étions les plus forts. Quelqu'un voulut crier que le prince de Créte étoit mort, c'étoit à deſſein de donner l'épouvante à l'autre vaiſſeau: mais je l'en empêchai, parce que ç'eût été les avertir de ſauver ce prince, que je voyois encore ſe débattre dans l'eau; mais ſur-tout parce qu'il me tomba dans l'eſprit en ce moment un deſſein que facilita l'erreur des ennemis. Je commandai aux nôtres de ſe ſaiſir du gouvernail, & de nous éloigner; afin qu'étant ſéparés, nous achevaſſions de nous rendre tout à fait maîtres du vaiſſeau où nous étions, pour revenir enſuite à la charge ſur l'autre.

Je fis auſſi jeter l'eſquif en mer, pour ſau-

ver ce que l'on pourroit de nos gens qui ſe noyoient. Ceux de l'autre vaiſſeau croyant que tout ceci ſe faiſoit par l'ordre du prince de Créte, & reconnoiſſant l'eſquif pour le leur, ne ſe mirent point en devoir de tirer deſſus. Ainſi nous achevâmes non-ſeulement de nous rendre maîtres abſolus du vaiſſeau, mais nous ſauvâmes encore la plupart de notre monde, ſans en trouver à dire que dix, entre leſquels fut ce pauvre batelier qui m'avoit conduit. Alors je fis retourner à la charge contre les ennemis; & vous jugez quel fut leur étonnement, quand ils apprirent que leur prince étoit mort, & qu'ils étoient vaincus. Ils n'eurent pas le courage de nous attendre, & ils prirent la fuite. Je leur donnai la chaſſe deux jours & deux nuits; ils n'auroient pas échappé, ſans une tourmente, qui après nous avoir long-temps agités, nous rejeta enfin dans ce golfe, & m'obligea de venir relâcher à la rade. Pendant qu'on radouboit notre vaiſſeau, j'avois mis pied à terre, & je me promenois, ſans ſonger à l'avis que m'avoit donné l'un de nos priſonniers, que le prince de Créte avoit encore laiſſé ici des gens pour m'y chercher, en cas que l'avis de mon embarquement ne fût pas vrai. Je paſſois dans les bois, accompagné ſeulement de deux de mes hommes C'eſt où je fus attaqué par huit gardes, qui ſe jetèrent ſur moi. Je mis la main à l'épée, que j'ai toujours portée depuis notre combat;

combat; & ſecondé de ces deux hommes, je me défendis ſi bien, que nous mîmes deux de ces aſſaſſins en fuite, & ſix autres hors de combat: mais ce ne put être ſans voir périr à mes yeux mes deux ſeconds, ni ſans être réduit moi même dans l'état où vous m'avez ſi généreuſement ſecouru. Ainſi, Télamon, ſi la Chypre a quelque intérêt à me conſerver, je puis dire qu'elle doit vous regarder, votre frère & vous, comme ſes deux génies tutélaires; & je vous jure auſſi, que ſi j'y ai jamais quelque puiſſance, les noms de Télamon & de Tarſis y ſeront auſſi révérés, que ceux d'Ariſtogiton & d'Hermodius le ſont dans Athènes. Mais comme apparemment ces gens qui m'ont attaqué, n'étoient pas ſeuls, & que je ſuis d'ailleurs dans le gouvernement d'Alcime, allié à mon ennemi, vous voyez combien il m'importe de n'être point connu. Je ne dois pas cependant m'endormir, tandis que la mort du prince de Créte va ſans doute apporter de grands changemens en Chypre, & dans les états du roi ſon père. Je veux donc envoyer au plutôt en Chypre quelques-uns de mes gens, pour y confirmer la vérité de cette mort, émouvoir le peuple, & le diſpoſer à m'y recevoir. Je veux même partir inceſſamment, pour me trouver prêt à profiter de la conjoncture, & pour y ſeconder par ma préſence & par mon courage, la bonne diſpoſition où l'on ſera pour moi.

Vous conviendrez, Télamon, qu'il n'y a pas un inſtant à perdre : cependant mon vaiſſeau ne peut être réparé de pluſieurs jours, & il eſt important que ceux que j'envoye pour préparer les eſprits, partent devant moi ; ce qu'ils ne peuvent faire ſans un autre vaiſſeau. J'avois dès hier envoyé à Gonnes, pour en marchander un ſur le port : mais depuis qu'Alcime eſt de retour, il y a défenſe d'en laiſſer partir aucun ſans un ordre exprès, ſigné de ſa main ; & l'on ne peut obtenir des paſſeports, à moins que d'être connu. Vous voyez, Télamon, où tend ma prière. J'ai beſoin de votre crédit & de votre générosité, pour m'en procurer un inceſſamment, & je crois ne pouvoir mieux faire, que de m'en repoſer ſur vos ſoins.

Tandis qu'il parloit ainſi, Télamon admiroit le courage de ce jeune prince, qui formoit des deſſeins pour la conquête d'un royaume, dans un temps où il n'avoit pas la force de ſe lever de ſon lit ; & il craignoit que l'agitation avec laquelle il avoit parlé, n'allumât la fiévre dans un corps qui paroiſſoit d'un tempérament plein de feu. Il le pria de ne point s'inquiéter ſur tout ce qu'il lui avoit commandé, & l'aſſûra qu'il alloit y donner ordre. Il prit congé de lui : mais au moment qu'il ſortoit, Amalécinte le rappela. Généreux Télamon, lui dit-il, l'attention à mes affaires m'a fait oublier une choſe qui regarde peut-être les vôtres,

& que m'a rapelée le nom de la bergère, dont vous m'avez dit tantôt que la perte reduit Tarſis à l'extrêmité. C'eſt qu'après m'être embarqué, je demandai au batelier, pourquoi il avoit tant réſiſté à partir, juſqu'à me forcer à lui faire violence? Il me dit pour raiſon, qu'il attendoit une bergère, qu'il nomma, ce me ſemble, Zélie. Il parla auſſi du lieu où il devoit la conduire, & ajouta que c'étoit pour faire plaiſir à un berger nommé Alpide, ſi je ne me trompe, qui devoit l'y accompagner. Télamon fut par là confirmé dans ſes premiers ſoupçons; mais le prince ne pouvant lui en apprendre davantage, celui-ci ſe retira, pour faire de nouvelles réflexions ſur cette dernière circonſtance, qui occupoit ſon eſprit plus que tout le reſte.

En effet, ce que Tarſis lui avoit redit le lendemain de la perte de Zélie, de ce marinier qui l'avoit pris pour Alpide; & la grande aſſiduité que ce même Alpide avoit eue auprès d'elle, depuis que Tarſis ne la voyoit plus, leur avoit déjà inſpiré quelque ſoupçon: mais ils n'avoient pû aſſeoir un jugement certain là-deſſus, parce qu'Alpide n'avoit point diſparu; qu'il étoit ſon couſin germain; & qu'il s'étoit montré plus empreſſé qu'aucun autre à plaindre & à chercher cette bergère. Mais après ce qu'il venoit d'apprendre, il n'y avoit plus lieu de douter qu'Alpide ne fût l'auteur, ou du moins le complice de ce malheur, que tant d'autres avoient ſuivi.

Il étoit preſque nuit quand Télamon ſortit d'auprès d'Amalécinte. Il avoit envie de faire part à ſon frère du nouvel éclairciſſement qu'il venoit d'avoir, au ſujet d'Alpide: mais il conſidéra que ce ſeroit augmenter ſes inquiétudes, & renouveler ſes alarmes. Il ſe borna, en l'allant voir, à lui apprendre le retour & la ſeconde aventure d'Amalécinte, où il ſavoit qu'il prendroit intérêt. Il n'oublia pas non plus d'écrire à Gonnes, pour faire avoir un paſſeport au prince de Chypre; & il forma le deſſein de chercher le lendemain Alpide, & d'y aller de ſi bonne heure, qu'il pût le rencontrer chez lui.

Pendant qu'Amalécinte avoit entretenu Télamon, le roi de Lesbos apprenoit à Philiſte des aventures encore plus ſingulières. Ce prince avoit toujours paru ſi mélancolique, depuis ſon arrivée à Tempé, qu'il n'avoit preſque voulu voir que cette ſage Bergère. Il étoit charmé de ſa douceur, de ſa retenue & de ſa converſation, & il trouvoit dans tous ſes diſcours une certaine ſimplicité pleine d'eſprit, & une bonté ſoutenue, qu'il préféroit à tout ce qu'il avoit vû de plus ſpirituel & de plus galant dans ſa cour. La Bergère étoit confuſe de l'empreſſement qu'il témoignoit de la voir; & ſa ſcrupuleuſe vertu ne lui permettant pas d'aller ſeule dans la chambre du roi, elle prioit ſon mari, tantôt de lui aller tenir compagnie pour

elle; tantôt de l'y accompagner: elle s'en défendoit quelquefois ſous quelque prétexte, qui paroiſſoit plauſible. Télamon qui eût plutôt douté de ſa vertu propre, que de celle de ſa femme, prenoit plaiſir à la railler là-deſſus, & il la prioit lui-même de ne pas refuſer cette conſolation à la diſgrâce d'un prince infortuné. Le Roi s'apperçut à la fin de ſon ſcrupule, & il voulut le lui ôter la première fois qu'il pourroit la voir ſeule. L'occaſion s'en préſenta bien-tôt; & le prince ayant fait retirer ceux qui le ſervoient, ſous quelques prétextes: Vertueuſe Philiſte, lui dit-il, je vois bien que le roi de Lesbos vous eſt ſuſpect. Il s'arrêta à ce mot, comme pour attendre la réponſe qu'elle lui feroit; & voyant qu'elle n'y ſatisfaiſoit que par un ſilence modeſte, accompagné d'une rougeur qui lui montoit au viſage, il voulut la tirer de cet embarras. Hé bien, ſage Bergère, continua-t-il, la reine de Lesbos pourroit-elle avoir plus de part en votre amitié que le Roi? Philiſte qui ne voyoit point où aboutiroit ce diſcours, crut qu'il vouloit parler de ſa mère ou de ſa femme, (car elle ne ſavoit point s'il étoit marié ou non). Seigneur, reprit-elle, la reine de Lesbos ne voudroit pas jeter les yeux ſur une ſimple Bergère; & je m'eſtimerois trop heureuſe, qu'elle voulût agréer mes reſpects & mes ſervices. Aimable Bergère, répliqua le prince, c'eſt pourtant la reine de Lesbos qui

vous prie de le lui dire. Philiſte prenant ces dernières paroles pour une continuation de raillerie, n'y répondit que par un ſouris modeſte; ce qui obligea le roi de pourſuivre ainſi : Vous croyez, ma chère Philiſte, que j'ai voulu railler; & cette penſée me fait injure. Apprenez donc que je ſuis moi-même l'infortunée reine de Lesbos; & afin que vous ne doutiez plus de ce que je vous dis, & que vous me ſachiez quelque gré d'un ſecret que je cache à toute la terre, venez en recevoir la confirmation entre mes bras. En ce moment, ouvrant à demi ſa gorge, avec une vertueuſe pudeur, elle laiſſa Philiſte dans une admiration égale à ſa ſurpriſe. La reine de Lesbos (car nous la nommerons déſormais ainſi,) ayant honoré la Bergère de cette confidence, voulut lui marquer une confiance entière, en lui faiſant le détail de ſon ſort. Elle s'y trouvoit engagée en quelque façon, ſe voyant ſeule, & deſtituée de conſeil & de ſecours. L'ayant donc fait aſſeoir auprès d'elle, elle lui parla de cette ſorte.

HISTOIRE

DE PHILETERE, REINE DE LESBOS.

QUE vous êtes heureuſe, ma chère Philiſte, d'être née ſimple Bergère ! & que la liberté & le repos de votre vie, eſt préférable au faſte des plus grandes reines ! Nous naiſſons malheu-

reuſes, au milieu des douceurs mêmes, & de la pompe. La moindre de nos peines eſt de ne pouvoir jamais vivre à notre gré. Il ſemble quelquefois que nous n'oſions venir au monde telles que les Dieux nous ont formées; & quand il ne plaît pas à la fortune de nous avouer pour ce qu'ils nous ont faites, il faut que l'on nous cache à la nature même; que l'on nous transforme, pour ainſi dire; & que pour plaire à cette capricieuſe divinité, nous ceſſions preſque d'être nous-mêmes.

Voilà, ſage Bergère, en abrégé, quelle eſt l'image de ma deſtinée & de mes infortunes: en voici le détail. Il y a quelques Olympiades, qu'Eriante reine de Lesbos, étant morte à Mytilene, capitale de l'Iſle, les peuples furent ſi mal ſatisfaits de ſon gouvernement, qu'ils firent un décret après ſa mort, en haine de ſa mémoire, par lequel ils arrêtèrent que le royaume ne ſeroit plus régi par des femmes, & qu'elles ſeroient à jamais excluſes du gouvernement. Il eſt vrai que ce décret ne fut pas accompagné de tout ce qu'il auroit fallu pour le rendre irrévocable, parce que les deux plus proches héritiers de la couronne n'y voulurent point conſentir, ni le ſigner, l'un & l'autre n'ayant alors pour enfans, que chacun une fille. Mon père étoit l'aîné des deux; & ce prince, le plus pénétrant & le plus politique qui fut jamais, ayant eu, du vivant de la reine, quelque avis de ce qu'on

projetoit de faire après ſa mort, s'étoit aviſé, à ma naiſſance, de me faire paſſer pour garçon. Il me donna même un nom d'homme, me faiſant appeler Philetère, comme lui. Ce n'eſt pas qu'il prétendît diſſimuler toujours ce que j'étois: mais dans le deſſein qu'il avoit de s'oppoſer à ce décret, s'il arrivoit qu'on le proposât, il prévoyoit que ſon oppoſition ſeroit d'un plus grand poids, parce qu'il paroîtroit ſans intérêt dans cette affaire, étant cenſé avoir un fils. Il eſpéroit en tout cas, que s'il ne pouvoit détourner le coup, dans les premiers momens de cette averſion générale du peuple contre le gouvernement d'Eriante, il pourroit au moins, pendant qu'il auroit le timon en main, trouver jour à le faire révoquer. Ses vues furent trompées. Il ne put, à la mort d'Eriante, empêcher le décret; & il ne lui fut pas poſſible, étant roi, de le faire caſſer. Il fallut donc continuer par néceſſité, un déguiſement commencé par précaution. Le roi fut obligé par-là de me faire apprendre des exercices dont mon ſexe m'exemptoit, mais que devoit ſavoir un prince. Il prévit auſſi, que ne pouvant jamais avoir les marques que l'âge apporte pour diſtinguer un garçon d'une fille, mon ſort ſeroit trahi tôt ou tard. Pour cela, il ſeignit je ne ſais quel accident, & il fit courir ſourdement le bruit, qu'on avoit été obligé de me livrer à la main des Chirurgiens, & de me réduire à l'état de ces gens, à qui les Perſes ont accoutumé de

commettre la garde de leurs femmes, & de leurs tréſors.

Le roi mon père ne fit pourtant ſemer ce bruit que confuſément, & avec quelque ſorte d'incertitude, pour ſonder ſeulement les eſprits, & les diſpoſer à le croire un jour dans le beſoin. Car il n'ignoroit pas que les Grecs n'ont que du mépris pour ces ſortes de perſonnes. Ils veulent des rois qui leur puiſſent donner des ſucceſſeurs, & ils tiennent à honte d'obéïr à des gens qu'ils ne comptent pas pour des hommes. Auſſi il ne voulut pas haſarder ce bruit avec tant d'aſſurance, qu'il ne fût toujours le maître de le diſſiper ou de le confirmer quand il le voudroit.

Quoi qu'il en ſoit, mon père regna aſſez paiſiblement pendant les premières années, & durant la minorité d'un fils naturel, qu'un frère de la défunte reine avoit laiſſé. Mais quand ce fils fut majeur, quelques mécontens lui firent entendre, qu'étant neveu de la reine, & mon père n'en étant qu'un parent plus éloigné, le royaume lui appartenoit. Et comme il n'y avoit point de loi préciſe dans l'État, par laquelle les bâtards fuſſent exclus des ſucceſſions, il fit ſi bien, que les États furent convoqués, pour juger ce différend. Mon père l'emporta, mais non pas de toutes les voix. Auſſi, le prince bâtard ne ſe rendit pas au jugement des États; il voulut décider la queſtion par le ſort des armes; & comme il avoit un fort parti, nous vîmes en

peu de temps une armée aux portes de Myti-lene. Il s'en rendit maître preſque auſſi-tôt qu'il y parut, par le moyen des intelligences qu'il y avoit pratiquées; en ſorte que mon père, qui ne s'étoit pas défié de ce coup-là, fut réduit à fuir de ſa ville capitale. Mais ce ne fut que pour y rentrer plus glorieuſement: car ayant eu le loiſir d'aſſembler ſon armée, il la ramena devant Myrilene en perſonne, il y donna bataille à l'ennemi, le vainquit, l'aſſiégea enſuite, & le prit avec la ville. Ce fut la fin de cette guerre, dont je paſſe le récit, parce que vous n'y prendriez peut-être de plaiſir, que par rapport à votre époux & à ſon frère, qui y eurent la meilleure part; & c'eſt un détail dont ils vous ont ſans doute informée. Je ne doute pas que leur modeſtie n'ait ſupprimé une partie de leur gloire: il eſt pourtant vrai, que ces deux guerriers, qui voyageoient alors, s'étant rencontrés heureuſement pour nous dans notre Iſle, & ayant offert leur ſervice au roi, ſoutinrent ſeuls ſur un pont l'effort d'un bataillon entier, qui avoit mis une partie de nos gens en déroute; & que leur ayant donné le temps de ſe rallier, ils furent cauſe du gain de la bataille. Ils ſe diſtinguèrent de même au ſiége. Ils montèrent les premiers à l'eſcalade; & s'étant jetés ſeuls dans la ville, comme on dit que fit autrefois le grand Alexandre au ſiége de Tyr, ils repouſsèrent les troupes qui gardoient les murs, donnèrent le

moyen aux nôtres de les aller ſeconder, & procurèrent la priſe de Mytilene. Auſſi il n'y eut point d'honneurs dont le roi n'eſſayât de reconnoître leur valeur; & il me ſouvient que mon père (car je l'accompagnois à l'armée, où il vouloit m'avoir près de lui) diſoit que pour payer un ſi grand ſervice, il eût fallu leur offrir une partie de ſon royaume. Il fit ce qu'il put pour les obliger à demeurer à ſa cour, & leur en offrit les premiers emplois: mais elle n'avoit rien qui pût les tenter, & qui valût Philiſte. La Bergère n'ayant répondu à cette obligeante parole, que par une reſpectueuſe inclination, la reine pourſuivit ainſi.

La priſe de Mytilene fut ſuivie d'un traité de paix. Mais hélas! le roi n'en jouit pas longtemps après, & me laiſſa, en aſſez bas âge, accablée du poids de tout un royaume. Je fus couronnée roi de Lesbos, ſans aucune contradiction, & ſans qu'aucun ſe doutât de mon ſexe. Ce n'eſt pas que Demotime (c'eſt le nom du prince bâtard) n'eût été bien-aiſe de brouiller de nouveau les choſes. Mais mon père, à l'iſſue du traité de paix, lui avoit donné un emploi, dont il avoit lieu d'être content, & qui le banniſſoit honorablement de Lesbos. Car Lyſimachus roi de Thrace, ayant eu la Phrygie pour ſon partage, des dépouilles du vieil Antigonus: ce prince, à qui mon père avoit rendu des offices ſignalés en cette guerre, voulut lui

en témoigner ſa reconnoiſſance ; & par une confiance aſſez extraordinaire, mais que méritoient les ſervices qu'il avoit reçus de nous, il lui envoya les proviſions de vice-roi de Phrygie, (province importante, & qui n'eſt ſéparée de Lesbos que par un fort petit trajet de mer,) pour les remplir du nom de celui que mon père en voudroit gratifier. Le roi qui vouloit témoigner à Lyſimachus l'eſtime qu'il faiſoit de ſon préſent, les remplit de mon nom ; & m'en réſervant le titre, il en donna l'emploi à Demotime, qu'il envoya commander pour Lyſimachus dans cette fameuſe province. C'eſt par cette raiſon que Demotime étant occupé ailleurs, ne traverſa point mon inſtallation au trône. Mais voici le commencement de mes malheurs.

Mon gouverneur avoit un fils, que mon père avoit fait mon grand chambellan. Il pouvoit avoir environ vingt-deux ans, & l'on peut dire que c'étoit un des hommes du monde le mieux fait. Sa beauté égaloit ſa taille. Il avoit l'eſprit vif & brillant, mais une ame ſans religion. Il étoit ambitieux & vain à l'excès. La bonne opinion qu'il avoit de lui-même, le portoit à croire & à ſe vanter que les plus vertueuſes femmes ne pouvoient tenir contre ſa bonne mine, & à ne rien voir au-deſſus de lui. Ce qui augmentoit ſa fierté, c'eſt qu'encore qu'il fût d'une nobleſſe aſſez récente du côté de ſon père, il ſe prévaloit d'une alliance éloignée du côté des fem-

mes, qui le faiſoit deſcendre des anciens rois de Lesbos. Le roi mon père ayant connu ſon eſprit, s'étoit repenti bien des fois de l'avoir honoré d'une charge qui l'approchoit ſi près de ma perſonne, & dont l'exercice m'obligeoit en quelque ſorte à me confier à lui. Mais ſon père, par un abus qui n'eſt que trop commun dans les cours des princes, avoit obtenu ce poſte pour ſon fils dès ſa jeuneſſe, & avant qu'on ſût ce qu'il ſeroit. Il n'avoit pas été poſſible depuis de le lui ôter, de peur de déſobliger mon gouverneur, qui nous tenoit dans la dépendance, par la connoiſſance qu'il avoit de notre ſecret. J'avois pris ſoin de le cacher à ce jeune homme. Je ne voulois ni me lever ni me coucher devant lui, & je m'habillois en particulier. Cette affectation lui déplut. Il la regarda comme un deſſein que j'avois de le priver des honneurs de ſa charge, & il ne put s'empêcher de s'en plaindre à ſon père. Ce père lui en dit la raiſon : mais s'il commit en cela une faute, c'eſt à moi que je dois m'en prendre : car il vint me le propoſer avant que d'en rien dire. Il me repréſenta, que c'étoit une néceſſité de me confier à ſon fils, & il me répondit ſi abſolument de ſa fidélité, que je donnai les mains à ce qu'il voulut.

Oléarque, (c'eſt le nom de ce chambellan) ſe trouvant maître de mon ſecret, je me vis obligée à lui faire bon accueil, & à l'engager à la fidélité & au ſilence, par quelques marques

particulières d'eſtime & d'amitié. Sa vanité ne manqua pas de le ſéduire. Il ſe mit dans l'eſprit que je l'aimois, & que les témoignages de bonté que je donnois aux ſervices de ſon père, & à ma ſituation, étoient autant d'effets d'une paſſion naiſſante.

J'entrois alors dans ma quatorzième année. Il faut être tout à fait diſgraciée de la nature, pour n'avoir pas à cet âge quelque agrément, & ſur-tout quand on eſt reine. Ma jeuneſſe, ſon ambition, & ſa vanité l'enflammèrent. Je me défiois ſi peu de ſon audace, que je fus long-temps ſans m'en appercevoir, je n'imputois ſon aſſiduité, ſes regards & ſes ſoins, qu'à l'adreſſe d'un courtiſan qui veut plaire à ſa reine. Je n'attribuois ſes ſoupirs, qu'il pouſſoit aſſez fréquemment, qu'à quelque chagrin, ou à quelque inclination particulière; & j'avois ſi peu d'expérience, que quand on le railloit d'être amoureux de quelque belle de Mytilene, je l'en raillois comme les autres. Sa préſomption lui faiſoit croire que j'y entendois fineſſe, & que le traitement qu'il recevoit de moi, étoit une approbation tacite de ſon amour. Je commençai de m'en appercevoir à un tournois que je fis à Mytilene, (car j'affectois ces exercices, pour entretenir le peuple dans ſon erreur). Le ſpectacle dura trois jours; & chaque jour, ceux qui étoient de la fête, devoient paroître avec des livrées & des deviſes différentes. Aux trois fois,

il mit un aigle dans ſon écu, avec cette différence ſeulement, qu'au premier jour, c'étoit un aigle volant près du ſoleil, & quantité d'autres oiſeaux au deſſous d'un nuage, qui leur en cachoit la lumière. Pour ame, il y avoit autour:

Seul digne de le voir ſans nuages & ſans ombre.

Au ſecond jour, c'étoit encore un aigle, qui regardoit fixement le ſoleil, avec ces mots:

Mes yeux dédaigneroient une moindre lumière.

Et au troiſième, il y avoit un aigle, portant dans ſon bec le foudre, avec ces paroles:

C'eſt le métier des miens.

Le lendemain du tournois, chacun s'étant mis à diſcourir ſur les deviſes qui avoient paru, & à les expliquer, tous demeurèrent d'accord qu'ils n'avoient pas compris celle d'Oléarque, & ce fut à qui lui en demanderoit la ſignification. Je ne la dirai jamais qu'au roi, répondit-il; & encore ne ſera-ce qu'en cas que ſa majeſté me le commande ſur peine de ſa diſgrâce. Ces paroles me donnèrent encore plus de curioſité: car j'étois ſi éloignée de prévoir ſa folie, que je ne m'en ſerois jamais défiée. Je paſſai donc en riant dans mon cabinet, & là je lui demandai cette explication en particulier, & par manière de jeu ſeulement. Mais je fus bien ſurpriſe, quand

il me fit entendre, que dans la première, ce nuage qui cachoit le ſoleil aux autres oiſeaux, ſignifioit mon déguiſement, qui en déroboit la connoiſſance à tous mes ſujets; & qu'il s'étoit voulu figurer lui-même par cet aigle, dont les yeux perçans pénétroient ce myſtère. Qu'il avoit voulu marquer dans la ſeconde, qu'il me croyoit le ſeul objet qui fût digne d'arrêter ſes yeux; & que dans la troiſième, par cet aigle qui portoit le foudre, il me vouloit faire entendre, qu'étant, comme il s'en vantoit, deſcendu des anciens rois de Lesbos, le ſceptre n'étoit point au-deſſus de ſes eſpérances.

Il m'eſt impoſſible de vous exprimer quelle fut alors ma ſurpriſe & mon indignation; ſurtout quand je vis l'audace avec laquelle il avoit oſé s'en expliquer. Si j'en avois cru ma colère, je l'en aurois fait punir ſur le champ. Mais j'étois fille, mineure, & ſur un trône où toute mon autorité étoit fondée ſur une fable, que ſon père ou lui pouvoient réduire à rien d'une ſeule parole. Je me contentai de lui répondre, d'un ton toutefois qui devoit lui marquer mon dépit: Vous avez bien fait, Oléarque, de n'avoir pas voulu découvrir votre explication à d'autres; on ſe ſeroit moqué de vous; & il faut être auſſi bonne que je le ſuis, pour pardonner une extravagance pareille. Je repaſſai auſſi-tôt dans la chambre, mais avec tant de confuſion, qu'il étoit bien mal-aiſé de ne s'en pas appercevoir.

Il

Il ne ſe rebuta pas ; & quoiqu'il s'apperçût depuis, que je lui parlois moins qu'à l'ordinaire, & que je ne le faiſois même que d'un air ſérieux & ſévère, ſon inſolence l'entretint dans l'eſpérance d'un heureux ſuccès. Il redoubla ſes aſſiduités & ſes reſpects, & j'aurois eu lieu d'en être contente, ſi je n'en avois pas ſu la cauſe. Tous ces égards ne me rendant point pour lui cette première familiarité que j'avois eue, il contrefit le triſte, le repentant, & même le malade. Enfin je penſai qu'il ſentoit dans le cœur ce qu'il marquoit au dehors, & je crus qu'il étoit devenu plus ſage : mais je m'étois bien abuſée.

Il m'engagea un jour à aller ſouper dans une de ſes maiſons de campagne, où il fit préparer un ſuperbe feſtin, ſous une allée d'arbres, aux branches deſquels pendoient une infinité de lampes de criſtal, qui ſembloient braver le nombre, & la clarté des étoiles. Entre les arbres il avoit fait placer de grands tableaux, qui ſervant comme de murs, formoient une manière de grande ſalle, & nous mettoient à l'abri du vent. Le ſouper fut ſuivi de trois divertiſſemens, bien exécutés. Le premier, étoit une danſe, où l'on repréſentoit les amours de Diane & d'Endimion ; le ſecond, une comédie des amours de Vénus & d'Adonis ; & le troiſième, une façon de poëme en dialogues, & ſervant d'explication aux tableaux, où les acteurs récitoient

les amours de l'Aurore & de Céphale. Cette affectation à ramener dans ces trois ſujets, l'alliance inégale de trois Déeſſes avec des mortels, me fit bien comprendre quelle en étoit l'intention. Mais il crut apparemment que je n'avois pas pénétré ſa penſée: car le lendemain, chacun ayant fort loué ſon repas & ſa galanterie, comme il voyoit que je ne diſois mot, il témoigna qu'il étoit bien malheureux ſi je n'y avois rien trouvé qui m'eût plû. Je lui répondis aſſez froidement, que ſon feſtin n'étoit que trop beau, & que j'étois fâché qu'il eût fait tant de dépenſe. Seigneur, me dit-il, je ne me ſuis point flatté de votre approbation pour le feſtin; il me ſuffit que votre majeſté ne la refuſe pas aux amours déſintéreſſés des trois Déeſſes qui ont eu l'honneur de vous divertir. Il attendoit ma réponſe, d'une manière à me faire perdre toute contenance. Il me regardoit fixement, & dans l'action d'un homme également agité d'eſpérance & de crainte. Je feignis de ne m'en pas appercevoir, parce qu'il auroit fallu lui faire ſentir mon reſſentiment ſur l'heure. Je lui répondis ſeulement, que les danſeurs & les acteurs avoient bien fait. Comme il ne vouloit point me laiſſer de doute, il ajouta: Votre majeſté approuve-t-elle au moins les Déeſſes autant que les acteurs? Je ne pus m'empêcher de rougir de ſon impudence, quoique je ſuſſe bien qu'il n'y avoit là perſonne que lui & moi, qui pût en pénétrer

la cauſe. Oléarque, lui dis-je, ce n'eſt point aux hommes à juger des actions des Dieux : mais je crois que des femmes de cœur ne voudroient point faire ce que l'on impute à vos Déeſſes. Et pour mettre fin à une queſtion qui me gênoit étrangement : j'en écartai le ſujet, en parlant d'autre choſe.

Le privilége que lui donnoit ſa charge, d'être auprès de moi, & de me parler à toute heure, me fit bien croire que l'occaſion qu'il avoit manquée, ſe retrouveroit dans la ſuite; & pour en rompre le cours, je me déterminai à en avertir ſon père.

Je le pris un jour en particulier ; & après l'avoir fait ſouvenir qu'il m'avoit répondu d'Oléarque, je me plaignis à lui de ſon audace, & le conjurai, par toutes les raiſons qui me purent tomber dans l'eſprit, de s'employer à le rendre plus ſage. Il fut ſurpris autant qu'on peut l'être, de la témérité de ſon fils; il me proteſta qu'il n'en avoit encore rien ſu, & m'en demanda pardon. De retour chez lui, il fit une leçon ſévére au jeune homme; il lui parla en père & en maître, & n'oublia rien pour le mettre à la raiſon. Mais ce qui devoit le rendre ſage, le jeta dans un autre excès. Car il conçut tant de dépit & des menaces de ſon père, & des plaintes que je lui en avois faites, que cédant à ſon déſeſpoir, il alla trouver en Phrygie le prince Démotime, & lui découvrit ce que j'étois : per-

ſuadé, lui dit-il, que le reconnoiſſant pour ſon ſeul & légitime ſouverain, il ne pouvoit en conſcience contribuer plus long-temps à cette eſpèce de trahiſon.

Démotime qui conſervoit dans le cœur les reſtes de cette ambition qui lui avoit autrefois fait prendre les armes contre le feu roi mon père, reçut cette nouvelle avec la même joie, que s'il eût déjà eu la couronne ſur la tête. Il embraſſa mille fois Oléarque, & l'excita par les promeſſes les plus flatteuſes, à faire en ſorte qu'il pût avoir quelques marques certaines de la vérité de ce qu'il avançoit. Il n'en falloit point tant pour porter ce perfide à tout entreprendre. Le dépit s'étoit joint dans ſon cœur à l'amour & à l'ambition; & il n'y avoit rien dont il ne fût alors capable. Il engage Démotime à faire un voyage à Mytilene, ſous prétexte de venir me rendre compte de ſon emploi, & de me faire ſa cour; & ayant corrompu par argent les perſonnes qui me ſervoient, il fait cacher Démotime dans un coin des bains où je me lavois; & par un attentat dont le ſouvenir me rend confuſe, il trahit ma pudeur & mon ſecret.

Démotime éclairci par-là de ſes doutes, ſongea long-temps de quelle manière il s'y prendroit, pour faire connoître mon déguiſement au public. L'entrepriſe n'étoit pas aiſée; & le préjugé étant pour moi, la propoſition en eut paru ridicule. Il crut mieux faire d'inſinuer dans

l'eſprit des peuples, qu'il falloit me preſſer de prendre une femme, pour aſſurer des ſucceſſeurs à l'état : dans la penſée que le refus que j'en ferois, ſeroit un commencement de conviction contre moi. Mon père y avoit en quelque manière pourvu, par le bruit qu'il avoit fait ſourdement répandre, & qui me pouvoit ſervir de quelque ſorte d'excuſe : mais ce bruit avoit été ſi incertain, qu'on ne ſavoit au juſte ſi c'étoit calomnie ou vérité. Démotime eſpéroit même que cette excuſe ſeroit mal reçue de la plupart de mes ſujets, que le ſeul doute avoit portés à en faire des railleries aſſez inſolentes ; & il jugeoit que ce ne lui ſeroit pas peu davantage, s'il m'obligeoit d'avoir recours à une feinte, qui donneroit du mépris pour ma perſonne, & qui feroit perdre infailliblement le reſpect & l'affection qu'on me devoit.

Ainſi, quoique je fuſſe encore fort jeune, il n'en inſinua pas moins dans les eſprits, qu'il falloit me ſolliciter à choiſir une femme, pour donner un héritier à la couronne. Comme ſon intérêt y étoit contraire, puiſqu'il avoit droit d'y ſuccéder, il paroiſſoit n'agir que pour le bien du royaume, & ſes avis en faiſoient d'autant plus d'impreſſion. Il perſuada la néceſſité de ce mariage à tant de perſonnes, que je n'entendois parler d'autre choſe. Lui-même étoit toujours à me le rebattre, & il fit tant, que mes ſujets députèrent vers moi, pour m'en prier, me pro-

poſant une princeſſe, qui ſe nomme Artémiſe; & qui étant belle, de mon ſang, & de mon âge, ſembloit ne me laiſſer aucun prétexte à la refuſer. Je vous ai dit que les deux princes qui s'étoient oppoſés à l'établiſſement du décret, qui déclaroit les filles inhabiles à ſuccéder à la couronne, avoient chacun une fille. J'étois iſſue de l'aîné; Artémiſe l'étoit du ſecond. Le peuple aimoit fort cette princeſſe, parce que ſon père avoit été extrêmement populaire, & qu'elle l'eſt beaucoup elle-même. Elle a d'ailleurs mille qualités fort touchantes, avec un eſprit pénétrant & actif. Toutes ces perfections, qui la rendoient ſi recommandable, ne m'étoient pas avantageuſes, parce que j'en avois d'autant moins lieu de refuſer ce parti. J'éludai tant que je pus l'empreſſement de Démotime, alléguant ma grande jeuneſſe, & temporiſant de mon mieux. Je n'imputois ſon ardeur qu'au bien qu'il me vouloit, ne ſachant pas qu'il eût connoiſſance de mon ſexe. Je m'étonnois ſeulement, qu'ayant des enfans, il fût ſi affectionné pour mes ſucceſſeurs, juſqu'à oublier les ſiens propres.

Le ſuccès qu'il attendoit de cet artifice lui paroiſſant trop lent, il crut qu'il falloit l'avancer par de plus violens remèdes. Dans le même temps, Lyſimachus roi de Thrace, ayant fait empoiſonner, à la ſollicitation d'Arſinoé, le dernier des quinze enfans qu'il avoit eus d'une autre

femme, & qui tous avoient péri par une mort tragique ; ce crime le rendit ſi odieux à ſes peuples, qu'il n'y eut aucune de ſes provinces où il ne ſe fît quelque ſoulevement. Je l'empêchai en Phrygie de ſon vivant, autant que je le pus : mais ayant été tué lui même, & n'ayant point donné d'héritiers légitimes, je crus ne devoir pas laiſſer paſſer cet héritage à des Etrangers, ni perdre l'occaſion d'unir cette province à mes États. Comme je me confiois de plus en plus à Démotime, je le preſſai de s'y en retourner, pour y mettre ordre, & lui donnai encore quatre mille hommes, que je tirai de Lesbos, pour l'aider à conſerver la Phrygie ſous mon obéïſſance. Il s'y diſpoſa avec ardeur : mais la ſuite me fit voir que c'étoit pour ſon intérêt qu'il s'étoit donné tant de ſoins. Après y avoir tout pacifié ſous mon nom ; après avoir établi de fortes garniſons dans toutes les villes ; il cabala avec les grands, avec l'armée, & avec le peuple ; il corrompit tous les gouverneurs des places, des deniers mêmes que je lui fourniſſois pour me les rendre fidèles ; il leur fit prêter ſerment en ſon nom ; & ayant noué des pratiques ſecrettes dans les principales places, & avec les premiers officiers de Lesbos, il ſe rembarque une nuit avec les troupes mêmes que je lui avois fournies, & paroît le lendemain, à la tête de quatre mille hommes, aux portes de Mytilene. A ſon arrivée, il ſe fait proclamer roi par

l'armée, & envoye ſes émiſſaires dans la ville, qui crient par les rues, vive Démotime. Ils ſement par-tout le bruit que j'étois une fille, & que c'étoit la raiſon pour laquelle je n'avois pas voulu épouſer la princeſſe. Vous vous imaginez dans quelles alarmes je me trouvai : car quoique j'euſſe eu avis de ces cabales, & que je ſongeaſſe à y mettre ordre, je ne les croyois pas néanmoins ſi près d'éclater.

Je fais redoubler les gardes dans Mytilene ; & j'envoye de tous côtés, pour m'informer de la contenance du peuple. J'aſſemble mon conſeil, où ſe trouvoit le père d'Oléarque, tandis que le fils étoit à la tête des troupes de Démotime. Je fus long-temps indéterminée ſur le deſſein que je devois prendre. Ce n'eſt pas que quatre mille hommes fuſſent capables de me forcer dans Mytilene : mais je ne pouvois me fier à mes principaux officiers, après la trahiſon d'Oléarque, & j'ignorois s'il n'y en auroit pas même de ſon parti dans mon conſeil. Le bourgeois émû par le bruit que l'on répandoit de mon ſexe, commençoit à s'amaſſer par bandes ; & quoiqu'il ne ſe déclarât pas encore pour les rébelles, je ne pouvois pas compter qu'il fût pour moi. Ceux que j'avois envoyés dans tous les quartiers, me rapportoient que les eſprits étoient fort émûs. On m'aſſuroit à la vérité que tous étoient prêts à mourir pour ma défenſe, ſi j'étois leur prince, mais diſpoſés de même à répandre juſqu'à la

dernière goute de leur ſang, pour le ſoutien des loix de l'État. On me rapporta encore, que quelques-uns des plus affectionnés à mon parti, ayant aſſuré que je n'étois pas fille, comme on le diſoit, mais que le refus qu'il ſembloit que j'euſſe fait d'épouſer Artémiſe, pouvoit être l'effet de cet autre bruit, que mon père avoit fait courir; pluſieurs s'étoient emportés, juſqu'à dire qu'il eût encore mieux valu que je fuſſe fille, que de n'être ni homme ni femme. Ainſi il y avoit peu de sûreté pour moi, dans une occaſion où les eſprits étoient en mouvement, d'aller haſarder une raiſon, que l'on voyoit ſi mal reçue. Dans cet embarras, je pris une réſolution hardie; & ce qui vous étonnera, c'eſt que je la pris par le conſeil du père d'Oléarque, qui me devoit être ſuſpect. Mais ce bon homme me paroiſſoit ſi affligé, & ſi indigné de la trahiſon de ſon fils, que je ne fis point de difficulté d'embraſſer une voie, qui me paroiſſoit d'ailleurs la ſeule capable d'appaiſer le tumulte. Je monte à cheval, & vais par les rues, me faiſant voir à tout le peuple. Je leur expoſe, que le bruit dont on les abuſe, eſt un artifice de Démotime, pour appuyer ſa nouvelle rébellion. Je les fais ſouvenir de la première, pour leur montrer combien ils le doivent croire capable d'une ſeconde; je les exhorte à ſonger qu'il n'y a pas d'apparence au bruit qu'il fait ſemer; & pour les raſſurer, s'ils en doutent, je

leur déclare que je ſuis prêt à épouſer Artémiſe. J'avois compté que cette promeſſe d'appeler au trône une princeſſe qu'ils aimoient avec tendreſſe, donneroit un grand poids à mon diſcours.

Je n'y fus point trompée. Le peuple touché de mes paroles, ſe montre prêt à m'obéir. Il envoye vers Démotime, & lui mande qu'il ait à quitter les armes, ou qu'ils courront ſur ſes troupes. Démotime répond qu'on les trompe; que la propoſition du mariage dont on les flatte, eſt un ſtratagême, pour lui faire ſeulement poſer les armes, & pour ſe mocquer d'eux, dès qu'on le verra déſarmé. Que ce qu'il a dit, il l'a vu de ſes yeux; & que pour en connoître la vérité, ils n'ont qu'à demander l'exécution de ma promeſſe : Que ſi j'oſe leur tenir ma parole, il proteſte non-ſeulement de m'obéir, mais qu'il eſt prêt à venir remettre ſa tête entre mes mains. Les députés reviennent pleins de confiance & de foi à ce qu'a dit Démotime. Auſſi-tôt la populace, qui ne demande que le trouble, & à qui rien n'eſt ſi doux que de donner la loi à ſes maîtres, crie que ſi je ſuis leur roi, je ne dois pas refuſer de leur donner dès le moment même une reine.

Je vous avoue que je fus alors bien embarraſſée : car la penſée du vieil Oléarque, auſſi-bien que la mienne, avoit été, que la propoſition de mon mariage ayant appaiſé l'émotion,

& forcé Démotime à poſer les armes, je pourrois enſuite prendre des meſures à loiſir, pour châtier les ſéditieux, & ſon fils même, contre qui il étoit plus irrité que contre aucun autre; m'aſſurer de la perſonne de Démotime, & pourvoir ainſi à tous les déſordres. Mais l'empreſſement du peuple me jetoit dans des frayeurs inconcevables. Après m'être remis de mon mieux du trouble qui m'agitoit, je me montrai de nouveau à cette populace, qui s'étoit aſſemblée devant le palais; & d'un ton le plus ſévère & le plus fier que me put inſpirer ma colère, je leur répondis, que ce n'étoit pas tant de Démotime que d'eux-mêmes que j'avois à me plaindre; que c'étoit leur inſolence & leur infidélité qui le rendoit hardi & ſuperbe; & que ce n'étoit pas mon mariage qu'ils demandoient, mais ma couronne & ma vie. Qu'ils jugeoient bien qu'un pareil déſordre n'étoit pas le préparatif ni l'appareil d'un mariage; qu'il étoit inouï que des peuples, à la tête d'une armée ſéditieuſe, euſſent forcé leur roi de ſe marier; & que c'étoit une indignité que je ne ſouffrirois jamais. Qu'ils ſe ſervoient d'un mauvais prétexte, de dire qu'il étoit à craindre que je ne tinſſe pas ma parole: comme ſi leur doute n'étoit pas un autre crime! Qu'en tout cas, il falloit donc attendre à ſe plaindre, juſqu'à ce que j'en euſſe refuſé l'exécution; & ne pas venir en ſéditieux, aſſiéger leur roi, ſur une dé-

fiance chimérique, inſpirée par un ſujet rebelle. Comme ils m'étoient d'ailleurs aſſez affectionnés, mon diſcours eut le bonheur de les toucher, ils renvoyèrent vers le prince, avec proteſtation de faire main-baſſe ſur ſes troupes, s'il ne vouloit préſentement déſarmer.

Démotime ſe voyant preſſé de la ſorte, fut obligé de capituler. Il témoigna qu'il étoit prêt à ſe retirer, mais qu'il ne pouvoit déſarmer ſitôt, après ce qui s'étoit paſſé; qu'ils ne le devoient pas ſouhaiter eux-mêmes; & qu'étant le ſeul deſcendant des rois de Lesbos, il étoit auſſi intéreſſé qu'eux à l'exécution de leur decret. Qu'ils priſſent de moi un temps, pendant lequel je puſſe accomplir ma parole, & mon mariage: Que ſi je le faiſois dans ce temps-là, il promettoit de déſarmer: Que ſi je différois encore, ils verroient bien eux-mêmes qu'ils étoient trompés. Qu'au reſte, ſon armement ne leur devoit point être ſuſpect, non plus que ſa perſonne, puiſqu'avec auſſi peu de troupes qu'il en avoit, il ne pouvoit rien faire ſans eux; & que je ſerois toujours toute-puiſſante, quand j'aurois le peuple de mon côté. Qu'après tout, ſon armée n'étoit point la ſienne, mais la leur propre; & qu'il proteſtoit de ne s'en vouloir ſervir que pour ſoutenir leurs intérêts.

Quatre ou cinq jours ſe paſſèrent en cette négociation, & je me vis enfin réduite à capituler avec Démotime. La capitulation fut, que

je promettois d'épouſer la princeſſe Artémiſe dans un mois; que Démotime feroit inceſſamment éloigner ſes troupes de la ville, ſous la conduite du jeune Oléarque; que le prince auroit la liberté d'y venir pendant ce temps-là; & que pour ſa sûreté, le peuple le prenoit en ſa ſauve-garde.

Vous auriez raiſon, Philiſte, de vous étonner que je me ſoumiſſe à cette étrange capitulation, ſi j'euſſe été en état de mieux faire: Mais je n'avois pour toute milice, que le régiment de mes gardes, dont Oléarque avoit même débauché une partie; & Mytilene étant une ville grande & peuplée, le bourgeois y étoit abſolument le maître.

Artémiſe n'oublioit rien cependant, pour me témoigner qu'elle n'y avoit aucune part; & je dois croire qu'elle n'y contribua en rien: Mais elle avoit aſſez d'intérêt en tout ceci, pour n'en être pas fort triſte. Il me fallut diſſimuler à ſon égard; & comme ſi j'euſſe été effectivement réſolue de l'épouſer, je la viſitai, & contrefis même l'amant paſſionné.

Pendant toutes ces choſes, Attale & Tuméne, qui étoient deux de mes frères du côté maternel, (ma mere ayant déjà été mariée avant que d'épouſer mon père,) avoient ſoin, conjointement avec le père d'Oléarque, de traiter avec les Gouverneurs de Phrygie, de me faire venir des troupes des frontières, & de les faire

ſecrètement filer vers Mytilene. Leur avis étoit, qu'en attendant, pour amuſer le peuple, je fiſſe tout ce qu'il falloit pour épouſer la princeſſe, que j'en ordonnâſſe les préparatifs; que j'entrâſſe même en accommodement avec Démotime; & que quand mes troupes ſeroient venues, je fiſſe une nuit entrer les ſoldats dans la ville, égorger les plus ſéditieux des bourgeois, & me ſaiſiſſe de Démotime.

J'avois d'abord donné les mains à ce conſeil: mais notre ſexe n'eſt pas propre aux entrepriſes violentes; & quelque hardieſſe que nous montrions à les réſoudre, le courage nous manque à l'exécution. J'eûs horreur de la cruauté de ce remède, & je ne pûs me déterminer à répandre le ſang d'un peuple, qui ne manquoit à ſon devoir, que pour vouloir ſuivre les loix de l'État.

A force de pratiquer Artémiſe, je connus que toute généreuſe & déſintéreſſée qu'elle paroiſſoit, elle n'étoit pourtant pas ſans ambition; & cette attention me fit croire qu'avec la grandeur de ſon courage, la force de ſon eſprit, & l'affection qu'elle me témoignoit, elle pourroit être capable d'un autre deſſein qui me tomba dans l'eſprit. Je réſolus donc de m'en ouvrir à elle; & après l'y avoir préparée par toutes les raiſons & toutes les démonſtrations d'amitié poſſibles, je lui appris franchement mon ſexe, & lui propoſai de partager enſemble l'autorité

royale, ſous l'apparence d'un mariage entre nous. Artémiſe me parut extrêmement ſurpriſe de mon ſecret & de mon deſſein. Ma propoſition l'étonna, & elle avoit peine à y donner les mains: mais elle s'y accoutuma peu à peu, & nous tombâmes enfin d'accord de l'exécution.

Je ſuis bien ſûre, ma chère Philiſte, que vous êtes vous-même étonnée de la nouveauté de ce projet: mais vous allez l'être encore plus, quand je vous dirai que notre mariage monſtrueux ſe célébra, comme nous l'avions concerté.

Je vous laiſſe à penſer quelle fut alors la ſituation de Démotime. Il s'étoit toujours attendu que je refuſerois d'en venir là; & que je feindrois à la fin quelque affaire preſſante, ou une maladie, ou tout autre prétexte, pour différer. Il y avoit déjà diſpoſé les eſprits; & la veille même des noces, ſes amis commençant à douter de ce qu'il avoit avancé touchant mon ſexe, il les prioit de ne ſe pas mettre en peine, & il les aſſuroit, au péril de ſa tête, que je ferois naître quelque obſtacle avant que le jour fût paſſé. Jugez quelle confuſion ce fut pour lui, lorſqu'il vit non-ſeulement tout le jour des noces, mais le lendemain & les jours ſuivans, ſe paſſer dans la joie, & notre union auſſi parfaite qu'elle peut l'être entre un mari & une femme.

Il pénétra aiſément le myſtère: mais il ne lui étoit pas poſſible de le faire croire aux autres. Il n'y avoit plus de reſſource pour lui, que

d'obéir de bonne grace, ou de ſe retirer en Phrygie les armes à la main. Mais il s'imaginoit bien, que s'il prenoit ce dernier parti, je ne manquerois pas de l'y pourſuivre ; & ſes affaires n'y étoient pas encore aſſez bien affermies, pour m'y pouvoir long-temps tenir tête. il s'arrêta à une autre voie. Il ſavoit bien que notre ſexe eſt plus aiſé à ſurprendre par les déférences & les ſoumiſſions, que par la réſiſtance & l'opiniâtreté; & connoiſſant d'ailleurs ma bonté & ma facilité naturelle, il n'employa pour me trahir, que la ſoumiſſion & la complaiſance. Il fit agir ſes amis pour faire ſa paix avec moi ; & ayant obtenu sûreté pour me venir trouver en perſonne, il me donna mille faux témoignages de douleur & de repentir.

Je crûs bien que ce pouvoit être un nouvel artifice pour me tromper : Mais j'étois bien aiſe de le retenir à Lesbos, où il m'étoit aiſé de m'aſſurer de ſa perſonne; & de donner par-là à ceux que j'avois ſecrètement envoyés en Phrygie, le temps de rétablir, pendant ſon abſence, mon autorité dans cette province.

Mais ſi je me défiois de Démotime, il ſe défioit encore plus de moi. Outre qu'il n'étoit que trop aſſuré de mon ſexe, l'ambition ne ſe quitte pas en poſant les armes, & jamais on ne perd la penſée ni le deſir de régner, quand on s'en eſt flatté une fois. Il fit ſemblant de licencier une partie de ſes troupes, & de renvoyer le reſte

reſte en Phrygie, d'où il les avoit tirées : mais il donna ſecrettement ordre aux ſoldats, en ſe débandant, de ſe gliſſer imperceptiblement dans Mytilene, où toute ſorte de gens étoient attirés par le ſpectacle des tournois & des divertiſſemens qui s'y faiſoient pour la ſolennité de nos noces, & qui devoient continuer un mois entier. Il cabala ſous-main, non ſeulement à Lesbos & en Phrygie, mais chez les Étrangers, où il me ſuſcitoit des ennemis. Il envoya en Créte, en Macédoine, ici même, pour traiter avec Alcime : réſolu de pouſſer les choſes à l'extrêmité, & de périr, ou de venir à bout de ſes deſſeins.

J'épiai ſes actions, j'eus avis de ſes intrigues, & j'en communiquai avec Artémiſe, & avec quelques-uns de mon conſeil. Nous jugeâmes tous, que tant qu'il ſeroit en liberté, il ne ceſſeroit jamais de remuer ; & que pour nous procurer du repos, il falloit nous aſſurer de lui. Son parti me parut trop conſidérable, pour entreprendre de le détruire à force ouverte, ou plutôt je fus trop timide. Je voulus, à la manière ordinaire des femmes, uſer d'artifice ; & comme il eût été en effet périlleux de manquer le coup, je ne le voulus haſarder qu'avec certitude d'y réuſſir.

Il y a une petite Iſle auprès de Lesbos, environ quatre ſtades avant dans la mer, où le fameux Piſiſtrate, ancien roi de Lesbos, fit autrefois conſtruire un château auſſi beau qu'il

eſt fort, en ſorte qu'il pouvoit ſervir tout enſemble à ſa ſûreté & à ſes plaiſirs. Ce fut là que nous réſolûmes de faire arrêter Démotime : car nous étions trop avertis du ſecours qu'il avoit dans Mytilene, pour croire poſſible d'y exécuter l'entrepriſe avec ſuccès. Le ſpectacle qui devoit terminer la ſolennité de nos noces, étoit un combat ſur mer, où toute la cour diviſée en deux partis, devoit donner une eſpece de bataille navale, dans de petits navires que chacun faiſoit faire exprès, avec des chifres & des deviſes aux pavillons. Artémiſe y devoit donner le prix au parti vainqueur; & comme le lieu du combat étoit choiſi entre cette Iſle & Mytilene, je fis préparer un feſtin magnifique, & dreſſer quantité de tables dans l'Iſle, pour y ttaiter les combattans. D'un autre côté, je fis ſecretement cacher dans les tours du château un grand nombre de ſoldats, pour m'en ſervir dans le beſoin, & j'en fis placer d'autres ſur les bords de l'Iſle, ſous prétexte d'empêcher par ce moyen que le peuple ne s'y jetât trop en foule, & n'y fît quelque déſordre. Je comptois, ayant attiré là Démotime, qui devoit êrre l'un des chefs du combat, le faire arrêter pendant le feſtin; & la confiance dont il m'abuſoit de ſa part, me perſuadoit que j'en viendrois aiſément à bout. Mais je reconnus bien-tôt la faute que j'avois faite. Démotime informé de ce grand nombre de ſoldats, ne douta point que ce ne fût pour

quelque deſſein formé contre lui. Il ne fit pas ſemblant d'y prendre garde : au contraire, il témoigna de plus en plus de la confiance en moi, & trouva moyen d'en profiter. Il vit bien, qu'en fortifiant l'Iſle d'hommes armés, j'en dégarniſſois imprudemment la ville ; & pour m'obliger à l'affoiblir encore plus, il propoſa lui-même d'y faire paſſer de nouvelles compagnies, comme s'il eût crû qu'il n'y en eut pas aſſez pour empêcher la confuſion. Je croyois ne pouvoir avoir trop de forces pour l'exécution de mon deſſein, & je reçus la propoſition avec plaiſir. L'heure de partir étant venue, je conduiſis Artémiſe au vaiſſeau qui étoit préparé pour elle, & montai dans un petit navire, que j'avois fait peindre & dorer, & qui étoit orné de quelques deviſes, qui exprimoient ma paſſion pour la reine, dont je paroiſſois entièrement occupé. Démotime qui devoit être chef de l'autre parti, monta auſſi dans le ſien, & nos petits vaiſſeaux, au nombre de plus d'un cent, s'étant rangés des deux côtés en ordre de bataille, les trompettes donnèrent le ſignal, & nous commençâmes à nous mêler. Mais au lieu que nous ne nous préparions qu'à un combat imaginaire, nous nous trouvons inſiblement engagés dans un combat effectif. Démotime ayant fait cacher des armes dans pluſieurs vaiſſeaux de ceux de ſon parti, qu'il avoit gagnés, & même dans ceux de quelques-uns de ma troupe, qu'il avoit corrompus, il les leur

fait prendre dès le commencement de la mêlée; de ſorte qu'étonnés d'une attaque où nous ne nous étions point attendus, nous ſommes obligés de nous diſſiper, & de ſonger à faire retraite.

Mais tandis que nous étions dans ce déſordre ſur la mer, il s'en formoit un bien plus grand dans Mytilene. Les ſoldats que Démotime y avoit fait entrer ſourdement, s'y voyant les plus forts, ſe rangèrent dans les places par compagnies, chaſsèrent ou tuèrent ceux que j'y avois laiſſés, & ſe rendirent les maîtres. J'appris cet accident d'un des miens, qui me venoit joindre avec une barque, au moment que je ſongeois à me retirer à Mytilene.

Démotime s'étoit aſſuré des trois meilleurs navires qui fuſſent dans le port, & les avoit fait remplir de gens de guerre à ſa dévotion. Avec ces vaiſſeaux il me fait couper le chemin de la petite Iſle, où je pouvois & où je voulois me réfugier. Je n'avois dans mon navire que quinze ou ſeize hommes au plus, quand j'apperçus ces trois grands vaiſſeaux devant moi. Quel équipage que le mien, pour leur réſiſter! Il ne me reſtoit d'eſpérance que de me ſauver, & d'échapper dans la foule. Je me mêle donc avec tous les nôtres, qui étoient diſperſés; & me voyant toujours pourſuivie, je fais enfin élargir en pleine mer. Les ennemis qui nous ſuivoient de près, tirèrent ſur nous; nous leur

renvoyâmes auſſi quelques flêches, de celles qu'ils nous décochoient, & que nous ramaſſions ſur le tillac, (car celles que nous avions, n'ayant été preparées que pour un combat galant, avoient toutes le fer émouſſé). Pour dernier malheur, on me tue douze de mes hommes, avec le pilote qui me conduiſoit. Enfin il m'étoit impoſſible d'éviter d'être priſe, ſi la nuit ſurvenue favorablement, ne m'eût dérobée à mes ennemis. Mais que m'importoit d'échapper de leurs mains, puiſqu'en l'état où j'étois, je ne voyois aucune eſpérance de ſalut. Je voguai toute la nuit au gré des vents, & ſans ſavoir de quel côté j'étois pouſſée. Imaginez-vous mes alarmes, ma chère Philiſte. Quel réfuge! quel ſecours! quelle eſpérance pour une fille, qui ſe voyoit ſeule, à la merci d'une mer agitée, ſans conſeil, ſans conducteur, ſans ſavoir même que deſirer! Je ſouhaitai alors de tomber en la puiſſance de Démotime, le craignant encore moins que les ondes toutes prêtes à m'engloutir: car pour achever mon déſaſtre, il s'étoit élevé tout à coup une tempête ſi furieuſe, que j'attendois la mort à chaque inſtant. Je tombai évanouie dans le vaiſſeau; & je ne doute point que les Dieux ne le permiſſent, pour me conſerver la vie, que la frayeur & le déſeſpoir m'euſſent ôtée. Car enfin, jugez quelle doit avoir été la violence & la fureur de cette tempête, puiſqu'en une nuit je me vis jetée de Lesbos en ce

golfe, où je me trouvai au ſortir d'un ſommeil que la fatigue & mon extrême foibleſſe avoient fait ſuccéder à mon évanouiſſement. Il eſt vrai que les vents n'ont pas eu bien de la peine à pouſſer un navire tel que le mien : je dois plutôt m'étonner qu'il ait pû réſiſter à leur fureur.

La tempête m'ayant pouſſée ſur un banc de cette côte, je m'y trouvai dans un nouveau péril ; non-ſeulement, parce que le navire y demeura à demi renverſé, mais encore parce que nous n'y avions point d'eſquif pour gagner la terre. Deux de mes gens ayant voulu eſſayer de le faire à la nage, y périrent l'un après l'autre, par le flot des ondes, qui n'étoient pas encore appaiſées. Il me reſtoit un ſeul homme ; & ne voyant qu'un grand vaiſſeau, que la tempête avoit jeté ſur la côte, mais qui étoit trop éloigné pour pouvoir nous entendre, ma perte étoit certaine, quand les Dieux ont pris ſoin de m'envoyer le généreux Télamon.

La reine ayant ceſſé ſon diſcours, Philiſte lui témoigna combien elle avoit été touchée d'admiration & de douleur, au récit de ſes infortunes ; & en lui diſant modeſtement que ce n'étoit pas à une Bergère d'entreprendre de conſoler une grande reine, elle ne laiſſa pas de lui parler ſur le ſujet de ſa diſgrâce, d'une manière dont cette belle princeſſe reçut toute la conſolation qu'elle pouvoit attendre dans la triſte ſituation de ſa fortune.

Fin du dixième livre.

SOMMAIRE
DU ONZIÈME LIVRE.

TÉLAMON pour s'éclaircir du ſort de Zélie, ſe rend, dès la pointe du jour, chez Alpide dans le deſſein de le ſurprendre. Un de ſes Paſtres lui dit que ſon maître eſt abſent & que depuis quelque temps il eſt accablé d'un violent chagrin, dans les accès duquel il lui a entendu prononcer le nom de Zélie & déplorer ſa perte. Un autre Paſtre appartenant à Néphélocrate, lui apprend encore, qu'Alpide lui a fait tranſporter, de nuit, dans ſa maiſon, le corps d'une femme qu'il avoit trouvée morte à l'embouchure du fleuve, dont il lui avoit donné la dépouille, & qu'il l'avoit vendue, en chemin, à des inconnues. Les éclairciſſemens qu'il reçoit de ces deux Paſtres, le bateau où Tarſis avoit d'abord vu deux perſonnes, la mépriſe du Batelier qui prend Tarſis pour Alpide, le voile de Zélie entre les mains d'une inconnue, ne confirment que trop, à Télamon, la mort de cette infortunée Bergère & la part qu'Alpide y peut avoir. En allant à Gonnes pour l'y chercher, il rencontre une troupe de Cavaliers parmi leſquels il croit reconnoître Ariaméne. Il trouve des tablettes enrichies de diamans, adreſſées à

la princeſſe Troïade; il les remet à Ariobarzane pour les lui faire tenir. Celui-ci témoigne la plus grande ſurpriſe en reconnoiſſant dans la ſuſcription l'écriture & les chifres d'Ariarate (Sujet de la Vignette). *Ariobarzane inſtruit Télamon qu'Ariarate qu'on avoit cru ſon fils, étoit fils d'Euméne roi de Pont & de Cappadoce : après avoir quitté Télamon il ſe rend auprès de Philadelphe que ſes bleſſures retenoient au lit & qui lui avoit demandé le récit des aventures de ce jeune Héros.* Hiſtoire d'Ariarate & de Troïade. *Cette princeſſe, ſœur de Pyrrhus & de Déidamie, étoit élevée inconnue parmi les filles d'honneur de cette reine. Ariarate victime de la politique d'Antigonus & de la haine d'Alcime ſon favori, fut trouvé mort dans ſon lit percé de pluſieurs coups : le prince Philippe ſon ami, diſparoit dans le même temps. Alcime ſoupçonné de ce meurtre eſt fait gouverneur de la Theſſalie ; il devient amoureux de la princeſſe Troïade. Philadelphe en plaignant le ſort d'Ariarate & ſes infortunes, ſe livre tout entier au ſouvenir & à l'idée des ſiennes.*

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE ONZIÈME.

IL SEMBLOIT que les Dieux s'étudiaſſent à faire de Tempé le théâtre des plus rares événemens de l'amour & de la fortune, & que pour ſignaler la gloire du plus délicieux pays de la nature, ils priſſent plaiſir d'y raſſembler, par les aventures les plus merveilleuſes dont l'hiſtoire nous ait jamais fourni des exemples, tout ce qu'il y avoit alors de héros, & de perſonnages célèbres au monde. Mais il eſt à propos d'en pourſuivre le récit dans ſon ordre.

Il étoit ſi tard quand la reine de Lesbos laiſſa partir Philiſte d'auprès d'elle, qu'il y avoit déjà quelque temps que Télamon étoit couché, dans le deſſein d'aller le lendemain ſurprendre Alpide avant qu'il ſortit. Tant de merveilleux incidens dont elle venoit d'entendre le récit, avoient tellement rempli ſon imagination, qu'elle employa une partie de la nuit à les repaſſer dans ſa mémoire, & elle ne s'endormit qu'au point du jour. C'étoit le temps où Télamon ſongeoit à ſe lever, pour ſatisfaire à l'impatience qu'il avoit de chercher Alpide. Ce voyage lui paroiſſoit ſi néceſſaire, pour être éclairci du ſort de ſa belle-ſœur, qu'il craignoit de n'arriver jamais aſſez tôt; & quoiqu'Alpide ne ſe cachât point, le Berger uſoit des mêmes précautions qu'il auroit priſes, ſi l'autre s'étoit tenu effectivement ſur ſes gardes.

Il eut la même circonſpection pour Philiſte, qu'elle avoit eue en ſe couchant. Il ſe leva ſans bruit, & ſortit de la chambre, & même de la maiſon, ſans éveiller perſonne.

L'aurore n'avoit pas encore paru, qu'il étoit déjà loin du hameau, & les premiers rayons du jour ne commencèrent à l'éclairer, qu'au moment qu'il arriva aux bords du fleuve. Il marcha quelque temps le long de l'eau, en remontant vers Gonnes, juſqu'à ce qu'il eût trouvé un bateau, où il entra pour paſſer à l'autre bord; car la maiſon d'Alpide étoit fort avant de l'autre

côté, & preſque au pied du mont Oſſa. Après l'avoir traverſé, il attacha ſon bateau aux branches d'un des arbres qui bordent le fleuve, afin de l'y venir reprendre, & il continua ſon chemin vers Oſſa.

A cinquante pas de la maiſon d'Alpide, il trouva un domeſtique de ce Berger, à qui il en demanda des nouvelles. Ce Paſtre lui répondit, que ſon maître n'étoit pas chez lui; que dès le ſoir précédent il étoit parti pour aller à Gonnes, d'où il n'étoit point encore revenu. Télamon craignant que cet eſclave ne lui cachât la vérité, alla juſqu'à la maiſon feignant d'avoir quelque affaire à lui communiquer, qui l'obligeoit de l'y attendre. Mais n'y rencontrant perſonne, il revint trouver ce paſtre, pour tâcher de le faire parler, & de tirer quelque éclairciſſement de lui. Il en ſut bien-tôt plus qu'il ne vouloit: car l'ayant adroitement queſtionné ſur les lieux & les perſonnes que fréquentoit ſon maître, cet homme lui parla ainſi: Je ne ſaurois vous dire ni où il va, ni qui il voit, car je ne me mêle que du ſoin de ſon troupeau, & de faire ce qu'il m'ordonne, ſans m'informer de ce qui ne me regarde point: mais je commence à être en peine de ce qui peut lui être arrivé: car il y a bien quinze jours, qu'il ſe préparoit à faire un grand voyage, & je le croyois parti un ſoir, parce qu'il m'avoit donné pluſieurs ordres, dont je devois m'acquitter dans ſon abſence, quand

je le vis revenir la nuit même, mais ſi triſte, & ſi hors de lui, que je ne le reconnoiſſois plus. Depuis ce temps-là ſon affliction n'a fait que croître; il ne mange & ne repoſe preſque point, & il paſſe des journées & des nuits entières à ſe promener & à gémir, le long des rochers du mont Oſſa. Je fus bien étonné, il y a deux ou trois jours, continua-t-il, qu'à l'heure que je gardois ſon troupeau vers ces lieux-là, en un endroit où il ne me croyoit pas ſans doute, je l'entendis ſe plaindre de la ſorte: Ah! malheureux que je ſuis, falloit-il que je ne revinſſe à Tempé, que pour être cauſe de ce malheur? Aimable fille! falloit-il que la peine du crime retombât ſur toi? Je crus d'abord, pourſuivit le paſtre, qu'il y avoit là une fille à qui il parloit, & cela fit que j'eus la curioſité de m'avancer doucement, pour voir qui c'étoit: mais je l'apperçus ſeul, couché de ſon long à terre; & comme il avoit le viſage tourné de l'autre côté, je demeurai aſſez de temps à le conſidérer. Je remarquai que de temps en temps il s'eſſuyoit les yeux, comme s'il eût pleuré, & j'ouis même qu'il dit encore: Ah, vertueuſe Zélie! ce n'eſt point vous qui êtes à plaindre. Vous n'avez perdu cette miſérable vie, que pour en reprendre une plus heureuſe: mais quels ſupplices ſont égaux à ce que je ſouffre! & que vous êtes bien vengée! Il accompagna ces paroles de mille ſanglots, qui ne diſcontinuent point. Il dépérit

tous les jours ; & je crains qu'à la fin ce chagrin-là ne l'emporte. Il partit hier au ſoir avec un de ſes amis, qui pour le divertir, l'emmena à Gonnes, & je ne ſais pas quand il reviendra.

Pendant que ce Paſtre parloit de la ſorte, Télamon appliquant toutes les circonſtances de ce qu'il lui racontoit, à celles qu'il ſavoit déjà, recevoit, pour ainſi dire, autant de coups de poignard ; & chaque parole lui confirmoit la mort d'une perſonne qui lui étoit ſi chère par elle-même, & par l'intérêt qu'y prenoit ſon frère. Quelque obſcurité qui reſtât dans la manière dont cet accident étoit arrivé, il ne trouvoit que trop de clarté dans la certitude de cette perte. Il ne ſavoit ſi c'étoit l'effet du crime d'Alpide, ou celui d'un ſimple accident. Il voyoit bien, au diſcours du Paſtre, que ſon maître n'en étoit pas innocent, puiſqu'il s'en accuſoit lui-même : mais le moyen de penſer qu'Alpide, qui étoit proche parent de Zélie, eût voulu attenter à ſa vie ? Par quel intérêt, par quelle paſſion auroit-il entrepris ce meurtre odieux ? Enſuite, ſe rappelant la ſurprenante beauté de Zélie, & à quelles extrêmités les paſſions extraordinaires peuvent nous porter, il ſe demandoit à lui-même, s'il ne pouvoit pas ſe faire qu'Alpide, quoique parent, en fût devenu amoureux, & ſi quelque tranſport de jalouſie, n'avoit pas aidé à avancer ſes jours. Mais cette même parenté le raſſuroit, & il ne trouvoit aucun fondement

à ſa jalouſie, Tarſis ayant été abſent de Callioure, & Zélie ne l'ayant point vû depuis l'arrivée d'Alpide. Télamon jugeoit donc que s'il étoit cauſe de ſa mort, ce ne pouvoit être que par quelque accident imprévu ; & il jugeoit, en raſſemblant toutes les circonſtances de cette aventure, qu'il falloit que cette bergère étant dans le bateau, fût tombée malheureuſement dans le fleuve, au moment que Tarſis eſſayoit à la nage de l'aborder. Trois circonſtances le lui faiſoient croire. La certitude qu'avoit Tarſis d'avoir vû d'abord deux perſonnes dans le bateau, & de n'en avoir trouvé qu'une enſuite; ce rouleau de papiers qu'on y avoit rencontré le lendemain; & le voile de Zélie, qui s'étoit trouvé accroché à un buiſſon, & tombé entre les mains d'une inconnue. Et il paroiſſoit d'autant mieux qu'Alpide étoit alors avec elle, par ce qu'Amalécinte lui avoit redit du batelier qui attendoit l'un & l'autre à l'heure même ; par la mépriſe de ce batelier, qui prenant Tarſis pour Alpide, lui avoit demandé pourquoi donc il venoit ſeul ; enfin par tout ce que le Paſtre venoit de dire des préparatifs que ſon maître avoit fait le jour précédent pour un voyage; ſon retour inopiné la nuit même; ſes regrets ſur la mort de cette bergère, & le blâme qu'il ſe donnoit de ſa perte. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût là encore un myſtère qu'il ne pouvoit développer, & qui ne lui laiſſoit qu'un foible rayon d'eſpérance.

Il ſe demandoit entr'autres choſes à lui-même, comment il étoit poſſible, ſi elle s'étoit noyée, qu'on n'eût pas rencontré ſon corps ſur le rivage ou du fleuve, ou du Golfe, tant de gens ayant été employés à le chercher, & l'eau d'ailleurs ne manquant pas de rejeter à la fin ceux qu'elle a engloutis; lorſqu'un ſecond Paſtre ſurvenant, tira le domeſtique d'Alpide à l'écart, & lui demanda, s'il ne ſavoit point le nom de la bergère, dont il y avoit environ douze jours que ſon maître avoit rencontré le corps ſur le rivage, & qu'il l'aida même à porter juſques chez lui.

Quoique cet homme parût avoir envie de parler en ſecret de cette affaire à ſon ami, il ne baiſſa pas aſſez la voix, pour n'être pas entendu de Télamon. Ces paroles frappèrent tout à la fois ſon oreille & ſon cœur; & prêtant attention à la ſuite, il ouït que le Paſtre d'Alpide ayant demandé à l'autre, de quel corps & de quelle fille il vouloit parler, celui-ci lui répliqua: Quoi donc? Eſt-ce que ton maître ne t'en a rien dit? A ce mot, le tirant plus à l'écart, il le lui expliqua, mais ſi bas, que Télamon n'en pût rien entendre.

On ne peut dépeindre le trouble d'eſprit où il ſe trouva, ni l'impatience où il étoit de ſe voir informé d'une affaire dont le commencement l'avoit ſi fort alarmé. Il fût près, deux ou trois fois, de les interrompre, pour s'en éclair-

cir : mais il conſidéra que puiſqu'ils en faiſoient myſtère, ils ne s'expliqueroient pas devant lui, & qu'il lui ſeroit plus aiſé d'en tirer ce qu'il voudroit en particulier.

Le ſecond Paſtre ne tarda guères à reprendre ſon chemin. Télamon le joignit; & au moyen de quelque libéralité dont il le gratifia, il l'obligea de s'ouvrir à lui. Je ſuis au berger Néphélocrate, lui dit cet homme, & je demeure ordinairement à une terre qu'il a hors de Tempé, & que je fais valoir pour lui. Il peut y avoir quinze jours que je vins lui rendre compte de quelque déſordre qui y étoit arrivé. Je partis d'ici ſur le minuit pour m'en retourner, parce qu'au temps où nous ſommes, les nuits ſont, comme vous ſavez, plus commodes à marcher que le jour. En paſſant vers l'embouchure du fleuve, j'ouïs un homme qui ſe déſeſpéroit ſur le rivage; & m'en étant approché, je vis qu'il eſſayoit à charger ſur ſes épaules un corps, que je reconnus être celui d'une femme. Il me pria de l'aider à le porter juſques chez lui, & il me dit que c'étoit une fille de ſes parentes. Nous l'apportâmes juſqu'auprès de cette maiſon, dont j'ai ſu depuis que le maître s'appeloit Alpide. Il y alla quérir quelques draps, dont il enveloppa ce corps; & m'ayant dit que ſes gens alloient venir, il me congédia, après m'en avoir donné les habits, que je vendis en chemin à des perſonnes inconnues. Hier étant revenu voir mon maître,

je ſus qu'un des principaux Bergers de Callioure étoit fort en peine de ſa fille qui s'étoit noyée, & qu'il avoit promis une ſomme conſidérable à ceux qui lui en rapporteroient des nouvelles. L'heure & le lieu où l'on dit qu'elle ſe perdit, & la parenté même qu'on m'a appris qu'elle avoit avec Alpide, m'ont bien fait voir que c'étoit celle-là même que j'avois portée avec lui; & je venois m'en aſſurer avec ce Paſtre, que je connois de longue main, pour en donner avis à ce pauvre père, à qui je vois bien qu'Alpide n'en a rien déclaré, non plus qu'à ſon Paſtre. Celui ci m'a dit pourtant, qu'il ſe ſouvient que ſon maître étant cette nuit-là revenu fort tard, reſortit auſſi-tôt après, & fut long-temps ſans revenir; & que depuis il n'a pas ceſſé de regretter cette Bergère.

Durant le récit de ce domeſtique, un ruiſſeau de larmes couloit des yeux de Télamon, & ſon cœur étoit chargé de tant de douleur, qu'il ne pouvoit preſque reſpirer. Il jugeoit alors qu'il s'étoit en vain flatté; qu'il ne falloit plus demander pourquoi cette inconnue, à qui l'on avoit vû le voile de Zélie, avoit auſſi des habits ſi ſemblables aux ſiens; & que la mort de cette incomparable Bergère n'étoit qu'une choſe trop certaine. Il ne pouvoit penſer ſans effroi au déſeſpoir où cette mort avérée alloit porter ſon cher Tarſis. Car enfin quelque preſſentiment que ce Berger en eût eu, il n'avoit pas abſolument

perdu cette dernière eſpérance, qui a tant de peine à quitter les malheureux : mais à ce coup, il n'y avoit plus pour lui de conſolation ni de reſſource. Télamon demeura quelque temps dans ces mortelles réflexions, dont il ne revint que pour ſe dire : Ah pauvre Tarſis ! quel office te ſuis-je ici venu rendre ? & comment t'annoncer d'auſſi funeſtes nouvelles ? Après avoir fait encore quelques queſtions à ce Paſtre, il le quitta, dans un tel accablement d'eſprit, qu'il ne ſe connoiſſoit preſque plus, & ne ſavoit quelle réſolution & quel chemin il devoit prendre.

Cependant quoiqu'il n'en eût déjà que trop appris pour ſon repos, il crut que ce n'en étoit pas aſſez pour le ſervice de ſon cher frère. La mort de la Bergère demandoit une vengeance publique, & c'étoit la ſeule conſolation qu'il étoit en état de donner à Tarſis, ſi toutefois c'en pouvoit être une pour lui. Pour y parvenir, il falloit auparavant connoître parfaitement l'auteur du crime, & Télamon ne faiſoit que l'entrevoir. Il prit le parti d'aller à Gonnes, où on venoit de lui dire qu'Alpide avoit été le ſoir précédent, réſolu de s'en éclaircir par lui-même.

En s'avançant à grands pas vers la ville, & par des ſentiers peu fréquentés, qui traverſoient une plaine ſabloneuſe & déſerte, laquelle s'étend depuis Oſſa juſqu'à Gonnes, il entendit le bruit de quelques cavaliers qui le ſuivoient ;

ils étoient au nombre de ſix, & tous armés. Un d'eux marchoit à leur tête, & paroiſſoit être leur maître, plus à la majeſté de ſa taille, & à ce maintien noble & fier qu'inſpire une grande naiſſance & l'autorité du commandement, qu'à la richeſſe ou à la différence de ſes armes : car ſon armure n'étoit que d'acier, comme celles des autres, ſi ce n'eſt qu'elle ſembloit plus polie, & que ſon caſque étoit orné d'un plus grand nombre de plumes, dont la blancheur égaloit celle de la neige.

Le berger ne s'arrêta point à les conſidérer, encore moins à vouloir chercher qui ils pouvoient être ; il avoit bien d'autres ſoins dans l'ame. D'ailleurs, ils avoient tous la viſière du caſque baiſſée, & il s'en fût inutilement mis en peine. Il ſe détourna ſeulement de quelques pas, pour les laiſſer paſſer.

Le commandant de cette troupe lui demanda, ſi la ville qu'ils appercevoient devant eux, n'étoit pas Gonnes ? Quoique ſa voix fût étouffée par la viſière du caſque, Télamon crut la reconnoître ; & quoique les idées qu'il en avoit, fuſſent trop imparfaites, ou trop anciennes, pour la lui remettre au juſte, cette voix ne laiſſa pas, malgré la triſteſſe qu'il reſſentoit, de toucher ſon cœur de cette douce émotion que donnent l'image & le ſouvenir des perſonnes qui nous ſont chères. Il fut ſur le point d'en chercher l'éclairciſſement : mais la crainte de

s'être mépris le retint, & le ſujet qui le mettoit en marche, acheva de lui ôter une curioſité qui en eût pû différer l'exécution.

Le paſteur répondit ſeulement à la demande de cet inconnu, que les tours & les murs qu'il voyoit, étoient ceux de Gonnes; & les ayant laiſſé paſſer, il continua ſon chemin, & reprit ſes premières penſées. Quelque appliqué cependant qu'il y fût, il ne laiſſa pas de remarquer que ces ſix cavaliers ſe retournèrent à diverſes repriſes, pour le regarder. Il entendit même que l'un de ceux qui étoient derrière, s'entretenoit de lui avec les autres, & témoignoit le connoître : mais les chevaux allant fort vîte, il n'en entendit que quelques paroles, & perdit bientôt le ſon des autres.

La curioſité du Berger ne laiſſa pas que d'être réveillée par le peu qu'il avoit entendu, & par leur attention à le conſidérer; & s'ils euſſent encore été à portée, peut-être n'eût-il pû s'empêcher d'entrer avec eux en converſation: mais il auroit trop entrepris, de vouloir les rejoindre; & ſon empreſſement fut aiſément diſſipé par cette indifférence que donne la douleur pour tout ce qui ne regarde point le ſujet qui l'a fait naître. Il s'étoit contenté de les examiner avec un peu plus d'attention, pour voir ſi leur air ne l'aideroit point à s'en rappeler les idées. Il avoit ſur-tout obſervé celui qui paroiſſoit leur maître; & cette riche taille, qui

qui l'élevoit de toute la tête au deſſus des autres, cette grace qu'il avoit ſous les armes, & ſon adreſſe particulière à monter un cheval, le firent peu-à-peu ſouvenir du grand & fameux Ariamène, ſous lequel il avoit ſervi dans les royaumes de Pont & de Capadoce; qui avoit rempli toute la terre du bruit de ſon nom, & auprès duquel ſon cher Tarſis & lui s'étoient ſignalés par tant d'actions éclatantes, & par de ſi rares aventures. Il lui ſembla trouver dans cet inconnu cet air majeſtueux qu'il avoit tant de fois admiré; & s'en remettant les idées, il s'étonna preſque de ne l'avoir pas reconnu à ſa parole. Il eut alors de la douleur de l'avoir laiſſé paſſer ſans s'être éclairci de ſon doute: mais quand il vint à ſonger au peu d'apparence qu'il y avoit, qu'un ſi grand capitaine, tout récemment couronné roi de deux royaumes, ainſi que la renommée l'avoit publié par-tout, abandonnât ſes conquêtes, pour paſſer la mer, & venir lui ſixième, comme un ſimple aventurier, errer en un coin du monde, où il ne paroiſſoit pas qu'il eût ni deſſeins ni affaires; il abandonna ſa première penſée, & crut s'être trompé par la reſſemblance.

Il les ſuivit des yeux autant qu'il put, & il vit qu'un des cavaliers qui le ſuivoient, s'approcha de lui, & qu'ayant marché quelques momens à ſes côtés, comme pour recevoir ſes ordres, il ſe détacha de la troupe, & avança ſeul au ga-

lop vers la ville ; tandis que le maître, ayant détourné à côté, alla ſe jeter avec ſa ſuite dans un grand bois, où Télamon les perdit de vue.

Il ſembloit que les Dieux lui euſſent envoyé cette aventure, pour donner quelque diſtraction & quelque relâche à ſa douleur. Mais à peine eut-il ceſſé de les voir, que la penſée de la mort de Zélie revint dans ſon eſprit comme auparavant, & que ſon affliction s'y fit ſentir avec de nouvelles forces.

Il en fut cependant diſtrait encore une fois, avant que d'arriver à Gonnes. Car après avoir marché quelque temps, il apperçut à ſes pieds des tablettes fort riches, & ornées de diamans. Il ne douta point que quelqu'un ne les eût laiſſé tomber là par mégarde. Il les ramaſſa, & regarda de tous côtés, pour voir s'il n'y avoit perſonne à qui elles appartinſſent, & à qui il en pût faire la reſtitution : mais n'appercevant qui que ce fût, il s'imagina qu'elles avoient échappé à ce cavalier qu'il avoit vû avancer vers Gonnes, & qui avoit paſſé par le même chemin. Elles étoient cachetées, & le Berger n'eut garde de les ouvrir. Il lut ſeulement le deſſus, où il y avoit ces mots : *A la Princeſſe Troïade.* La qualité de la perſonne à qui elles étoient adreſſées, & dont le nom ne lui étoit pas inconnu, lui faiſant juger qu'elles pouvoient contenir quelque ſecret d'importance, & qui pourroit mettre en peine celui qui les avoit perdues ; il crut d'abord

qu'il feroit bien de les remettre à la place où il les avoit priſes, ne doutant pas qu'on ne revînt bien-tôt ſur ſes pas pour les chercher. Mais il ſongea enſuite, qu'elles pourroient bien être ramaſſées par quelqu'un qui n'auroit pas une même diſcrétion, & qui en voudroit faire ſon profit. Il conſidéra d'ailleurs, que ſi celui qui devoit en être en peine, étoit ce cavalier, & qu'il revînt, il ne pouvoit manquer de le rencontrer, ou qu'au moins il le trouveroit peut-être à Gonnes; & il réſolut, ſi perſonne ne ſe préſentoit, de les faire tenir lui-même à la princeſſe, qui étoit alors dans la ville.

La première choſe qu'il fit, quand il fut arrivé, fut d'aller chez l'ami d'Alpide : mais il ne rencontra ni l'un ni l'autre. On lui dit même qu'Alpide n'y avoit pas couché, & il n'en put ſavoir d'autres nouvelles.

Ce fut un ſurcroît d'affliction pour lui. Car quoiqu'il comptât qu'il n'apprendroit rien que de mauvais, c'eſt toujours un ſoulagement dans la douleur, de ſavoir avec certitude ce que l'on a à craindre, & ſur qui l'on peut juſtement s'en venger. Il ſe vit obligé de s'en retourner ſans aucune ſatisfaction: mais afin que ſes pas ne fuſſent pas entièrement inutiles, il alla voir la perſonne à qui il avoit écrit la veille au ſujet du vaiſſeau dont le prince Amalécinte avoit beſoin. La choſe étoit déjà faite. Cet ami avoit arrêté un vaiſſeau ; & le paſſeport lui avoit été accordé

d'autant plus aiſément, que c'étoit un marchand fort riche, & qui avoit un commerce ordinaire en Chypre. Il ne reſtoit plus à Télamon qu'à faire rendre les tablettes à la princeſſe Troïade, & l'occaſion s'en préſenta comme d'elle-même.

Il n'avoit pas encore quitté ſon ami, qu'il vit paſſer Ariobarzane. Sage Ariobarzane, lui dit-il en l'abordant, que j'ai appris de triſtes nouvelles de Zélie, depuis que je ne vous ai vû! Mais quelque douleur qu'elles me cauſent, je la compte pour rien, en comparaiſon de celle que je vais donner à mon frère, en les lui rapportant. Il lui fit enſuite le détail de ce qu'il avoit appris des eſclaves d'Alpide & de Néphélocrate, & le fit d'une manière ſi touchante, qu'Ariobarzane, donnoit par des pleurs, des témoignages de la part qu'il y prenoit.

Quoiqu'il n'eût vû Zélie, que depuis le peu de temps qu'il étoit de retour à Tempé, il avoit conçu tant d'eſtime & de tendreſſe pour elle, qu'il la regrettoit comme ſi elle eût été ſa propre fille. Ah, Télamon! reprit-il, c'eſt trop peu de ne plaindre que Tarſis, plaignons la vallée entière de Tempé, d'avoir perdu tout ſon ornement & toute ſa gloire en cette incomparable perſonne. Il lui demanda enſuite, s'il étoit déterminé à porter cette affligeante nouvelle à Tarſis. Je vous en demande conſeil à vous-même, répondit Télamon; car mon trouble

eſt trop grand, pour ſavoir ce que je dois faire. L'avis d'Ariobarzane fut, que cette déclaration devoit dépendre de la diſpoſition où Télamon trouveroit non-ſeulement l'eſprit, mais la ſanté de ſon frère, parce qu'une bleſſure à demi guérie, pouvoit devenir pire qu'auparavant par une ſemblable émotion, & que tout étoit encore à craindre pour lui. Hélas! repartit Télamon, en quelque bon état qu'une ſi funeſte nouvelle lui ſoit dite, ce ne peut être qu'aux dépens de ſa vie.

Ce Berger auroit bien voulu s'en revenir avec Ariobarzane, qui demeuroit aſſez près de Cénome, & il lui demanda où il alloit, & s'il étoit à Gonnes pour des affaires de durée; diſpoſé à l'attendre, s'il n'y étoit pas arrêté pour long-temps; & en l'attendant, d'aller faire un tour au château. Ariobarzane lui dit, que c'étoit-là même où il alloit. Mais, continua-t-il, je ne ſaurois vous répondre du temps que j'y ſerai, car j'y vais par l'ordre du roi d'Egypte. Et moi, reprit Télamon, j'y allois pour le ſervice de la princeſſe Troïade, & pour eſſayer à lui faire rendre en mains propres ces tablettes qui s'adreſſent à elle, & que j'ai trouvées en venant ici. Il les tira alors de ſa poche, & les lui mit en mains, pour les lui faire voir. Je vous avoue, ajouta-t-il, que je me trouve embarraſſé : car je ſais avec quels ſoins cette princeſſe eſt obſervée, & par-là je crains de remettre cet écrit entre des

mains qui ne ſoient pas ſûres, & de lui faire tort, quand je ne ſonge qu'à lui rendre ſervice.

Pendant qu'il parloit ainſi, Ariobarzane conſidéroit la ſuſcription de ces tablettes, & il en parut ému. Il les tourna de tous les côtés ; & croyant en reconnoître non-ſeulement l'écriture, mais auſſi les chifres gravés ſur quelques-unes des pierreries dont elles étoient enrichies, & ſur le cachet : O Télamon ! s'écria-t-il, qu'eſt-ce ceci ? mes yeux ne me trompent-ils point ? Dieux ! c'eſt l'écriture, ce ſont les chifres d'Ariarate ! D'Ariarate, lui dit Télamon ! Quoi ? de cet illuſtre fils, que vous avez perdu en Aſie, & dont la valeur acquit tant de gloire aux armes du feu roi Démétrius, & donna tant de jalouſie au vieil Antigonus ? C'eſt de lui-même, reprit Ariobarzane. Mais, continua-t-il, en pouſſant un ſoupir, que nous nous trompons tous les deux ! vous, de penſer que ce jeune héros fût mon fils ; & moi, de me flatter encore d'apprendre de ſes nouvelles, après avoir appris celles de ſa mort avec tant de certitude ! Ce jeune prince, dont toute la terre m'a cru le père, étoit fils du grand Euméne, dont vous avez oui parler ſans doute, comme du plus illuſtre ſucceſſeur d'Alexandre, & qui, ſuivant ſon teſtament, devoit être l'unique héritier de l'Empire, puiſque ce grand roi l'avoit laiſſé au plus digne. Oui, Télamon, le jeune Ariarate étoit ſon fils ; & quelque renommé que fût ſon

père, il en eût ſurpaſſé la gloire, ſi la jalouſie d'Antigonus eût pû ſouffrir cet illuſtre rejeton d'une tige ſi glorieuſe; ou plutôt ſi la fortune ſoigneuſe de la mémoire du grand Alexandre, ne l'eût débarraſſé d'un ſucceſſeur, qui, ſi je l'oſe dire, auroit diminué l'éclat de ſa réputation. Mais hélas! je ne ſuis que trop aſſuré de ſa perte. Toute l'Aſie l'a pleurée, à la honte de ce roi jaloux. Sa mort fut le chef-d'œuvre du traître Alcime; & ce qui me fait le plus d'horreur, c'eſt que notre patrie en a été la récompenſe!

Ce que vous me dites-là, repartit Télamon, renouvelle en moi puiſſamment une curioſité que j'ai déjà eue bien des fois, de vous demander l'hiſtoire de ce fameux héros, dont la réputation nous a ſi ſouvent charmés Tarſis & moi. Je cherchois quelque ſujet de conſolation pour mon frère, dans la funeſte conjoncture où il ſe trouve: mais je ſuis bien ſûr, que ce récit lui en donneroit beaucoup. Car enfin, ce qu'en a publié la renommée, faiſoit notre entretien & notre admiration; & dans tant d'occaſions & de pays où nous nous ſommes rencontrés lui & moi, nous ne trouvions perſonne à comparer à ce grand homme, juſqu'au moment où nous vîmes le fameux Ariaméne.

Pendant qu'il parloit ainſi, Ariobarzane, qui regardoit attentivement les tablettes, ſe confirmoit de plus en plus dans ſa première penſée, que c'étoit l'écriture & les chifres d'Ariarate.

Mais cette perſuaſion ne ſervoit qu'à augmenter ſa ſurpriſe, & à lui en rendre le myſtère impénétrable.

Ces réflexions l'empêchèrent de répondre à Télamon ; il n'avoit preſque pas même écouté ce que ce Berger lui avoit dit, par la diſtraction où il s'étoit laiſſé aller. Il en revint ; & ſe remettant en gros de quoi il s'agiſſoit : Si vous avez cette curioſité, lui dit-il, il vous ſera bien aiſé de la ſatisfaire. Car c'eſt pour ce même récit, que le roi Philadelphe me mande, & dont il veut que je le divertiſſe aujourd'hui.

Il lui dit, qu'ayant été engagé la veille par Straton, à aller voir le roi d'Egypte, ſur le deſir qu'en avoit témoigné ce prince, dont une des qualités eſt de vouloir connoître toutes les perſonnes de mérite ; Philadelphe n'avoit pas manqué de le mettre ſur le ſujet d'Ariarate, dont le nom avoit été porté en Egypte, comme par-tout ailleurs, & de lui demander des nouvelles d'un auſſi illuſtre fils : Qu'Ariobarzane n'avoit pas manqué de le déſabuſer ſur cette prétendue naiſſance, ſi diſproportionnée à la véritable ; & que pour lui rendre l'éclat qu'elle méritoit, il lui avoit appris, que ce héros qu'il croyoit le fils d'un Berger, étoit fils de roi, & qui plus eſt, ſon couſin germain du côté de leurs mères : Que Philadelphe auſſi charmé de cette alliance, que ſurpris du reſte, lui avoit témoigné une extrême envie d'entendre le détail

de toutes ces choſes, & le récit d'une hiſtoire, où il avoit d'autant plus d'intérêt, qu'il ſe trouvoit aujourd'hui entre les mains d'un homme qui avoit fait périr Ariarate: Qu'enfin, le roi venoit de le mander pour cela, parce qu'il devoit être ſeul tout le jour, Alcime allant dîner chez une de ſes ſœurs, qui donnoit à manger aux trois princeſſes ſes priſonnières. Vous jugez de là, ajouta-t-il, que vous tâcheriez en vain préſentement de faire donner ces tablettes à la princeſſe Troïade : car voici bien-tôt l'heure qu'elles vont partir; & Alcime qui eſt devenu amoureux de cette Princeſſe, comme vous le ſavez ſans doute, ſera maintenant avec elle, & ne la quittera pas apparemment de tout le jour. Mais ſi vous venez avec moi, nous les donnerons à Straton, ou à quelque autre, qui logeant dans le palais, trouvera le moyen de les lui faire tomber sûrement entre les mains.

Télamon lui répondit, qu'il avoit une paſſion extraordinaire d'apprendre l'hiſtoire d'Ariarate : mais qu'il ne pouvoit y prendre part que conjointement avec ſon frère; & qu'auſſi troublé qu'il ſe trouvoit par ſa propre triſteſſe, il n'étoit pas en état de ſe préſenter au roi. Il le pria ſeulement de faire tenir les tablettes, comme il le jugeroit à propos, & le quitta, ſans ſavoir bien préciſément où il devoit tourner ſes pas.

Ariobarzane continua ſon chemin juſques au

château. Il reprit, en y allant, ſes premières réflexions ſur la rencontre de ces tablettes, ne pouvant s'imaginer par quel haſard elles s'étoient ainſi rencontrées. Plus il les conſidéroit, plus il en revenoit à dire qu'elles avoient appartenu à Ariarate. Outre l'écriture & les chifres, qu'il reconnoiſſoit ſenſiblement, la circonſtance d'être adreſſées à la princeſſe Troïade, l'aidoit encore dans ſa penſée, par rapport à la paſſion que ce jeune prince avoit eue pour elle.

Il doutoit enſuite, ſi ce ne ſeroit point que la princeſſe les eût autrefois reçuës, & que les ayant long-temps conſervées, elles les eût enfin laiſſé tomber par mégarde, en ſe promenant au lieu où elles avoient été ramaſſées; ou ſi, comme elles étoient très-riches, elles ne lui auroient point été volées par quelqu'un à qui depuis elles euſſent échappées des mains. Mais il jugeoit auſſitôt, que ſi c'étoit la princeſſe qui les eût perdues de façon ou d'autre, elles ne ſeroient pas encore à décacheter, & qu'elle ne les auroit pas gardées ſi long-temps ſans les ouvrir.

Enfin il arriva au château; & quelque impatience qu'il eût d'être éclairci de cette aventure, & d'entretenir pour cela la princeſſe, à qui il n'avoit point encore parlé depuis ſon retour à Tempé, par le peu d'accès qu'on laiſſoit avoir auprès d'elle; il ne put en venir à bout. Alcime étoit déjà allé la prendre, pour l'emmener avec les deux princeſſes d'Egypte, &

il ne ſongea plus qu'à ſe rendre auprès du roi Philadelphe, où Straton l'introduiſit à l'heure que ce prince achevoit de dîner.

Hé bien, ſage Ariobarzane, lui dit le roi, en le faiſant approcher de ſon lit, où ſes bleſſures le retenoient encore, vous êtes-vous bien rappelé toutes les circonſtances de la vie du fameux Ariarate? Car je ſais qu'elle a été un tiſſu de prodiges; & toutes ſes actions ſont ſi dignes d'une curioſité particulière, que je ſerois au déſeſpoir d'en perdre aucune. Ariobarzane lui répondit, qu'il alloit ſatisfaire à ſa propre impatience, en le contentant là-deſſus, par le plaiſir qu'il ſe faiſoit de procurer pour ainſi dire, à ſon cher Ariarate après ſa mort, la connoiſſance d'un auſſi grand prince que Philadelphe. Mais, Seigneur, ajouta-t-il, il ſemble que la fortune prenne part à la ſatisfaction que vous attendez, en voulant me donner des nouvelles toutes fraîches de ce grand prince; ce qu'elle ne fait ſans doute, que pour m'affliger davantage, n'étant que trop certain de ſa mort. Il lui montra, alors les tablettes qu'il tenoit des mains de Télamon; & après lui avoir expoſé les raiſons qu'il avoit d'être perſuadé qu'elles venoient d'Ariarate, il le pria de trouver bon qu'il chargeât quelqu'un des ſiens, de les faire rendre le plus ſecrètement & le plus promptement qu'il ſe pourroit à la princeſſe Troïade. Philadelphe lui dit obligeamment, qu'il vouloit

lui-même s'en charger; & il ordonna ſur l'heure au fils de Straton, d'aller ſavoir de ſa part des nouvelles de cette princeſſe, d'eſſayer de lui remettre ces tablettes en mains propres, ſans que perſonne s'en appercût, & de lui en rapporter la réponſe.

Philadelphe donna auſſi ſes ordres, pour n'être point interrompu, & fit aſſeoir Ariobarzane près de ſon lit, le priant de ne plus retarder la ſatisfaction qu'il lui avoit promiſe.

HISTOIRE
D'ARIARATE ET DE TROIADE.

SEIGNEUR, dit Ariobarzane, j'entreprends un récit ſi rempli de merveilles, que j'aurois lieu d'appréhender de n'en être pas cru ſur ma parole, ſi je ne ſavois que je parle à un grand prince, qui trouve en lui-même des exemples des vertus les plus incroyables.

Avant que de commencer, je dois vous dire que je ſuis né en cette contrée; & que mon inclination m'ayant porté dès ma jeuneſſe à la Philoſophie & aux voyages, l'amour m'arrêta enfin dans l'Aſie, à la cour du feu roi Antigonus, ayeul de celui qui régne aujourd'hui en Macédoine. Je m'y mariai ſous le nom d'Ariobarzane, nom Aſiatique que je pris, ſuivant l'uſage des voyageurs, que la crainte d'être ſuſpects, oblige à prendre des noms du pays où ils ſe trouvent; & c'eſt un nom que j'ai tou-

jours porté depuis. Par un bonheur que je ne méritois pas, le roi entendit parler de moi; & ſur l'eſtime que mes amis lui donnèrent de ma perſonne, il me fit l'honneur de me choiſir pour l'inſtruction du prince Philippe, ſon dernier fils.

Un choix ſi glorieux me marqua d'autant plus la bienveillance du vieil Antigonus pour moi, qu'il le fit ſans que j'y euſſe donné occaſion par aucun ſervice, & ſans que le jeune prince en eût même ſi-tôt beſoin. Car quoique Démétrius, ſon fils aîné, eût déjà été marié deux fois, & qu'il eût même des enfans de ſa ſeconde femme, le jeune Philippe ſon frère n'avoit pas encore cinq ans, & il n'étoit guères capable alors que des leçons d'une gouvernante.

Vers ce tems-là, les ſucceſſeurs du grand Alexandre ayant partagé entr'eux l'Empire, & s'étant enſuite ligués contre Euméne; Antigonus qui conduiſoit cette guerre, entra à main armée dans la Cappadoce & dans le Pont, qui étoient le partage d'Euméne. Vous ſavez, Seigneur, quel en fut le ſuccès. Ce vaillant roi fut trahi, & livré par ſes gens mêmes, entre les mains de ſon ennemi; & ce grand prince, qui s'étoit vû le plus puiſſant des rois, & le ſouverain de l'Aſie, finit ſes jours par le poiſon qu'Antigonus lui fit donner.

Vous ſavez encore mieux, Seigneur, que le grand Alexandre ayant épouſé Barſine, l'une des filles du vieil Artabaſe, donna la ſeconde, qui

s'appelloit Apamée, au roi votre père, & qu'il voulut que la troiſième, qui ſe nommoit Barſine, comme ſa femme, fût mariée au grand Euméne. C'eſt de cette Barſine qu'Euméne eut Ariarate. Ainſi, Seigneur, il avoit, comme je vous l'ai dit, la gloire d'être votre couſin germain du côté des femmes.

Ariarate n'avoit guères que trois ans, quand il tomba, avec ſon père, dans les mains du vainqueur. Antigonus eut pitié de ce jeune enfant; & quoique la politique, qui lui conſeilloit la perte du père, ſemblât l'inviter à ne pas épargner le fils, il crut pouvoir contenter ſa compaſſion ſans danger, en me confiant ce fils, en la place d'un autre de même âge, que j'avois perdu. Il changea le nom de Mitridate qu'il portoit, en celui d'Ariarate; & pour ſa propre sûreté, il m'engagea par ſerment, à l'élever comme mon enfant, & à ne lui jamais rien dire de ſa naiſſance, de peur que cette révélation jointe à ſon courage, ne le portât un jour à vouloir remonter ſur le trône de ſon père. Je reçus ce précieux dépôt avec joie. Je donnai toute ma tendreſſe & tous mes ſoins à ces illuſtres reſtes d'un grand prince, pour qui j'avois eu toute ma vie une vénération particulière, & le jeune Ariarate prit la place d'un fils, dans mon cœur & dans ma maiſon.

Je lui fis apprendre dès l'âge de huit ans, tous les exercices dont il fut capable; & des ce tems

il donnoit des marques de ce qu'il devoit devenir un jour. On ne parloit que de l'adreſſe & du mérite du fils d'Ariobarzane, & je paſſois pour le plus heureux père du monde.

Sa taille, au-deſſus des plus grandes pour ſon âge, avoit tout l'agrément des autres. Sa beauté n'avoit rien d'efféminé, & elle étoit ſoutenue d'une majeſté, qui le rendoit maître de toutes les compagnies où il ſe trouvoit, parce qu'il imprimoit du reſpect, & qu'il paroiſſoit roi avec les rois mêmes. Ce qui charmoit le plus en lui, c'étoit une douceur d'eſprit, & une docilité de mœurs admirables : mais il ne pouvoit s'empêcher de s'armer de fierté contre ceux qu'il croyoit ne pas mériter ſon eſtime. Il parloit peu, mais avec la dernière juſteſſe. Tout enfant qu'il ait été, on ne lui a jamais entendu rien dire, que les plus grands perſonnages n'euſſent voulu avoir dit ; & l'on rapportoit la plûpart des réponſes qu'il faiſoit ſur les queſtions qui lui étoient propoſées, comme autant de bons mots, où il y avoit toujours plus de ſens que de paroles. De ſa part, c'étoit ſans oſtentation, & ſans prétendre lui-même rien dire de beau ni d'extraordinaire. Il avoit le talent de railler mieux qu'homme qui fût au monde : mais c'étoit une raillerie douce & fine, qui n'avoit rien de malin ni de piquant ; & toutes ſes actions & ſes paroles avoient pour fondement une innocence de mœurs, & une probité d'ame au-deſſus

de tout ce qu'on a dit des plus célèbres philoſophes. Pour mieux dire, il ne fut jamais enfant; il étoit homme dès l'enfance, mais homme judicieux, tempéré, appliqué à ſes devoirs; & dans tout le temps que j'ai eu l'honneur de l'inſtruire, je n'ai rien trouvé au-deſſus de ſa portée. Ce qu'il aimoit le plus, c'étoit à entendre parler de la guerre; & lorſqu'en liſant enſemble quelque hiſtoire, nous tombions ſur les exploits mémorables d'un grand prince, ou d'un fameux capitaine, il vouloit toujours que nous reluſſions l'endroit deux ou trois fois. Je voyois alors une généreuſe émulation, qui s'exprimoit dans ſes yeux; & je m'appercevois qu'il vouloit déjà que l'on dit de lui un jour, ce qu'il liſoit d'Alexandre, d'Achille, & d'Hercule même.

Ayant l'honneur d'être chargé de l'inſtruction du prince Philippe, ce poſte me rendoit le maître en quelque manière de ſes premiéres inclinations; & j'avois pris à tâche de lui inſpirer de bonne heure une forte amitié pour Ariarate. La choſe ne m'avoit pas été difficile. Outre que les jeunes princes, comme les autres enfans, prennent aſſez aiſément ces premières impreſſions d'intelligence, en faveur de ceux qui ſont les compagnons des études & des divertiſſemens de leur enfance, & qu'ils les conſervent d'autant mieux, qu'on les accoutume alors à une certaine familiarité, à laquelle n'oſeroient pas ſe haſarder des gens plus avancés en âge; je

je puis dire que mon fils (car permettez moi, s'il vous plaît, Seigneur, de flatter encore ma douleur de ce doux nom,) vivoit avec lui avec tant d'égards, mêlés cependant d'une noble fierté que ſa naiſſance lui inſpiroit ſans qu'il le ſût, que mon miniſtère lui étoit inutile pour s'acquérir les bonnes graces du jeune prince. La nature y avoit même pourvû ; & par je ne ſais quelle fatalité, elle avoit mis entre eux un ſi grand rapport d'inclinations, & même de reſſemblance extérieure, qu'elle ſembloit dès-lors préſager la tendre amitié, dont ils furent unis dans la ſuite. Leur taille étoit la même ; & telle, qu'elle les diſtinguoit de toute la cour ; & toute la différence qu'elle y avoit miſe, tournoit en faveur d'Ariarate, que ſon air majeſtueux diſtinguoit du prince Philippe. Antigonus étoit bien-aiſe de cette union, la conſidérant comme une chaîne imperceptible, qui attachoit Ariarate à ſes intérêts, & à ceux de ſes enfans. Par cette raiſon, il en favoriſoit le progrès, & il voyoit avec plaiſir, que ſi le prince ſon fils ne pouvoit prendre de divertiſſemens ſans Ariarate, Ariarate de ſon côté ne goûtoit de plaiſirs qu'auprès du prince Philippe.

Ariarate avoit environ quinze ans, quand Démétrius, qui depuis long-temps étoit occupé en Europe à faire la guerre, & qu'Antigonus ſon père, par un effet d'amitié aſſez rare, avoit aſſocié au trône, revint dans Antigonie jouir

du fruit de ſes victoires. Cette ville, comme vous le ſavez, eſt ſituée dans la Syrie ſupérieure, ſur les bords du fleuve Oronte; Antigonus qui la fit bâtir, lui avoit donné ſon nom, voulant en faire le ſiège de ſon empire. L'équipage de Démétrius, quand il arriva, étoit digne d'un triomphant. Outre un riche butin, il amenoit avec lui dix mille priſonniers au moins; & de toutes ces dépouilles, rien n'approchoit du prix de la belle Troïade, qui ornoit ce triomphe par ſa préſence.

Sa naiſſance étoit alors inconnue, & perſonne n'eût jamais penſé qu'elle fût la fille de l'infortuné Æacide, & par conſéquent ſœur de Pyrrhus, roi d'Epire, & de la reine Déidamie, ſeconde femme de Démétrius. Auſſi n'étoit-elle auprès de la reine, que comme une fille aimable, qu'elle faiſoit élever pour la ſervir. L'une des femmes qui avoient contribué à ſon enlèvement, l'avoit, par une eſpèce de reſtitution, remiſe au ſervice & entre les mains de ſa propre ſœur. Vous dire comment cela s'étoit fait, c'eſt un détail qui ſeroit un peu long, outre qu'il s'éclaircira aſſez par la ſuite. Je vous dirai ici ſeulement, que ce fut par l'intrigue de Néoptolemus, qui après avoir révolté toute l'Epire contre le roi Æacide, & fait retenir par les Moloſſiens la reine Phtia, alors groſſe de Troïade, eut la méchanceté de corrompre juſqu'à la Sage-Femme, & aux domeſtiques de la

reine, pour faire mourir l'enfant dont elle accoucheroit, dans le deſſein qu'il avoit d'en exterminer la race. Tout ce qu'il leur reſtoit de fidélité, n'allà qu'à ſauver la vie à cette jeune princeſſe : mais ce fut en la dérobant à ſa mère, à qui l'on fit accroire qu'elle étoit morte ; & cependant l'un des principaux officiers de la reine, l'emporta ſecrettement à ſa femme dans une corbeille, pour la faire nourrir comme ſon enfant.

C'étoit cette même femme, qui dans un voyage que Déidamie avoit fait en Epire, l'avoit engagée à prendre la jeune Troïade à ſon ſervice, ſans la lui faire connoître. Je vous dirai tantôt, comment depuis ſe vérifia ſa naiſſance ; il ſuffit pour le moment, de vous faire remarquer quel fut le rapport & la conformité des diſgrâces d'Ariarate & de Troïade, dès le commencement de leur vie. L'un & l'autre naquirent au milieu des troubles de leur maiſon ; l'un & l'autre furent enlevés à leurs parens dans leur enfance ; l'un & l'autre enfin furent élevés dans la dépendance, eux qui étoient nés pour commander : mais l'un & l'autre ſurent bien relever leur deſtinée dans la ſuite : Ariarate par ſon courage, & Troïade par ſa beauté & par ſa vertu.

Il m'eſt avantageux, Seigneur, que cette princeſſe ſoit à Gonnes, & logée avec vous dans le même palais. Comme vous l'avez vue ſans

doute, je ne ſuis point obligé de vous en faire une peinture, qui eſt au-deſſus du pinceau & de la parole. Il eſt vrai, lui dit Philadelphe, que j'ai eu ce plaiſir; & que ſachant que je n'étois pas en état de lui rendre mes devoirs, elle a eu la bonté de m'honorer d'une viſite, avec les princeſſes Arſinoé & Antigone. Mais comme c'étoit au ſoir, que j'étois dans le lit, & qu'Alcime étoit préſent, je n'ai pas eu toute la liberté de la conſidérer, & de l'entretenir autant qu'il eût fallu pour goûter tant de qualités aimables. Ce qui m'en a paru, c'eſt qu'elle a une douceur infinie dans le viſage, une délicateſſe & une blancheur de teint à éblouir: ſans parler de cet air de ſageſſe & de bonté, dont on ne peut manquer de s'appercevoir, pour peu qu'on la voye; & ce peu a ſuffi pour me convraincre qu'elle eſt faite pour être aimée.

Tout le monde, Seigneur, reprit Ariobarzane, en publia ce que vous dites, dès le moment qu'elle parut en Aſie. Tout le monde convint qu'il n'y avoit rien en elle, qui ne fût digne d'une louange particulière; & perſonne ne la voyoit, ſans y trouver chaque fois quelque nouvelle beauté, qui dans le nombre, avoit échapé aux premiers regards. Mais ce que l'on admiroit principalement, étoit la reſſemblance merveilleuſe qu'elle avoit avec Déidamie; en ſorte qu'à quelques années près de différence, on les auroit priſes l'une pour l'autre. Elles avoient en-

core entre elles un rapport ſingulier, que je ne puis me diſpenſer de vous faire remarquer, parce qu'il ſervira pour la ſuite de mon récit. Vous avez dû voir le roi Pyrrhus, dans ce long ſéjour que j'ai oui dire qu'il a fait en Egypte : mais vous n'aurez peut-être pas fait attention à ſes dents : car comme elles ſont très-belles, & bien rangées, on n'y trouve de rareté, qu'autant qu'on eſt prévenu de ce que j'ai à vous dire. Celles d'enhaut, qui chez nous tous, ſont différens petits os, rangés l'un auprès de l'autre, ne ſont dans ſa bouche qu'un ſeul os continu, que la nature a pris plaiſir à ſéparer par de petits crans à diſtances égales ; & cette ſingularité aſſez remarquable, qu'on n'avoit trouvée en aucun autre qu'en Pyrrhus, & dans la reine Déidamie ſa ſœur, ſe rencontre auſſi dans la princeſſe Troïade, comme une marque particulière aux enfans du roi Æacide leur père.

De tous ceux qui la virent, quand elle arriva dans Antigonie, il n'y en eut point qui la viſſent ſans admiration. Mais plût aux Dieux que ſa beauté n'eût pas fait d'autre impreſſion ſur les âmes ! & qu'à ſon admiration, Ariarate n'eût point mêlé tant d'amour !

Il l'aima éperduement dès la première fois qu'il la vit ; & le peu de réſiſtance qu'il apporta à cette prompte paſſion, fit voir combien il eſt vrai que les belles âmes en ſont les plus ſuſceptibles. Il n'eut plus que Troïade dans l'eſprit

& dans le cœur. Il ne nous parloit que de Troïade; & je remarquai bien-tôt après, que ce nom, qu'il prononçoit d'abord avec tant de joie, ne ſortoit plus de ſa bouche, ſans porter ſur ſon viſage une rougeur, qui faiſoit voir qu'il avoit honte de nommer une jeune perſonne qui l'avoit vaincu. Il commença à devenir rêveur & inquiet.

Le ſurprenant un jour dans cette humeur mélancolique, je lui en demandai la cauſe. Il étoit encore ſi jeune, qu'il ne ſavoit pas le nom du mal qu'il reſſentoit, & il fut fort long-temps ſans me répondre. Après l'avoir preſſé là deſſus: Je ne ſais que vous dire, reprit-il ingénuement; je ſens en moi je ne ſais quelle inquiétude qui me tourmente jour & nuit. J'ai des deſirs, ſans pouvoir dire quel en eſt l'objet. Quand je ſuis près de Troïade, mes inquiétudes redoublent; & je m'en trouve plus agité encore, quand je ſuis éloigné d'elle. Mon ame eſt toute en déſordre, & je m'apperçois ſeulement, que chaque jour en augmente le trouble.

Je ne m'étois que trop douté de la nature de ſon mal; & je n'aurois pas manqué de faire tous mes efforts pour le détourner d'un objet ſi diſproportionné à ſa naiſſance, s'il eût été dans un âge, où j'euſſe eu lieu de craindre que cette paſſion préjudiciât à ſa fortune. Mais comme ils étoient tous les deux ſi jeunes, que je n'en prévoyois point encore de conſéquences dan-

gereuſes, je m'y oppoſai d'autant moins, qu'il eſt rare que cette paſſion entre dans une belle âme ſans la perfectionner.

Cependant le vieil Antigonus inſtruit de l'amour naiſſant d'Ariarate pour la jeune Troïade, fonda là deſſus des deſſeins propres à ſatisfaire ſes ſoupçons. Il voyoit avec chagrin l'heureux naturel de ce jeune prince, l'étendue de ſon eſprit, la grandeur de ſon courage ; & il prévoyoit tout ce qu'il y auroit à craindre de lui, s'il étoit quelque jour inſtruit de ſa naiſſance. Il voulut donc, par une raiſon politique, ſe prévaloir de cette paſſion, pour prévenir les inconvéniens qu'il appréhendoit ; le lier d'abord par un mariage, qu'il croyoit, comme moi, fort inégal ; & mettre cette première barrière à ſa fortune. Il y étoit encore pouſſé par quelques ſonges, auxquels il a toujours extraordinairement déféré. Quoique Troïade n'eût alors que douze ans au plus, il ne laiſſa pas de m'ordonner de faire dreſſer le contrat de leur mariage ; & comme il aimoit effectivement Troïade, juſqu'à prendre ſouvent plaiſir de l'appeler ſa fille, il voulut lui tenir lieu de père, & ſe chargea de ſa dot. Ce contrat fut paſſé, ſans que je puſſe y apporter de réſiſtance ; & ce fut avec une joie infinie de toute la cour, qui prenoit part à l'union de ces deux aimables perſonnes. La ſolennité en fut telle, qu'elle ſurpaſſoit de beaucoup la condition apparente des deux contrac-

tans : car les deux rois voulurent honorer la fête de leur préſence. La reine Déidamie, qui aimoit par inſtinct la belle Troïade, autant qu'elle eût fait ſi elle eut ſu ce qu'elle étoit à ſon égard, y fit un feſtin magnifique à toute la cour qui y aſſiſta ; & le prince Philippe en fit les honneurs, par un ſuperbe ballet, où le jeune prince Antigonus ſon neveu, danſa avec lui, & où Ariarate fit admirer, entre tous les autres, cette noble & merveilleuſe diſpoſition de corps, que jamais perſonne n'avoit égalée. Ainſi l'on rendoit, ſans le ſavoir, l'honneur qui étoit dû à nos deux amans. Pour l'exécution, elle en fut remiſe, juſqu'à ce que Troïade eût atteint l'âge auquel il eſt permis par les loix de marier les filles.

Le deſſein d'Antigonus ſembloit avoir un ſuccès le plus conforme à ſon intention, qu'il le pouvoit ſouhaiter. Car Ariarate étoit de jour en jour plus attaché à ſa maîtreſſe, & l'amour lui avoit ôté toute autre ambition que celle de lui plaire. Il eſt bien vrai que le ſujet en étoit digne, & que le prince avoit plus de raiſons qu'auparavant de lui donner tous ſes ſoins. Car avant qu'il fût queſtion de ce contrat, il aimoit, ſans pouvoir ſe promettre une tendreſſe réciproque de Troïade ; & s'il trouvoit en elle cette douceur qui gagne les cœurs, il y trouvoit auſſi cette vertueuſe rigueur qui déſeſpere : mais dans l'état où Antigonus les avoit mis, il étoit du

devoir de Troïade de répondre à la paſſion de ſon amant ; & la même vertu qui l'avoit obligée auparavant à lui être ſévère, malgré l'eſtime qu'elle avoit pour lui, autoriſoit alors toutes les honnêtes faveurs d'une maîtreſſe.

Le prince Philippe étoit de preſque toutes leurs converſations ; car il ne pouvoit être ſéparé de ſon ami, qu'il chériſſoit de plus en plus, & Troïade avoit également part à ſon amitié & à ſon eſtime. Ariarate paſſoit ainſi des jours tranquilles près de ſa maîtreſſe & du prince. Sa joie n'étoit troublée que par cette impatience naturelle, qui accompagne les eſpérances de l'amour ; & l'on peut dire qu'il ne connoiſſoit pour tous maux, que ce qui fait les délices les plus purs de la vie. Je ne crois pas même, s'il eût ſû le rang d'où la fortune l'avoit fait décheoir, qu'il l'eût regretté, dans l'heureux état où il ſe trouvoit. Comme il mettoit Troïade au-deſſus des ſceptres & des couronnes, il eſtimoit ſa condition plus glorieuſe que celle des plus grands monarques, & il eût renoncé à l'empire du monde, pour la poſſeſſion de Troïade.

Mais la fortune n'avoit garde de laiſſer un long repos à ce prince, qu'elle perſécutoit dès les premiers momens de ſa vie. Elle ſe laſſa du relâche qu'il avoit eu ; & jalouſe que l'amour le vengeât de ſes coups, elle en troubla les plaiſirs, par la première matière qu'elle offrit à ſa valeur.

La plupart des villes que Démétrius avoit conquiſes en Grece, ayant en ce temps là reçu quelques mécontentemens des gouverneurs que ce prince y avoit laiſſés, ſecouèrent le joug, & ſe mirent ſous la protection de Pyrrhus, roi d'Epire. Ce jeune conquérant, de même âge qu'Ariarate, & qui n'avoit alors d'autre paſſion que de ſignaler ſa valeur, y envoya des troupes, qui chaſsèrent les garniſons que Démétrius y avoit miſes. L'alliance eſt peu conſidérée entre les princes, quand l'intérêt ou l'ambition s'y oppoſent; & celle de ces deux rois ne fut qu'un foible obſtacle à leur rupture. Il eſt vrai que Pyrrhus ne manquoit pas de prétexte. Il faiſoit voir que quelques-unes de ces villes avoient été autrefois dépendantes de l'Epire, & qu'elles n'en avoient été détachées que par la révolte générale qu'un prince de ſon ſang avoit excitée dans ſon royaume, du temps du feu roi Æacide ſon père.

Démétrius ayant appris ce qui ſe paſſoit en Gréce, leva promptement une armée, pour châtier les rébelles, & s'oppoſer aux progrès du roi Pyrrhus. La haute réputation de l'ennemi y attirant la plûpart des princes & des braves de ſa cour & de celle du vieil Antigonus ſon père, il y mena le jeune Antigonus ſon fils, & j'y allai avec Ariarate, pour accompagner le jeune Philippe, qui alloit y faire ſes premières campagnes.

N'admirez vous point, Seigneur, la bizarre

deſtinée d'Ariarate? Troïade étoit, ſans le ſavoir, la ſœur de Pyrrhus; Ariarate en étoit l'amant déclaré; & la première fois qu'il tire l'épée, c'eſt contre Pyrrhus qu'il la tire; & ſenſible aux intérêts de la ſœur, il va faire une cruelle guerre au frère.

Quelques douceurs que la paix lui procurât, il ne put s'empêcher de reſſentir une joie extrême, quand il ouit parler de cette guerre: mais quelque conforme qu'elle fût à ſon inclination, ſa joie s'évanouit bien-tôt, quand il ſongea que Déidamie ne pouvant ſe réſoudre d'aſſiſter à des coups que l'on portoit contre ſon frère, n'y ſuivroit pas ſon époux, & que reſtant dans Antigonie, elle y retenoit par conſéquent Troïade auprès d'elle. Quoi, diſoit-il en lui-même, j'abandonnerai donc l'objet que j'aime, & qui m'aime ſi tendrement, pour aller chercher des ennemis? Quel honneur, quelle gloire crois-je donc trouver à les combattre, que je ne rencontre pas ici auprès de mon incomparable maîtreſſe? Quand la victoire ſeroit pour moi ſeul, y en a-t-il d'aſſez illuſtre, pour être préférée à ma ſervitude? & quand j'aurois conquis à Démétrius toute l'Europe, quelle récompenſe pourroit-il m'offrir, qui valût ce que je vais quitter pour lui?

Sa paſſion le faiſoit parler ainſi: mais ſa généroſité le déſavouoit, & il ſe formoit un combat entre ſon courage & ſon amour, dont tout le

choc étoit renfermé dans ſon cœur : car il auroit été au déſeſpoir qu'il eût paru qu'il marchoit à regret, dans une occaſion où il étoit appelé par l'honneur ; & s'il étoit contraint, pour ſon ſoulagement, de donner quelque connoiſſance de ſa douleur, ce n'étoit jamais qu'à Troïade.

Ma chère maîtreſſe, lui diſoit-il quelquefois, il faut enfin que je vous quitte ! Mais les Dieux me ſont témoins, que je mourrois plutôt que de conſentir à cette cruelle ſéparation, ſi la fortune ne m'offroit par-là des moyens de me rendre plus digne de vous. Hélas ! répliquoit la jeune princeſſe, vous n'en êtes déjà que trop digne ; & ſi c'étoit-là le ſeul ſujet de votre départ, il ne faudroit pas ſonger à partir. Mais il eſt temps que vous alliez montrer votre prudence & votre courage ; & les Dieux ne vous en ont pas orné, pour ſouffrir que vous paſſiez toute votre vie auprès d'une fille. Ils ſe préparoient ainſi à leurs derniers adieux, comme s'ils n'euſſent jamais dû ſe revoir ; & ils reſſentoient par avance tout ce que l'abſence a de plus rude.

Le jour du départ, il alla prendre congé de ſa maîtreſſe. Il entra dans ſa chambre d'un viſage aſſez gai, par l'effort qu'il venoit de faire pour ſe réſoudre, & pour ne pas l'attendrir. Mais toute ſa conſtance faillit à diſparoître, quand il l'apperçut dans l'accablement où elle étoit. Il devina aiſément qu'il étoit la cauſe des larmes qu'il lui voyoit répandre. Il s'approcha

d'elle avec cette grace qui lui étoit particulière. Mon aimable Troïade, lui dit-il, ne ſuis-je donc pas déjà aſſez malheureux, ſans que vous augmentiez mon déplaiſir par le vôtre ? Ah ! ſi vous m'aimez, retenez ces marques de votre triſteſſe : & puiſqu'il ne me reſte plus qu'un moment à être heureux, laiſſez-le moi goûter en paix, & n'interrompez point la joie que je ſens à vous voir, par la douleur que j'ai de vous voir pleurer. Vous êtes bien cruel, Ariarate, repartit-elle, de m'interdire la ſeule conſolation qui me reſte. Hélas ! je vous laiſſe bien partir ! laiſſez-moi du moins la liberté de pleurer. Il faudra que je verſe bien des larmes, avant qu'elles vous faſſent autant de mal que votre départ m'en a déjà cauſé. Hé pourquoi, trop généreuſe Troïade, reprit-il, prenez-vous tant de part dans un mal qui n'eſt que pour moi ? Ne ſuis-je pas le ſeul à plaindre, puiſqu'il n'y a que moi ſeul qui vous quitte ? Hé, vous quitté-je moins, repliqua triſtement la jeune princeſſe ? & peut-être eſt-ce pour ne vous revoir jamais. Vous me laiſſez dans une cour où perſonne n'en veut à ma vie, & où je puis prendre le ſoin de la conſerver : mais vous allez expoſer la vôtre à des ennemis, qui n'auront que trop d'intérêt à vous l'ôter, & où vous ne ſongerez peut-être pas trop à la défendre. Il eſt vrai, belle Troïade, pourſuivit-il, que je vais l'expoſer ; & j'oſe vous dire que je le vais faire

avec joie, puiſque c'eſt votre propre gloire qui m'engage à en chercher pour moi : mais je ſuis perſuadé, que je l'expoſerai par-tout ſans péril, parce que je vous aurai toujours avec moi. Votre image que j'aurai dans mon cœur, ſera le Dieu tutélaire de mes jours ; & perſonne ne pourra me réſiſter, quand je ſongerai que je combats pour Troïade. Ariarate, lui dit-elle, ſachez que le ſeul moyen de bien combattre pour moi, & de me plaire, c'eſt de ne ſonger qu'à vous défendre. Ne vous mettez point en peine, ma princeſſe, lui répondit-il, en lui baiſant la main, (car quoiqu'il ne ſût pas qu'elle l'étoit effectivement, il ne laiſſoit pas de l'appeller preſque toujours ainſi, par un tranſport de ſa paſſion ;) je n'ai garde de perdre le ſoin d'une perſonne qui vous appartient ; & quand je ne ſongerois pas à me conſerver, votre vertu vous rend trop chère aux Dieux, pour qu'ils ne veillent pas eux-mêmes à la conſervation de votre amant.

Le prince Philippe ſurvint alors ; & s'adreſſant à Ariarate : J'ai bien cru, lui dit-il, que vous auriez de la peine à partir d'ici, à moins que l'on ne vînt vous aider. Ne me regardez pourtant pas, continua-t-il, en ſe tournant vers Troïade, comme un homme qui vous enlève Ariarate ; je viens vous le demander en dépôt, & je me charge de vous le ramener bientôt, plein de ſanté & de gloire. Il eſt juſte, Seigneur,

reprit-elle, que je vous rende Ariarate, puiſque c'eſt du roi votre père que je le tiens; & ce m'eſt, je vous l'avoue, une conſolation bien grande, de le remettre en de ſi bonnes mains, & qui voudront bien m'en rendre compte. Le jeune Antigonus entra enſuite pour prendre congé de Troïade; ce qu'il fit de la plus galante & de la plus obligeante manière du monde.

Je ne doute pas, Seigneur, que vous n'ayez ſu quel fut le ſuccès de cette guerre. Elle a trop éclaté, par la réputation des deux partis, pour croire que vous l'ignoriez: mais vous ne pouvez avoir ſu, & peut-être aurez-vous peine à vous imaginer tous les prodiges qu'y fit Ariarate. C'étoit ſon coup d'eſſai: vous auriez dit pourtant qu'il n'avoit jamais fait autre choſe. il ne s'y paſſa pas une belle action ſans lui. Quelque gloire qu'y acquiſſent les jeunes princes Antigonus & Philippe, il étouffa, pour ainſi dire, leur réputation par la ſienne; & je ne ſais ſi ce jeune enfant (car on pouvoit, à cet âge, l'appeler ainſi,) ne paſſa point dès-lors la gloire de Démétrius même, tout grand & tout vieux capitaine qu'il fût. Je ſuis toujours bien sûr qu'il l'étonna en mille rencontres, non-ſeulement par ſa valeur, mais auſſi par ſa prudence, ſi rare dans une auſſi tendre jeuneſſe.

Le détail en ſeroit long: je ne puis pourtant m'empêcher de vous dire ce qu'il fit entr'au-

tres, dans une bataille générale qui ſe donna enſuite de pluſieurs ſièges mémorables, & de diverſes autres rencontres. Les troupes s'étant mêlées, & Ariarate ayant fait preſque autant de morts qu'il avoit porté de coups, il rencontra enfin le roi Pyrrhus, qu'il reconnut à ſes armes, & au grand eſpace vuide qu'il y avoit autour de lui, chacun fuyant le bras de ce vaillant roi. Ariarate fut ravi de trouver un adverſaire ſi digne de lui; & l'ayant défié par un grand cri, il pouſſa vers lui l'épée à la main, Pyrrhus qui le reconnut auſſi, & qui le cherchoit, (car ſa gloire avoit déjà donné de l'ombrage à ce grand roi,) en fit de même; & dans la vîteſſe dont ils pouſſèrent l'un vers l'autre, leurs chevaux ſe choquèrent rudement. Ils ſe portèrent les plus rudes coups: mais la trempe de leur armure réſiſtant à l'épée, ils s'impatientèrent; & lâchant la bride à leurs chevaux, ils s'attachèrent des mains l'un à l'autre, tâchant de s'arracher leurs caſques, & de rompre les courroies de leurs cuiraſſes. Leurs chevaux ſe dérobèrent ſous eux, pendant qu'ils étoient ainſi aux priſes, & ils tombèrent à terre, ſe tenant toujours par le corps, comme deux perſonnes qui euſſent lutté enſemble. Ils roulèrent ainſi ſur le ſable, juſqu'à ce que Ariarate prit le deſſus: mais les gens de Pyrrhus étant accourus, les enveloppèrent, & tournèrent tous la pointe de leurs épées contre Ariarate, ne tardant

tardant à le frapper, que parce qu'ils craignoient de ſe méprendre, & de bleſſer leur prince, en frappant ſon ennemi. Vous jugez, Seigneur, qu'il étoit mal-aiſé qu'Ariarate en échappât ; & il étoit perdu ſans doute, ſi le brave Pyrrhus reprenant ſon avantage, n'eût eu ſoin de ſon illuſtre adverſaire. Il défendit à ſes gens de le bleſſer ; & ſe démêlant de ſes bras, pour aller en un endroit où on lui dit que ſes ſoldats plioient, il commanda ſeulement à ceux ci de le prendre priſonnier. Mais Ariarate qui ne faiſoit point de différence entre la mort & la honte d'être vaincu, fondant ſur ceux qui vouloient ſe ſaiſir de ſa perſonne, leur fit bien voir que c'étoit un exploit au-deſſus de leurs forces. Il en tua pluſieurs lui ſeul : & ſecondé bientôt après par une troupe des nôtres, que conduiſoit le jeune Philippe, il y eut là une fort rude mêlée, où les ennemis furent défaits. Mais nos gens furent rompus du côté où combattoit Démétrius ; & quoique ce prince y eût fait des actions dignes de ſa haute réputation, ſa valeur l'ayant engagé en des lieux où ſes ſoldats ne le pouvoient ſuivre, on vint dire à Ariarate, qu'il avoit été fait priſonnier. Philippe & lui penſèrent mourir de douleur à cette nouvelle. Ils y coururent, & trouvèrent le jeune Antigonus, qui faiſoit, pour délivrer le roi ſon père, tout ce qu'humainement il pouvoit entreprendre. Ce ſecours vint bien à propos pour lui ;

car il étoit bleſſé en pluſieurs endroits, couvert de ſang, entouré d'ennemis de tous côtés, & c'étoit fait de lui en ce moment, parce qu'il y en avoit un entr'autres qui le ſurprenant par derrière, étoit près de lui enfoncer l'épée dans les reins, ſi Ariarate accourant, n'eût fait tomber d'un revers, & l'épée & la main. Ce péril, quoiqu'évité, accrut le courage de nos deux princes, ils recommencèrent là à combattre avec une nouvelle ardeur. Leurs derniers coups ſembloient plus grands que les premiers: comme s'ils euſſent profité pour eux-mêmes des forces de l'ennemi qui les perdoit par ſa défaite, & qu'en terraſſant un guerrier, ils appriſſent à en abbattre plus aiſément un autre.

Ariarate & les deux princes négligèrent de ſouiller leurs mains dans le ſang des fuyards. Outre qu'il étoit queſtion de délivrer Démétrius, il y avoit de la juſtice qu'ayant preſque eux ſeuls remporté toute la gloire de cette action, ils laiſſaſſent aux autres la ſatisfaction de vaincre des gens qui ne ſe défendoient preſque plus. Ils piquèrent à toutes jambes vers le camp ennemi, & ils eurent le bonheur de rencontrer Démétrius à l'entrée de la nuit, mais extrêmement bleſſé, & que l'on emportoit ſur des piques. Ariarate fondit le premier ſur cette troupe, & ſecondé des deux princes, & de quelques cavaliers qui les avoient ſuivis, ils la diſſipèrent à demi vaincue par la ſeule vue d'Ariarate. Il

deſcendit auſſi-tôt de cheval ; & le roi ſachant qu'il étoit libre & vainqueur tout à la fois, lui dit obligeamment, malgré ſa foibleſſe : j'aurois peine à le croire, ſi je ne vous connoiſſois capable de ces miracles. Seigneur, répondit Ariarate, il n'étoit pas difficile de vaincre des ennemis que vous aviez déjà combattus : mais s'il y a de la gloire à conſommer une victoire ſi bien commencée, c'eſt à ces deux princes, en lui montrant Antigonus & Philippe, qu'elle eſt due. Ils répondirent au compliment d'Ariarate, par mille louanges qu'ils lui donnèrent, & Antigonus ſur-tout, qui apprit au Roi ſon pére, qu'il devoit lui-même la vie à ce héros.

Démétrius ſe trouva beaucoup mieux le lendemain, & déclara hautement que c'étoit à Ariarate qu'il devoit la liberté & la victoire. Une louange pareille devoit naturellement cauſer du dépit à tant de guerriers, qui payant de leurs perſonnes, pouvoient prétendre quelque part à la gloire d'une action ſi éclatante : mais par un effet aſſez rare, il en reçut les complimens de toute l'armée, & ce ne fut qu'un applaudiſſement général. La récompenſe ſuivit de près, & quoiqu'il ne ſervît qu'en qualité de volontaire, le roi le fit d'abord capitaine d'une phalange macédonienne ; ce qui, comme vous le ſavez, Seigneur, eſt un poſte conſidérable dans nos armées.

Cette victoire fut plus grande par ſon éclat, que par le fruit qui nous en revint. Car quoique le champ de bataille nous demeurât, nous y perdîmes autant que les ennemis; & la paix qu'elle procura, étoit un avantage commun aux deux parties.

Le traité en ayant été ſigné à la ſatisfaction des deux rois, & ſur-tout d'Ariarate, qui la ſouhaitoit avec l'impatience d'un amant, qui dans ſes victoires mêmes, n'avoit d'autre but que de hâter par-là ſon retour auprès de Troïade; les rois ſe ſéparérent, & Démetrius dépêcha un des ſeigneurs de ſa ſuite, pour en donner avis à Antigonus ſon père, & à la reine Déidamie. Ariarate eût bien voulu être chargé de cet emploi: mais Démétrius avoit encore un ſiège à faire en Europe, avant que de repaſſer en Aſie, & il jugeoit que pour accélérer ſa victoire, il avoit beſoin de lui. Mon prince ne put faire autre choſe que de marquer à ſa belle maîtreſſe, par une lettre, combien ſon éloignement le mettoit au déſeſpoir.

Pyrrhus ayant fait retirer ſes troupes, Démétrius conduiſit les ſiennes à Mégare dans le Péloponnèſe. Cette ville avoit non-ſeulement ſecoué le joug, mais elle avoit encore poignardé la garniſon que le roi y avoit laiſſée; & ce peuple rébelle venoit d'être abandonné à ſa diſcrétion par le traité de paix. Nous allâmes donc l'inveſtir, réſolus d'en faire un exemple. Il fut mé-

morable. On ne traita pas les priſonniers qu'on y fit, en priſonniers de guerre, mais en traîtres; & Démétrius commença par faire pendre les Députés qu'elle lui avoit envoyés, lorſqu'il s'en approcha. Mais cette ſévérité penſa lui coûter bien cher.

Après quinze jours d'un ſiége fort rude, parce qu'il ſe faiſoit en hiver, les ennemis ayant fait une ſortie ſur le quartier de Philippe, ce jeune prince les repouſſa vigoureuſement: mais il s'engagea ſi fort dans la mêlée, que les aſſiégés rentrant dans la ville, l'y entraînèrent. La dureté de Démétrius les avoit déſeſpérés, & ils prirent la réſolution de s'en venger ſur ſon frère, qu'ils avoient entre les mains. Le roi s'en défia avec raiſon, & il y envoya auſſi-tôt un trompette: mais ils refusèrent de l'écouter. Il crut ne pouvoir mieux faire que d'y renvoyer Ariarate. Ils le firent entrer, dès qu'ils ſurent que c'étoit lui: car outre le crédit qu'il avoit déjà chez les ennemis mêmes, ils n'ignoroient pas qu'il avoit déſapprouvé la conduite du roi à leur égard, & qu'il y avoit réſiſté autant qu'il l'avoit pû. Le conſeil de ville étant aſſemblé, il leur fit les propoſitions dont il étoit porteur: c'eſt-à-dire, que le roi s'offroit à leur pardonner, & à leur laiſſer les tours & les murailles de leur ville, qu'il avoit réſolu de raſer, pourvu qu'ils reçuſſent ſa garniſon, & qu'ils lui renvoyaſſent le prince. Ce qu'ils auroient fait en faveur d'Ariarate, fut em-

pêché par l'émotion d'une populace mutine, qui par ſa condition naturelle, ne trouvant guères plus d'avantage à la paix qu'à la guerre, ſe plaît dans le déſordre. Loin d'accepter les propoſitions d'Ariarate, ils en firent eux-mêmes. Ils demandèrent que Démétrius levât le ſiége, qu'il les laiſſât à eux-mêmes, & qu'il leur payât cinq mille talents, tant pour la réparation de leur ville, que pour les indemniſer des dégâts que ſon armée avoit faits dans le plat pays. Ils pouſsèrent plus loin l'orgueil; & ils déclarèrent, que ſi avant le lendemain, l'on n'acquieſçoit pas à ce qu'ils prétendoient, le prince Philippe ne ſeroit pas plus épargné qu'on avoit fait leurs Députés.

Ariarate vit bien qu'ils ne vouloient point de paix, & que ſans un miracle, c'étoit fait de la vie du prince ſon ami. Il s'en retourna, honteux de rapporter pour tout fruit de ſa négociation, des propoſitions odieuſes, qui ne pouvoient être écoutées. Le roi & le prince ſon fils en furent frappés d'indignation. Mais Démétrius ne voyant point d'expédient à ſauver d'une autre manière une vie qui lui étoit précieuſe, renvoya de nouveau Ariarate, avec des propoſitions ſi avantageuſes aux Mégariens, qu'à moins que de vouloir leur perte, ils ne pouvoient manquer d'y ſouſcrire. Ils trouvèrent qu'il y manquoit quelque choſe de ce qu'ils avoient demandé, & ne voulurent rien écouter. Ils eurent même l'inſolence de charger Ariarate du ſoin d'avertir ſon

maître, qu'ils ne remettoient au lendemain l'exécution de leur priſonnier, que parce qu'il étoit nuit, & qu'ils vouloient s'en donner le plaiſir en plein jour.

Cette cruelle réponſe déſeſpéra Ariarate; & voyant le péril de ſon ami certain, il prit conſeil de ſon déſeſpoir, réſolu de ſe perdre, ou de le ſauver. Il ne s'en ouvrit pas à Démétrius, parce qu'il l'eût infailliblement détourné d'une entrepriſe dont le ſuccès avoit ſi peu d'apparence. Il le pria ſeulement de faire tenir des échelles prêtes le lendemain matin dans tous les quartiers de l'armée, de les faire approcher des murailles, & de donner l'aſſaut de tous les côtés, à l'heure qu'on verroit le ſignal d'un drapeau blanc, qui leur ſeroit montré ſur les murs.

Il choiſit ſix ſoldats les plus déterminés de ſa phalange: il leur découvrit ſa penſée; & les ayant exhortés à le ſeconder, par l'eſpérance d'une récompenſe proportionnée à leur ſervice, il leur fit à tous cacher des poignards ſous leurs habits. Il ſe déguiſa lui-même en ſimple ſoldat, ſous de faux cheveux, pour être moins reconnu, & il leur commanda de faire tout ce qu'ils pourroient pour ſe jeter la nuit dans la ville, où il leur donna rendez-vous; leur recommandant de s'écarter les uns des autres, de peur que le nombre ne les découvrit. Par bonheur, cette nuit étoit des plus longues & des plus noires,

& l'on pouvoit approcher jusques au pied des murailles sans être vû. Il faisoit même un grand vent, & une pluie mêlée d'une grêle terrible, qui empêchoit d'entendre tout autre bruit; & la plupart des sentinelles, battus de l'orage, faisoient une assez mauvaise garde. Ces six hommes s'étant dispersés de tous les côtés de Mégare, il y en eut quatre qui trouvèrent heureusement issue, les uns par des brèches mal gardées, les autres avec des échelles qu'ils posèrent en des endroits où il n'y avoit personne. L'adresse ou le cœur manqua aux deux autres.

Ariarate avoit remarqué un rocher qui s'élevoit jusqu'à la hauteur des murs de la ville qu'il joignoit, & que de ce côté-là il n'y avoit point d'autre fortification, parce que ce rocher étant escarpé, & presque inaccessible, Mégare paroissoit imprenable par cet endroit. Il s'étoit figuré qu'il n'étoit pas impossible d'y grimper avec un peu de légèreté & d'adresse; & ayant apperçu pendant le jour certains creux, où l'on pouvoit mettre les pieds & les mains, il résolut d'essayer à se glisser par-là dans Mégare. La nuit étant telle que je viens de vous le dire, Ariarate se coula doucement au pied du rocher, & il fit tant des pieds & des mains, qu'il arriva au sommet. Il ne l'avoit pas encore tout à fait atteint, qu'il y découvrit une sentinelle qui faisoit là le guet. Comme il étoit couché le long du rocher, il n'en fut pas apperçu; & il délibéra s'il n'essaye-

toit pas de le ſurprendre & de le tuer. Mais jugeant qu'il ne pourroit faire ce coup-là ſans bruit, ce qui mettroit le corps de garde en alarme, il aima mieux le gagner; & ſe ſervant de quelque argent qu'il avoit pris ſur lui à tout haſard, il l'appela doucement. Camarade, lui dit-il, je pouvois te ſurprendre & te tuer, ſi j'euſſe voulu : mais les amoureux n'aiment pas le ſang, & je te crois trop galant homme, pour vouloir traiter un amant en ennemi. Quoique tu ſois là pour le ſervice des Mégariens, je ne penſe pas que tu aies envie de gêner leurs femmes. J'ai rendez-vous avec une cette nuit, & ſi je ſuis heureux, je veux que tu le ſois auſſi. Tiens, voilà un diamant, & mille drachmes pour mon paſſeport; & je t'en promets quatre fois autant à mon retour. Ce ſoldat entendant parler Ariarate de la ſorte, & le voyant ſeul, par un ſi mauvais temps, & même ſi proche de lui, qu'en effet Ariarate l'auroit pu tuer, s'il s'étoit aviſé de faire du bruit; il crut qu'il n'y avoit qu'un amant qui voulût choiſir un pareil temps, & ſe haſarder ainſi; & raiſonnant en lui-même ſur le peu d'inconvénient qu'un homme ſeul pouvoit cauſer, il ſe laiſſa tenter par la récompenſe préſente & à venir, & il en reçut gracieuſement les arrhes. Hâte-toi de revenir, lui dit-il, en le laiſſant paſſer, de peur d'en trouver un autre en ma place, qui n'auroit pas la même bonté pour toi. Par ce moyen,

Ariarate entra dans la ville; & ſur la pointe du jour, il ſe rendit au lieu où devoient venir le trouver ſes ſix braves.

Des quatre de ſes gens qui étoient entrés, un eut le malheur d'être pris. Ariarate ne perdit pas pour cela courage; & leur ayant donné les inſtructions néceſſaires, ils ſe ſéparèrent, ſans toutefois le quitter de vue: le prince qui connoiſſoit les quartiers de la ville, pour y avoir été autrefois, & encore même le jour précédent, ſe rendit à la porte d'une tour, où il apprit qu'étoit renfermé le prince Philippe. Il y trouva une grande foule de peuple aſſemblé, qui crioit à haute voix qu'on leur mît les priſonniers entre les mains, pour venger leurs pertes, & s'en faire eux-mêmes juſtice. Ariarate reconnut à leur fureur, qu'entre cette canaille, il y avoit là des parens de ces malheureux habitans que Démétrius avoit fait pendre.

Peu de temps après, il vit arriver les magiſtrats, qui entrèrent dans la tour, & il ne tarda guères à les en voir ſortir, ſuivis du prince Philippe. Quel ſaiſiſſement pour lui, de voir ſon ami la tête nue, les mains liées par derrière, avec une corde dont le bourreau tenoit le bout! Il frémit d'horreur à cet aſpect; & il eut beſoin de toute ſa raiſon, pour s'empêcher de courir à lui à travers la populace, & de tenter dès lors, ce qu'il ne devoit faire qu'après bien des meſures. Ce qui le ſurprit encore, fut de voir le prince

ſuivi de celui des quatre ſoldats qui lui manquoit, & qui ayant été reconnu pour ennemi, venoit d'être condamné au même ſupplice. On avoit dreſſé un échafaut & une potence dans une place d'armes aſſez proche d'une des portes de la ville; & ce fut là qu'ils conduiſirent le prince, & ce malheureux ſoldat.

Les troupes & le peuple y étoient déjà attirés par l'ardeur de la vengeance : mais ce grand nombre fut bien-tôt diſſipé : car au moment que le prince étoit ſorti de la priſon, Ariarate avoit fait donner le ſignal à notre armée, par un de ſes trois hommes, & toutes nos troupes étoient montées à l'aſſaut; de ſorte que tout ce qu'il y avoit-là de gens de défenſe, étant obligés de courir à tant d'endroits, qu'on eſcaladoit en même temps, il ne demeura preſque ſur la place qu'une populace ſans armes. Ariarate prit alors ſon temps; & s'étant approché le plus près qu'il put du prince, & ſaiſiſſant le bourreau, il le perça d'un coup de poignard, & le jeta mort à ſes pieds. Il coupa auſſi-tôt les cordes, dont le prince étoit lié; Il ſe fit reconnoître à lui, & l'arma d'une épée, lui criant qu'il étoit ſauvé, s'il le vouloit. Les deux ſoldats qui lui reſtoient, tirèrent chacun l'épée & le poignard, dont ils ſe ſervirent pour diſſiper les plus proches, & pour délier leur compagnon, qu'ils armèrent. Cette généreuſe troupe ſe trouva dans ce moment compoſée

de cinq, ſans compter le ſoldat qui étoit allé donner le ſignal, & qui revint ſur ſes pas.

Le prince Philippe avoit conſervé toute ſa grandeur d'ame dans ce malheur. Il comprit d'abord ce que lui venoit de dire le généreux Ariarate: & quoiqu'il crût que ſon ami lui avoit ſeulement ménagé un moyen de mourir plus honorablement, il ſeconda l'entrepriſe de ſon libérateur, de tout le courage dont on peut être capable. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à ſe faire jour en cet endroit, où il n'étoit reſté que du menu peuple ſans armes, avec quelques archers, dont l'uſage n'eſt pas de préférer les coups à la fuite. Ariarate dit au Prince, qu'il falloit courir vers la porte de la ville, où vraiſemblablement ils ne trouveroient pas grande réſiſtance, toutes les forces devant être occupées à la défenſe des murailles où les aſſauts ſe donnoient. Ils y arrivèrent ſans peine: car le peuple épouvanté leur faiſoit volontiers paſſage; & leur empreſſement à fuir, bouchoit l'entrée à tous ceux qui auroient eu l'envie de venir à leur rencontre. Ils gagnèrent bien-tôt la porte, & ils y parvinrent avec d'autant plus de facilité, qu'encore qu'on eût vu de-là le tumulte, la foule cachoit le myſtère, & empêchoit les ſoldats de la porte d'en être inſtruits. Auſſi nos princes, & leurs généreux aventuriers, ſurprirent le corps-de-garde, qui n'ayant rien ſu de la cauſe de ce déſordre, crut que ce

tumulte provenoit ſeulement de l'effroi que tant d'attaques à la fois donnoient au peuple. Quelques-uns même s'imaginèrent que nos braves étoient des ſoldats des leurs, qui ſe préparoient à une ſortie : mais quand ils ſe virent ſi vivement attaqués eux-mêmes, ils ne doutèrent plus, en voyant les ennemis, que la ville ne fût priſe ; & prenant l'épouvante, après une réſiſtance très-légère, ils abandonnèrent leur poſte. Ariarate & le prince Philippe firent auſſi-tôt avertir nos troupes, qui ne tardèrent pas à entrer dans la ville, & qui ſe préparoient à y mettre tout à feu & à ſang, ſi le ſage Ariarate s'intéreſſant au ſalut d'un peuple, qu'une trop grande rigueur avoit mis au déſeſpoir, ne fût allé demander ſa grace à Démétrius. Ah, généreux défenſeur ! lui dit le roi en l'embraſſant, Mégare eſt votre bien, & vous ſeul l'avez priſe ; diſpoſez à votre gré de votre victoire. Ariarate courut auſſi-tôt de tous côtés, donner les ordres néceſſaires à la conſervation des habitans : mais quoi qu'il pût faire, dans une occaſion où les chefs ordinairement ne ſont pas les maîtres, la plûpart de ces malheureux furent maſſacrés.

Je ne puis vous exprimer, Seigneur, quels furent les applaudiſſemens & les acclamations qu'Ariarate reçut dans cette rencontre, non-ſeulement du roi, mais de toute l'armée. Il m'eſt encore plus impoſſible de vous dépeindre la reconnoiſſance qu'eut le prince Philippe, d'un

ſervice qui donnoit la victoire au roi, la vie à lui-même, & un butin conſidérable à toute l'armée.

Démétrius, après avoir mis une forte garniſon dans Mégare, ſe diſpoſoit à repaſſer en Aſie, & à conduire le glorieux Ariarate à ſa belle maîtreſſe; quand il reçut avis que les Rhodiens avoient enfreint le traité d'alliance qu'ils avoient fait avec le vieil Antigonus & lui. Vous ſavez, Seigneur, de quelle manière ils y portèrent atteinte, puiſque ce fut par le ſecours qu'ils donnèrent aux vaiſſeaux du roi votre père, contre l'armée navale d'Antigonus. Avant que de partir, Démétrius voulut donner à Ariarate une récompenſe proportionnée à ſes ſervices. Il aſſembla ſes chefs, & en leur préſence, il ordonna au jeune héros, de lui faire connoître ce qu'il vouloit, & de le demander: ajoutant qu'il ne pouvoit lui-même déterminer le prix qui lui étoit dû, & proteſtant de lui tout accorder ſans réſerve. Tous crurent qu'il alloit porter ſes prétentions bien haut, & ils s'attendoient qu'il exigeroit du moins les premières charges de l'armée, & des gouvernemens conſidérables. Mais ſon ambition n'en vouloit pas tant. Seigneur, dit-il au roi, je n'ai pas encore aſſez rendu de ſervices à votre Majeſté, pour oſer en attendre quelque récompenſe, & je m'en trouve déjà trop payé: mais ſi ce que j'ai fait eſt de quelque valeur à vos yeux,

je vous demanderois volontiers pour toute grace, la commiſſion d'aller porter à Troïade la nouvelle de vos victoires, & rien ne m'empêchera de me rendre à Rhodes avant vos troupes. Cette réponſe ſurprit l'aſſemblée, & l'on ne pouvoit aſſez admirer & ſa modération, & ſon amour, qui lui faiſoient enviſager la ſimple ſatisfaction de voir une maîtreſſe pour quelques jours, comme une ample récompenſe de tant de glorieuſes actions. Le roi qui étoit l'un des plus galans princes du monde, lui dit en l'embraſſant: Vous avez raiſon, généreux Ariarate. Perſonne ne peut mieux rendre compte de nos victoires, que le héros qui les a preſque toutes remportées; & il n'y a que l'amour, qui puiſſe payer d'auſſi grands ſervices que les vôtres. Mais votre déſintéreſſement ne m'acquitte pas envers vous, & je veux ſuppléer aux demandes que vous n'avez pas voulu me faire.

Démétrius s'étant retiré pour faire ſes dépêches, il adreſſa au roi ſon père, & à la reine Déidamie, des lettres pleines des louanges de mon prince; & afin qu'il revînt plus volontiers ſervir au ſiège de Rhodes, il pria la reine ſon épouſe d'y venir, & d'y amener Troïade. Le prince Philippe voulut accompagner Ariarate, de peur, dit-il, que ſa modeſtie ne lui fît ſupprimer une partie de ſa propre gloire. Je fus obligé par-là d'être de la partie; & par un uſage commun aux courtiſans, pluſieurs éblouis

de la faveur d'Ariarate, demandèrent la permiſſion de le ſuivre.

Quand il arriva à Antigonie, le vieil Antigonus ſe promenoit dans le parc, diſtant de la ville d'environ deux milles; & la reine Déidamie y étoit pareillement, avec la princeſſe Stratonice ſa fille, dont la beauté commençoit déjà à briller, & avec la charmante Troïade. Le prince Philippe, en ſaluant le roi ſon Père, lui préſenta Ariarate. Seigneur, lui dit-il, je ne puis goûter la joie que j'ai de vous revoir, ſans vous préſenter en même-temps le généreux Ariarate, parce que ſans lui, qui a ſauvé mes jours, je n'aurois pas préſentement ce bonheur. Ariarate ſe baiſſa auſſi tôt en terre, pour ſaluer le roi, & lui préſenta les lettres de Démétrius, & de ſon petit-fils. Antigonus embraſſa tendrement le prince Philippe, mais il ſe tourna vers Ariarate avec aſſez d'indifférence, & ſe contenta de recevoir les lettres qu'il lui préſentoit, ſans lui rien dire. Ce froid accueil ſurprit Ariarate, qui, quelque modeſte qu'il fût, ſentoit en lui même qu'il en méritoit un meilleur. Il n'en conjectura pourtant rien de ſiniſtre, & il s'imagina que la joie de revoir un fils, pouvoit bien avoir affoibli dans ce prince, celle qu'il auroit eue en un autre temps de le voir lui-même. Il alla de ſuite rendre ſes devoirs à la reine, conjointement avec le prince Philippe. Il lui remit en mains les lettres du roi ſon époux, & du jeune

Antigonus;

Antigonus ; & pendant qu'elle les liſoit, il s'acquitta de ſes civilités envers la princeſſe Stratonice La reine qui étoit naturellement bonne, & que les ſervices importans d'Ariarate, qu'elle apprenoit de tous côtés, animoient de reconnoiſſance, lui dit gracieuſement, en ſe tournant vers Troïade, & la lui montrant : Généreux guerrier, vous me rendez compte d'un époux & d'un fils ; & je veux vous le rendre à mon tour d'une auſſi aimable maîtreſſe. Le jeune amant prenant ces paroles pour une permiſſion de la ſaluer, s'approcha d'elle, tranſporté d'admiration & de joie. Sa paſſion s'exprima par ſon ſilence, tant il fut touché de ſa beauté & de ſa grâce : car quoiqu'il eût cru, lorſqu'il partit, que ſes traits & ſon air avoient toute leur perfection ; trois ans qui s'étoient écoulés depuis ce tems-là, y avoient ajoûté tant de charmes, qu'il en étoit de plus en plus enchanté.

Le prince Philippe s'étant arrêté quelque temps avec la reine ſa belle-ſœur, pour lui dire mille biens d'Ariarate, vint un moment après embraſſer Troïade, pendant qu'Antigonus & la reine achevoient de lire leurs lettres. Belle Troïade, lui dit-il, je vous avois promis de vous ramener Ariarate plein de gloire, & je vous ai tenu ma parole : mais je m'étois trompé en une choſe. C'eſt que je m'étois engagé à vous conſerver ce précieux dépôt ; & c'eſt lui-même qui m'a conſervé ; je l'avois pris en ma garde,

& je me ſuis trouvé en la ſienne. Seigneur, reprit Ariarate avec ſa modeſtie ordinaire, c'eſt aux ſujets à répondre de leurs princes; & je ſuis aſſuré que la belle Troïade le penſe comme moi. Je vous avoue, Seigneur, ajouta-t-elle, en s'adreſſant au prince, que l'Aſie doit plus qu'on ne peut dire à Ariarate, puiſqu'elle lui doit le bonheur de votre conſervation; & j'y prends tant de part, que je voudrois être capable de contribuer à la reconnoiſſance que nous lui en devons tous. Il en ſera donc bien récompenſé, charmante Troïade, pourſuivit le Prince: car nous nous flattons avec lui, que vous voudrez bien nous acquitter; & ſi l'Aſie lui doit beaucoup, comme vous le dites, pour ma vie qu'il a conſervée, je vous demande cette reconnoiſſance au nom de l'Aſie. A ces mots, il s'éloigna & retourna vers la princeſſe Stratonice, pour lui laiſſer la liberté d'entretenir ce qu'il aimoit. Mais cette liberté lui fut interdite, par l'empreſſement des filles de la reine, qui entouroient Ariarate, ſous prétexte de lui demander des nouvelles de ſes campagnes, mais peut-être par malice, & par une ſecrette jalouſie contre leur compagne, dont elles envioient le bonheur.

La reine avoit lû ſes lettres avec de véritables démonſtrations de joie; & le chagrin avoit paru dans les yeux d'Antigonus. Déidamie s'approcha de lui; & lui préſentant la lettre de Démétrius: Seigneur, lui dit-elle, le roi mon époux

m'ordonne de vous demander de ſa part une grâce, & je crois ne pouvoir mieux l'obtenir, qu'en me ſervant de ſes propres paroles. Elle lui lut dans ce moment tout haut la lettre qu'elle venoit de recevoir, & que voici.

DÉMÉTRIUS

A DÉIDAMIE.

Je vous envoye, Madame, le généreux Ariarate, pour vous rendre compte de nos victoires. Mais je dois vous dire que c'eſt à lui que nous devons l'heureux ſuccès de nos armes : auſſi devez-vous le conſidérer comme un libérateur, qui a ſauvé la vie à votre fils, qui m'a mis en liberté, & qui a rendu l'une & l'autre au prince Philippe. Ma penſée eſt de le faire Vice-Roi en Gréce, perſuadé que perſonne ne peut mieux que lui nous conſerver les Provinces qui y ſont à nous, que celui qui les a ſi vaillamment reconquiſes. Je n'ai pas crû devoir diſpoſer d'une charge ſi importante, ſans l'aveu du roi mon père, auprès de qui je vous prie de la ſolliciter pour Ariarate. Et pour engager encore mieux ce fameux guerrier à venir bien-tôt nous aider à prendre Rhodes, je vous conjure, Madame, de vous y rendre avec la belle Troïade, afin de prendre part enſemble à l'honneur de nos armes, & à nos triomphes.

DÉMÉTRIUS.

On vit bien, à la manière dont Antigonus écouta cette lecture, qu'il n'en étoit pas fort

content, & ſa réponſe le confirma encore mieux : car la reine l'ayant prié de trouver bon qu'elle ſollicitât l'expédition de la grâce que Démétrius demandoit pour Ariarate, il repartit d'un air chagrin, que rien ne preſſoit, & qu'il y auroit aſſez de temps pour y penſer.

Toute la cour, qui remarqua ces paroles, & la froide réception qu'il lui fit, en fut extrêmement ſurpriſe, & je le fus davantage, parce que comme j'y prenois plus de part que les autres, je le remarquai auſſi mieux que perſonne. Ariarate n'y fit pas de réflexion ; & pendant que Déidamie liſoit la lettre, il s'entendoit louer avec une eſpèce de confuſion, qui ne lui avoit pas permis de lever les yeux ; & Troïade même étoit aſſez touchante, pour attirer tous ſes regards. D'ailleurs, il étoit tout occupé de la joie que lui avoit donnée la lecture de cette lettre, où la reine Déidamie étoit priée ſur la fin, de venir au ſiége de Rhodes, & d'y emmener Troïade : car Démétrius, pour le ſurprendre plus agréablement, ne lui en avoit voulu rien dire. Il ſe rapprocha donc de ſa chère maîtreſſe, dont il s'étoit éloigné pour recevoir les complimens de quelques-uns de ſes amis ; & la regardant avec des yeux où brilloient les tranſports d'un amour content : Il eſt donc vrai, belle Troïade, lui dit-il, que vous viendrez à la guerre avec nous ? Ah ! les Rhodiens ſont déjà vaincus ; votre vue fera leur défaite ; & ſi j'avois à me

plaindre, c'eſt que vous nous allez dérober toute la gloire de nos conquêtes. N'en ayez point de jalouſie, reprit Troïade, en ſouriant, & en le regardant d'une manière tendre; quelque gloire qu'il en revienne à mes regards, comme vous le dites, vous en ferez de moitié, & ma victoire ſera la vôtre.

Un peu après, le roi monta dans un char, pour retourner à Antigonie, où il emmena le prince ſon fils, & les princeſſes. Nous remontâmes à cheval Ariarate & moi; & ce qui vous ſurprendroit, Seigneur, ſi vous ne connoiſſiez pas les cours, c'eſt qu'au lieu que nous avions eu juſqu'alors une eſcorte aſſidue de courtiſans, plus empreſſés, ſi je l'oſe dire, à faire leur cour à ce guerrier, qu'au prince Philippe; dès qu'ils virent l'accueil déſobligeant qu'il avoit reçu, & qu'ils s'apperçurent par-là du déclin de ſa faveur, cette troupe zélée ſe diſſipa dans l'inſtant, & nous nous vîmes tous les deux ſeuls, en revenant, juſqu'à ma maiſon.

Ariarate qui n'avoit que ſa paſſion dans l'eſprit, n'y prenoit pas garde, & ce fut moi qui lui ouvris les yeux là-deſſus. Il n'en parut nullement touché, & ne me parla que du voyage que Troïade devoit faire à Rhodes, où il eſpéroit la conduire.

En effet, la reine donna ordre aux préparatifs du départ, ne pouvant trop tôt obéir aux ordres du roi, pour ſatisfaire l'impatience qu'elle avoit

de le revoir. La princeſſe Stratonice & Troïade s'y préparèrent avec la même diligence, & nos princes furent les conducteurs de l'eſcorte.

Pendant le temps que nous fûmes à Antigonie, le prince Philippe rendit tous les honneurs poſſibles à Ariarate, & lui amena ce qu'il y avoit de gens de qualité à la cour, lui donnant en leur préſence mille généreuſes marques de ſa reconnoiſſance. Mais ſon ami en reçut peu, comme je l'ai dit, d'Antigonus; & à peine le roi lui parla-t il deux fois. Je ne pouvois comprendre d'où venoit ce changement, ni comment il étoit poſſible, qu'Antigonus qui lui avoit témoigné tant d'affection dans un âge où il ne la méritoit encore que par des qualités qui n'étoient que naiſſantes, le privât de ſa bienveillance, après s'en être rendu ſi digne par des ſervices eſſentiels. J'en fus éclairci le jour même de notre départ.

Antigonus m'ayant envoyé chercher, s'enferma avec moi dans ſon cabinet. Ariobarzane, me dit-il, vous ſavez quelle a été ma confiance pour vous, & la bonté que j'ai eue pour Ariarate; puis qu'étant fils de mon ennemi mortel, que l'intérêt de ma couronne m'obligeoit de ſacrifier, je n'ai pas laiſſé que de ſauver ſes jours. Je l'ai fait, non-ſeulement contre toutes les raiſons de la prudence, mais auſſi contre les propres ordres du ciel. Je vous l'ai déjà dit; vous ſavez par quels ſonges les Dieux m'avertiſſent

que je laiſſois dans la perſonne d'Ariarate, un levain de troubles & de guerres, & une ſemence éternelle de rébellion. Il me ſembla une nuit entr'autres, que me promenant dans une plaine campagne, & paſſant à côté du tronc d'un gros arbre que j'avois fait abbattre, un jeune rejeton ſortoit de ſa ſouche; que l'ayant fait arracher, & prenant plaiſir à le tranſplanter parmi les arbres du jardin de ce palais, il monta en un moment preſque juſqu'au ciel, répandant ſes branches ſur une étendue prodigieuſe de pays, & étouffant tous les autres arbres de ſon ombre. Les Caldéens à qui je communiquai ce ſonge, & dont vous ſavez quelle eſt la ſcience dans ces matières, & leur expérience à deviner par-là l'avenir, me dirent que ce tronc d'arbre que j'avois vû couché par terre, ſignifioit quelque grand perſonnage que j'aurois fait mourir; & que le rejeton, dont l'ombre étouffoit tous mes arbres, vouloit dire que ſa poſtérité feroit périr la mienne. J'en trouvai dès-lors, continua-t-il, l'application plus juſte à la perſonne d'Ariarate, qu'ils ne le penſoient, ne leur en ayant jamais confié le ſecret. Il me ſemble, en effet, qu'il eſt ce jeune arbre, que j'ai tranſplanté parmi les miens, quand je l'ai dérobé à ſa propre maiſon, en le mettant dans votre famille, & auprès de mon fils, dont je vous ai confié l'éducation. Et ce qui m'embarraſſe le plus, c'eſt que toutes ces merveilles que j'entends publier de

lui, & toute cette gloire qui obſcurcit déjà preſque celle de ma maiſon, me ſemblent être un commencement des ſuites de ces funeſtes préſages. La viſion que j'eus la nuit même qui précéda ſon retour en cette ville, ne ſert encore qu'à m'y confirmer. Je paſſois par un champ, où j'avois ſemé de la limure d'or; j'y voyois une brillante moiſſon, qui rendoit le centuple. En y repaſſant, je n'y trouvai plus rien. Un inconnu qui ſe trouva-là, me dit que dans l'intervalle, Ariarate étoit venu moiſſonner mon champ, & qu'il avoit tout tranſporté dans les Royaumes de Pont & de Cappadoce, qui, comme vous le ſavez, appartenoient à ſon père. Quoique ce ſoient des ſonges, je ne vous céle point, Ariobarzane, que toutes ces choſes m'agitent l'eſprit, & me rendent tout ſuſpect de ſa part. Quoi qu'il en ſoit, il ne tient qu'à vous de ne pas me donner lieu de me repentir des bontés que j'ai eues pour lui, en ne lui découvrant point ce qu'il eſt. Car enfin je ſuis aſſez sûr des bonnes qualités de ſon cœur, pour croire qu'il me ſera fidèle, tant qu'il ſe croira mon ſujet. J'ai été bien-aiſe de vous inſtruire de ce qui fait ma peine, afin que vous ne preniez pas pour un manque de reconnoiſſance, ſi je ne fais pas pour lui, tout ce qu'il pourroit vous ſembler que je devrois faire pour ſon aggrandiſſement; & ſur-tout afin qu'attentif à l'obligation où vous êtes de gar-

der la foi à un Prince, qui tout étranger que vous êtes, vous a choiſi pour être le dépoſitaire d'un auſſi grand ſecret, vous ſachiez de plus, que les jours & la fortune d'Ariarate ſont attachés à votre ſilence.

Vous pouvez juger, Seigneur, de ma ſurpriſe à ces paroles. Après avoir cependant remercié le roi de l'honneur qu'il m'avoit fait, & qu'il me faiſoit encore, & lui avoit réitéré les proteſtations de ma fidélité, que je lui ai exactement gardée, tant qu'Ariarate a vécu, & juſqu'à ce qu'il ait ceſſé d'en faire un ſecret lui-même; je pris la liberté de lui dire ce que je crus le plus propre à guérir ſon eſprit, & à lui ôter cette créance, que je lui voyois ſi injuſtement ajoûter aux ſonges. Il eſt vrai que comme les Syriens en font un article de leur Religion, & qu'Antigonus s'y abandonnoit de ſon naturel, je n'oſai pas le trop preſſer là-deſſus. Vous faut-il, Seigneur, lui dis-je, une meilleure preuve qu'on s'eſt trompé au ſens qu'on a voulu donner à vos ſonges, que ce que vient de faire Ariarate? Loin de détruire votre maiſon, comme vous vous en croyez menacé, il a ſauvé la vie à deux princes vos enfans; il a retiré Démétrius d'entre les mains des ennemis, & il n'a pas été inutile à rétablir la gloire de vos armes en Europe. La réputation des princes vos fils ſe trouve-t-elle étouffée par ce qu'il a fait? N'y en ont-ils pas acquis une immor-

telle? & quand Ariarate s'y ſeroit encore plus ſignalé qu'il n'a fait, la gloire du ſujet rejaillit toujours ſur le prince, qui fait, par nos mains, tout ce qu'il ne peut faire par les ſiennes. S'il m'étoit donc permis, Seigneur, d'interpréter vos ſonges, je dirois que ſi cet arbre qui s'élève, comme vous dites, juſques au ciel, & qui couvre les autres de ſon ombre, déſigne Ariarate, c'eſt un préſage qu'il portera par ſa valeur votre nom au-deſſus des autres rois de la terre; & que cette moiſſon d'or, eſt celle des conquêtes qu'il fera pour vous, & qu'il ajoûtera à celles de Pont & de Cappadoce. Mais après tout, permettez-moi, Seigneur, de vous repréſenter, que tous les ſonges ne ſont pas prophétiques, & que les réflexions que vous faites le jour ſur ce que vous ſavez de la naiſſance & des qualités d'Ariarate, ſont apparemment la ſource de ces images trompeuſes dont votre imagination trouble votre repos. Ariobarzane, me dit le roi, je ſais que vous faites profeſſion de douter de tout: mais il faut que votre ſcepticiſme céde à l'autorité de notre Religion; & quelque eſtime que j'aie pour Pyrrhon, nos Caldéens me paroiſſent en mériter davantage.

Il me défendit de rien découvrir de notre converſation, pas même à Démétrius. Il peut élever tant qu'il voudra, continua-t-il, la fortune d'Ariarate; & dans la vieilleſſe où je ſuis, le mal que j'en prévois, me regarde moins que

mes enfans : mais je ne me croirois pas un bon père, ſi je cachois à Démétrius les inconvéniens qui peuvent en arriver ; & il eſt bon qu'il n'élève pas trop une tour, qui peut l'écraſer un jour.

Nous partîmes quelques heures après ; la reine & les princeſſes, dans des chariots ; Philippe & Ariarate à cheval, ſuivis de l'eſcorte du monde la plus leſte. Ce voyage mériteroit une deſcription particulière. On ne vît jamais tant de gaieté qu'il en régnoit dans cette belle troupe ; & quelque ſérieux que fût naturellement Ariarate, il eût été difficile de trouver rien de plus galant. Il étoit continuellement à côté des princeſſes, les entretenant avec le dernier enjouement. Le prince Philippe étoit charmé de la joie de ſon ami. Ce n'étoit que feſtins & que bals dans tous les lieux où l'on s'arrêtoit, & cette brillante cour ſembloit moins aller à la guerre qu'à des noces.

Démétrius & le prince ſon fils vinrent au-devant, à deux journées de Rhodes. Nous trouvâmes en arrivant, la ville déjà inveſtie par mer & par terre. Le roi avoit fait préparer un quartier commode pour la reine : mais parce qu'il y avoit aux environs quantité de villages & de châteaux, d'où les ennemis venoient ſouvent donner l'alarme, juſques à notre camp, & qui interrompoient la communication de nos quartiers ; il fit un corps d'armée ſéparé, pour

les prendre, & il y envoya Ariarate. Vous jugez par-là, Seigneur, que ce roi n'avoit pas l'appréhenſion de ſon père; & la charge qu'il avoit demandée pour mon prince, en étoit une preuve. Mais comme il avoit pour Antigonus un reſpect & une déférence extraordinaire, il craignit de l'offenſer en inſiſtant davantage ſur une gratification qu'il avoit déſaprouvée, & il ſe réſerva à lui faire d'autres grâces, ſelon que l'occaſion s'en préſenteroit.

Ariarate s'acquitta de ſa commiſſion au-delà de tout ce que l'on en pouvoit attendre. Il chaſſa les ennemis de tous les poſtes où ils s'étoient logés, & rendit les environs de Rhodes auſſi libres à notre Armée, que ſi l'on eut été dans une pleine paix.

Rien ne fut plus agréable que les commencemens de ce ſiège. Comme la cour de Démétrius étoit des plus galantes, & que le roi l'étoit lui-même au dernier point; Déidamie ayant amené à ſa ſuite une infinité de belles perſonſonnes, ce n'étoit que feſtins, que danſes, & que parties de plaiſirs. On voyoit tous les jours le guerrier aller au bal au ſortir de la tranchée: mais le plaiſir n'endormoit perſonne, & n'en faiſoit manquer aucun à ſon devoir. Loin d'amollir le cœur, comme il n'arrive que trop ſouvent, il ſembloit exciter le courage des moins intrépides; & comme rien ne touche plus le cœur des belles, que les actions de valeur, c'é-

toit à qui mériteroit par quelque bel exploit la louange des dames, & l'eſtime d'une maîtreſſe. Voici néanmoins un incident qui troubla toute cette joie.

Dès le commencement du ſiège, les Rhodiens avoient envoyé vers Séleucus, roi de la baſſe Syrie, pour faire avec lui un traité d'alliance, & l'obliger à mettre une armée ſur pied, afin de faire diverſion de nos forces. Séleucus leur tint parole; & dans le temps que nous pouſſions le ſiège avec ſuccès, nous apprîmes qu'il étoit venu fondre dans la Carie, avec une puiſſante armée, qui avoit débarqué au port d'Halicarnaſſe, & que la ville étoit déjà inveſtie. Par un contre-temps fatal, on en avoit diminué la garniſon, pour employer ces troupes au ſiège de Rhodes, & de plus, le gouverneur y avoit été tué. Démétrius ayant deſſein d'y envoyer du ſecours, propoſa d'en donner la conduite à Alcime, qui étoit le favori du vieil Antigonus, & pour lequel on avoit parlé du gouvernement de cette ville, après la mort de ſon gouverneur. Mais lui ayant demandé quel nombre d'hommes il lui falloit pour cette expédition, Alcime lui répondit que l'armée de Séleucus étant auſſi conſidérable, & cette ville, qui eſt d'un grand circuit, ne ſe trouvant alors ſoutenue que par une foible garniſon, il ne pouvoit ſe promettre d'y tenir un mois, à moins qu'on ne lui donnât

deux mille hommes. Il n'y avoit pas moyen de dégarnir ſi conſidérablement l'armée, ſans la rendre incapable de pourſuivre le ſiège; & Démétrius n'en voulut rien faire, ſans en prendre l'avis d'Ariarate. Ce jeune héros, qui crut avec raiſon, qu'une trop grande modeſtie pouvoit nuire en cette rencontre aux affaires de ſon roi, lui dit franchement, que s'il ne craignoit point d'offenſer Alcime, il ſe faiſoit fort de tenir trois mois dans Halicarnaſſe, pourvû qu'on lui donnât ſeulement cinq cens hommes, avec ce qu'on lui diſoit qu'il y avoit de garniſon & de vivres. Alcime qui en avoit demandé deux mille, fut extraordinairement piqué de l'offre d'Ariarate, & il s'imagina qu'il ne s'en étoit ainſi vanté, que pour lui faire inſulte. Il dit au roi, que s'il ne s'agiſſoit que de périr pour ſon ſervice, il avoit autant de cœur qu'Ariarate pour le faire: mais qu'il n'étoit pas queſtion de ruiner les affaires par des bravades, & qu'il falloit entreprendre les choſes avec quelque eſpérance de ſuccès. Ariarate repartit, qu'on verroit par l'événement, s'il s'en mêloit, qu'il ne prétendoit point y employer les bravades, & ils eurent quelque différend là-deſſus, que le vieil Antigonus, qui s'étoit rendu au ſiège, accorda en cette ſorte. Comme ſa jalouſie contre Ariarate augmentoit tous les jours, à meſure que ce guerrier croiſſoit en réputation & en gloire, il eut de la joie de le ha-

ſarder dans une occaſion où il ne doutoit point qu'il ne périt ; & pour mettre en même temps à couvert l'honneur d'Alcime qu'il protégeoit hautement, il diſpoſa en faveur d'Ariarate du gouvernement d'Halicarnaſſe, qu'il avoit réſolu de donner à l'autre, mais qu'il regardoit alors comme une choſe perdue, & il en donna à l'heure même un autre beaucoup plus conſidérable à ſon favori.

Mon prince partit avec ſes cinq cens hommes, & marcha avec tant de diligence, qu'il arriva en très-peu de temps à une demie journée d'Halicarnaſſe.

La nuit, qu'il avoit deſtinée à l'exécution de ſon deſſein, étant venue, les aſſiégés qu'il avoit fait avertir de ſon projet, ne manquèrent pas de faire une ſortie. Ariarate attaquant les ennemis en même-temps, combattit avec tant de valeur & de ſuccès, qu'après avoir enlevé ce quartier, il ſe jeta dans la ville, ſans avoir perdu plus de vingt hommes, quoiqu'il en eût mis à bas quatre cens au moins. A peine donna-t-il à Séleucus le temps de ſe reconnoître. Il fit dès le lendemain, une nouvelle ſortie ſur le quartier du vaillant Prince Antiochus ſon fils; força ſes retranchemens, tua cinq cens hommes, le bleſſa lui-même ; & après une heure de combat, il ſe retira dans la ville, ſans trouver que fort peu des ſiens à redire. Il ſortit encore la nuit ſuivante avec un bonheur égal, hors qu'à

celle-là, il reçut quelques bleſſures, mais légères; & pendant quatre ou cinq jours de ſuite, il n'y en eut pas un qu'il ne rendit remarquable par quelque grand exploit.

La vigilance & la valeur de ce nouvel ennemi, étonna les aſſiégeans. Séleucus leur dit, pour les raſſurer, qu'Ariarate s'affoibliſſoit lui-même par tant de combats, & qu'il leur alloit épargner la peine de l'attaquer & de le vaincre. Mais il changea bien de langage, quand il s'apperçut que ce prince ſe retiroit toujours preſqu'avec autant de troupes, que quand il étoit ſorti; & que les ſiennes au contraire ſe trouvoient diminuées depuis ce temps là de près de trois mille hommes, ſans que parmi les nôtres, on en comptât plus de cent perdus. Il falloit qu'il ſe tînt à toute heure ſur ſes gardes. Il n'arrivoit pas le moindre déſordre dans ſon camp, qu'Ariarate n'y fût auſſi tôt pour en profiter; & il prenoit ſi ſouvent les armes, que Séleucus ne pouvant s'imaginer qu'il eût le temps de dormir & de manger, diſoit à ſes amis, qu'il avoit affaire à un homme que le combat faiſoit vivre.

Au bout d'un mois, l'ennemi ſe vit obligé de lever le ſiège; & comme ſi la proſpérité des armes d'Antigonus eût été entre les mains d'Ariarate, Démétrius fut dans le même-temps contraint de lever celui de Rhodes. Le croiriez-vous, Seigneur? Antigonus avoit une jalouſie

louſie ſi cruelle de l'élévation de mon prince, & tant de dépit de voir que la fortune prît comme plaiſir de faire tourner à ſa gloire tous les deſſeins qu'il formoit pour l'abaiſſer & pour le perdre, qu'il conſidéra ſa victoire comme un déſavantage, & qu'il ſe fût conſolé de la perte d'Halicarnaſſe, pourvû qu'Ariarate y eût été enveloppé. Alcime d'un autre coté, conçut une envie mortelle contre ce jeune héros, de voir qu'il eût réuſſi avec cinq cens hommes, dans une entrepriſe dont il n'avoit oſé ſe charger qu'avec deux mille ; lui qui étoit un ancien capitaine; qui ſe piquoit d'être le brave de l'armée ; & qui pour ſe diſtinguer des autres, & montrer la force de ſon corps, qui étoit en effet ſurprenante, portoit une armure du poids de ſix-vingt livres, quoique celle des plus robuſtes ne ſoit d'ordinaire que de la moitié. Il en tomba malade de déplaiſir, à une telle extrémité, qu'on le tint pour mort pendant quelque temps ; & s'il en releva, ce fut avec une animoſité furieuſe contre lui, & dans une diſpoſition plus forte qu'auparavant, de ne rien oublier pour le détruire. Auſſi allez-vous voir, Seigneur, qu'à meſure que la fortune travailloit à l'établiſſement de la gloire d'Ariarate, elle ſembloit entreprendre la ruine de ſon amour, & de ſa vie.

Du moment que Séleucus ſe fut retiré d'Halicarnaſſe, Ariarate envoya rendre compte à Dé-

metrius de la levée du ſiége, ne voulant pas abandonner la place, ſans en avoir ſes ordres, de peur que l'ennemi qui n'étoit pas encore loin, ne prit avantage de ſon abſence. Comme il n'avoit alors d'autre occupation que de penſer à Troïade, il ſortoit quelquefois de la ville pour aller ſe promener dans de beaux jardins, qui ſont dans les fauxbourgs, & dont un entr'autres, étoit l'ouvrage de la célébre Artémiſe, reine de Carie. Là il ſe plaiſoit à être ſeul, pour s'entretenir de ſon amour avec plus de liberté.

Un jour qu'il y étoit dans une douce réverie, après s'être long-temps promené dans le jardin de cette illuſtre veuve du roi Mauſole, il ouvrit une des portes du parc, qui donne ſur la campagne. A peine y fut-il entré, qu'il apperçut dans le grand chemin qui étoit proche, un inconnu à cheval, qui emmenoit une femme en croupe; & la conſidérant à meſure qu'ils approchoient, il la reconnut pour Troïade. Il ne m'eſt pas poſſible, Seigneur, de vous marquer quel fut ſon étonnement. Rien en effet n'étoit plus ſurprenant pour lui. Il ſaute à l'inſtant dans le chemin; & ſe figurant qu'on enlevoit ſa maîtreſſe, il tire l'épée, & ſe ſaiſit de la bride du cheval. L'inconnu qui s'étoit mis en défenſe, au moment qu'il l'avoit vû venir à lui, le frappa, pour l'obliger à lâcher priſe; mais il paya ce coup bien cher: car Ariarate lui en porta un

dans le côté, qui le fit tomber ſur le ſable.

La belle Troïade avoit été ſi troublée à ſon approche, qu'elle s'y étoit déjà laiſſé aller la première, ſa frayeur l'ayant empêchée de le reconnoître. Il courut à elle, pour la relever; & ſi elle fut ſurpriſe, quand le conſidérant de plus près, elle vit que c'étoit Ariarate, il ne le fut pas moins, lorſque cette princeſſe ayant vu l'homme qu'il venoit de bleſſer, mourant à côté d'elle: Ah, Ariarate! s'écria-t-elle, qu'avez-vous fait? & que l'embraſſant tendrement, elle fit entendre par ſes plaintes, que c'étoit ſon père. Cet homme, dont la bleſſure étoit en effet mortelle, fut quelque temps étendu ſans remuer, jetant ſeulement de triſtes regards, tantôt ſur Ariarate, tantôt ſur la princeſſe, qui étoit toute en pleurs. Après avoir pouſſé quelques ſoupirs, voyant qu'il étoit près de rendre le dernier: O juſtes Dieux! s'écria-t-il, que vous récompenſez bien la lenteur de votre vengeance par la cruauté du ſupplice! A ces mots, repouſſant les careſſes de l'affligée Troïade: Ah, ma princeſſe, lui dit-il, ne profanez pas vos ſoins pour un miſérable, qui ne mérite que votre indignation. Les Dieux me puniſſent juſtement; & je ſuis encore trop heureux qu'ils me donnent le temps de me repentir. Je ne ſuis point votre père, comme vous le croyez; je ſuis un traître, qui s'étant autrefois laiſſé ſuborner par Néoptolemus, vous dérobai à la reine d'Epire

votre mère & ma ſouveraine, lorſqu'elle étoit chez les Moloſſiens. Je vous mis entre les mains de ma femme, qui vous fit paſſer pour ſa fille. Vous êtes fille d'Æacide, ſœur du grand roi Pyrrhus & de Déidamie; & je ne vous dis rien qui ne ſoit peut-être maintenant connu à toute l'Epire, où je me préparois de vous remener. Il s'arrêta-là, près d'expirer : puis ayant pouſſé deux ou trois longs ſoupirs, il ſe fit effort pour pourſuivre : Mais puiſque les Dieux, reprit-il, ne me le permettent pas, j'oſe, quoiqu'indigne, vous demander une grâce. Ma femme vous a toujours plus aimée que ſa fille propre. Elle eſt priſonnière, & c'eſt.... La mort en ce moment lui coupa la parole.

Cette déclaration étoit une énigme pour Ariarate & pour Troïade. Tout ce qu'ils y pouvoient comprendre, c'eſt qu'elle étoit fille d'un grand Roi; & Ariarate qui avoit jugé dès long-temps, que tant de qualités éminentes ne pouvoient ſans miracle ſe trouver dans une perſonne d'une naiſſance commune, n'avoit pas de peine à ſe perſuader une choſe qu'il s'étoit déjà dite cent fois à lui-même. Troïade non plus ne pouvoit pas en douter : Car à quoi bon cet homme, qu'elle croyoit ſon père, qui l'avoit toujours élevée dans cette qualité paternelle, & qui l'avoit miſe comme ſa fille, auprès de la reine Déidamie; par quel intérêt, dis-je, ſeroit-il venu exprès d'Epire, pour l'abuſer par une fable

qui n'auroit pas eu de fondement ? On auroit pû douter de ſon témoignage en un autre état que le ſien : mais c'eſt en mourant, & dans un ſentiment de repentir, qu'il le dit. D'ailleurs n'avoit-il pas ajouté, que c'étoit une choſe connue préſentement à toute l'Epire ? Il ne prétendoit donc pas qu'on s'en rapportât à ſon ſeul témoignage. Quelque obſcurité qui parût dans cette aventure, ils ne pouvoient l'un & l'autre refuſer leur créance à cette révélation.

Dans le premier mouvement, Ariarate, plus ſenſible à la gloire de Troïade, qu'à ſon intérêt propre, eut une joie incroyable d'une nouvelle ſi avantageuſe à ſa maîtreſſe. Mais ſa raiſon lui ouvrant les yeux enſuite ſur l'obſtacle que cet éclairciſſement alloit cauſer à ſon amour, par la diſproportion de leur naiſſance ; cette affligeante penſée l'accabla. Il penſa mille fois mourir de douleur, dans les premiers ſentimens d'une réflexion ſi funeſte à ſes eſpérances ; & le peu d'apparence qu'il voyoit alors de conſerver pour une grande princeſſe, les prétentions qu'il avoit eues ſur une des filles d'honneur de la reine, lui laiſſoit à peine la hardieſſe & la force de lever les yeux ſur elle. Ainſi Ariarate ne ſentit que de grandes paſſions ; & comme ſa joie avoit d'abord été infinie, la triſteſſe qui lui ſuccéda, le fut de même. Troïade n'eut aucune de ces agitations ; & le changement de ſon état n'étant pas capable d'altérer ſa modération, elle inter-

rompit le ſilence la première. Que penſez-vous de cette aventure, lui dit-elle? Ne vous ſemble-t-il pas, comme à moi, que ce ſoit un ſonge, où les Dieux prennent plaiſir à ſe jouer de la fortune & de la créance des hommes? Ah, ma princeſſe! reprit Ariarate, vous n'avez guères à vous plaindre des Dieux, puiſqu'ils vous rendent enfin, par juſtice, tout ce que la malice des hommes vous avoit ôté. Mais puis-je me conſoler de leur cruauté, quand ils m'enlévent tout-à-coup ce qu'ils m'avoient promis de bonheur? quand ils ſemblent ne m'avoir élevé à de ſi flatteuſes eſpérances, que pour me laiſſer la honte & le déſeſpoir de les avoir ſi injuſtement conçues? Cependant, Madame, j'ai bien mauvaiſe grâce de murmurer de mon malheur, quand je ne dois être occupé qu'à les remercier de ce qu'ils font pour vous! Vos intérêts me doivent être plus chers que les miens, & il n'eſt pas juſte que je me plaigne, puiſque ce n'eſt qu'à la gloire de ma princeſſe, qu'ils me ſacrifient. Ces paroles étoient accompagnées de ſanglots & de larmes, & Troïade ne pouvoit y refuſer les ſiennes. Mais après l'avoir laiſſé parler, elle reprit ainſi la parole: O Ariarate! ſavons-nous bien qui de nous deux a le plus ſujet de ſe plaindre? & ſi la fortune ne ſe joue point ici de vous ou de moi? Elle me flatte d'une haute eſpérance, mais bien peu certaine, puiſqu'elle n'a encore pour fondement que la parole d'un

homme, qui s'ôte lui-même toute créance, par le crime qu'il déclare avoir commis. En s'exprimant ainſi; elle regardoit ce coupable, non pas avec l'indignation que méritoit ſa trahiſon, mais avec pitié, & même avec des reſtes de reſpect & de tendreſſe pour cette qualité de père, qu'il avoit ſi criminellement uſurpée. Hélas! interrompit Ariarate, je le veux croire, belle Troïade, que mon malheur n'eſt peut-être pas encore tout à fait confirmé: mais enfin mon bonheur, d'aſſuré que je le croyois, eſt devenu bien douteux, & il n'en faut pas davantage pour me faire mourir le plus malheureux de tous les hommes.

La princeſſe lui déclara, que quelque changement qui arrivât à ſa fortune, elle ne perdroit jamais rien de l'eſtime qu'elle avoit pour lui; & elle l'en aſſura avec tant de bonté, qu'Ariarate tranſporté de reconnoiſſance & d'amour, ne put s'empêcher de lui baiſer la main.

Il la conduiſit enſuite à Halicarnaſſe, où elle lui raconta comment cet homme, qui étoit le même qui l'avoit nourrie & élevée en Epire, & qu'elle avoit toujours regardé comme ſon père, étant venu la chercher à Antigonie, & de-là au ſiége de Rhodes, lui avoit dit en ſecret, qu'il avoit ordre de la remener en Epire, pour un ſujet qu'il ne lui pouvoit pas dire dans le moment; & qu'il alloit de ſa vie de l'emmener avec lui. Que dans ce deſſein, il avoit de-

mandé le congé de ſa fille à la reine, laquelle lui ayant repréſenté les engagemens où elle étoit avec Ariarate; les avantages d'un ſi grand établiſſement, & que c'étoit en ruiner la fortune; la lui avoit enfin refuſée, juſques à ce qu'elle eût eû des nouvelles de ſon amant: mais que cet homme craignant les délais, s'étoit ſervi de l'autorité paternelle, pour lui commander de le ſuivre dès la nuit même, ſans en rien dire à perſonne. Qu'elle n'avoit pas crû ſe pouvoir légitimement diſpenſer d'obéir à un père, & dans une choſe où il marquoit qu'il y alloit de ſa vie: Qu'elle avoit elle-même favoriſé ſon enlévement, & qu'ils tâchoient de gagner la mer avec le plus de diligence qu'il leur étoit poſſible, quand la fortune ayant heureuſement fait trouver Ariarate ſur leur chemin, les avoit ainſi arrêtés.

Elle en étoit encore ſur ce récit, lorſqu'il arriva un courier du prince Philippe, qui avertiſſoit Ariarate de l'enlévement de ſa maîtreſſe; & un autre de Démétrius, qui lui apportoit les mêmes nouvelles, avec celles de la paix qu'on avoit été obligé de faire avec les Rhodiens. Il apprit par les mêmes lettres, qu'il y avoit déjà quelque temps que le vieil Antigonus s'en étoit retourné à Antigonie; & que Démétrius qui ſe préparoit à s'y rendre, avoit réſolu, ſi Séleucus ne retiroit ſes troupes, comme les Rhodiens l'avoient promis par leur traité de paix,

& ne rendoit pareillement les places de la Carie, de laiſſer le commandement de l'armée qui avoit ſervi au ſiége de Rhodes, à mon jeune prince, pour forcer ce roi à les reſtituer. Mais les Rhodiens donnèrent ſi bon ordre à l'exécution de tous les articles du traité, qu'Ariarate, ſelon ſes vœux, eut la liberté de remener ſa belle maîtreſſe à Antigonie.

Cependant, ſon enlévement y avoit fait grand bruit, encore qu'il ſe fût fait au camp devant Rhodes. Quoique celui qui étoit venu la chercher, paſsât pour ſon père, la reine Déidamie, qui avoit pris une extrême amitié pour cette aimable fille, la lui avoit refuſée, mais d'une manière qui devoit le contenter, puiſque ce n'avoit été qu'en lui témoignant qu'elle le vouloit décharger du ſoin de la marier; & qu'elle y avoit même avantageuſement pourvû, par le choix qu'elle avoit fait d'Ariarate.

Le prince Philippe, paſſionné d'ailleurs pour les intérêts de ſon ami comme pour les ſiens propres, avoit déclaré hautement à ce prétendu père, qu'il ne ſouffriroit point qu'il emmenât ſa fille en l'abſence d'Ariarate, pour lequel ſon amitié l'obligeoit de veiller exactement: enſorte qu'on avoit été fort étonné de l'obſtination de cet homme; & plus encore lorſqu'on ſût qu'il l'avoit ſecrettement enlevée. Mais ce qui avoit cauſé le plus d'éclat, c'eſt que quelques amis & compatriotes de cet homme, qui étoient au

ſervice de Déidamie, lui ayant fait en particulier des remontrances ſur ſon caprice, qui faiſoit perdre à ſa fille un établiſſement que la faveur, le mérite & les charges rendoient ſi conſidérable en l'alliance d'Ariarate, il n'avoit pû s'empêcher de leur dire, qu'il étoit aſſûré de plus grands partis pour elle, & que ſa fille étoit plus que l'on ne penſoit. Le bruit étoit même (& je ne ſais ſi c'étoit parce qu'on ajoute toujours volontiers à ces ſortes de rapports, ou qu'effectivement il en eût dit quelque choſe,) qu'il avoit fait entendre qu'il n'étoit pas ſon père, & qu'elle étoit de ſang royal; & ce bruit étoit fort commun à la cour, quand l'on fut par les gens que Philippe avoit envoyés après, comment elle avoit été arrêtée par Ariarate, & plus encore, quand Ariarate la ramena dans Antigonie, où il trouva Démétrius de retour. Ce bruit ajouté à ce qu'il avoit ſu par la confeſſion de cet homme mourant, renouvela étrangement ſes alarmes. Il voyoit bien, que ſi Troïade étoit ce qu'on en diſoit, & ce qu'il en avoit appris, la diſproportion de leurs conditions fermoit le chemin à toutes ſes eſpérances; & quelque bonne opinion que ſes actions & ſa faveur duſſent lui donner de lui-même, il ne ſe jugeoit pas d'un rang à épouſer la ſœur de Déidamie, ni à être le beau-frère de deux rois.

D'un autre côté, le parfait amour qu'il avoit pour elle, lui reprochoit comme un crime,

ce déplaiſir & cette appréhenſion ſecrette qu'il ſentoit pour l'élévation & la gloire de ſa princeſſe ; & ſon cœur étoit étrangement combattu, pour ſavoir s'il étoit du devoir de ſon amour, ou de taire, ou de publier ce qu'il en avoit appris. Quant à la princeſſe, elle étoit bien perſuadée que cet homme n'étoit pas ſon père, l'ayant ingénuement confeſſé lui-même en mourant : mais pour le reſte de ſa naiſſance, il lui étoit fort ſuſpect. Sa haute vertu le lui faiſoit même preſque tenir pour indifférent ; la tranquillité d'une condition honnête & médiocre, lui paroiſſant égale, & préférable même au faſte des couronnes. Je puis dire encore, que la conſtance & la généroſité de ſon amour pour Ariarate, lui faiſoient craindre toute ſorte de nouveauté. Ainſi elle avoit ſimplement redit que cet homme n'étoit pas ſon père, ſans parler du reſte ; & pourvû qu'Ariarate n'en voulût rien divulguer, elle étoit diſpoſée à n'en jamais rien dire elle-même. Mais plus elle avoit de modeſtie à le ſupprimer, plus Ariarate balançoit ſur ce qui étoit de ſon devoir. Il conſidéroit, que c'étoit préférer ſes intérêts à ceux de Troïade, que de taire une choſe, qui, quoiqu'elle ne ſuffît pas pour lui donner le rang & la qualité de princeſſe, pouvoit au moins ſervir de quelque ouverture à la découverte d'une vérité qui lui étoit ſi glorieuſe. Il voyoit auſſi, que c'étoit ſe l'arracher à lui-même, & ſe procurer des

obſtacles, ſur des fondemens peut-être incertains & mal aſſurés, dont l'événement lui produiroit beaucoup de mal, & peu d'avantage pour Troïade. Il penſoit après tout, que quand il ſeroit marié, il feroit avec bien plus de ſûreté ce glorieux éclairciſſement. Après de longues irréſolutions, il ſe trouva enfin dans l'impoſſibilité de ſe déterminer de lui même, & il ne ſe voulut réſoudre que par le conſeil de Troïade, & par le mien. Mais nous l'embarraſſâmes encore. Car l'avis de la princeſſe fut qu'il laiſsât au temps, à la fortune & aux Dieux, le ſoin d'une choſe qu'ils avoient eux ſeuls commencée; & pour moi, qui euſſe été bien-aiſe que cette vérité ſe fût éclaircie pour la gloire de tous les deux, je voulois qu'il déclarât ce qu'il en ſavoit. Car, diſois-je en moi-même, ſi Troïade ſe trouve digne de mon prince, elle l'aime aſſez pour achever ce qui a été commencé, ſon mérite & ſa valeur l'ayant mis en un rang, qui ſupplée en quelque ſorte à l'obſcurité que la politique d'Antigonus met à ſa naiſſance. Si elle ne ſe trouve pas ce que l'on dit, le temps qu'il faudra pour s'en éclaircir, reculera pour le moins d'autant le tort qu'on veut faire au ſang du grand Euméne, en le profanant par une alliance inégale. Ainſi nous le tenions encore tous deux en ſuſpens: mais la balance n'étoit pas égale, puiſque Troïade étoit d'un côté. Auſſi le ſentiment de cette généreuſe princeſſe

étoit-il bien plus conforme aux deſirs & à l'amour d'Ariarate. C'eſt pourquoi, du moment qu'il fut guéri, il travailla ſans diſcontinuation, par l'aveu de Troïade, à l'exécution du traité de leur mariage, qui, comme je vous ai dit tantôt, étoit fait il y avoit près de quatre ans. Mais il trouva l'eſprit du vieil Antigonus bien changé à ce ſujet.

Ce prince politique, qui n'avoit donné la vie au fils de ſon ennemi, que ſous la condition de lui laiſſer ignorer éternellement ſa naiſſance, & qui n'avoit projeté ſon mariage, que pour fixer ſa fortune dans la médiocrité où il avoit réſolu de la tenir, n'eut pas plutôt appris le bruit qui couroit touchant Troïade, ſur-tout enſuite du fameux exploit de la levée du ſiége d'Halicarnaſſe, qu'il commença de vouloir empêcher cette alliance; & quoiqu'il ne crût pas devoir tout à fait la rompre ſur un bruit encore incertain, il crut cependant qu'il étoit à propos de la reculer, juſqu'à ce que ce bruit fût un peu mieux éclairci. Mais Démétrius qui aimoit infiniment mon prince; qui avoit été mille fois témoin de ſes ſervices & de ſa valeur; qui lui devoit la vie de ſon frère & de ſon fils, avec ſa propre liberté, & qui d'ailleurs n'avoit pas de vénération pour les ſonges de ſon père, n'avoit pas crû que de ſi foibles raiſons duſſent empêcher ſa reconnoiſſance. Il s'employa donc de ſon mieux pour achever la récompenſe de ce

jeune guerrier, par la ſatisfaction que demandoit ſon amour. Le jeune Antigonus en fit de même; & ſur-tout, le prince Philippe s'en entremit avec tant d'empreſſement & de ſuccès, qu'il aida plus que perſonne à ſurmonter les ſcrupules de ſon ayeul, & à le diſpoſer à ce mariage. Enfin, Seigneur, Antigonus s'y réſolut, à la ſollicitation de toute la famille royale; & la ſolennité s'en prépara tout autrement que ne ſembloit mériter la condition de deux particuliers: car je puis dire, que la cérémonie ſe reſſentoit en quelque ſorte de la réalité de leur fortune. Le prince Philippe, pour faire galamment l'honneur de la fête, prépara une danſe, dont il voulut être, avec la plupart des jeunes ſeigneurs; & la joie de nos amans ſembloit devoir être d'autant plus pleine, qu'à la réſerve d'Alcime, ils voyoient toute la Cour y prendre part.

La veille du jour qui devoit être celui des épouſailles, le ballet ſe répéta dans la ſalle d'un grand pavillon bâti au parc des lions. ce parc joint les murs d'Antigonie, & on le nomme ainſi, parce que le roi y faiſoit nourrir de ces animaux qu'on y renfermoit. Après la répétition, chacun s'étant diviſé ſuivant ſon inclination, Ariarate & ſa belle maîtreſſe ſe trouvèrent ſeuls à ſe promener dans une des allées du parc, ſuivis ſeulement de deux filles, qui alloient après Troïade. Leur entretien étoit ac-

compagné de toute cette joie que vous pouvez vous figurer dans l'eſprit de deux jeunes perſonnes également aimables, & qui s'aimant au-delà de toute imagination, ne voyoient plus que l'intervalle de quelques momens, oppoſé à l'heureuſe union qui devoit faire leur bonheur. Mais cette joie fut troublée par deux flèches, dont l'une paſſant à trois doigts près de mon prince, alla percer le côté de Troïade, qui étoit un peu plus avancée. Elle fit un grand cri, & fut contrainte de ſe laiſſer aller par terre.

Que penſez-vous, Seigneur, que devint Ariarate à ce funeſte accident? Il s'écria, il demeura muet, il penſa tomber ſans vie auprès d'elle; & ſi la mort n'entra pas tout-à-fait dans ſon cœur, au moins ſe peignit-elle ſur ſon viſage. Il ſe tourna tout pâle du côté que ce trait étoit parti; & le deſir qu'il avoit tout enſemble de ſecourir ſa princeſſe, & de courir à ſa vengeance, l'empêchoit de faire ni l'un ni l'autre, lorſqu'il vit venir encore une troiſième flèche, qui étoit partie d'entre pluſieurs arbres.

Cette dernière étoit ſi mal ajuſtée, qu'elle n'eût offenſé perſonne, ſi mon prince, tout hors de lui, n'eût lui-même jeté ſon corps au devant, dans l'appréhenſion qu'il eut qu'elle n'allât bleſſer de nouveau Troïade. Il en fut donc atteint, & très-dangereuſement : mais il n'en ſentit pas le mal ſur l'heure, non plus que d'une autre qui vint enſuite s'attacher à ſa cuiſſe, après

avoir percé ſes habits. il vit bien qu'il n'y avoit pas d'apparence de s'occuper à remédier au mal de Troïade, qu'il n'eût auparavant empêché qu'on ne lui en fît davantage : de ſorte que tirant ſon épée, il courut tout furieux vers l'endroit d'où elles partoient.

On lui en tira encore quelques-unes durant ſa courſe ; mais il les évita ; & ſe lançant ſur deux hommes qu'il y apperçut, il les obligea malgré eux d'avoir recours à d'autres armes. Ils mirent l'épée à la main ; & pour venir à bout de lui plus aiſément, ils ſe ſéparèrent, & l'attaquèrent de deux différens côtés, Mon vaillant fils ne leur laiſſa pas un long tems à ſe ſervir de l'avantage qu'ils avoient d'être deux contre un ſeul. Il abattit celui qui lui faiſoit tête, au moment que l'autre alloit le prendre par derrière ; & tournant auſſi-tôt viſage, il lui fit bien voir que c'étoit en vain qu'un ſeul homme vouloit réſiſter à Ariarate. Il le perça de deux coups d'épée, ſans en avoir reçu aucun ; & il étoit prêt à redoubler, lorſque ce traître ſe jetant à genoux : Ah, Seigneur ! lui cria-t-il, donnez-moi la vie, & je m'engage en récompenſe à vous donner un avis qui intéreſſe la vôtre. Ariarate étoit ſi animé, par le danger que couroit ſa princeſſe, que peut-être lui eût-il refuſé cette grace, qu'il n'avoit jamais déniée à perſonne, s'il n'eût eſpéré qu'elle pourroit ſervir à découvrir quelque choſe d'important pour

le

le ſalut de Troïade. Il la lui accorda donc, & commanda de lui dire ce qu'il ſavoit. Seigneur, lui répondit cet homme, Alcime nous avoit gagnés, & nous ne ſommes que les exécuteurs de ſes ordres. Il ne put achever; il perdit la parole avec la vie.

Ariarate comprit aſſez, par ce peu de mots, que cette trahiſon partoit d'Alcime : mais ſe doutant que ce perfide n'en vouloit qu'à lui, il ne s'arrêta pas là davantage, & il accourut promptement à ſa chère Troïade, qu'il trouva à demi morte entre les bras de ſes filles.

Il fut attaqué tout-à-coup d'une affliction ſi violente, que ſon cœur rappelant à ſoi toutes les forces du corps pour y réſiſter, les extrémités en devinrent comme mortes. Ses jambes n'eurent plus la force de le ſoutenir, & il tomba auprès d'elle. Il ne donnoit preſque plus de marques de vie que dans les yeux, qui reſtèrent ouverts, & comme égarés; la fortune qui le perſécutoit, n'ayant pas voulu ſans doute les fermer, parce que c'étoit encore pour lui un paſſage à la douleur. Auſſi ne lui ſervoient-ils qu'à l'augmenter. Il les tenoit fixement attachés ſur Troïade, & ſembloit vouloir attirer par-là la plus grande partie de ſon mal. Cette languiſſante princeſſe, auprès de laquelle il s'étoit laiſſé abattre, oubliant le ſien propre, pour ne penſer qu'à celui qu'elle lui donnoit (car en l'état où elle étoit, elle n'avoit pû remarquer

qu'il étoit fort bleſſé lui-même,) voulut entreprendre de le conſoler. Ce ne ſera rien, lui dit-elle, & la part que vous prenez à mon mal, eſt plus grande que le mal même. Elle ne put en dire davantage : la violence de ſa douleur l'obligea malgré elle à pouſſer des cris aigus.

Elle prêtoit ainſi ſucceſſivement ſa bouche à l'infortune d'Ariarate, & à la ſienne propre, lorſqu'enfin il recouvra l'uſage de la voix. Le mouvement lui revint, & ſes eſprits ſe répandirent par tout ſon corps : mais ils ne ſervirent pas à le rendre plus heureux; ce ne fut que pour donner une plus grande étendue à ſa triſteſſe. O ma princeſſe! s'écria-t-il, en s'approchant d'elle, quoi! vous mourez, & vous mourez entre les bras d'Ariarate! O Dieux! que me ſert d'avoir eu la force de vous venger, ſi je n'ai pas celle de vous guérir? Il accompagnoit ces paroles d'un déluge de larmes, & tâchoit en même-tems d'arrêter avec ſes mains le ſang qui ſortoit abondamment de la bleſſure de cette belle princeſſe.

Pendant qu'il lui rendoit ce triſte devoir, les deux filles qui ſuivoient la princeſſe, étoient allées chercher du ſecours. Mais comme le parc étoit grand, & que toute la compagnie étoit fort éloignée, Troïade perdit la parole avant qu'elles euſſent pû rencontrer perſonne. Bientôt après elle ferma les yeux, & Ariarate lui vit enfin pouſſer un ſoupir, qu'il crut être le dernier de

ſa vie, & qui ſembla avoir emporté l'ame de tous les deux : car ils demeurèrent l'un & l'autre ſans mouvement. Le prince revint bientôt à ſoi ; & honteux de voir encore le jour, dont Troïade ne jouiſſoit plus, il ſe leva d'auprès d'elle tout furieux ; & portant les ſignes de la mort dans ſes yeux, il tira ſon épée, prêt à s'en traverſer de part en part : mais les bleſſures qu'il avoit déjà reçues, prévinrent ſon deſſein ; & lui ôtant tout-à-coup les forces, on peut dire que ſa foibleſſe lui conſerva la vie. Il tomba cependant comme mort, & il ne revint à lui que quelques heures après, ſe trouvant dans ſa chambre, où nous l'avions fait porter.

La première choſe qu'il fit, ce fut de ſe plaindre de ce qu'on l'empêchoit de ſuivre Troïade ; & il ne faut point douter qu'il ne fût fort agréablement ſurpris, lorſqu'on lui dit qu'elle vivoit encore, & qu'on ne croyoit pas même ſa bleſſure dangereuſe.

Mais cette nouvelle lui étoit trop agréable, pour y ajouter toute ſa foi. Auſſi ſe défia-t-il que celui qui la lui apprenoit, ne lui diſoit pas la vérité ; & il lui demanda à pluſieurs repriſes, s'il ne le trompoit point ? L'autre l'aſſura que non : mais le Prince remarquant ſur ſon viſage une certaine triſteſſe, qui lui faiſoit bien deviner qu'il parloit contre ſa penſée, il déclara, que ſi cela étoit, il vouloit être porté auprès d'elle. Ceux qui avoient ſoin de ſa guériſon, lui vou-

lurent remontrer qu'il n'étoit pas en état d'être transporté ſans péril. Il ſe mit en colère contre eux; & faiſant effort pour ſe lever lui-même: Non, non, leur dit-il, qu'on ne craigne rien pour moi; la vue de Troïade me ſera plus ſalutaire que tous vos remèdes; & pourvû que je puiſſe la voir, il n'y a point de danger pour Ariarate. On le retint dans le lit malgré tout ce qu'il put dire, & l'on combattit ſon impatience par tant de raiſons, qu'il en perdit enfin une partie, & qu'il ſe contenta de cette conſolation que les malheureux ſe donnent par l'eſpérance & par les ſoupirs. Mais cette conſolation ne diminuoit guères ſes plaintes. Ainſi, diſoit-il, je perdrai donc dans les douleurs & dans les inquiétudes, ce temps que je devrois paſſer entre les bras de Troïade? & ſi près de la poſſéder, je perdrai juſqu'à la liberté de la voir!

Quinze jours s'écoulèrent avant que l'on pût aſſeoir un jugement certain ſur ſa vie, & ſans qu'il en laiſsât paſſer un ſeul qu'il ne s'enquît cent fois des nouvelles de ſa princeſſe. On lui en apprit toujours de bonnes par mon ordre, tandis qu'on le crut en danger: mais quand il fut en meilleur état, ſes gens ceſsèrent de diſſimuler; & après l'avoir préparé le mieux qu'on put à un ſi funeſte récit, ils lui dirent, ce qu'ils croyoient eux mêmes, que la princeſſe n'avoit point vécu depuis qu'il l'avoit quittée.

Tout ce que vous pouvez, Seigneur, vous

figurer de plus pitoyable, ne ſauroit bien vous repréſenter l'état où le mit un ſi rude coup. Il le toucha juſques au plus profond du cœur, & bien plus dangereuſement que s'il lui eût donné la mort; car au moins auroit-elle fini tous ſes maux.

Après cent menaces contre Alcime, il voulut tourner ſa fureur contre ſoi-même. On tâcha vainement de lui donner quelque conſolation, il ne voulut entendre perſonne; & tout le bien qu'on lui put faire, ce fut d'empêcher qu'il ne ſe fît du mal.

Pendant tout le temps de ſa maladie, les plaintes furent ſon unique occupation. Il y paſſoit les jours & les nuits; & s'il goûtoit quelque repos, ce n'étoit jamais qu'un repos interrompu par mille triſtes imaginations, & par des ſonges ſi affreux, que le ſommeil le travailloit encore plus que les veilles.

Cependant j'étois dans une affliction mortelle, de le voir en cet état; car je l'aimois véritablement comme mon fils, ſi ce n'eſt que mon affection étoit mêlée d'une eſtime & d'une vénération pour lui, qui ne conviendroient pas à un père. Mais ce qui me déſeſpéroit, étoit de voir le perfide Alcime dans Antigonie, où il ſembloit triompher de ſon crime, & du malheur d'Ariarate. Car mon prince ayant tué ces deux miſérables qu'Alcime avoit ſubornés pour l'aſſaſſiner, il ne reſtoit plus de témoins de ſa lâcheté; & lui-même s'en défendant avec ef-

fronterie, il avoit l'impudence de dire, que cette accuſation ne lui étoit ſuſcitée par Ariarate, que par une ſuppoſition, & en haine du différend qu'ils avoient eu enſemble au ſujet d'Halicarnaſſe. Antigonus favoriſoit ces bruits; & la jalouſie que lui avoit donnée la gloire de mon prince, l'avoit tellement aveuglé, que je ne ſais s'il n'en étoit pas perſuadé. Il lui étoit cependant bien aiſé de s'en déſabuſer, pour peu qu'il eût voulu ouvrir les yeux: car ces deux aſſaſſins n'avoient pas apparemment fait cette entrepriſe de leur chef; il falloit qu'ils euſſent été ſubornés par quelqu'un; & on ne comptoit qu'Alcime pour le ſeul ennemi d'Ariarate.

Celui-ci demeura encore au lit quelques ſemaines, que je paſſai preſque entières auprès de lui. Mais à peine ſe ſentit-il aſſez de force pour ſortir de la chambre, qu'il ſe déroba de tous ſes gens, & s'en alla au tombeau où il avoit appris que ſa princeſſe avoit été miſe.

Antigonus avoit fait bâtir ce monument dans le parc des lions, & il ne devoit ſervir qu'à la famille Royale. Il y avoit cependant de petites chambres particulières, qu'il avoit deſtinées pour les perſonnes dont il voudroit honorer la mémoire; & il avoit voulu que l'urne de Troïade y fût placée, pour témoigner que ſa vertu lui avoit procuré cet honneur. Il étoit fait ſur le modéle de celui du roi Mauſole; & ſi Séleucus ne l'avoit détruit depuis quelques an-

nées, avec Antigonie, il pourroit aujourd'hui diſputer à l'autre, la gloire d'être une des merveilles du monde.

Il n'eſt pas à propos que je m'arrête à vous en faire la deſcription. Je vous dirai ſeulement, Seigneur, qu'on ne voit point de temple auſſi ſuperbe qu'étoit cet ouvrage, & que les morts qu'on y mettoit, avoient dans Antigonie une plus belle demeure que les Dieux. Ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt que cette magnificence, qui a coutume de rendre les autres ouvrages plus agréables, ne ſervoit qu'à donner à celui-ci un air plus lugubre; & que l'art en avoit fait les beautés ſi triſtes, qu'elles faiſoient juger, que tout pompeux qu'il étoit, il n'étoit deſtiné qu'à de funébres uſages.

Ce fut-là que le déſolé Ariarate alla pour mouiller de ſes pleurs les cendres de ſa princeſſe, en attendant qu'il les arrosât de ſon ſang; & ce fut-là qu'impatient de ſe rejoindre à elle, il voulut lui aller jurer de la ſuivre, auſſi-tôt qu'il l'auroit vengée.

Il jeta mille ſoupirs d'auſſi loin qu'il apperçut ce funeſte lieu; & ſa douleur redoublant par ce triſte objet, lui couvrit en un moment le viſage de larmes. O Troïade! s'écria-t-il, pouſſant plus de ſoupirs que de paroles, ô Troïade! c'étoit donc là ſeulement que nous devions être unis? & toute la récompenſe de notre amour ſera donc d'avoir un même tombeau? Mais

hélas! que ſais-je encore, ſi mon infortune me donnera ce triſte bonheur, & ſi Antigonus aura autant de bonté pour nous rejoindre après notre mort, qu'il en témoignoit depuis peu à nous unir durant notre vie?

Plein de ces funeſtes penſées, il entra dans ce ſépulcre, & fut fort ſurpris d'y trouver une femme en deshabillé, étendue par terre. Son viſage pâle & défait, témoignoit qu'elle étoit morte; & cette triſte vue lui rendant le ſouvenir qu'il avoit de Troïade encore plus ſenſible, tira de nouvelles larmes de ſes yeux. Mais jugez, Seigneur, quel fut ſon étonnement, lors qu'après s'être un peu attaché à la regarder, il reconnut que c'étoit Troïade elle-même.

O Dieux! qu'il fut touché à cette vue! Un friſſonnement le ſaiſit depuis la tête juſqu'aux pieds; il fit un grand cri; il ſe retira en arrière; il ſe jeta près d'elle tout hors de ſoi; & collant ſa bouche ſur la ſienne, il y demeura immobile, & dans un état preſque pareil au ſien. Hélas! qu'il ſe fût trouvé heureux, s'il eût été tout à fait ſemblable! Il n'y a point de maux comparables à ceux qu'il reſſentit pendant un demi quart d'heure. Ses yeux avoient beau verſer des larmes, elles n'épuiſoient point ſa douleur; ſon cœur avoit beau pouſſer des ſanglots, il n'en étoit pas plus déchargé. Ils ſortoient avec tant d'abondance, qu'ils s'étoient rendus maîtres de ſa

bouche, qu'ils tenoient ouverte : encore ce paſſage pouvoit-il à peine ſuffire pour les empêcher de le ſuffoquer.

Ils n'euſſent fait que ſeconder ſon intention, s'ils euſſent produit cet effet funeſte, car il ne ſouhaitoit rien plus ardemment que de mourir ; ſi toutefois l'on peut dire qu'il fût aſſez à ſoi pour pouvoir ſouhaiter quelque choſe : & comme s'il eût crû, que plus il pouſſeroit de ſoupirs, plutôt il arriveroit au dernier de ſa vie, il les redoubloit encore, au moment qu'il entendit que Troïade lui répondoit par de ſemblables ſoupirs, & qu'il la ſentit remuer. Il en fut extraordinairement ſurpris ; & ſon étonnement l'ayant comme réveillé d'un aſſoupiſſement profond, il ôta ſa bouche de deſſus celle de la princeſſe ; & la regardant fixement, il commença de remarquer que ce n'étoit pas en effet en cet état que les morts avoient accoutumé de recevoir les derniers devoirs, & que ſon teint, tout pâle qu'il étoit, avoit néanmoins plus de fraîcheur que celui d'une perſonne ſans vie, & ſur-tout d'une perſonne qui étant morte il y avoit plus d'un mois, devoit être bien autrement défigurée. Il s'étonna de ce que ſon tranſport l'avoit tellement aveuglé, qu'il ne lui eût pas permis de faire d'abord réflexion ſur toutes ces choſes ; & il ſe confirmoit dans la penſée que Troïade étoit vivante, en partie par raiſonnement, & en partie par les ſou-

pirs que de moment à autre il lui entendoit pouſſer. Elle lui en donna elle-même une aſſurance infaillible. Ah, Ariarate! s'écria-t-elle toute effrayée. A peine eut-elle ouvert les yeux, & proféré ce mot, qu'elle retomba dans ſa première immobilité.

Mon prince étoit ſi ſaiſi de joie, d'avoir été aſſuré par-là qu'elle étoit vivante, qu'il ne prit pas garde qu'elle s'étoit de nouveau évanouie, & qu'il reporta tout hors de lui ſa bouche ſur la ſienne, au lieu de ſonger à la retirer de cette foibleſſe. Auſſi n'en eut-elle pas beſoin, & elle revint incontinent à elle. Mais la première choſe qu'elle fit, ce fut de s'écrier comme une perſonne épouvantée; de repouſſer mon fils de toutes ſes forces, & de ſe démêler comme elle put d'entre ſes bras. Le prince fort étonné, n'oſa réſiſter à ſes efforts. Il ne s'obſtina point à la retenir; & demeurant appuyé ſur un genou, (ſi interdit, que s'il n'eût été ſoutenu par une colonne de marbre, auprès de laquelle il ſe trouva par haſard, il n'eût pas eu la force de demeurer dans cette poſture,) il ſe contenta de lui dire: Eh depuis quand Ariarate vous fait-il peur, ma princeſſe? ou depuis quand le méconnoiſſez-vous? Ces paroles proférées d'une bouche toute puiſſante ſur Troïade, l'arrêtèrent comme elle commençoit déjà à s'enfuir. Elle tourna triſtement les yeux ſur lui; & d'une action qui tout enſemble exprimoit beaucoup

d'amour & de frayeur : Hélas ! je ne vous méconnois point, Ariarate, lui répondit-elle ; & l'eſpace de deux mois n'a pas ôté de mon cœur une image que des ſiécles entiers ne ſauroient en effacer. Mais contentez-vous que ma mémoire m'entretienne de vous à toute heure, & ne venez point troubler par votre préſence le peu de repos qui reſte à une fille, qui quoiqu'elle ne demande rien plus ardemment aux Dieux que de vous revoir, n'en a pourtant pas le courage.

Mille larmes coulèrent de ſes yeux à meſure qu'elle prononçoit ces paroles ; & Ariarate ayant eſſayé en vain d'en comprendre le ſens, qui lui ſembloit tout enſemble déſavantageux & favorable : Quoi ! lui repartit-il, vous me fuyez, & ma vue vous eſt devenue inſupportable ? Ah, Troïade ! dans lequel de nous deux mon infortune a-t-elle donc produit tant de changement ? Hélas ! je ne ſuis point changée, lui repliqua-t-elle, & la mort n'a pas produit plus d'effet ſur mon amour que ſur le vôtre. A ces mots, elle demeura quelques momens la bouche entr'ouverte, & ſans autre mouvement que celui qu'une ame agitée de frayeur a coutume de communiquer au corps : puis, ſe raſſurant tout-à-coup, elle s'alla jeter au col du prince, qui fut extrêmement étonné, tant par cette action, que dans un autre temps ſa ſé-

vère vertu n'auroit pas ſoufferte, que par l'obſcurité de ſes paroles.

L'état & le lieu où il l'avoit rencontrée, les cris qu'elle avoit pouſſés, les efforts qu'elle avoit faits pour ſe défaire d'entre ſes bras, l'ardeur avec laquelle elle venoit de s'y jeter incontinent après, & plus que tout cela, le dernier diſcours qu'elle lui avoit tenu, étoient capables de la faire paſſer pour un fantôme, & d'intimider les plus réſolus. Mais comme Ariarate, qui avoit l'eſprit fort, quoique très-pieux envers les Dieux, donnoit peu de créance aux apparitions; & que d'ailleurs, quand il en eût été perſuadé, l'ombre de Troïade lui eût cauſé plus de conſolation que de peur; il reçut ſes embraſſemens avec une joie ſi exceſſive, qu'elle penſa lui être plus funeſte que ſes déplaiſirs.

Son extrême ſatisfaction ſuſpendit tellement ſa curioſité, que quelques deſirs qu'il eût de s'éclaircir ſur une rencontre ſi ſurprenante, il ne ſongea qu'à recevoir les embraſſemens de Troïade, & à les prolonger par d'autres ſemblables: mais cette déſolée princeſſe ſe retirant enfin d'entre ſes bras: Hélas! Ariarate, lui dit-elle, vous avez bien ſujet de croire que je ſuis changée, puiſqu'après vous avoir tant promis de vous ſuivre, je n'ai pas ſeulement aſſez de courage pour vous revoir. Toutefois, cher Ariarate! mon ame n'a point de part à

ma foibleſſe, vous lui êtes toujours le même, & elle eſt toute réſolue à ſe défaire de ce timide corps, qui tremble aux approches d'Ariarate. Oui, Ariarate, je vous ſuivrai là-bas, puiſque je vois par votre conſtance, qu'il eſt encore permis de s'y aimer; & ma main vous épargnera la peine de me venir voir dans un monde que vous avez tant de ſujet de hair.

Ces paroles éclaircirent ſuffiſamment le fils d'Eumène de tous les doutes qu'il pouvoit avoir, & lui firent bien juger que la Princeſſe le croyoit mort, & qu'elle le prenoit pour un ſpectre. Il ne la laiſſa pas long-temps dans cette fauſſe penſée; & vous ne pouvez douter, Seigneur, avec combien de raviſſement & de joïe elle en fut déſabuſée.

Quand le prince & elle eurent ſuffiſamment ſatisfait à leur affection, par toutes les plus tendres careſſes qu'elle leur put ſuggérer, & que la vertu de Troïade lui put permettre, ils ſongèrent à contenter leur curioſité. Ariarate rendit compte à la princeſſe de tout ce qui lui étoit arrivé durant ſa maladie; & en ayant achevé le récit par celui du deſſein qui l'avoit amené dans ce tombeau, il ſçut d'elle, qu'elle avoit été trompée de la même façon, & qu'ayant appris pareillement que ſes cendres avoient été apportées en ce lieu-là, elle s'étoit dérobée de ſes filles, pour les venir arroſer de ſes larmes. Elle lui dit encore, que

l'ayant apperçu dans le temps qu'il s'approchoit de ce ſépulcre, elle l'avoit pris pour ſon fantôme, de ſorte qu'elle étoit tombée évanouie de frayeur avant qu'il entrât; & que ſa ſeconde foibleſſe n'avoit été qu'un effet de la peur qu'elle avoit eue, ſe voyant entre ſes bras.

Ariarate n'apprit rien en cela, qu'il n'eût déjà facilement deviné, dès que la penſée qu'elle avoit eue de ſa mort lui avoit été connue; & ce ne lui fut pas un léger ſujet d'étonnement, de voir l'artifice dont la princeſſe & lui avoient été abuſés. Ils furent aſſez embarraſſés à deviner qui ils en devoient ſoupçonner; & je ne doute point, Seigneur, qu'encore que vous vous en doutiez peut-être bien, par ce que je vous ai déjà dit, vous n'ayez pourtant vous-même quelque impatience d'apprendre le myſtère de tout ceci.

Vous ſaurez donc, Seigneur, que dès le premier jour de la bleſſure de Troïade, Antigonus reçut une lettre, qui lui donnoit avis que le roi Pyrrhus ayant été averti qu'une ſœur qui lui avoit été dérobée en naiſſant, avoit été miſe parmi les filles de Déidamie, il ſe préparoit à lui envoyer une ambaſſade, pour achever d'éclaircir ce qu'il en étoit, & pour lui demander cette princeſſe. Ces lettres, jointes au bruit qui avoit déja couru de la naiſſance de Troïade, ne lui ayant plus laiſſé aucun ſujet de douter que ce ne fût elle-même qui étoit ſœur de Pyrrhus

& de Déidamie, renouvelèrent toutes ſes appréhenſions. Cette aventure ſurprenante, par laquelle il voyoit que malgré les précautions qu'il penſoit avoir ſi bien priſes pour abaiſſer Ariarate, la fortune ſembloit prendre plaiſir à l'élever, & que changeant, comme par un miracle, la condition d'une maîtreſſe qu'il lui avoit choiſie exprès entre les perſonnes les plus inconnues, en faiſoit inopinément une princeſſe, comme pour élever ce jeune prince par les mêmes voies par leſquelles il le penſoit abattre; toutes ces conſidérations, dis-je, lui firent croire que c'étoient-là de viſibles commencemens de cette grandeur fatale à la ſienne, dont les Dieux l'avoient menacé par des ſonges. Il aſſembla de nouveau ſes Chaldéens; & leur ayant étalé toutes ſes viſions, ces gens qui ſont, comme je crois vous l'avoir dit, les prophêtes ou devins du pays, ſoit qu'ils fuſſent corrompus par Alcime, à qui Antigonus s'en étoit ouvert, comme au capital ennemi d'Ariarate, ſoit qu'ils en parlaſſent ſuivant leurs régles; ils lui déclarèrent que c'étoit un préſage qu'Ariarate, s'il n'y prenoit garde, lui ôteroit le royaume, dont il tranſporteroit le ſiége dans les Provinces de Cappadoce & de Pont. Pour un auſſi grand perſonnage qu'Antigonus, on peut dire qu'il déféroit trop à ces ſortes de ſuperſtitions. Il en parla à Démétrius, qui n'en tint aucun compte; & comme il cherchoit quelqu'un pour

lui complaire dans cette foibleſſe; le malheur d'Ariarate voulut qu'il prît d'Alcime conſeil de ce qu'il devoit faire. Celui-ci, qui cherchoit, à quelque prix que ce fût, toute ſorte d'occaſions de perdre le prince, ſe prévalut de ſon mieux de celle-ci. Seigneur, dit il à Antigonus, (car le roi me le redit depuis lui-même, comme il s'agit d'Ariarate, je n'oſerois vous en dire ma penſée, parce que peut-être nos différends pourroient la rendre ſuſpecte: mais ſi c'étoit contre un autre, je ſupplierois Votre Majeſté de ne point héſiter à vous en défaire, pour la sûreté de votre perſonne, & pour le repos de votre royaume. Antigonus eut pourtant la bonté de ne pas aller ſi vîte. Il ſe prépara à l'éloigner ſimplement de la Cour, ſi-tôt qu'il ſeroit guéri; & pour cet effet, il me donna dès-lors mon congé, que le deſir de mon repos m'avoit obligé pluſieurs fois de lui demander; avec ordre d'emmener Ariarate avec moi hors de ſes états. Mais parce qu'il étoit trop attaché à Troïade, pour s'éloigner de la Cour tandis qu'elle y ſeroit, & que ces mêmes ſonges, joints aux bruits qui avoient couru de la naiſſance de Troïade, avoient renouvelé le deſir qu'il avoit déjà eu de rompre leur mariage; il donna ordre, auparavant, que la guériſon de Troïade fût celée à tout le monde, l'ayant pour cela fait mettre dans le pavillon dont je vous ai parlé tantôt, bâti à l'une des extrêmités du parc, où perſonne, excepté ceux qui

y avoient été abſolument néceſſaires, ne l'avoit vue; en ſorte même que ceux qui en avoient annoncé la mort à Ariarate, y avoient été les premiers trompés. Et de peur que Troïade ne fît de ſon côté avertir mon prince, il l'avoit fait abuſer par un pareil artifice: artifice dont la fortune ſe mocqua cependant, ainſi que vous venez de l'entendre.

Nos amans ſe voyant ſi miraculeuſement réunis, pour ainſi dire, dans le tombeau, mais réunis vivans, après avoir tant pleuré la mort l'un de l'autre, euſſent été trop heureux, s'ils euſſent pû fermer les yeux à toute autre conſidération, & n'enviſager que leur fortune préſente. Mais ils altérèrent leur bonheur par leur prévoyance, & diſſipèrent leur joie par le trop de ſoin qu'ils eurent de la conſerver. Ils penſèrent bien qu'Alcime avoit bonne part à la tromperie: mais ils voyoient auſſi qu'il étoit impoſſible que cet artifice eût été concerté, ſans que les premières puiſſances ne s'en fuſſent mêlées; & qui que ce fût, ils jugèrent que cette ruſe ayant manqué, on tenteroit peut-être quelque choſe de pis pour les ſéparer, puiſqu'il ne paroiſſoit que trop viſiblement qu'on en avoit formé le deſſein; & cette penſée les touchant d'une mortelle affliction, leur fit dire à tous-deux tout ce que la dernière douleur peut inſpirer à des amans malheureux. Ariarate paſſa même juſqu'à propoſer à Troïade de quitter

la cour d'Antigonus, & de le ſuivre en cette contrée, d'où j'étois, diſoit-il ; où j'avois du bien, & où il avoit appris que de ſimples Bergers menoient une vie capable de faire envie à la plus grande fortune des rois. Mais la vertu ſcrupuleuſe de Troïade ne lui permettoit pas d'acquieſcer à ce ſecond enlèvement. Cette propoſition lui ſembloit bien différente dans la bouche d'un amant, de ce qu'elle lui avoit paru dans celle d'un père.

Quoiqu'il ſe fut attendu à ce refus, il ne laiſſa pas d'en recevoir un extrême déplaiſir ; & comme il trouvoit le ſcrupule de la princeſſe injuſte, il lui repartit, tout tranſporté de douleur : Eh bien, Madame, mourons donc, & contentons le caprice de votre vertu. Il s'arrêta là quelque temps ; puis reprenant après la parole avec plus de modération, Ah, Troïade ! ajouta-t-il, ne m'êtes-vous pas auſſi cruelle que nos ennemis ? Ils m'ont fait le mal, & vous m'en ôtez le remede ! Il eſt vrai, répondit-elle : mais que voulez-vous, mon cher Ariarate ? C'eſt en quoi je ſuis d'autant plus à plaindre que vous, que le remede & le mal me ſont également funeſtes. Le remede vous ſeroit doux, ſi vous le vouliez, reprit-il ; car enfin, en l'état où nous en ſommes, la vertu la plus auſtère doit-elle trouver à redire au deſſein que je vous propoſe de fuir nos ennemis ? Oui, Ariarate, repartit la princeſſe, qui penſoit qu'il fût de ſa modeſtie

de ne diſputer pas ſeulement ſur une pareille queſtion ; & ſi vous m'aimez, vous ne m'en parlerez pas davantage. Cruelle Princeſſe ! reprit-il, vous aimez donc mieux que je meure ? Vous me propoſez deux ſi grands maux, répondit Troïade, que je ne ſais lequel choiſir. Ah ! vous aimez mieux que je meure, s'écria-t-il derechef, tout tranſporté. Si vous m'aimez, pourſuivit-elle, ne me forcez point à prendre un parti, où je n'en puis prendre que de funeſte. Non, je ne vous forcerai point à diſſimuler, répliqua ce déſeſpéré, & je veux me punir même, d'avoir oſé tenter votre vertu. Adieu, Troïade, adieu ; je vais ſuivre le parti que je vois bien que vous avez pris. A ces mots, il la quitta tout hors de lui, en marchant d'un pas qui témoignoit aſſez qu'il formoit quelque funeſte réſolution, & il alla droit à l'appartement du vieil Antigonus.

Il y alloit ſi tranſporté, qu'il ne ſavoit pas bien lui-même à quel deſſein, ſi ce n'eſt qu'il étoit réſolu d'éclaircir cette fatale énigme, par laquelle on l'avoit abuſé, & de faire périr avec lui quiconque avoit entrepris de lui faire perdre Troïade.

Je ſortois à l'heure même de chez le roi, qui venoit de me donner l'ordre pour mon départ ; mais qui m'avoit bien appris encore d'autres nouvelles. La naiſſance de Troïade s'étoit enfin éclaircie, par l'arrivée de l'am-

baſſadeur de Pyrrhus ; & voici ce qu'on en apprit.

Quatre perſonnes avoient eu part à l'enlevement de la jeune Troïade chez les Moloſſiens. Deux femmes de chambre de la reine, ſon écuyer, & la ſage-femme, ſans compter la femme de l'écuyer, qui l'avoit reçue & nourrie chez-elle. Il étoit arrivé en Epire, que la ſage-femme y avoit été depuis déférée en juſtice pour une accuſation de magie. Cette femme, coupable ou non du crime dont on l'accuſoit, ſe voyant condamnée, déclara qu'elle avoit un ſecret important à révéler, ſi l'on vouloit lui ſauver la vie ; & quoiqu'on ne le lui promît pas abſolument, elle ne laiſſa pas de découvrir tout ce qui s'étoit paſſé, & chez qui l'enfant avoit été mis. Cette nouvelle étant portée au roi Pyrrhus, il ſe ſouvint d'avoir oui dire, que la feue reine ſa mère avoit toujours cru que ſa fille lui avoit été dérobée, parce qu'elle avoit remarqué pluſieurs contradictions dans les circonſtances de ſa mort. Les uns lui avoient dit qu'elle avoit accouché d'une fille morte ; les autres, que la fille avoit vécu, mais qu'elle étoit morte peu d'heures après ; & quantité d'autres choſes encore, qui ſe détruiſoient. Le roi Pyrrhus, dis-je, s'en ſouvenant, envoya mettre toutes ces femmes en priſon. Il avoit même donné ordre d'arrêter l'écuyer : mais cet homme s'étant ſauvé, avoit entrepris, comme

vous avez vû, d'aller en Aſie quérir la princeſſe Troïade pour la ramener, eſpérant, en conſidération de la bonne nouvelle qu'il lui diroit quand ils ſeroient proches de l'Epire, d'obtenir d'elle par les chemins, qu'elle fût la médiatrice de ſa paix. Cependant ces femmes, après de longues procédures de juſtice, étant enfin convenues de toutes les circonſtances de l'enlevement, & celle de l'écuyer ayant dit ce qu'elle avoit fait de l'enfant; Pyrrhus en avoit auſſi-tôt écrit aux rois Antigonus & Démétrius, & l'envoyé venoit d'arriver.

La reconnoiſſance de Troïade n'étoit pas malaiſée : car, comme je vous l'ai remarqué dès le commencement de mon diſcours, la nature même y avoit pourvû encore plus que la fortune. Cette reſſemblance merveilleuſe qui ſe rencontroit entre elle & la reine Déidamie, & bien plus, cette forme ſi extraordinaire de dents, qui ne ſe trouvoit pareille qu'en Pyrrhus, en Déidamie & en elle, & qui ſembloit être la marque de la famille des Æacides, achevoit aſſez de juſtifier par une preuve naturelle, le témoignage d'ailleurs infaillible de tant de perſonnes encore vivantes.

Toutes ces choſes avoient donc entièrement confirmé Antigonus dans ſon deſſein de rompre le mariage d'Ariarate, & de l'éloigner lui-même au plutôt. C'eſt pourquoi il m'avoit envoyé quérir, & venoit de me donner les der

niers ordres pour mon départ, quand je rencontrai mon prince dans le palais, ainſi que je vous l'ai dit. Je lui témoignai que j'avois des choſes importantes à lui apprendre; & lui ayant dit de me ſuivre, je l'avertis que le roi m'avoit ordonné de partir, & que je croyois qu'il étoit à propos qu'il ſe préparât de venir avec moi en Gréce. Cette nouvelle l'étonna étrangement. Mais il ne me ſurprit guères moins, lorſqu'il m'apprit ce qui lui venoit d'arriver: car encore que le roi m'eût confié toute la vérité de ſon ſecret, par la néceſſité qu'il avoit de moi pour l'exécution, je ne pouvois néanmoins aſſez admirer la merveilleuſe rencontre de ces deux amans dans le tombeau.

Voyant par-là qu'il ſavoit que Troïade étoit vivante, & jugeant bien que c'étoit-là un renouvellement d'eſpérance pour lui, capable de l'attacher à elle encore plus fortement; je crus que je ne devois point lui céler ce que je venois d'apprendre de certain, touchant la naiſſance de cette princeſſe, & qu'il étoit à propos, pour l'en détacher, ſelon l'ordre que j'en venois de recevoir, de lui dire qu'on ne l'avoit pas tant trompé qu'il penſoit, en lui diſant que Troïade n'étoit plus une ſimple fille de la ſuite de Déidamie, à qui il avoit pû prétendre, mais que c'étoit une grande princeſſe, ſœur & belle-ſœur de deux grands rois, & ſur laquelle, en qualité de mon fils, il ne devoit plus avoir de préten-

tions. Je lui expliquai ce que j'en venois de ſavoir, avec le plus de précaution que je pus, pour le préparer à cette nouvelle, & j'y ajoutai tout ce qui me vint dans l'eſprit, capable de le réſoudre à la dure néceſſité de ſa condition.

Ariarate fut fort ſurpris, quoiqu'il y dût être déjà en quelque façon diſpoſé. Quoi, mon père? reprit-il triſtement, après que j'eus ceſſé de parler, Troïade eſt reconnue pour la princeſſe d'Epire? Et la parole lui manquant après ce peu de mots, il tint long-temps les yeux fixement attachés ſur moi, laiſſant tomber quelques larmes, & ſemblant vouloir m'obliger à me rétracter par pitié, de ce que je lui venois de dire, comme s'il eût dépendu de moi, d'empêcher que Troïade ne changeât de condition. Je vous avoue, Seigneur, que j'avois moi-même le cœur ſi ſaiſi de triſteſſe, en le voyant en cet état, que je n'étois guères plus à moi que lui-même; de ſorte qu'il m'eſt impoſſible de me reſſouvenir au juſte du détail de cette triſte converſation. Enfin après pluſieurs tranſports, que ma préſence l'obligea cependant de contenir le mieux qu'il lui fut poſſible, il me témoigna qu'il étoit prêt à partir, après qu'il auroit encore une fois parlé à la princeſſe. Je ne m'y oppoſai point, & il y alla le lendemain.

Il y entra facilement, parce que cette princeſſe ayant ſu de moi ce qui s'étoit paſſé entre nous, depuis qu'il l'avoit quittée, elle avoit

donné ordre que s'il venoit, on le fit entrer. Elle avoit appris la nouvelle de ſa naiſſance, des rois, de la reine, & des princes, qui l'en étoient allés féliciter ; & comme elle avoit prévû la foule des gens que cette même nouvelle lui attireroit, elle avoit, pour s'en débarraſſer, donné ordre de dire à tous les autres, qu'elle étoit malade. Mon prince y entra donc tout interdit. Il la trouva couchée ſur ſon lit, le viſage aſſez triſte, & tout autre que celui d'une perſonne élevée ſi haut par un changement ſubit. Elle tenoit même à la main un mouchoir, dont il ſembloit qu'elle eût eſſuyé quelques larmes. Il ne s'en approcha qu'en tremblant; & dès qu'il fut au pied de ſon lit, il s'y laiſſa tomber à genoux, autant, je crois, par foibleſſe que par reſpect; & après avoir déchargé ſon cœur de quantité de ſoupirs qui le preſſoient: Je ne ſais, Madame, lui dit-il, ce que vous penſerez de moi, quand au milieu de tant de perſonnes qui ſe réjouiſſent à l'envi de votre élévation, vous me voyez le ſeul qui s'en afflige, & qui ſemble regarder avec un œil de chagrin ce que tous vos ſerviteurs voyent avec tant de joie & de plaiſir. Mais, Madame, j'ai toujours conſidéré la divine Troïade tellement au-deſſus de toutes les grandeurs de la fortune, qu'il me ſemble que cette fortune ne lui donne rien de nouveau, quand elle ne lui donne que la gloire qui eſt attachée à une naiſſance royale. Troïade,

Madame, m'a toujours paru tellement au-deſſus de toutes les reines du monde, qu'il n'eſt pas extraordinaire pour moi qu'elle ſe trouve aujourd'hui une ſi grande princeſſe. Ce qui eſt nouveau pour moi c'eſt la cruelle & l'inſurmontable néceſſité que les Dieux m'impoſent déſormais de la perdre, ſans que j'aye à qui m'en prendre, & que j'oſe ſeulement en murmurer, ſans qu'il me reſte enfin la moindre lueur de cette eſpérance, qui juſqu'au dernier ſoupir de la vie, n'abandonne pas les plus malheureux. Ainſi, Madame, puiſque je ne vois ici de changement que pour moi, ne trouvez pas mauvais, je vous en ſupplie, ſi je ne ſens que de la douleur & du déſeſpoir. Il ſe tut à ces paroles; & la princeſſe lui repartit: Je n'ai garde, Ariarate, de m'offenſer que vous n'ayez point de joie du changement dont vous me parlez, puiſqu'il m'en donne ſi peu à moi-même; & l'ordre que j'ai mis à ne laiſſer entrer ici que vous ſeul, peut bien vous faire juger que je cherche plutôt ceux qui m'en plaignent, que ceux qui veulent m'en féliciter. Ah! ma princeſſe, reprit Ariarate, que vous êtes généreuſe, de vous plaindre dans une rencontre, où la ſeule compaſſion que vous avez d'un malheureux, peut troubler les ſujets de votre joie! & que vous me faites reconnoître ingrat, de ne pas entrer dans vos intérêts, comme vous avez la bonté d'entrer dans les miens; & de ne pouvoir, par la penſée de votre

élévation, diſſiper les ſentimens de ma miſère, comme à la vue de mes malheurs, vous étouffez l'idée de votre gloire! Mais, Madame, conſidérez ce que je perds en vous perdant; & puis qu'à l'heure que je vous parle, vous vous ſentez vous-même au-deſſus de toutes les grandeurs de la fortune, par ce généreux mépris que vous en faites; avouez qu'en me dérobant votre poſſeſſion, pour vous accorder toutes ces grandeurs, elle m'ôte bien plus qu'elle ne vous donne. Hélas! il me reſtoit encore quelque rayon d'eſpérance, lorſque je n'avois que des hommes qui fiſſent obſtacle à mon bonheur: mais que puis-je eſpérer aujourd'hui que les Dieux oppoſent la grandeur de ma princeſſe à mes prétentions téméraires, & que j'apprens qu'ils m'en ont fait naître ſi indigne? Ce n'eſt pas là cependant encore un nouveau ſujet de plainte pour moi, car je m'en reconnoiſſois déjà indigne auparavant; & quand les Dieux m'auroient fait naître dans le rang qu'ils vous ont donné, & que je vous euſſe vue dans le mien; quand ils m'auroient fait le plus grand & le premier monarque du monde, ils n'euſſent rien changé aux ſentimens de mon reſpect ni de mon amour.

Les larmes lui couloient le long des joues en proférant ces paroles; & ce ne fut que pour les eſſuyer, qu'il interrompit ſon diſcours; parce qu'autant qu'une violente douleur èſt muette d'abord, autant eſt-elle éloquente, & difficile

à s'arrêter, quand elle a une fois rompu le ſilence. Troïade cependant eſſuyoit ſes yeux de fois à autres; & voyant qu'il ne parloit plus, elle lui répliqua ainſi : O Ariarate ! vous me croyez moins généreuſe que vous ne le dites, puiſqu'en m'expoſant ce que vous feriez, ſi vous étiez en ma place, je vois bien que vous voulez adroitement me faire des leçons de ce que je dois faire moi-même. Je n'en ai pourtant pas ſi beſoin que vous le penſez ; & plût aux Dieux qu'ils m'euſſent donné autant de moyens de vous le faire paroître, que j'en ai d'envie ! Non, Ariarate, je n'ai jamais jugé de vous ni de moi, par ce qu'il plairoit à la fortune de faire de nous; & comme je ne me ſerois pas crue indigne de vous, quand il lui auroit plû de vous couronner ; la faveur que vous croyez qu'elle m'a faite, ne m'aveugle pas auſſi juſqu'à vous tenir indigne de moi. Je vous ai eſtimé par votre vertu, Ariarate, & comme ce changement-ci ne m'en donne, ni ne vous en ôte, je vous eſtime & vous conſidère toujours de la même manière. Mais ce que je plains ici pour nous deux, c'eſt le peu de liberté qu'on me va laiſſer de vous faire paroître cette conſidération & cette eſtime. Car enfin je ne juge pas comme vous penſez, de cette fortune. Je trouve qu'elle m'abaiſſe, quand les autres croient qu'elle m'élève. Si elle me met au rang de ceux qui commandent, ce n'eſt que pour me rendre plus dépendante, pour

me faire l'eſclave de la politique, la victime des maximes d'état; pour m'ôter, en un mot, la liberté juſques dans ce choix & dans ces actions qui doivent être ſi libres, qu'il n'eſt pas permis aux princes d'y gêner leurs moindres ſujets.

Mais, Seigneur, il eſt temps que je finiſſe cette hiſtoire; & je n'en viendrois jamais à bout, ſi je m'arrêtois à vous raconter toutes les choſes tendres & généreuſes qu'ils ſe dirent. Il ſuffit de vous faire obſerver qu'Ariarate comprit que le cœur de Troïade étoit le même malgré le changement de ſa fortune, & que s'il pouvoit faire conſentir les rois & la reine, dont elle dépendoit, à ſon mariage, elle ne s'en éloigneroit jamais. Ainſi Ariarate, un peu conſolé par ce foible rayon d'eſpérance qui vouloit le faire revivre, alla trouver le prince Philippe qui s'étoit toujours ſi généreuſement intéreſſé pour lui, & qui l'étoit venu voir cent fois dans ſa maladie, mais qui n'avoit oſé lui rien dire de Troïade, à cauſe de la défenſe rigoureuſe que lui en avoit faite ſon père. Il lui découvrit à nud l'état de ſon ame; & lui ayant fait confidence des ſentimens généreux que Troïade conſervoit pour lui, il le pria de vouloir être ſon protecteur en une rencontre où il n'y alloit pas moins que de ſa vie. Mais Philippe avoit déjà prévenu ſes prières. Cet officieux ami ayant appris la réſolution d'Antigonus, étoit allé de lui même lui dire tout ce qu'il s'étoit imaginé de plus fort & de

plus preſſant en faveur d'Ariarate ; & quoique le roi ſon père l'eût rebutté là-deſſus, & même avec plus de ſévérité qu'il n'avoit accoutumé d'en avoir pour ſes enfans, il n'eut aucune répugnance à renouveler ſes ſollicitations, lorſque mon prince alla le trouver : au contraire, il retourna à l'heure même vers les rois Antigonus & Démétrius, & il leur mena Ariarate. Démétrius reçut favorablement mon prince ; mais le vieil Antigonus le traita fièrement : juſqu'à lui dire d'un ton mocqueur, & par une raillerie outrageante : Volontiers, Prince Ariarate, mais il faut ſavoir auparavant ſi le roi Ariobarzane n'aura point de honte que ſon fils s'allie au ſang de Pyrrhus. Ariarate fut piqué de cette raillerie juſqu'au vif : mais c'étoit le roi qui la faiſoit, il la falloit recevoir de bonne grâce. Il ſe contenta de lui répliquer : Je l'avoue, Seigneur, il faut un roi à la princeſſe Troïade : mais les capitaines du grand roi Antigonus le peuvent devenir, comme ont fait ceux du grand Alexandre ; & j'ai aſſez d'amour & de courage, pour n'en pas demeurer où je ſuis, pourvû que vous me permettiez d'eſpérer.

Ces paroles, qui étoient obligeantes pour Antigonus, & qui devoient apparemment le rendre plus favorable à ce jeune prince, firent un effet bien contraire ſur l'eſprit ſuperſtitieux de ce roi. Ce grand courage d'Ariarate, qui de fils d'un ſimple particulier, ſelon les appa-

rences, l'avoit élevé de dégré en dégré à la tête de ſes armées preſque malgré lui ; ce mariage par lequel, en penſant l'abaiſſer, il le mettoit lui-même, ſans y penſer, dans la Famille Royale ; cet eſprit hardi & entreprenant, à qui la conquête des royaumes paroiſſoit une choſe aiſée ; mais plus que cela, la révolte des royaumes de Pont & de Cappadoce, dont par une étrange fatalité il reçut en même-temps la nouvelle ; tout cela, dis-je, lui ſembloit ſe rapporter ſi juſte à la prédiction des Chaldéens, & à ſes ſonges, & principalement à celui par lequel une voix l'avoit averti que c'étoit Ariarate qui tranſportoit ſa moiſſon d'or dans le royaume de Pont, qu'il ne prit point ſon diſcours, comme mille autres auroient fait, pour un ſimple emportement amoureux : mais conſidérant que tout cela ſe rencontroit dans le fils d'un ennemi, des dépouilles duquel il étoit revêtu, & que la fortune ſembloit n'avoir dérobé à ſa cruelle politique, que pour lui faire peut-être éprouver à ſon tour le même revers dont il avoit vu l'exemple dans le grand Eumène ; il crut que ce n'étoit point aſſez de l'éloigner, mais qu'il falloit s'en défaire tout-à-fait ; & l'ayant fort rudement rebutté, il délibéra ſur ſa mort avec Alcime, en préſence de Démétrius.

Ce n'étoit pas une choſe bien difficile à un auſſi grand roi, que de ſe défaire d'un ſujet ;

cependant j'ai ouï-dire qu'ils ne laiſſèrent pas de s'y trouver fort embarraſſés. Outre qu'ils ne vouloient pas ſe charger publiquement de la honte d'un aſſaſſinat, Alcime ſavoit par expérience, de quelle manière Ariarate ſe tiroit du péril, quand on lui ſuſcitoit des aſſaſſins. Enfin, il fut réſolu qu'on le feroit poignarder la nuit dans ſon lit, où on le feroit trouver mort le lendemain, comme s'il avoit été tué par ſes domeſtiques ; & dans la rage qu'Alcime avoit contre lui, il ſe voulut charger de l'exécution, tant pour la sûreté du ſuccès, que pour empêcher que la vérité n'en fût jamais divulguée.

Cet avis n'avoit pas été celui de Démétrius, quoique je vous aie dit qu'il avoit été pris en ſa préſence. Au contraire, comme il aimoit Ariarate, il en eut lui-même tant d'horreur, qu'il ſe réſolut de lui en donner avis. Mais parce qu'Antigonus voyant qu'il s'y oppoſoit, l'avoit fait jurer par le ſerment le plus inviolable, qu'il n'en parleroit jamais à qui que ce fût, Démétrius manda mon jeune prince, le mena comme par promenade dans un jardin ; & là, feignant de ſe jouer ſur la terre avec la pointe de ſon épée, il y traça ces mots bien diſtinctement : *Fuis-t-en, Ariarate.* Et voyant que l'autre les avoit lus, il les effaça avec le pied, & le laiſſa là, pour lui faire entendre qu'il n'avoit que cela à lui dire.

Le pauvre Ariarate demeura-là près d'un

quart-d'heure, muet, immobile, les bras croiſés, les yeux attachés ſur l'endroit où Démétrius avoit gravé cette fatale énigme. Enfin il me la vint communiquer, & je ne fus pas ſi long-temps que lui à la comprendre, parce que j'étois plus diſpoſé à exécuter ce conſeil. Je lui dis qu'il n'y avoit plus à héſiter ſur notre départ, & qu'il falloit ſortir d'Antigonie dès le même jour. Mais on l'eût plutôt réſolu mille fois à la mort, qu'à quitter Troïade.

Il retourna chez cette princeſſe, qui, ayant entendu ce qu'il lui dit, en fit le même jugement que moi, & en fut triſte & affligée plus que lui. Fuyez, au nom des Dieux, Ariarate, lui dit-elle les larmes aux yeux, fuyez; c'eſt la dernière marque d'amitié que je vous demande. Moi fuir! répliqua Ariarate. Ah, ma princeſſe! ſi j'étois hors d'Antigonie, j'y reviendrois pour le ſujet même pour lequel vous deſirez que je fuie; & puiſqu'Antigonus ne veut pas que je vous poſſède, il me fera grace de me donner la mort. Ah! fuyez ſi vous m'aimez, reprit Troïade. Ce ſeroit, répliqua-t-il, me cauſer moi-même tout le mal qu'on me veut faire. Non, ma princeſſe, s'il faut vous perdre, il ne ſera pas dit que je l'aie fait volontairement; & j'aime mieux que ce ſoient les autres qui nous ſéparent, que moi-même. Conſervez-vous pour Troïade, ajouta-t-elle. Pour vous? répondit Ariarate. Ah, ma princeſſe! de la façon qu'on me

me permet d'être à vous, j'y ſerai auſſi-bien mort que vivant. Mais fuyez, lui dit elle, quand ce ne ſeroit que pour m'ôter le déplaiſir de vous voir maſſacrer à mes yeux. Hélas! pourſuivit-il, c'étoit ma ſeule conſolation que de pouvoir mourir à vos pieds : mais puiſque votre repos en ſeroit troublé, adieu, je vais chercher le trépas chez mes ennemis.

Il alloit peut-être exécuter quelque ſanglante réſolution contre Antigonus & contre ſoi-même, ſi Troïade ne l'en eût empêché. Elle le retint par la main, le cœur ſi ſerré de douleur, qu'elle ne put proférer un ſeul mot, ne lui parlant que par de triſtes regards qu'elle lui jeta au travers d'une infinité de larmes qui ſortoient de ſes yeux. Ariarate ne pouvoit auſſi parler; & ces deux illuſtres & malheureux amans ſe regardèrent ainſi long-temps ſans ſe rien dire. Troïade reprenant enfin le diſcours : Vous voulez donc mourir? lui dit-elle. Il faut bien que je le veuille, repartit le prince, puiſqu'il n'eſt pas en ma diſpoſition de vivre. Mais il eſt en votre diſpoſition de fuir, reprit-elle; faites-le pour un temps, peut-être notre fortune changera-t-elle de face. Mais ce temps, ajouta Ariarate, ne me feroit-il pas encore plus cruel qu'Antigonus? Non, ma princeſſe, ne m'en parlez plus; il vaut mieux que je meure dans Antigonie, qu'en exil. Il n'y a donc point de remede? dit la

princeſſe. Il n'y en a plus, reprit-il avec un grand ſoupir, il n'y en a plus!

Il eût bien voulu lui renouveler la propoſition qu'il lui avoit déja faite de l'enlever, & d'aller vivre ailleurs dans les douceurs d'une tendreſſe réciproque : mais elle l'avoit ſi mal reçue, dans un temps où il y avoit mille fois plus de raiſons qu'alors d'y conſentir, qu'il n'oſa jamais en rien toucher pendant toute leur converſation, qu'ils continuèrent le reſte de la journée, ſans être traverſés d'aucun nouvel incident.

Nous nous entretinmes bien une heure enſemble à ſon retour, juſqu'à ce que le prince Philippe le vint prendre pour le mener ſouper avec lui; & il falloit qu'il eût eu avis du complot, car il le retint à coucher durant quelques jours, ce qui en différa d'autant l'exécution.

Cependant je partis d'Antigonie, preſſé par les ordres du roi; & j'y obéis d'autant plus volontiers, que je crus, par mon exemple, engager Ariarate à faire de même. Mais il ne put jamais ſe réſoudre à me ſuivre; & je l'attendois ſur les confins de la Syrie, ayant encore renvoyé exprès à Antigonie, pour ſavoir de ſes nouvelles, quand j'appris que quatre ou cinq jours après mon départ, on l'avoit trouvé mort dans ſon lit, percé de plus de cinquante coups de poignard, en ſorte, qu'il n'y avoit pas une ſeule

partie de ſon corps ſans bleſſure, & chacun diſoit hautement que c'étoit l'ouvrage d'Alcime. On m'apprit encore, que le vieil Antigonus, pour déguiſer la part qu'il avoit au crime, l'avoit honoré après ſa mort, par de pompeuſes funérailles; qu'il avoit même alors découvert hautement ſa naiſſance, parce qu'il n'en avoit plus rien à craindre; qu'il l'avoit enfin traité comme fils du grand Euméne, & qu'il avoit fait porter ſes cendres dans le tombeau de ſon père. Mais on m'ajouta en même temps, qu'il ne faiſoit pourtant faire qu'une lente recherche des meurtriers; & que quoique perſonne n'héſitât à nommer Alcime comme l'auteur de l'aſſaſſinat, il n'en étoit que mieux reçu de ce prince.

Voilà, Seigneur, quelle fut la fin du grand Ariarate: prince certainement digne d'une deſtinée plus heureuſe. Pour moi, que cette inhumanité ſaiſit d'horreur, j'en tombai malade dans le lieu même où je l'appris. Cela, joint à un vol que me fit un eſclave que j'emmenois avec moi, me retint fort long-temps en chemin, à cauſe des recherches que je voulus faire de cet eſclave. J'y demeurai près de trois mois, inconnu toutefois, de peur de me rendre ſuſpect à Antigonus par un ſi long retardement. Enfin je revins à Tempé: mais ma philoſophie n'étant pas capable de me conſoler dans la douleur que j'avois de la mort d'Ariarate, j'eus recours aux

agrémens des voyages que j'ai faits, & dont je ne ſuis revenu que depuis un mois.

Philadelphe avoit pris tant de plaiſir à ce récit; qu'il eût voulu n'en point voir la fin; ſachant ſur-tout qu'elle ne ſeroit que funeſte, & que la mort de ce grand prince en ſeroit le dénouement. Il s'y intéreſſoit, non-ſeulement comme parent, mais encore par tous ces ſentimens d'eſtime & d'admiration qu'une vertu héroïque a coutume d'imprimer pour les grands hommes, dans l'ame de ceux qui leur reſſemblent.

Après qu'il en eut témoigné une partie à Ariobarzane, il lui fit quelques queſtions; principalement pour ſavoir comment il étoit poſſible qu'un ſi méchant homme qu'Alcime, eût été, après la mort du vieil Antigonus, continué par Démétrius dans les dignités & dans les charges, juſqu'à être devenu gouverneur de la Theſſalie, province ſi importante, qu'elle faiſoit autrefois tout un royaume. Il lui demanda auſſi ce qu'étoit devenu le prince Philippe; & par quelle rencontre Troïade étoit préſentement à Gonnes, entre les mains d'Alcime?

Pour ſatisfaire par ordre à ce que vous me demandez, Seigneur, répondit Ariobarzane, je vous dirai au ſujet d'Alcime, que ſa faveur s'eſt ſoutenue d'abord par ſes grandes charges, dans leſquelles le vieil Antigonus l'éleva de ſon vivant, & par la néceſſité où ſont les rois

d'avoir à eux quelque perſonne dévouée, capable de tout entreprendre pour leur ſervice. Pour le prince Philippe, on n'a pû ſavoir par quelle aventure il diſparut au temps de la mort d'Ariarate. L'opinion commune eſt qu'il prit tant d'horreur pour une cour qui ſervoit de théâtre à une ſi grande inhumanité dans la perſonne de ſon ami, qu'il la quitta, pour aller vivre en quelque lieu écarté, qui ne lui reprochât pas la cruauté de ſon père. A l'égard de la princeſſe Troïade, elle a toujours conſervé une amitié ſi généreuſe & ſi conſtante pour la mémoire d'Ariarate, qu'on la peut mettre au nombre des Héroïnes les plus parfaites. Pendant que la reine Déidamie a vécu, elle eſt demeurée auprès d'elle, tantôt à Antigonie, tantôt à Athènes: mais depuis ſa mort, elle a été agitée par diverſes fortunes; & tout ce que j'en ſais c'eſt que repaſſant inconnue par la Theſſalie, pour s'en retourner en Epire, elle fut arrêtée par Alcime, qui ne la retint d'abord que ſous prétexte de civilité, & comme à deſſein de l'eſcorter lui-même, lorſqu'il auroit mis ordre à quelques affaires de la province, & que les chemins ſeroient devenus plus sûrs qu'ils n'étoient pour lors, par les courſes des Gaulois & des Grecs, qui depuis long-temps tenoient la campagne. Mais elle a bien reconnu dans la ſuite, qu'il la retenoit effectivement captive. On dit même qu'il en eſt devenu amoureux, mais qu'il n'oſe

trop preſſer cet indigne mariage, dans l'appréhenſion qu'il a du roi d'Epire. Comme je ne ſuis de retour ici que depuis peu de jours, je vous raconte toutes ces circonſtances ſur des bruits ſi incertains, que je n'oſerois preſque vous en aſſurer aucune; ſi ce n'eſt qu'en effet cette princeſſe eſt captive, ſans que j'aye pû encore avoir l'honneur de la voir. Il eſt vrai qu'elle a preſque toujours été à Pidne, & je n'ai même pas fait pour cela tous les efforts que j'aurois faits en un autre temps : car je vous avouerai ingénuement, que quelque reſpect, &, ſi je l'oſe dire, quelque tendreſſe que j'aye pour cette incomparable princeſſe, j'appréhende ſa vue en quelque façon; parce qu'elle ne ſervira qu'à renouveler le ſouvenir de ma perte, & à r'ouvrir une plaie, qui, toute vieille qu'elle eſt, ne laiſſe pas que d'être encore toute ſanglante.

Après quelques autres diſcours, Ariobarzane ſe retira; & Philadelphe ayant donné quelque temps à admirer les aventures & à plaindre les infortunes d'Ariarate, il reprit la douleur & l'inquiétude des ſiennes.

Fin du onzième livre.

SOMMAIRE
DU DOUZIÈME LIVRE.

PHILADELPHE connoiſſant la méchanceté d'Alcime ſe défie des ſoins qu'il prend pour ſa guériſon. Coris & Céliane fatiguées des politeſſes importunes d'Amintas, ont beaucoup de peine à s'en débarraſſer. Célémante raille agréablement Philémon ſur le Pyrrhoniſme dont il fait profeſſion. Télamon, ignorant qu'Ariarate a tiré la princeſſe Troïade d'entre les mains d'Alcime, arrête ſon Ecuyer & tue le cheval ſur lequel il fuyoit avec elle. Le Berger voyant ſa mépriſe, cherche à la réparer, en les conduiſant chez Ariobarzane, où il rencontre Cinéas miniſtre de Pyrrhus. Ariarate, qui ſurvient peu de temps après, jette dans une ſurpriſe ſans égale, Ariobarzane qui le croyoit mort, Cinéas qui le reconnoit pour Soſthène, & Télamon pour Ariaméne. Alcime envoye de tous côtés à la recherche de la Princeſſe. Cinéas démontre la néceſſité de la lui rendre & s'en charge. Philetére reine de Lesbos, ſuivie de Philiſte va trouver Amalécinte retenu au lit par ſes bleſſures. Comme elle le prend pour une fille elle l'embraſſe ſans défiance. (Sujet de la

Vignette). *Cette reine lui déclare ſon ſexe & Télamon inſtruit Philiſte de celui d'Amalécinte. Il lui apprend encore les triſtes nouvelles qu'il ſait de Zélie : les cris de Philiſte ſont entendus de Tarſis à qui ſon frère en diſſimule le véritable ſujet. Célémante concerte avec Engaſte & Philémon une partie de chaſſe aux environs de la maiſon d'Alpide pour le ſurprendre, parce qu'il ſoupçonne qu'Alpide a fait ſemer, à deſſein, un faux bruit de la mort de Zélie,* Suite de l'Hiſtoire d'Ariarate. *Ce héros raçonte à Ariobarzane & à Télamon, la fin malheureuſe du prince Philippe poignardé, à ſa place, par Alcime, & ſes aventures ſous les noms d'Ariaméne & de Soſthéne. Embrâſement & pillage du Temple d'Ephéſe par les Gaulois. Périnte furieux de voir Eliante au pouvoir d'Alceſte, veut l'aſſaſſiner & en reçoit un coup mortel : il accuſe en mourant Alpide, & déclare que le prix des biens d'Alceſte & d'Eliante eſt chez lui : il y joint le don des ſiens.*

TARSIS ET ZELIE.

LIVRE DOUZIÈME.

QUELQUES civilités que Philadelphe reçût d'Alcime, & quelques ſoins que celui-ci témoignât pour ſa guériſon, la connoiſſance qu'il venoit d'avoir des mœurs de ce gouverneur, par le récit d'Ariobarzane, lui en donnoit d'extrêmes défiances; & il eût bien voulu être hors des mains d'un homme qui s'étoit rendu fameux par tant de crimes, & qui ne connoiſſoit pour toute loi que ce qui favoriſoit ſes paſſions. Il

jugeoit bien que cet homme artificieux ne faiſoit ſemblant de le laiſſer libre, que parce que ſes bleſſures n'étant pas guéries, il étoit hors d'état d'uſer de ſa liberté; & il ſe douta que les offres qu'on lui faiſoit dans un temps où l'on ne penſoit pas qu'il s'en pût ſervir, ſeroient peut-être retractées au moment qu'on le verroit en état d'en profiter. Il réſolut donc d'éprouver au plutôt ce qu'il en devoit attendre, & de ne différer cette épreuve que juſques au retour d'Alcime, en lui demandant un vaiſſeau pour s'en retourner en Egypte, & pour y remener les princeſſes Arſinoé & Antigone.

Pour Ariobarzane, comme il n'avoit preſque autre choſe dans l'eſprit que ce qui concernoit Ariarate, il ne ſortit de chez Philadelphe qu'avec une extrême inquiétude ſur ce qu'étoient devenues les tablettes que le roi avoit remiſes à Stilpon, pour les porter à Troïade, & dont on n'avoit point ouï depuis de nouvelles. Il alla chez la ſœur d'Alcime, où étoient les princeſſes, & où il s'imagina que Stilpon ſeroit demeuré. Il l'y trouva en effet, attendant une réponſe. Ce n'eſt pas qu'il ſe défiât de l'adreſſe & de l'eſprit de Stilpon. Celui-ci avoit réuſſi à les faire tenir à Troïade. Il s'étoit adreſſé à la princeſſe Antigone; il avoit feint d'être chargé d'une commiſſion de Philadelphe; & rien ne pouvant être ſuſpect de la part d'un frère à une ſœur, il lui avoit

donné ces tablettes, lui faiſant entendre que c'étoit pour Troïade. Antigone n'avoit pas non plus manqué de les remettre à la princeſſe, ce qui ne lui avoit pas été difficile, dans la confuſion d'une nombreuſe aſſemblée, & dans la familiarité que leur commune priſon leur avoit fait contracter enſemble. Mais tout cela ne s'étoit pu faire qu'avec beaucoup de temps, & il en falloit encore à Troïade pour prendre celui de les lire. Du moment qu'elle les avoit reçues, elle avoit ſenti une émotion de cœur, qui avoit paru ſur ſon viſage & dans ſes yeux. Alcime, qui plein de ſa paſſion, portoit ſans ceſſe ſes regards ſur cette princeſſe, s'étant apperçu de ce changement ſubit, étoit auſſi-tôt accouru pour ſavoir ce qu'elle avoit; & elle n'avoit pu déguiſer la choſe, qu'en feignant de s'être trouvée mal; ce qui avoit encore redoublé les ſoins & l'aſſiduité d'Alcime. Elle ſe remit de ſon mieux, & feignit de ne ſonger qu'à ſe divertir, pour diſſiper tout ſoupçon. Elle étoit dans la dernière impatience de voir ce qu'il y avoit dans ces tablettes; mais elle aima mieux contraindre ſa curioſité pour quelque temps, afin de la contenter plus ſûrement enſuite. Elle retarda ſa ſatisfaction juſqu'au ſoir, où elle pourroit ſe dérober un moment de la compagnie, pour aller viſiter une dame de ſa connoiſſance qui étoit malade. Elle ne penſoit pas même que Stilpon attendît une réponſe;

& elle fut étonnée, lorſqu'ayant long-temps attendu, & craignant que ſon maître n'eût beſoin de lui, il lui fit demander ſi elle n'avoit rien à lui faire dire. Elle lui fit ſavoir auſſi-tôt qu'elle n'avoit rien lu encore; qu'il n'avoit qu'à s'en retourner, & que le jour ne ſe paſſeroit pas, ſans qu'elle en fit ſavoir la réponſe au roi.

Ariobarzane vit bien par-là qu'il n'auroit pas encore ſi-tôt le contentement de voir cette aventure éclaircie, & qu'il falloit, malgré qu'il en eût, attendre au moins juſqu'au lendemain.

Comme il ſe diſpoſoit à s'en retourner, il apperçut Célémante, qui ayant accompagné Coris & Céliane, qui venoient voir une de leurs amies à Gonnes, & les y ayant laiſſées, pour aller faire lui-même quelque viſite, revenoit les prendre, & repaſſoit pour cet effet devant la maiſon où étoient Alcime & les princeſſes. Ariobarzane fut ravi de l'avoir rencontré, parce que ce lui étoit une compagnie pour s'en retourner plus agréablement juſques chez lui.

Ayant donc pris congé de Stilpon, & l'ayant prié de faire trouver bon au Roi qu'il retournât le lendemain ſavoir ce qu'il auroit appris de la princeſſe Troïade, il appela Célémante; & l'ayant abordé: Quoi? Célémante ſans Coris? lui dit-il. Le berger comprit bien ce qu'il vouloit dire; parce que tout le monde commençoit à le railler, de ce qu'ayant ſi long-temps

fait profeſſion de ne s'attacher d'amour à perſonne, & en ayant raillé les autres, on lui voyoit un attachement très-fort pour cette bergère. Il ne voulut pas lui dire d'abord que Coris n'étoit pas loin; mais comme s'il fût en effet venu à Gonnes ſans elle, il lui répondit: Je ne ſais preſque plus comment faire, ſage Ariobarzane. Quand je ſuis avec Coris, on me reproche mon aſſiduité auprès d'elle : vous me grondez aujourd'hui de ce que je n'y ſuis pas! Tout le monde ſe moquoit de moi, quand je faiſois gloire de n'être point amoureux; & je n'en ſuis pas plus épargné, aujourd'hui que je le ſuis! Dites-moi donc, je vous prie, ce qu'il faut faire, afin d'être à l'abri des reproches? Puis lui tendant la main : Je penſe, Ariobarzane, continua-t-il, que le plus court eſt de laiſſer dire le monde, & d'aller toujours ſon train. O la belle maxime! mon cher Célémante, répliqua Ariobarzane; & qu'elle revient merveilleuſement à ma penſée! Mais je ne voudrois pas franchement la débiter à tout le monde. Lorſqu'on eſt dans le bon chemin, rien n'eſt mieux que d'aller toujours ſon train; mais quand on en a pris un mauvais, l'affaire change de face. C'eſt comme ſi l'on vouloit qu'un cheval qui s'eſt égaré, allât toujours devant lui, ſans obéir ni à la bride, ni à la voix. Mais, ajouta Célémante, penſez-vous qu'il y ait quelqu'un qui ne ſe croye dans le bon chemin?

Quand je n'aimois point, je penſois faire le mieux du monde : maintenant que j'aime, je crois faire bien mieux. Ce ſont pourtant, comme vous le voyez, deux chemins qui ſe tournent le dos. Dites-moi donc lequel des deux vous croyez être le meilleur ? Ariobarzane ſouriant à cette queſtion : Cela, repartit-il, dépend du but où l'on tend. Comme le chemin qui va d'ici à Cénome, eſt le bon chemin pour une perſonne qui y veut aller, au lieu que ce ſeroit s'égarer, que de le prendre pour aller à Lariſſe ; je crois de même, que l'amour eſt un fort bon chemin pour ceux qui viſent au mariage ; & que l'indifférence eſt le meilleur pour ceux qui n'y tendent point. Quoi ? Ariobarzane, reprit Célémante, vous croyez que l'amour n'eſt permis qu'à ceux qui veulent ſe marier ? Ah ! pour moi, je ſuis d'un ſentiment bien différent. Je prétends même prouver, qu'il n'y a que ceux qui veulent ſe marier, qui n'en doivent point avoir, & voyez ſi ma raiſon n'eſt pas bonne. N'eſt-il pas vrai que le propre de l'amour eſt de nous aveugler pour l'objet que nous aimons ? Cela me ſemble certain, dit Ariobarzane. N'eſt-il pas vrai encore, pourſuivit Célémante, qu'un aveugle ſe trompe aiſément, quand il ſe mêle de faire quelque choix ? Cela me paroît encore véritable, répliqua le paſteur, ſi ce choix dépend de la vue. Or, continua Célémante, auquel croyez-vous qu'il ſoit plus dangereux de

ſe tromper, ou au choix d'une femme, ou au choix d'une maîtreſſe? La choſe ne ſouffre point de comparaiſon, reprit Ariobarzane. Comme il eſt bien plus aiſé de changer de maîtreſſe que de femme, il y a ſans doute moins de péril à ſe tromper au choix de la première que de la ſeconde. Concluez donc, ajouta Célémante, qu'il vaut bien mieux être amoureux, quand on ne veut point ſe marier, que quand on le veut être. Car puiſque l'amour aveugle, qu'un aveugle ſe trompe facilement en ſon choix, & qu'il eſt ſi dangereux de ſe tromper au choix d'une femme; l'amour doit être interdit à qui veut ſe marier. Ariobarzane ſouriant ſur l'agréable raiſonnement de Célémante, lui vouloit repartir, quand celui-ci l'interrompit, parce qu'ils ſe rencontrèrent alors devant la maiſon où Célémante avoit laiſſé Coris & Céliane. Il le pria de lui permettre d'y aller reprendre les bergères. Ariobarzane y conſentit bien volontiers; il ſouhaita même, s'il n'étoit point de trop, d'y entrer avec lui.

La maîtreſſe de cette maiſon ne voulut pas les laiſſer partir, ſans leur avoir préſenté la collation; après quoi, le Soleil qui commençoit à baiſſer, les détermina à partir. Ce ne fut pas ſans peine, la dame étant une femme conſommée ſur le cérémonial, & ſur les complimens de ſortie. Ce qui penſa encore les déſeſpérer, fut qu'après qu'elle les eut accompagnées

malgré elles juſques dans la rue, elles rencontrèrent le frère de cette dame, nommé Amintas, qu'elles n'avoient point vu, quoiqu'il ne fût jamais ſorti de Gonnes, & qui leur fit voir qu'il en ſavoit là-deſſus encore plus que ſa ſœur. Il offrit d'abord la main à Céliane, diſant qu'il vouloit l'accompagner juſques chez elle. La Bergère s'en étant défendue, ſur ce qu'elle marchoit plus librement étant ſeule, & lui ayant dit que par cette raiſon, elle avoit déja refuſé celle d'Ariobarzane & de Célémante; il porta ſes civilités vers Coris, qui s'en tira de la même façon; ajoutant, pour s'en défaire, qu'elles alloient paſſer chez une perſonne où elles étoient bien-aiſes d'aller ſeules. Quoiqu'elle alléguât cette raiſon honnêtement, ce fut cependant d'une manière à lui faire entendre, qu'il ne devoit pas pouſſer ſa civilité plus loin, & qu'il pourroit enfin les importuner. Il n'en comprit rien, & il s'obſtina tellement à les accompagner, qu'elles furent obligées d'entrer, en paſſant, dans une maiſon de leur connoiſſance, quoiqu'elles n'y euſſent aucune affaire, & de prier tout bas les deux Bergers d'aller les attendre plus loin, de peur que s'ils demeuroient à la porte, il ne s'y arrêtât de compagnie. Elles entrèrent dans cette maiſon, où elles ne reſtèrent qu'autant de temps qu'il en falloit pour lui donner celui de s'en aller: mais il auroit cru pêcher contre les règles, s'il ne les eût attendues

à la porte. Elles l'y retrouvèrent; & comme ſi c'eût été à lui de faire les honneurs de Gonnes, il les conduiſit juſques aux portes de la ville. Enfin elles firent tant, qu'elles l'obligèrent de les quitter là: mais il ne faut pas croire que ce fut pour long-temps. A peine eurent-elles fait cinquante pas, qu'il prit un remords de conſcience à Amintas, de n'avoir pas été les reconduire aſſez loin, & il courut à toutes jambes pour les rejoindre. Elles crurent qu'il les laiſſeroit au moins, lors qu'elles rencontreroient les deux Bergers au lieu qu'elles leur avoient déſigné. Il n'en fut rien, & il fallut ſouffrir qu'il les remenât juſques à plus de la moitié du chemin. Au reſte, il leur fit à chacune des complimens ſans nombre ſur l'excellence de leur beauté. Il les compara au ſoleil & aux aſtres; il leur dit mille fois, qu'il étoit percé de leurs traits, & ébloui de l'éclat de leurs yeux; il les loua en gros & en détail; & ce qui fut ſingulier, c'eſt qu'après avoir proteſté tout haut à Céliane devant Coris, qu'elle étoit, ſans exception, la plus belle perſonne qu'il eût jamais vue, il en vint dire autant devant elle à ſa compagne. Il ne ceſſoit de leur dire qu'il étoit honteux de les laiſſer ainſi marcher ſeules ſans leur donner la main, & il la leur préſentoit à chaque période.

Ariobarzane & Célémante ne pouvoient s'empêcher de rire de l'embarras où ils voyoient les deux Bergères, par l'excès de civilité de cet

homme ; & de celui où il ſe mettoit lui-même par l'envie qu'il avoit de leur témoigner qu'il ſavoit ſon monde. Ils ne laiſsèrent pas néanmoins par charité, de lui dire pluſieurs choſes, qui devoient être capables de le faire rentrer en lui-même, & lui faire concevoir que la civilité devient ruſticité, lorſqu'elle eſt pouſſée au delà de certaines bornes : mais ils n'y gagnèrent rien, & ils reconnurent qu'il étoit d'une civilité incorrigible. Enfin, Céliane & Coris plus fatiguées des complimens de ce Courtiſan, que du chemin qu'elles avoient fait, s'aſſirent ſur une petite hauteur qu'elles rencontrèrent, & proteſtèrent ſi ſérieuſement d'y reſter juſques à ce qu'elles l'euſſent vu partir, qu'il reprit le chemin de la ville. Mais ce ne fut pas ſans leur faire de longues excuſes ſur ſon impoliteſſe, & ſans leur témoigner qu'il ſe donneroit l'honneur d'aller leur rendre ſes devoirs le lendemain.

Dès qu'elles s'en virent débarraſſées, Coris ſe leva ; & regardant Céliane : Ah ! ma ſœur, lui dit-elle (car leur amitié faiſoit qu'elles s'appeloient ſouvent ainſi,) votre beauté vient de nous jouer un mauvais tour, en nous attirant un pareil galant. Je ſongeois déjà, continua-t-elle, à chercher où nous le coucherions ce ſoir, car je ne penſois pas que de ſa vie il dût nous quitter. Ma ſœur, repartit Céliane, c'eſt à moi à vous en faire le reproche ; car je ſuis

aſſurée qu'il ne nous a ſuivies que pour l'amour de vous, & que c'eſt à vous qu'il en veut. Ma chère Céliane, reprit Coris, vous ſavez que c'eſt à vous qu'il a conſacré ſes premières douceurs, & que vous avez eu la fleur de ſes adorations. Il eſt vrai, répliqua Céliane: mais ce n'étoit que pour eſſayer ſa politeſſe; & vous avez bien vu qu'il m'a quittée auſſi-tôt pour aller à vous. Il faut pourtant que vous avouiez, repartit Coris, qu'il y a bien plus d'apparence qu'il vous ait voulu plaire qu'à moi. Ne vous ai-je pas ouï dire qu'un Berger ne pouvoit être trop civil? & ne ſouteniez-vous pas l'autre jour, que les hommes étoient autrefois bien plus polis qu'ils ne le ſont à préſent, ſur ce que vous aviez entendu dire à nos vieillards, qu'ils n'auroient pu trouver une dame dans une rue, ſans la reconduire chez elle, & qu'ils euſſent cru faire un grand crime, s'ils ſe fuſſent couverts ou aſſis devant des femmes. Vous verrez qu'Amintas aura appris que c'étoit là votre penſée; car j'ai remarqué qu'il n'a oſé ſe couvrir durant tout le chemin. Ah, Coris! reprit Céliane, vous tournez malicieuſement ce que j'ai dit. Je n'ai jamais prétendu qu'il n'y eût point d'excès dans la civilité du temps paſſé, mais j'ai dit, comme je le dis encore, que cette grande exactitude, & cette extrême déférence que l'on avoit, dit on, alors pour notre ſexe, approchoit bien plus de la politeſſe & de la

galanterie, que cette grande liberté que les hommes ſe donnent aujourd'hui parmi nous, laquelle approche certainement de la groſſiereté & du mépris. Coris vouloit répliquer, quand Célémante prenant la parole : Belle Coris, lui dit-il, c'eſt à moi, s'il vous plaît, à défendre la galanterie de mon temps & de mon ſexe : je vous laiſſerai faire quand il s'agira de défendre celle des Bergères. Hé quoi ? reprit l'enjouée Coris, eſt-ce que vous penſez que je ne ſaurois pas bien défendre celle des Bergers ? Non, repartit le Berger en riant, parce que vous ne ſavez pas encore la ſouffrir. Je vous avoue, répliqua Coris, qu'il y a certaine galanterie que je n'aimerois pas ; mais pour celle qui mérite ce nom, il me ſemble que les Bergères ont droit d'en juger. Aimable Coris, lui dit Célémante, il eſt vrai qu'elles peuvent mieux que nous en porter le jugement ; mais il ne s'agit pas encore de juger, il eſt queſtion de la défendre, & je crois que ceci regarde les Bergers. Mais, interrompit Ariobarzane, en s'adreſſant à Célémante, la belle Céliane vous a dit qu'elle ne l'attaque pas, mais qu'elle prétend ſeulement que l'on péchoit moins de mon temps par cet excès de civilité que l'on avoit pour les femmes, que l'on ne fait aujourd'hui par ce trop de liberté, où la plupart de ceux qui font profeſſion de galanterie, s'émancipent. Eſt-ce que vous êtes d'un autre avis qu'elle ? & Célémante

ſe

ſe déclareroit-il contre le reſpect que l'on doit aux Bergères ? Peut-être devrois-je le faire, répondit Célémante ; car ce reſpect nous tient ſouvent en de rudes contraintes, & nous cauſe un mal que ne ſouffrent point ceux qui peuvent ſe mettre au-deſſus. Il eſt vrai, dit Coris en ſouriant, que Célémante a fort ſujet de s'en plaindre ! Ne vous en raillez point, lui repartit-il. Il n'en eſt pas de la peine que fait le reſpect, comme de celle que font ſouffrir les autres maux. Ceux-ci ſe font connoître, en ſe plaignant ; mais l'on ne ſait jamais le mal que fait le reſpect, parce qu'il engage au ſilence ; & il ne nous en feroit plus, s'il nous étoit permis de crier & de nous plaindre. Ce que vous dites-là eſt fort galant, repartit Coris : il n'y a que l'application que je n'en trouve point juſte à un galant tel que Célémante. Quoi ? belle Coris, lui demanda-t-il, eſt ce que vous m'entendez plaindre & crier ? Non, ſans doute, répondit-elle ; & c'eſt parce que vous ne ſouffrez point de mal : mais ſi vous en ſentiez tant ſoit peu, comme vous n'y êtes pas fort accoutumé, je crois que l'on ne ſeroit pas long-temps à vous entendre pouſſer les hauts cris. Ma ſœur, interrompit Céliane, entendons un peu, je vous prie, ce que Célémante répondra en faveur de la manière des Bergers galans de notre temps, contre ce que j'ai dit à l'avantage de ceux du temps paſſé. Voulez-vous que je

vous le diſe, belle Céliane, lui répliqua-t-il? Laiſſez ſoutenir la galanterie du temps paſſé à Ariobarzane, Ce n'eſt point encore à vous à prendre le parti d'un autre ſiécle. Mais enfin, continua-t-il, afin que vous ne croyez pourtant pas que je vous en prie faute de raiſons pour ma cauſe, je veux bien vous dire, que, ſelon que j'ai entendu parler du temps paſſé, l'on étoit, généralement parlant, plus circonſpect & plus exact parmi les femmes en certaines choſes, qu'on ne l'eſt aujourd'hui: mais je ſoutiens que ces choſes où l'on avoit tant de circonſpection & d'exactitude, ne ſont pas celles qui ſont eſſentielles pour rendre un homme véritablement galant. Il faut pour cela à la vérité, être extrêmement civil & déférent pour les femmes; & outre ces qualités, il faut encore de la complaiſance, de la diſcrétion & de l'enjouement: mais il faut avoir en toutes choſes une liberté ſans affectation; & c'eſt ce que nos pères n'avoient point dans leur temps, ſelon que je puis en juger par ce qu'on en dit. Cependant c'eſt dans cette noble & ſage liberté, ce ſemble, que conſiſte toute la délicateſſe de la galanterie; & ce n'eſt que cet air libre & dégagé dont je parle, qui donne du relief à toutes les plus belles qualités d'un honnête homme: en ſorte que comme la grande perfection d'un Peintre conſiſte à ſavoir bien placer ſes ombres, je dis de même que l'art de ſe ſervir de la liberté

en temps & lieu, eſt ſans doute en quoi conſiſte le mérite d'un galant homme. De vous dire, ſi les hommes en général n'étoient point autrefois plus civils aux Dames, qu'ils ne le ſont à préſent, c'eſt de quoi le ſage Ariobarzane peut nous éclaircir. Je veux croire qu'il y avoit alors plus de civilité, parce que ce rafinement de politeſſe, qui a perfectionné la galanterie en ſoi, a aſſurément bien gâté des jeunes gens; & je ſuis perſuadé, que pour un parfaitement galant homme qu'elle aura fait, elle a produit mille faux galans. Comme l'on a vû qu'il falloit néceſſairement de la liberté, pour donner un certain aſſaiſonnement aux choſes, & que cette manière a ſemblé non-ſeulement agréable, mais commode, tout le monde y a donné, mais avec excès; & comme il n'y a rien de plus difficile que de trouver cette juſte médiocrité ſi néceſſaire, & ſur-tout en matière de liberté, la plupart ont fait comme ces mauvais cuiſiniers, qui pour ne ſavoir pas uſer du ſel & du vinaigre avec tempérament, gâtent toutes leurs ſauces, & qui, s'ils ne les font pas inſipides, les rendent toujours trop ſalées, ou trop aigres.

Voilà un jugement, reprit Céliane, qui me paroît judicieux ſur la différence qui peut être entre la galanterie du temps paſſé, & la nôtre; car vous voulez dire, ſi je ne me trompe, qu'il y avoit autrefois, communément plus grand

nombre d'hommes galans, qu'il n'y en a aujourd'hui ; mais que le petit nombre d'aujourd'hui eſt plus accompli que le grand nombre du temps paſſé. Ou, pour mieux dire, vous louez davantage la galanterie de notre temps, mais vous louez plus les galans de l'autre. Or je vous dirai qu'en cela notre ſentiment eſt tout ſemblable. Car je n'ai pas prétendu qu'un parfaitement honnête homme de ce temps-ci, ne fût peut-être plus agréable que le plus galant homme du temps paſſé : mais j'ai dit ſeulement, que l'excès de civilité par où je vois pêcher ceux que l'on appelle les galans du temps paſſé, me ſemble incomparablement plus ſupportable, que cet autre excès de liberté des hommes du nôtre, qui vont aujourd'hui juſques à l'indiſcrétion.

Lorſque vous parlez d'indiſcrétion, repartit Coris, vous parlez d'une choſe qui ne peut tomber dans un homme qui eſt ſouffert par d'honnêtes femmes. Mais, indiſcrétion à part, je vous déclare qu'un homme libre, comme vous dites, par excès, me ſeroit encore mille fois plus ſupportable, qu'un autre avec une civilité exceſſive. Car enfin, la liberté a cela de bon, que quiconque en prend pour ſoi, en accorde aux autres: au lieu qu'une civilité outrée ne manque jamais de gêner celui qui la fait & celui à qui elle s'adreſſe, & de les jeter tous deux dans une contrainte, qui me paroît inſupportable.

Ariobarzane vouloit donner ſon jugement ſur cette diſpute, quand ils entendirent une voix qui chantoit ces paroles:

Charmante & cruelle Bergère.
Pour vous avoir aimée, ai-je donc ſi grand tort?
Ah! s'il en faut mourir, je ſouffrirai la mort:
Mais je ne puis ſouffrir votre colère.

C'étoit une voix d'homme, & fort agréable. Ils reconnurent en jetant les yeux du côté qu'ils l'avoient entendue, que c'étoit Philémon. Ils n'avoient pû le voir plutôt, parce qu'il étoit couvert d'une haie, le long de laquelle il marchoit. Comme ce Berger avoit beaucoup d'eſprit, Ariobarzane, Coris & Célémante furent ravis de le trouver, eſpérant qu'il ſe joindroit à eux, & qu'ils acheveroient leur chemin enſemble. Auſſi Philémon venoit-il à ce deſſein; & quoique les rigueurs de Céliane lui donnâſſent plutôt ſujet de la fuir que de la chercher, il étoit venu néanmoins au-devant d'elle. Céliane rougit en l'appercevant, & le Berger ne l'aborda qu'avec quelque ſorte de confuſion. Il ſe contraignit cependant; & les abordant, il les ſalua tous avec un viſage ſur lequel on vit bien qu'il vouloit faire paroître quelque gaieté. Il fit même un compliment de bonne grâce à Céliane, & lui dit, qu'ayant été la chercher chez elle, & ayant ſû qu'elle étoit allée à

Gonnes, il en avoit pris auſſi-tôt le chemin, pour venir à ſa rencontre. Et parce qu'il ſe douta bien que Céliane lui répondroit d'une manière qui feroit remarquer quelque dureté, dont il eût bien voulu qu'on ne ſe fût pas apperçû, il ne lui donna pas le loiſir de repartir : mais ſe tournant vers Ariobarzane, il lui apprit qu'il venoit de rencontrer un homme à cheval, ſuivi de deux eſclaves ; qu'il paroiſſoit de qualité, & qu'il lui avoit demandé ſon logis, pour s'y rendre. Cela obligea Ariobarzane de prendre bientôt congé de la compagnie, parce qu'il ſe trouva un moment après dans un carrefour, où le chemin le ſéparoit de celui qu'il falloit tenir pour aller au hameau de Coris.

Quoique Coris & Célémante euſſent des yeux trop clair voyans, pour ne s'être pas apperçus qu'il y avoit quelque brouillerie entre Céliane & Philémon ; comme ils virent que l'un & l'autre ne ſouhaitoient pas d'en venir aux éclairciſſemens, ils ne firent pas ſemblant d'en rien voir : au contraire Coris, ſuivant ſon enjouement ordinaire, dit à Philémon, qu'elle avoit bien des nouvelles à lui apprendre, & que Céliane venoit de faire un amant. Céliane vit bien que Coris entendoit parler d'Amintas ; & pour ôter à Philémon l'occaſion de lui rien dire, & éviter par-là l'engagement où elle auroit été de lui parler, elle rejeta la raillerie ſur Coris, & lui répliqua en ſouriant, qu'elle avoit furieuſe-

ment Amintas dans l'eſprit ; & que ſi elle ne craignoit pas de donner de l'ombrage à Célémante, elle diroit que Coris n'en parloit que par envie. Célémante continuant la raillerie, dit qu'en effet, Coris en revenoit toujours là première à Amintas, & que cela commençoit à lui être bien ſuſpect. Vous penſez vous moquer, dit Coris : mais je ne vous nie point que j'aimerois paſſionnément Amintas, s'il avoit pû vous donner tant ſoit peu de jalouſie. Ah ! Coris ! reprit Célémante, ce que vous dites là eſt trop glorieux pour moi ; & je vous promets, que quand il n'y auroit que cela, je ne ſerai point jaloux d'Amintas. Comment, Berger ? lui répliqua-t-elle en rougiſſant ; je ne vois pas en quoi il peut vous être glorieux que je vous ſouhaite du mal. Eſt-ce que vous tirez vanité de m'avoir pour ennemie ? Céliane comprit la choſe auſſi bien qu'elle ; & toujours dans le deſſein de détourner la converſation : il eſt vrai, ma ſœur, lui dit-elle, que nous ne ſouhaitons guères de donner de la jalouſie à des gens qui nous ſont indifférens ; & pour moi, je conſeille à Célémante de tirer grand avantage de cette déclaration. Céliane s'attira par ce diſcours ce qu'elle vouloit éviter : car Coris ſe voyant attaquée par elle, lui rejeta malicieuſement le dé. C'eſt donc pour cela, ma chère ſœur, lui dit-elle, que tu m'as voulu empêcher d'en donner de toi à Philémon. Céliane rougit de nouveau

à ce diſcours, & en parut un peu déconcertée: mais le diſcret Philémon qui le remarqua, la voulut ſoulager; & prenant la parole, il répondit pour elle. La belle Céliane, dit-il, ne craindra jamais de me donner de la jalouſie. Car comme il faut mériter d'être aimé pour avoir droit d'en concevoir, elle eſt bien perſuadée que je ſerois mal fondé à en prendre. Et moi, reprit Célémante, je crois que pour en avoir, il faut croire qu'on ne mérite pas d'être aimé, puiſque la jalouſie n'eſt qu'une défiance de ſon propre mérite. Ou de la fidélité d'autrui, ajouta Coris: car quelque perſuadé que l'on ſoit de ſon mérite, on peut avoir de la jalouſie, quand on reconnoît de l'infidélité en ceux qui doivent nous être fidèles. Belle Coris, repartit Célémante, vous me pardonnerez, ſi je vous dis que ce n'eſt pas là ma penſée. Quand nous reconnoiſſons un manque de fidélité dans une perſonne qui nous en doit, c'eſt de la haine, & non pas de la jalouſie qu'il faut avoir pour elle. Car enfin la jalouſie n'eſt jamais ſans un ſecret deſir d'être aimé; & une perſonne raiſonnable ne doit jamais ſouhaiter d'être aimée d'une infidelle. A ce compte, dit Philémon, il n'y auroit donc jamais de jalouſie, la jalouſie ne naiſſant que de la perſuaſion d'une infidélité qu'on nous fait. Je ne dis pas qu'il n'y en ait point, reprit Célémante, mais j'avance ſeulement qu'une perſonne raiſonnable

n'en devroit jamais avoir : car ſi nous croyons une maîtreſſe ou un amant infidèles, ils ne méritent pas qu'on les regrette ; & s'ils ſont fidèles, nous n'avons pas lieu d'en être jaloux. Mais d'où vient donc, lui demanda Céliane, que quand un mari eſt jaloux d'une femme qui eſt coquette, nous diſons qu'il a raiſon de l'être ? Ou c'eſt là mal parler, ou il y a une jalouſie qui eſt raiſonnable. O Céliane, lui répondit Célémante en riant, c'eſt une grande difficulté que celle-là ! Les mariages ont leurs myſtères ; & il faudroit, avant de vous répondre, que Coris eût déterminé ſi l'on peut être raiſonnable, & ſe marier. Cela eſt fort plaiſamment éludé, dit Céliane. Mais quoi qu'il en ſoit, je ne puis m'empêcher de dire, auſſi-bien que Coris, que j'aurois grande curioſité de ſavoir ſi Célémante qui eſt ſi raiſonnable, & qui, je crois, ne manque pas d'avoir bonne opinion de ſon mérite, ne pourroit point devenir jaloux ; & je vous aſſure que j'en aurois bientôt l'eſprit éclairci, ſi j'étois dans la place de ma compagne. Belle Céliane, ajouta Philémon, je vous en éclaircirai moi-même, ſi vous le voulez, & vous apprendrai que Célémante ne ſauroit être jaloux : car pour être jaloux, il faut avoir de l'amour ; & je ſoutiens qu'un libertin comme lui, n'en eſt pas capable. Céliane ne lui répondit point : mais Célémante prit la parole. Quoi, Philémon, tu m'attaques, & tu

m'attaques ſur l'amour ? Tu n'en dois pas être fâché, lui répliqua le Berger ; car je ne crois pas que ce ſoit là t'attaquer par ton foible : ne fais-tu pas profeſſion de n'en point avoir ? Célémante, au lieu de lui répondre, regarda Coris ; & après avoir jeté à cette Bergère un regard mêlé d'un ſouris paſſionné, il ſe retourna vers Philémon, en lui diſant : Je n'en fais preſque plus rien, mon cher Philémon ; mais demande à la belle Coris ce que je dois te répondre. A moi ? dit Coris. Vraiment, je vous trouve admirable, continua-t-elle, en s'adreſſant à Célémante, de vouloir que je réponde pour vous, comme ſi je ſavois les ſecrets de votre cœur ! Mais enfin, puiſque vous le voulez, je dirai à Philémon, qu'il eſt vrai que nous avons fait l'un & l'autre profeſſion de n'avoir jamais d'amour. Charmante Bergère, reprit l'enjoué Célémante, Philémon ne parle pas du paſſé ; c'eſt ſur le préſent qu'il m'interroge. Voudriez-vous être un eſprit changeant dans vos réſolutions, demanda Coris ? Non, repartit Célémante : je ne veux pourtant pas que Philémon diſe que je ſuis incapable d'amour : car quand je ferois encore préſentement profeſſion de n'en point avoir, je n'en ſerois pas pour cela incapable ; & je ne puis ſouffrir ce reproche, d'un Berger ſur-tout qui en eſt plus incapable que moi. Car enfin, Philémon, continua-t-il en s'adreſſant à lui, comment ſerois-tu propre à cette paſſion,

toi qui fais profeſſion de douter de tout? Pour aimer, il faut être perſuadé qu'une perſonne eſt bien faite, qu'elle eſt belle, qu'elle a de l'eſprit, qu'elle eſt aimable, en un mot; & tu ne pourrois jamais en être certain. Sais-tu ſeulement ſi Céliane eſt blonde ou brune? ſi elle eſt grande ou petite? ſi elle eſt blanche ou noire? ſi elle a de l'eſprit, ou ſi elle n'en a point? Je gage que tu doutes de tout cela; & que toute belle, toute jeune & toute ſpirituelle qu'elle eſt, tu doutes, quand tu la vois, ſi tes yeux ne te trompent point, & s'ils ne te font point prendre quelque laide ou quelque innocente au lieu d'elle. Auſſi te trouverois-je bien malheureux ſi tu t'aviſois d'aimer. Car dans ces doutes perpétuels, qui te font trouver tout incertain, quelque amitié qu'on eût pour toi, ce ne ſeroit jamais que défiances & jalouſies. Tu n'en croirois pas la vérité même, puiſque tu ne penſes pas ſeulement qu'il y ait une vérité. Quand il eut achevé, Philémon reprit froidement: Mon cher Célémante, ne me décrie pas davantage devant la belle Céliane: tu ſais qu'il y a longtemps qu'elle n'a déjà que trop mauvaiſe opinion de moi. Mais je ſuis en quelque ſorte aſſuré qu'elle ne me reproche pas que je ne la trouve pas aſſez ſpirituelle ni aſſez belle.

Pendant que cette agréable troupe s'entretenoit ainſi, & que chacun ſe retiroit dans ſon hameau, Amintas ſe rapprochoit lentement de

Gonnes, merveilleuſement ſatisfait de lui-même, & encore plus de la beauté de Céliane & de Coris. L'une & l'autre de ces deux Bergères l'avoit ſi fort enchanté, que tout réſolu qu'il fût de donner ſon cœur à l'une des deux, il ne délibéroit plus que ſur le choix. En arrivant aux portes de Gonnes, il y fut arrêté par un ſpectacle des plus ſurprenans, & qui rendit long-temps immobiles la plupart de ceux qui en furent les témoins. Il apperçut de l'autre côté du fleuve un cavalier armé de toutes piéces, qui tenoit devant lui une femme, & qui la couvrant de ſon écu, combattoit avec tant de valeur, que s'étant fait paſſage au milieu de cent épées, il ſe fût bientôt ſouſtrait à une foule d'ennemis qui ſortoient de la Ville après lui, ſi ſon cheval percé de mille coups, ne fût tombé mort entre ſes jambes. Ce vaillant homme ne le ſentit pas plutôt manquer, que ſans quitter la perſonne qu'il tenoit entre ſes bras, il ſe dégagea légérement des étriers, & ſe mit à courir de toutes ſes forces, en s'éloignant de la ville. Cinq autres qui étoient de ſon parti, s'oppoſèrent en vain au grand nombre de ceux qui le pourſuivoient; ils furent contraints de céder eux-mêmes, & de ſe retirer. L'un d'eux qui paroiſſoit être ſon écuyer, pouſſa vers l'inconnu; & l'ayant devancé de quelques pas: Seigneur, lui cria-t il, ſe jetant à terre, & lui préſentant ſon cheval, il n'y a que ce moyen

de vous ſauver vous & la princeſſe. Le vaillant inconnu prévit bien qu'il n'auroit pas le temps de ſe ſervir de cet avantage. Il poſa cette femme doucement à terre ; & ayant commandé à ce même homme de l'enlever de la foule, pendant qu'il arrêteroit les ennemis, il tourna viſage, & s'avançant fiérement vers eux, des premiers coups, il mit à bas les plus intrépides, & porta la terreur dans l'ame des plus éloignés. Dans ce généreux déſeſpoir, il fut ſecondé par les quatre autres qui étoient de ſon parti, & ils donnèrent enſemble avec tant de fureur contre leurs ennemis, que ſi le nombre en eût été moindre, ils n'euſſent pas déſeſpéré de la victoire. Mais que pouvoient faire cinq hommes contre deux cens, dont les uns combattoient à coups de piques & de traits, & la plupart les attaquoient par derrière ? Il fallut enfin céder au nombre ; & de ces cinq guerriers non vaincus, mais laſſés de vaincre, quatre tombèrent morts au milieu d'un tas de corps étendus par terre, dont ils s'étoient elevés un tombeau.

Mais le cinquième fit une retraite bien plus admirable encore que leur combat. Cet homme généreux avoit entr'autres ſi bien occupé les ennemis, qu'ils n'avoient pas pris garde, que tandis qu'ils s'arrêtoient à lui, ſon écuyer, ſuivant ſon ordre, s'étoit ſaiſi de cette dame qu'il lui avoit dépoſée ; & que pendant qu'ils s'ef-

ſorçoient de combattre, il leur avoit enlevé le prix du combat. Le vaillant inconnu l'avoit bien remarqué, quoiqu'il ſemblât qu'il eût toute autre choſe à faire, ayant ſeul la moitié de cette armée ſur les bras : de ſorte que quand il crut la princeſſe ſauvée, qu'il vit ſes quatre hommes morts, & que percé de coups il ſe trouva lui ſeul à ſoutenir l'effort de tant d'adverſaires, il ne ſongea plus qu'à conſerver une vie, qu'il eût alors inutilement expoſée, & dont la perte lui eût dérobé le fruit de tant de peines. Il ſe jeta ſur le cheval de l'un de ſes gens morts, qui ſe trouva heureuſement aſſez près de lui ; & pour ôter à ſes ennemis, dont le nombre croiſſoit à tous momens, l'eſpérance de l'atteindre, & le moyen de le pourſuivre, il courut à bride abattue vers le fleuve, & pouſſa ſon cheval au travers, quoique l'eau fût en ce lieu-là d'une largeur & d'une profondeur étonnante.

Cette action ſurprit ſi fort tous ceux qui la virent, qu'il n'y en eut pas un qui oſât le ſuivre par la même route. Ils penſoient même d'abord, qu'il alloit rencontrer dans ſon paſſage une mort qu'il n'avoit que retardée : mais il avoit choiſi d'excellens chevaux pour l'exécution de ſon entrepriſe. Auſſi celui-ci, quoique bleſſé en deux ou trois endroits, fournit cette haſardeuſe carrière ; & paroiſſant tout fier de ſa charge, il porta ſon maître au bord d'où le

regardoit Amintas, avant que les ennemis fuſſent revenus de leur étonnement. Dès qu'ils en furent un peu remis, ils ne manquèrent pas de courir après cet inconnu : mais comme il leur fallut faire de grands détours; les uns, pour aller chercher des bateaux, les autres pour gagner le pont; que la nuit ſurvint preſque auſſitôt, & que l'inconnu s'éloignoit toujours, ils le perdirent de vue, avant qu'ils euſſent trouvé par où paſſer.

Dans ce même temps, Télamon revenoit de Callioure, où il avoit enfin réſolu d'aller, au ſortir de Gonnes, afin de raconter à Leucippe & à Mélicerte, la funeſte nouvelle qu'il avoit appriſe de Zélie, & pour ſe déterminer par leur avis, ſur ce qu'il y avoit à faire dans une ſi pitoyable rencontre. Leucippe & Mélicerte avoient reçu cette nouvelle avec le reſſentiment d'un père & d'une mère, mais d'un père & d'une mère qui aimoient tendrement leurs enfans, & qui perdoient une fille telle que l'incomparable Zélie. Ils paſsèrent tout le jour à tenir conſeil, ſans ſe trouver capables de prendre d'autre parti que celui de la douleur & des larmes; & Télamon fut obligé par la nuit, de s'en retourner à ſon hameau, ſans qu'ils ſe fuſſent arrêtés à d'autre réſolution que de tâcher de trouver Alpide, pour ſe procurer l'éclairciſſement entier de cette cruelle aventure.

Télamon s'en retournoit donc triſtement à

Cénome, & alloit repaſſer le fleuve, dans le même bateau qui l'avoit paſſé le matin, pour venir à Callioure; lorſqu'il entendit accourir vers lui à toute bride, le long du fleuve, ce même écuyer qui emportoit devant lui l'inconnue évanouie dont nous avons parlé. La vîteſſe de ſa courſe, & la nuit qui étoit prête à ſe fermer, empêchoient le Berger de les diſtinguer; & quand il eût fait plus de jour, il ne les eût pu reconnoître, ne les ayant jamais vus. Auſſi, dès qu'il les put diſcerner à la faveur de ce reſte de lumière qui ſemble diſputer encore la place à la nuit, & principalement dans les jours d'Eté; la poſture de cette femme évanouie, & la précipitation de la fuite du cavalier qui la tenoit, lui firent croire qu'il la venoit d'enlever. Il ne ſavoit rien de ce qui venoit de ſe paſſer aux portes de Gonnes; & cette aventure excitant ſa compaſſion & ſon courage, & renouvelant le ſouvenir du triſte enlèvement de Zélie, il ne put laiſſer paſſer cet homme ſans s'en éclaircir. Il lui cria de s'arrêter, & celui-ci n'en ayant voulu rien faire, le Paſteur ſe jeta à la bride de ſon cheval; & tendant le javelot au cavalier, il lui demanda ſon nom, & celui de la perſonne qu'il tenoit entre ſes bras. Cet inconnu penſant que Télamon fût du parti de ceux qu'il venoit de combattre, ne lui répondit que de ſon javelot, qu'il lui lança, & dont il l'atteignit, mais légèrement.

gérèment. Il eût été facile à Télamon de s'en venger, s'il l'eût voulu : mais il lui ſembla que cet homme étant embarraſſé d'une femme qu'il tenoit, la victoire lui en eût été trop facile ; il ſe contenta de tuer ſon cheval ſous lui, & par ce moyen de l'arrêter. Ce cheval ſe ſentant bleſſé, fit deux ou trois bonds, & ſe précipita enſuite dans le fleuve. Tout ce que cet homme put faire, fut de ſe jeter à terre avec la perſonne qu'il portoit : mais encore ne put-il ſi bien ſe ménager dans ſa chûte, qu'ils ne tombaſſent l'un & l'autre aſſez rudement. Il ſe relevoit néanmoins pour tirer l'épée ; quand Télamon ſauta ſur lui, & le ſaiſiſſant, lui demanda le nom de la perſonne qu'il enlevoit ? L'écuyer vit bien à ces paroles, la mépriſe de tous les deux ; & quoiqu'il en fût aſſez irrité, & qu'il n'eût même que trop de courage pour s'en venger, ſi ç'eût été en une autre occaſion ; comme il conſidéroit alors que s'il s'engageoit plus long-temps dans ce combat, il ne feroit que donner le temps de l'atteindre à ceux qui peut-être le pourſuivoient, il repartit ainſi à Télamon : Ah ! qui que tu ſois, ſi tu ſavois le crime que tu viens de commettre, tu t'en punirois toi-même, pour peu que tu fuſſes capable de juſtice & de repentir. Mais au moins, aide-moi de grâce à le réparer ; & ſi tu es auſſi généreux que tu es vaillant, donne-moi un lieu de ſûreté, pour un dépôt précieux, dont je ſuis

reſponſable au plus grand prince du monde. A ces mots, ayant ajouté quelques paroles, pour expliquer la crainte qu'il avoit d'être pourſuivi par les gens d'Alcime, Télamon le fit promptement entrer dans le bateau qu'il avoit auparavant préparé pour lui-même, & le paſſa à l'autre bord du fleuve, avec cette Dame qui étoit toujours dans l'évanouiſſement.

L'inconnu n'avoit point de temps à perdre. A peine étoient-ils au milieu du fleuve, qu'il entendit ſur le bord qu'ils venoient de quitter, le bruit de quantité de cavaliers qui le pourſuivoient, deſcendant au grand galop vers la mer; & ſi la nuit qui ſurvint, ne l'eût caché à eux, & n'eût favoriſé ſa retraite, il lui eût été impoſſible de ſe ſauver.

Le fleuve lui fournit les moyens de faire revenir ſa Dame. Il puiſa de l'eau avec la main, la lui jeta ſur le viſage, & lui fit reprendre ainſi ſes eſprits. Mais elle ſe trouva ſi foible, qu'à peine pouvoit-elle ſe ſoutenir lorſqu'elle fut à l'autre bord; en ſorte qu'il fallut qu'ils la portaſſent à la plus prochaine maiſon, qui ſe trouva être celle d'Ariobarzane.

Il n'y avoit pas long-temps qu'Ariobarzane étoit arrivé, quand ils y entrèrent; & il avoit trouvé que cet homme dont Philémon lui avoit parlé, étoit un grand perſonnage nommé Cinéas, autrefois gouverneur du Roi Pyrrhus, & alors premier miniſtre de ce prince, qui l'avoit

envoyé vers Alcime pour une négociation importante. Cinéas étoit originaire de Theſſalie, né dans la ville de Pidne, & ils s'étoient connus Ariobarzane & lui dans leur jeuneſſe: mais leur fortune les ayant attachés en des lieux fort éloignés l'un de l'autre; ils ne s'étoient point revus depuis, juſqu'à ce jour-là que Cinéas l'étoit venu viſiter.

Après les premières civilités, & quelques autres diſcours, Ariobarzane s'informa de quelques particularités touchant le roi Pyrrhus, & demanda ce qui lui étoit arrivé depuis la fameuſe journée d'Ipſe, qui avoit fait une ſi grande révolution dans l'Aſie & dans l'Europe, & où Pyrrhus étoit tombé entre les mains du roi Ptolomée. Il lui eſt ſurvenu, répartit Cinéas, ce qui a coutume d'arriver aux plus grands hommes: mille malheurs, & peu de conſolation. Vous avez raiſon, reprit Ariobarzane, de dire que c'eſt la deſtinée des grands hommes, d'être malheureux. Il ſemble, ſi je l'oſe dire ſans impiété, que les Dieux ne les pouvant devancer en vertu, veuillent prendre avantage ſur eux, de l'empire qu'ils ont ſur la fortune; & les rendre malheureux, de peur qu'ils ne leur ſoient preſque ſemblables. De ce diſcours, ils étoient tombés ſur l'exemple des plus grands perſonnages qu'ils euſſent connus; & après avoir parlé de Pyrrhus, & de quelques autres, dont l'infortune avoit preſque égalé la gloire; ils s'étoient

particulièrement arrêtés au grand Ariarate, & au renommé Soſthène, qu'ils confeſſoient l'un & l'autre avoir eu la réputation des deux plus vaillans hommes du monde. C'étoit Ariobarzane qui avoit allégué Ariarate; & Soſthène avoit été cité par Cinéas. Ils en étoient encore là-deſſus, lorſqu'ils virent entrer Télamon. Ce Paſteur ayant laiſſé cette Dame, & l'écuyer dont nous avons parlé, dans une chambre baſſe, & ayant commandé avec l'autorité qu'il avoit chez Ariobarzane ſon parent, comme chez lui-même, de leur donner tout ce qui leur ſeroit néceſſaire, il étoit monté enſuite dans celle d'Ariobarzane, pour l'avertir de ces nouveaux hôtes. Le ſage vieillard, qui n'imputoit ſon arrivée qu'à une ſimple viſite, le prévint d'abord; & le préſentant à Cinéas, il lui dit, en continuant la matière de leur première converſation: Seigneur, voici un de mes parens, qui vous fera voir encore, ſi vous le deſirez, dans la perſonne du grand Ariamène, un exemple illuſtre de ces héros malheureux dont nous parlions. Télamon avoit deſſein, ainſi que nous avons dit, d'entretenir Ariobarzane d'autre choſe: mais le reſpect qu'il crut devoir à la perſonne du premier miniſtre du roi Pyrrhus, ne lui permettant pas d'interrompre leur diſcours, & principalement, parce qu'il avoit donné les ordres néceſſaires pour le ſervice de la Dame inconnue; il ſe vit obligé de différer

ſon premier deſſein, juſqu'à ce que Cinéas ſe fût retiré. Après lui avoir donc rendu ce qu'il devoit à ſa condition & à ſon mérite, il entra ainſi dans leur converſation, adreſſant la parole à Cinéas. Il eſt vrai, Seigneur, lui dit-il, que j'ai eu l'honneur de ſervir ſous le grand Ariamène, & de lui voir jeter les premiers fondemens de cette grande Monarchie, qu'il a élevée tout récemment avec tant de réputation & de gloire dans les royaumes de Pont & de Cappadoce. Il faudroit, lui repartit Cinéas, n'être pas citoyen du monde, pour ne connoître pas Ariamène, comme l'un des plus vaillans Princes du ſiécle : mais nous ne parlions que de ceux dont la fortune a outrageuſement perſécuté la vertu, & je ne penſe pas que le grand Ariamène ait trop été de ce nombre, puiſqu'au contraire la ſienne a eu des ſuccès ſi avantageux, que d'inconnu qu'il étoit, on l'a vu monter ſur le trône d'une des plus floriſſantes Monarchies de la terre. Ce que vous dîtes, Seigneur, a beaucoup d'apparence, lui répliqua Télamon. Mais je vous dirai pourtant, qu'au milieu de ſa gloire, je ne l'ai jamais vu que ſoupirer, ſouhaiter la fortune du moindre de ſes ſoldats, & ſouvent celle même des ennemis qu'il faiſoit tomber ſous ſes coups ; ce qui me l'a fait toujours regarder comme le plus malheureux Prince du monde, n'y ayant perſonne, à mon ſens, de plus infortuné que celui qui ne peut même gouter ſa

bonne fortune. Ce peut être un effet de ſon tempérament, reprit Cinéas; & en ce cas il ne faut pas le tenir malheureux pour le voir ſe plaindre, puiſqu'un mélancolique en fait une bonne partie de ſon plaiſir : au lieu que le jeune & vaillant Ariarate, dont Ariobarzane me parloit, & dont il a eu la gloire de paſſer pour le père dans l'opinion de toute la terre, & ce fameux Soſthéne dont je lui parlois auſſi, ont eu des diſgrâces, & des revers de fortune ſi étonnans, qu'encore qu'ils ayent paſſé pour les plus grands hommes du monde parmi ceux qui les ont connus, il ſeroit cependant difficile de dire ſi leur infortune n'a point été auſſi grande que leur valeur. Je ne vous dirai rien d'Ariarate, continua-t-il, ni du genre de ſa mort : car encore que le roi mon maître ait été aſſez ſoigneux de s'inſtruire de tout ce qui concernoit ce héros, vous en ſavez bien plus que nous ſur ce ſujet, vous qui avez été le témoin de ce que nous n'avons appris que de la renommée. Mais pour ce qui eſt du grand Soſthène, je ne vous en veux rapporter qu'une action, pour vous faire ſouvenir du reſte, que vous ne pouvez ignorer. Le roi Pyrrhus étant priſonnier de guerre, ou pour mieux dire, priſonnier d'amour en Egypte, Néoptoléme à qui il avoit redonné les biens & la vie, fit une révolte ſi prodigieuſe, qu'en un ſeul jour il ſe trouva dix grandes villes qui ſe déclarèrent pour lui, avec une armée de quinze mille hommes

ſous les armes. Cet orage inopiné me troubla, je l'avoue, moi à qui Pyrrhus avoit confié le gouvernement du royaume en ſon abſence. Tout ce que je pus faire, fut d'envoyer promptement vers le roi, & cependant de tenir bon dans Ambracie. Mais j'y fus aſſiégé avant que mes couriers fuſſent arrivés; & j'avois tenu un mois le ſiége, ſans eſpérance de pouvoir réſiſter plus long-temps, quand un inconnu, recueillant au dehors quelques reſtes du parti du roi, qui n'avoient encore oſé ſe déclarer, vint avec trois cens hommes ſeulement, ſe jeter dans la ville aſſiégée. Les miracles qu'il fit dans cette attaque, & depuis en différentes ſorties, étonnèrent ſi prodigieuſement les ennemis, & leur abbatant le courage, le releva tellement à nos gens, qu'en moins de quinze jours il fit lever le ſiége à cette grande armée, l'ayant réduite de quinze mille hommes à la moitié. Je le vis une fois entr'autres, dans une attaque des ennemis, lui ſeul ſur un pont, l'épée à la main, & couvert de ſon écu, ſoutenir l'effort de toute l'armée ennemie, tandis que nos gens par ſon ordre coupoient derrière lui le pont ſur lequel il tenoit bon. Lorſque ce pont fut tombé, il ſe jeta à la nage dans le fleuve; & ſe couvrant la tête de ſon bouclier, contre un déluge de traits qui fondoient ſur lui, il rentra dans la ville en nageant, & ſuivant le fil de l'eau. Cependant, après cent actions pareilles d'une incroyable va-

leur, après avoir réduit Néoptoléme à faire une tréve, après être enſuite paſſé en Macédoine, où vous ſavez comme il reconquit en moins de rien contre Brennus une partie de ce royaume, à la tête de quelques reſtes de Macédoniens qui l'élurent pour leur chef, & qui voulurent le faire leur roi; quelle en a été la récompenſe? Encore, ſi ç'eût été une mort glorieuſe, qui eſt l'unique conſolation de ces héros malheureux, à qui la fortune ne veut point faire d'autre grâce! mais, vous le ſavez, illuſtres Paſteurs, car ceci ſe paſſa dans la Macédoine même, & preſque à vos portes; ſa fin fut pareille à celle des criminels. Brennus, le barbare Brennus l'ayant pris, le fit cruellement mourir en public; & le ſupplice des voleurs les plus infames, finit la deſtinée du grand Soſthène.

Cinéas achevoit, lorſqu'un eſclave d'Ariobarzane entrant avec précipitation, lui vint dire qu'un homme tout armé demandoit à lui parler; & preſque au même temps, Cinéas, Ariobarzane & Télamon le virent entrer à la ſuite de ce domeſtique. Ils parurent tous trois étrangement ſurpris à ſon abord, & l'on vit toutes les marques d'une égale émotion dans leur action & dans leur viſage. Dès la première parole qu'il prononça, après avoir levé le caſque, Télamon qui à ſes armes avoit d'abord reconnu que c'étoit l'un de ces ſix cavaliers qu'il avoit trouvés le matin en allant à

Gonnes, le reconnut alors au viſage, pour ce vaillant Ariamène, dont il venoit de parler; Cinéas le reconnut pour Soſthène; & Ariobarzane le reconnut enfin pour le grand Ariarate. Si leur premier étonnement fut grand à chacun en particulier, ils en eurent bien un autre, lorſqu'un moment après, Ariobarzane & Télamon s'étant jetés à ſes genoux, l'un comme devant le prince Ariarate, l'autre comme devant le roi Ariamène, & Cinéas lui étant venu rendre pareillement, comme au vaillant Soſthène, les témoignages de ſa ſurpriſe, de ſa joie, & de ſa vénération; ils s'apprirent par là les uns aux autres, que Soſthène, Ariamène & Ariarate, n'étoient qu'un ſeul homme ſous trois différens noms; que cet homme étoit ce même prince qu'ils voyoient devant leurs yeux; qu'il étoit lui ſeul les trois illuſtres guerriers dont ils faiſoient à l'heure même la matière de leur entretien & de leur admiration; enfin qu'il étoit chargé lui ſeul de toute la gloire de trois héros, qui paſſoient pour les trois plus vaillans hommes du monde. Ariobarzane ne pouvoit parler, de raviſſement & de joie, tant il étoit ſurpris de revoir ce grand Prince, qui lui avoit tenu lieu de fils, & qu'il avoit tant pleuré comme mort. Télamon ne ſe pouvoit arracher de ſes genoux, qu'il tenoit tendrement & reſpectueuſement embraſſés, le reconnoiſſant pour ce grand Ariamène, ſous lequel

il avoit ſi ſouvent & ſi glorieuſement combattu avec ſon frère ; & Cinéas revoyant en vie un homme à qui ſon roi devoit une partie de ſon royaume, & que tout le monde croyoit mort par un ſupplice honteux, ne ſavoit s'il devoit prendre pour un ſonge, cet admirable événement. Ariarate (car nous ne lui donnerons plus que ce nom, ſous lequel nous avons connu ſes principales aventures, encore que l'Hiſtoire en ait incomparablement plus parlé ſous les deux autres,) Ariarate, dis-je, n'étoit guéres moins ſurpris qu'eux d'une rencontre ſi ſingulière. Car il s'étonnoit de trouver dans cette maiſon, où le pur haſard l'avoit conduit, Ariobarzane & Télamon, qu'il avoit, comme nous verrons, auſſi cru morts ; & il ne ſe fût jamais attendu de rencontrer Cinéas en un pays ſi éloigné d'un royaume où il étoit attaché par ſes grands emplois, & encore plus par l'affection de ſon maître. Ainſi il ſeroit difficile d'expliquer qui étoit le plus impatient, ou du Prince, ou de Cinéas, ou des deux Paſteurs, de s'éclaircir ſur la ſurpriſe qu'ils avoient les uns & les autres. Mais Ariarate n'étoit pas en état de ſonger ni à leur démêler cette intrigue, ni à ſe faire expliquer à ſoi-même ce qui faiſoit ſon étonnement : car il perdoit ſon ſang par quelques bleſſures, qui, quoique légères de ſoi, ne laiſſoient pas de pouvoir être dangereuſes, ſi elles euſſent été long-temps négli-

gées ; & il avoit encore dans l'ame une impatience qui ne pouvoit pas l'arrêter davantage en ce lieu-là. Après les avoir tous embraſſés, avec des témoignages de l'eſtime & de l'affection qu'il avoit pour eux, & les avoit aſſurés de la conſolation qu'il recevoit de cette rencontre ; il pria Ariobarzane de lui faire promptement donner un cheval, parce que le ſien ayant perdu beaucoup de ſang par ſes bleſſures, venoit de manquer entre ſes jambes, ce qui l'avoit obligé d'entrer dans ſa maiſon, comme la plus prochaine qu'il eût rencontrée, pour en venir demander un autre.

En diſant ceci, il vit entrer dans la chambre, cet autre homme avec qui Télamon étoit arrivé chez Ariobarzane ; & Ariarate l'ayant reconnu auſſi-tôt pour ſon écuyer, il frémit de le voir ſeul, & lui demanda, tout interdit : Qu'eſt-ce ceci, Paſiclés ? où eſt donc la princeſſe Troïade ? Seigneur, lui répondit Paſiclés, tranſporté de joie de le voir hors du péril dans lequel il l'avoit laiſſé ; elle eſt dans une chambre à côté de celle-ci ; & comme j'ai bien jugé que c'étoit vous qui veniez d'entrer, aux marques que l'on m'en a données, je venois vous en rendre compte. Rien n'eſt capable d'exprimer la joie d'Ariarate à cette nouvelle. Son tranſport fut tel, que ſans en demander davantage, il courut tout hors de ſoi dans la chambre où étoit Troïade, & s'alla jeter à ſes

genoux; ſans lui pouvoir dire une parole. On ne peut pas non plus s'imaginer quelle fut la ſurpriſe de Troïade, quand elle revit ſi inopinément ce grand Prince, après les alarmes que lui avoit données le péril qu'il venoit de courir pour elle; & ils furent long-temps ſans ſe pouvoir exprimer l'un à l'autre la moindre partie des divers tranſports de leur joie & de leur embarrâs. Ariobarzane ſuivit le Prince, pour rendre ce qu'il devoit dans cette rencontre à la princeſſe Troïade, & Cinéas en fit de même, pour s'offrir à l'illuſtre ſœur de ſon prince. Télamon crut qu'il pouvoit auſſi prendre la liberté de ſuivre le grand Ariamène; & en effet, ce Prince le préſenta à Troïade, avec les témoignages les plus avantageux de ſon eſtime. Il n'y avoit là perſonne qui pût leur être ſuſpect: car Ariobarzane prenoit toujours dans les intérêts d'Ariarate, toute la part d'un père en ceux de ſon fils; Télamon, ceux d'un fidèle capitaine en ceux de ſon général; & Cinéas connoiſſant la princeſſe Troïade pour la ſœur du roi ſon maître, étoit engagé d'une ſi forte affection au frère, qu'il n'en pouvoit pas manquer pour la ſœur. Ainſi donc Ariarate ne fit point de difficulté de s'ouvrir à Troïade devant eux.

Cette rencontre, par une infinité de raiſons, lui paroiſſoit une eſpèce de miracle. Il ne pouvoit concevoir, entr'autres choſes, comment

ayant traverſé le fleuve Pénée, & laiſſé la princeſſe Troïade & ſon écuyer de l'autre côté de l'eau, ils ſe retrouvoient au même lieu, lorſqu'ils devoient apparemment être ſéparés par un grand fleuve. Mais de plus importantes conſidérations ne lui permettoient pas de perdre le temps à ſatisfaire toute ſa curioſité là-deſſus; le ſalut de ſa princeſſe lui donnoit bien d'autres ſoins. A peine eût-il le loiſir de goûter la joie de la retrouver, qu'il fut traverſé par l'inquiétude que lui donna la peur de la perdre; & quand il vint à penſer que durant qu'ils ſeroient à Tempé, elle ſeroit toujours ſur les terres, & par conſéquent en la puiſſance d'Alcime ſon capital ennemi, il ne ſongea plus qu'à ſortir de là, & à trouver les moyens de la conduire juſqu'à ſon Navire, qui l'attendoit dans le Golfe, à l'abri d'une des côtes.

D'un autre côté, Ariobarzane conſidérant l'état où étoit Ariarate, & par combien de bleſſures il perdoit le ſang, ne ſongeoit qu'à ce qui concernoit ſa guériſon; & quand il lui entendit parler de ſortir de là, il crut que ce Prince faiſoit une entrepriſe au-deſſus de ſes forces. Cinéas lui repréſenta de même, le péril manifeſte où il ſe mettoit, s'il ſe haſardoit d'aller plus loin, ſans avoir ſouffert que l'on mît du moins quelques bandages ſur ſes plaies. Mais toutes ces conſidérations n'étoient pas capables de l'arrêter, ſi Télamon ne lui en eût dit

une plus forte. Car ayant ſu de lui, & s'étant encore fait expliquer par ſon écuyer, une partie de ce qui venoit de ſe paſſer à Gonnes, il lui remontra qu'il ne falloit pas douter qu'Alcime n'eût envoyé après lui, & qu'il n'y eût peut-être à ce moment plus de cinq cens hommes en campagne, & juſques ſur le rivage du Golfe. Seigneur, lui dit il, j'ai moi-même entendu, en paſſant le fleuve, un grand nombre de gens à cheval, qui couroient à bride abattue de l'autre côté du Pénée; & vous devez croire, qu'après vous avoir vu traverſer le fleuve, il en eſt autant venu de celui-ci. Ariarate jugea bien que l'avis de Télamon étoit très-prudent, & que c'étoit en effet s'aller précipiter inconſidérément entre leurs mains, que de ſe haſarder à paſſer outre, ſans ſonder du moins le gué auparavant, & ſans envoyer quelqu'un, qui leur rapportât l'état du dehors. Ariobarzane s'y en alla donc avec Télamon, après avoir défendu à ſes domeſtiques de déclarer à qui que ce fût qui pût venir, qu'il y eût perſonne dans ſa maiſon. Ces deux Paſteurs n'eurent pas un long chemin à faire, pour apprendre ce qu'ils cherchoient. A peine eurent-ils fait cinquante pas, qu'ils furent arrêtés par des ſoldats, qui les laiſſèrent aller, ayant ſu leurs noms (car ils étoient aſſez connus par toute la Vallée, où ils étoient des premiers du pays); ils eurent encore la même aventure à cent pas

de là ; & ils trouvèrent enfin que toute la Vallée étoit pleine de ſoldats épars çà & là par petites troupes.

Ils retournèrent porter ces nouvelles au prince & à la princeſſe ; & ils le trouvèrent ſi affoibli du ſang qu'il avoit perdu par ſes bleſſures, & de la fatigue de ſon combat & de ſa retraite, qu'il avoit été obligé de ſe coucher ſur un lit. Ainſi il ne put réſiſter à cette double néceſſité de demeurer là ; & quelque choſe que ſon courage s'en promît, il lui fut aiſé de juger qu'il ne devoit pas s'attendre qu'Alcime ni ſes bleſſures lui laiſſaſſent plus de liberté le lendemain. Ce lui fut un étrange déplaiſir, quand Cinéas & les deux Paſteurs lui en parlèrent ; & c'en fut un autre bien plus grand à la belle Troïade, lorſqu'outre la crainte de ſe revoir entre les mains d'Alcime, & la douleur qu'elle avoit des bleſſures d'Ariarate, elle conſidéra encore le péril où il étoit, de tomber en la puiſſance de ce mortel & irréconciliable ennemi. Ils paſſèrent preſque toute la nuit à tenir conſeil ſur ce qui leur ſeroit le plus expédient ; & ils apprirent un peu avant le jour, d'un Pâtre qu'ils avoient envoyé exprès à Gonnes, qu'Alcime avoit mis des gardes à toutes les avenues de Tempé, qui ne laiſſoient paſſer perſonne ſans l'arrêter ; que pour lui il n'étoit allé juſqu'à Gonnes, qu'à la faveur de quelques ſoldats qu'il connoiſſoit ; & qu'on diſoit

qu'Alcime parloit d'envoyer par toutes les maiſons des environs, pour y faire la viſite. Ce fut une terrible alarme pour Ariarate & pour Troïade : pour Ariarate, par l'appréhenſion qu'il avoit pour ſa princeſſe ; & pour Troïade, par la crainte qu'elle avoit pour ce grand Prince. Dans la diſpoſition où ils ſavoient qu'étoit l'eſprit d'Alcime, il y alloit de la liberté de l'une, il y alloit de la vie de l'autre ; ou pour mieux dire, il y alloit de la perte de tous les deux. Cependant ils ne trouvoient point de voie pour ſe tirer de ce fâcheux pas ; lorſque Cinéas leur propoſa une ouverture, qui d'abord parut, à la vérité, bien extraordinaire & bien périlleuſe, mais qu'ils jugèrent enfin être la ſeule capable de les ſauver.

Cinéas étant donc aſſuré qu'il n'y avoit là perſonne devant qui il ne ſe pût expliquer ſans ſoupçon, prit la parole ; & s'adreſſant à Ariarate : Vous ſavez ſans doute, Seigneur, lui dit-il, par quelle trahiſon Alcime, quoiqu'il eût été fait Gouverneur de Theſſalie par le feu roi Démétrius, ſe ſouleva des premiers contre Antigonus ſon fils, lorſque ce jeune prince fut chaſſé par Liſimachus du royaume de Macédoine. Vous ſavez que ce jeune monarque eſt enfin tout récemment remonté ſur le trône, après l'avoir vû ſucceſſivement occupé par pluſieurs rois ; & vous ſavez encore, qu'il y a long-temps qu'Alcime a eu avis que ce même prince

prince ſe préparoit à le venir punir de ſa trahiſon, du moment qu'il auroit achevé d'appaiſer quelques troubles qui étoient dans ſon royaume. Alcime qui s'en étoit toujours défié, dès qu'il avoit vû Antigonus rétabli dans la Macédoine, avoit voulu d'abord s'appuyer du ſecours des Gaulois ; & ſe faiſant fort des grandes intelligences qu'il ſe vantoit d'avoir en Macédoine, il ne feignoit point de leur en promettre le royaume, pourvu qu'ils vouluſſent ſe fier à ſa parole. C'eſt ſur cette parole, en partie, que Brennus venoit en Theſſalie avec ſon armée, pour ſe joindre aux forces d'Alcime, lorſque cette armée a péri à Delphes, comme chacun ſait. Or Alcime ſe voyant privé de ce grand ſecours, n'a pas manqué auſſi-tôt d'implorer celui des autres princes ſes voiſins ; & ſe prévalant pour cela de l'avantage qu'il a d'avoir entre ſes mains trois grandes princeſſes, il a eſſayé de tenter les uns par l'offre de leur mariage, comme s'il en eût été le maître ; les autres, par l'eſpérance du royaume de Macédoine, qu'il leur a propoſé comme une conquête aiſée ; & les autres enfin, par les intérêts auquels il les a cru le plus ſenſibles. Il a auſſi envoyé vers le roi mon maître, & a tâché de l'engager à le protéger, par des propoſitions à peu près ſemblables à celles dont il amuſoit les Gaulois, ſe faiſant fort de le rendre maître en un mois de toute la Macédoine. A cela il a

fait ajouter la promeſſe de lui remettre entre les mains la princeſſe Antigone (pour laquelle je vous conterai, Seigneur, plus à loiſir quels ſont les engagemens de mon prince) ; & vous ſavez, Madame, continua Cinéas s'adreſſant à Troïade, qu'il a eu l'inſolence de lui faire auſſi demander ſon agrément pour vous épouſer. Ainſi Alcime traite & s'engage de toutes parts ; & s'il en eſt cru, toutes les forces des Royaumes voiſins doivent dans peu venir à ſon ſecours, & fondre ſur la Macédoine. Voilà quels ſont les projets d'Alcime ; & ce que j'ai appris en ſecret d'Argias, l'un de ſes principaux officiers, & mon parent aſſez proche. Mais, Seigneur, pour revenir au ſujet de mon voyage, & tout enſemble à la propoſition que je vous veux faire ; ce n'eſt point l'eſpérance du royaume de Macédoine qui a flatté le roi mon maître, ni qui l'a engagé de prêter l'oreille aux propoſitions d'Alcime. Il n'a été touché que du ſeul deſir de délivrer la princeſſe ſa ſœur, & la princeſſe Antigone. Oui, Madame, continua-t-il, s'adreſſant encore à Troïade, le ſeul deſir de votre liberté, & de celle de la princeſſe d'Egypte, l'a obligé, comme je vous l'ai déjà dit à Gonnes, de nouer quelque négociation avec Alcime ; & il m'y a envoyé, parce qu'étant originaire de Theſſalie, il a cru que je l'y pourrois d'autant mieux ſervir, que j'y ai nombre de parens & d'amis. Mais parce qu'il connoît l'hu

meur du perſonnage, & qu'il ſait bien que quelque parole qu'il ait d'Alcime, ce perfide ne s'en ſouviendra plus le lendemain, pour peu d'intérêt qu'il trouve à la violer; il travaille préſentement à faire filer des troupes vers la frontière, toutes prêtes à faire exécuter par force, le traité que nous aurons fait, ſi Alcime ſongeoit à y contrevenir; ou pour le réduire à la raiſon par les armes, ſi la négociation y eſt inutile. Et de peur que ces troupes ne ſoient ſuſpectes à Alcime, je lui ai fait entendre que c'eſt pour les tenir toutes prêtes à le protéger contre Antigonus, & à faire une irruption ſur la Macédoine, en cas qu'il ne lui puiſſe ménager un honnête accommodement auprès de ce prince. D'un autre côté, Pyrrhus prend ſes meſures, non-ſeulement pour ne donner aucun ombrage à Antigonus, mais pour ſe lier d'intérêts avec ce jeune prince ſon neveu, auquel néanmoins il eſt réſolu de demander la grâce d'Alcime, s'il le ſatisfait. Or, entre les propoſitions dont nous ſommes déjà tombés d'accord, la liberté des princeſſes Troïade & Antigone, eſt la première. Il eſt vrai, comme je vous l'ai dit, Seigneur, qu'Alcime demande à Pyrrhus la princeſſe ſa ſœur en mariage, & j'ai charge de ne le point déſeſpérer ſur cette propoſition; & ſans lui rien promettre, de lui donner lieu d'attendre tout de la généroſité de mon roi: mais le premier & principal article ſur le

quel j'ai ordre d'inſiſter, c'eſt qu'il lui remettra les princeſſes entre les mains, avant toutes choſes, ſans aucunes conditions, hors celle de ſa paix, que mon prince lui promet de lui procurer. De ſorte que s'il m'eſt permis de vous le dire, je penſe que le plus ſûr pour la princeſſe & pour vous, ſeroit d'attendre ſa liberté du ſuccès de ma négociation. Vous voyez bien que vous ne ſauriez éviter qu'elle ne retombe de manière ou d'autre entre les mains d'Alcime. Cela étant, j'eſtimerois plus à propos que vous me permiſſiez de la lui remener moi-même, comme ſi je l'avois délivrée; afin que m'acquérant plus de créance auprès de lui par ce ſervice apparent, je me préparaſſe ainſi les moyens de vous ſervir vous-même avec plus d'effet.

Cinéas vouloit continuer, mais Ariarate l'interrompant: Ah, Cinéas! s'écria-t-il, quel conſeil me donnez-vous? Eſt-il poſſible qu'il parte de ce ſage miniſtre du roi d'Epire, auſſi renommé par la prudence de ſes avis, que ſon maître l'eſt par ſon héroïque valeur? Quoi! je verrai Troïade au pouvoir du traître Alcime! de mon indigne rival, & de mon plus mortel ennemi tout enſemble! & après avoir expoſé la propre vie de ma princeſſe pour l'en délivrer, j'irai moi-même la remettre entre les mains de ce lâche & perfide aſſaſſin! Ah! ne m'en parlez point, Cinéas; Alcime ne reverra jamais ma

princeſſe en ſa puiſſance, qu'il ne m'ait auparavant ôté la vie.

Le judicieux Télamon, qui ne goûtoit pas non plus le conſeil de Cinéas, ajouta : je crois aſſez, qu'Alcime ſeul ne ſeroit pas pour réſiſter à deux puiſſances pareilles à celles des rois d'Epire & de Macédoine, & qu'il faudroit néceſſairement qu'il prît la loi de l'un des deux : mais Cinéas, ne ſongez-vous point que vous nous avez dit vous-même, qu'il avoit traité avec d'autres rois, qu'il peut oppoſer à ceux de Macédoine & d'Epire ; & qu'ainſi, quand il auroit la princeſſe Troïade entre ſes mains, peut-être ne ſeroit-il pas ſi facile de la r'avoir que vous vous l'êtes imaginé ? Ariobarzane appuya encore cette difficulté de quelques autres conſidérations ; & Cinéas les ayant tous écoutés, repartit ainſi, s'adreſſant au prince : Je ne doutois point, Seigneur, que vous ne fuſſiez d'abord ſurpris de ce conſeil ; & j'allois répondre aux difficultés de Télamon & d'Ariobarzane, lorſque vous m'avez interrompu. Il eſt vrai qu'Alcime a demandé du ſecours en Thrace, & qu'on lui en avoit encore promis de Créte & de Lesbos : mais le nouveau roi de Thrace a été prévenu par Antigonus, qui a traité avec lui ; le prince de Créte qui lui devoit amener du ſecours, a été tué, en s'en retournant en Créte ; & il n'en peut eſpérer aucun de Lesbos, à cauſe des diviſions de l'Iſle. Ce ſont les nouvelles

qu'il a reçues il y a déjà quelques jours, & qui lui ont aujourd'hui encore été confirmées. Je vous dirai bien plus, Seigneur; vous ſaurez qu'Alcime n'eſt pas lui-même trop certain de ſes propres gens, & qu'il ne s'en faut peut-être guères que le roi mon maître ne ſoit auſſi puiſſant que lui dans la ville de Gonnes. Car enfin, je ne vous célerai point, Seigneur, que je ne ſuis pas tant ici pour négocier avec le perfide Alcime, que pour négocier avec les Theſſaliens, & que comme je ſuis du pays, j'y ai déjà noué des intrigues ſi conſidérables, que j'eſpère, s'il en eſt beſoin, que vous en verrez le ſuccès dans peu de temps. Il eſt vrai que la mort d'un prince d'Egypte, nommé Ménélas, qui fut tué ces derniers jours, a un peu rompu nos meſures: car j'avois aſſez heureuſement diviſé les eſprits de Ménélas & d'Alcime, quelque unis qu'ils fuſſent auparavant; & j'avois ſu leur inſpirer des défiances réciproques, qui les ayant déſunis, auroient donné beau jour à mon maître pour profiter de leur diſcorde. Mais ſa mort n'a pourtant rien ruiné des intelligences que j'ai dans Gonnes; & les choſes ſont en tel état, qu'il faudra qu'il arrive d'étranges malheurs, ſi avant qu'il ſoit peu, le roi mon maître n'y eſt aſſez puiſſant pour contraindre Alcime à lui rendre de gré ou de force, les princeſſes qu'il retient ſi injuſtement priſonnières. Je pourrois, Seigneur, ajouter à cela, que j'eſpère que le

roi d'Egypte, qui eſt (je ne ſais ſi je dois dire libre ou priſonnier) dans Gonnes, entrera encore dans notre parti: mais enfin, ſi Alcime ne rend les princeſſes, je vous le garantis dans peu; ſans retraite & ſans protecteur.

Télamon prenant là-deſſus la parole, confirma à ce grand roi la vérité de ce que Cinéas lui venoit de dire, touchant les diviſions de l'Iſle de Lesbos, & la mort du prince de Crète, ſans néanmoins lui rien particulariſer des voies par leſquelles il les ſavoit. Mais tout cela ne ſatisfaiſoit point l'amoureux Ariarate; & Cinéas s'en appercevant: Seigneur, lui dit-il, vous pouvez juger de l'intérêt que je prends à la liberté de la ſœur de mon roi; & que ſi je croyois la haſarder par ce conſeil, je n'aurois garde de vous le donner. Mais ſongez encore, s'il vous plaît, que je vous le propoſe dans une conjoncture où vous n'en avez point d'autre à choiſir. Vous voyez que vous êtes ici renfermé de tous côtés, & dans un péril certain, non-ſeulement de revoir la princeſſe Troïade en la puiſſance d'Alcime, qui la fait chercher, mais en danger d'y tomber vous-même. Car enfin, je ne doute point qu'il ne vous cherche partout auſſi-bien qu'elle; & la maiſon où nous ſommes, ſera peut-être une des premières où il enverra. Il n'ignore pas l'intérêt qu'Ariobarzane peut prendre à la liberté de la princeſſe. Peut-être aurez-vous même été reconnu, & qu'il

ſait que c'eſt vous qui êtes l'auteur de l'enlévement. Quoi qu'il en ſoit, cet accident arrivant un inſtant après qu'Ariobarzane eſt de retour de ſes voyages, & au ſortir, ainſi qu'il me l'a dit, d'une longue conférence qu'il a eue avec le roi d'Egypte, il ne manquera point de ſoupçonner auſſi-tôt ce ſage Paſteur. Enfin, Seigneur, ma penſée ſeroit de remener moi-même la princeſſe à Alcime. Je feindrai que je l'ai repriſe d'entre les mains de ſon raviſſeur; & ce ſervice me donnant encore plus de créance dans la négociation que je traite avec lui, je pourrai mieux vous y ſervir dans la ſuite. Il ne me ſera pas même difficile de lui ôter dès à préſent le deſſein d'une plus ample perquiſition: car je lui dirai que je me ſuis défait du raviſſeur en la lui ôtant, & que l'ayant bleſſé dangereuſement, je l'ai forcé, l'épée dans les reins, à ſe précipiter dans le fleuve, au bord duquel je feindrai que s'eſt paſſé notre combat. Enfin, Seigneur, aſſurez-vous que je connois l'état des affaires d'Alcime, & permettez-moi d'oſer dire, que je prends ſur moi l'événement du conſeil que je vous donne.

Quoique Cinéas donnât cet avis à Ariarate avec un eſprit de ſincérité, il ne laiſſoit pas en cela d'enviſager auſſi l'intérêt du roi ſon maître. Quoiqu'il ne doutât pas que lorſque Pyrrhus apprendroit la recherche que le grand Ariarate faiſoit de la princeſſe d'Epire, il ne l'eût

infiniment agréable; il ne pouvoit pas néanmoins, ſans un ordre particulier, conſentir à une eſpèce d'enlévement de la ſœur de ſon roi. De plus, il conſidéroit que cette princeſſe pouvoit être néceſſaire aux conditions du traité qu'il étoit venu faire; & ſur-tout, que le ſoupçon de ſa fuite pouvant tomber ſur lui, cela étoit capable de donner de la défiance à Alcime, & de ruiner ſa négociation.

D'autre part, Ariarate connoiſſoit celui qui lui donnoit ce conſeil, pour l'un des plus grands hommes du monde dans ces matières; & il jugeoit bien que puiſque le roi Pyrrhus avoit donné à Cinéas la négociation de ſon amour à conduire, il ne devoit pas faire difficulté de lui commettre le ſien: mais avec tout cela, il voyoit bien auſſi, que Cinéas pouvoit être préoccupé par l'intérêt qu'il avoit de s'acquérir la confiance d'Alcime pour le ſuccès de ſa négociation; & quoiqu'il ne ſe défiât nullement de lui, il craignoit néanmoins que ce ne fût ce qui le rendoit plus hardi dans un deſſein ſi périlleux. D'ailleurs, quand il venoit à ſonger qu'il alloit perdre de nouveau Troïade, au moment qu'il l'avoit retrouvée; & que quoiqu'il ſemblât que ce ne fût la perdre que pour ſe la mieux conſerver, il pouvoit arriver mille événemens imprévus, qui renverſeroient peut-être toutes les meſures que Cinéas penſoit avoir priſes; il lui étoit impoſſible de goûter un remède ſi dan-

gereux, & dont l'effet lui pouvoit être plus mortel que le mal même.

Il étoit encore dans cette incertitude, lorſqu'on vint avertir Ariobarzane que ſa maiſon étoit aſſiégée par des gardes, & que celui qui les conduiſoit, demandoit à lui parler de la part d'Alcime. On peut juger de la ſurpriſe qu'ils eurent tous à cette nouvelle. Ariarate ne put pas douter du ſujet de leur venue. Véritablement, il ne ſavoit pas ſi Alcime envoyoit ces gens, ou ſur un avis certain, ou ſeulement ſur un doute de la vérité : mais quoi qu'il en fût, il jugeoit bien qu'ils venoient chercher la princeſſe; & ſon amour ne permettant pas qu'il pût concevoir la ſimple penſée de ſe la voir ôter d'entre les mains, ſans ſortir hors de lui-même, il ſe leva, tout bleſſé qu'il étoit, & ſauta à ſon épée, réſolu de périr aux yeux de Troïade, s'il n'y avoit point d'eſpérance de la conſerver. La princeſſe qui prévoyoit bien que ſa réſiſtance ne pouvoit qu'envenimer le mal, le retint, & Cinéas s'oppoſa de même à ſa ſortie, tandis qu'Ariobarzane deſcendit avec Télamon, pour parler au capitaine qui le demandoit.

Ce capitaine étoit entré ſeul, ayant fait demeurer le reſte de ſes gens à la porte; & dès qu'Ariobarzane le vit, il le reconnut pour Argias, parent de Cinéas, dont le ſage miniſtre du roi d'Epire venoit de parler. Ariobarzane prit cette vue à bon augure; car il connoiſſoit

Argias, & il étoit même ſon ami. Je vous avoue, lui dit Ariobarzane en le ſaluant d'un viſage gai, que j'ai preſque eu peur, quand on m'eſt venu dire que des ſoldats me demandoient de la part d'Alcime : mais je ſuis tout raſſuré, puiſqu'ils ſont conduits par Argias. Argias ſourit à ces paroles ; & lui tendant la main : Ariobarzane, lui dit-il, ce n'eſt point à vous que nous en voulons : mais il faut que vous nous rendiez la princeſſe Troïade. Ariobarzane fit l'étonné ; & ne jugeant pas à propos d'avouer d'abord ce qui en étoit, ſans ſavoir ſur quelles inſtructions Argias étoit venu, il uſa le mieux qu'il put, du peu de diſſimulation dont il étoit capable. Argias qui n'étoit envoyé chez lui que ſur un ſimple ſoupçon qu'Alcime avoit eu, à cauſe des grandes liaiſons qu'Ariobarzane avoit eues autrefois avec Troïade, lui dit qu'il ſeroit ravi que le doute d'Alcime fût ſans fondement ; mais qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de chercher chez lui, ſelon l'ordre qu'il en avoit, parce que ſix cavaliers inconnus l'étoient venus enlever. Il lui dit cela avec tout ce qu'on en pouvoit attendre de civilité. Enfin, Ariobarzane voyant bien qu'il étoit impoſſible de lui déguiſer une partie de la vérité, le fit monter dans une chambre, autre que celle où étoient Ariarate & Troïade ; & y ayant fait venir Cinéas, ils commencèrent l'un & l'autre à lui avouer une partie de l'aventure,

ſans lui nommer toutefois Ariarate : au contraire, Cinéas ſe chargeant de tout le crime (ſi l'on peut appeler ainſi une entrepriſe conçue ſi juſtement pour la liberté d'une ſi grande princeſſe,) lui voulut faire accroire, pour l'engager encore plus dans leurs intérêts, que c'étoit lui qui avoit fait tenter l'enlévement de Troïade par l'ordre du roi Pyrrhus ; & enſuite ils uſèrent de tout ce qui ſe peut imaginer de moyens pour le gagner.

Argias étoit un de ces demi-vertueux, qui périroient plutôt que de manquer à la fidélité en de certaines choſes, quoiqu'ils s'en relâchent en beaucoup d'autres ſans ſcrupule ; car il ne faiſoit pas grande difficulté de confier à Cinéas, ſon parent & ſon ancien ami, beaucoup de choſes importantes à Alcime : mais il fut impoſſible de le gagner ſur le ſujet de Troïade. Mon couſin, dit-il à Cinéas, pallions & déguiſons la choſe comme vous le voudrez, j'y conſens : mais il faut que je remène la princeſſe à Alcime. Ariobarzane croyant que cet homme ne réſiſtoit, que parce que dans un ſervice ſi eſſentiel qu'il rendroit à Alcime, il eſpéroit une récompenſe conſidérable, le voulut tenter par les offres d'une plus haute fortune, en lui inſinuant adroitement la part que prendroit en ce ſervice, non ſeulement le roi Pyrrhus, mais un autre grand prince, qui n'avoit pas moins de généroſité & de pouvoir, pour reconnoître

des obligations de cette nature : mais Argias tint toujours ferme ; ſi-bien que n'y ayant pas lieu de s'en dédire, il fallut ſonger aux moyens de colorer la choſe à Alcime, en telle ſorte qu'on ne lui rendît ni Cinéas ni Ariobarzane ſuſpects.

Cinéas retourna pour en prendre conſeil avec Ariarate, en diſant à Argias, qu'il lui alloit quérir la princeſſe. Argias le laiſſa volontiers aller ſeul, & demeura avec Ariobarzane : car les dehors du logis étoient aſſez gardés, pour ne lui pas donner occaſion d'appréhender qu'elle prît la fuite. Cinéas repaſſa donc dans la chambre d'Ariarate ; & il repréſenta de nouveau à ce Prince la néceſſité de ſe réſoudre au conſeil qu'il lui avoit déjà donné ; l'impoſſibilité où il étoit de ſe défendre, ſur-tout étant bleſſé comme il l'étoit, contre un ſi grand nombre de gens armés, qui aſſiégeoient le logis de tous côtés ; & le péril évident qu'il y avoit de faire imprudemment un éclat inutile, qui ne ſerviroit qu'à le trahir lui-même. Toutes ces raiſons ne pouvoient perſuader Ariarate, en une matiere où ſon amour ne lui permettoit pas d'écouter la raiſon ; & Troïade ne pouvoit elle-même ſe réſoudre à retourner entre les mains de leur commun ennemi. Mais enfin la néceſſité les y força. Le ſeul accommodement qu'on y put trouver, fut que ce ſeroit Cinéas qui ſe chargeroit de la reconduire à Gonnes,

ainſi qu'il avoit été d'abord propoſé ; & ce ſage Theſſalien ménagea la choſe ſi adroitement avec ſon parent, qu'Argias y donna les mains. Mais d'autant qu'il falloit tromper les gardes, pour empêcher qu'ils ne ſuſſent qu'elle avoit été trouvée chez Ariobarzane, Argias en ſortit le premier, ſur la foi que lui donnèrent Cinéas, Ariobarzane & Télamon, que Cinéas le ſuivroit incontinent avec la princeſſe. Ainſi le jour étant prêt à paroître, & l'heure preſſant, la belle Troïade ſe vit réduite à quitter ſon cher Ariarate, & Ariarate forcé à ſouffrir cette cruelle ſéparation, ſans qu'ils euſſent ſeulement eu le temps de ſe rendre compte de leurs aventures.

Paſſons légèrement ſur les adieux de ce grand prince & de cette charmante princeſſe. Il ne s'eſt peut-être jamais rien dit de plus tendre, ni de plus digne de l'un & de l'autre : mais le grand nombre des événemens importans que nous avons à traiter dans cette hiſtoire, nous empêche de donner à chacun d'eux toute l'étendue que pourroit deſirer la curioſité du lecteur.

Cinéas promit à Ariarate d'envoyer, ou de venir lui-même tous les jours, s'il le pouvoit, chez Ariobarzane, où il fut réſolu que le prince demeureroit caché ; & de lui rendre ponctuellement compte de tout ce qui ſe paſſeroit à Gonnes. Enſuite, ayant fait monter la princeſſe ſur

un cheval que lui donna Ariobarzane, il remonta ſur le ſien; & ayant préparé dans ſon eſprit toutes les couleurs qu'il devoit donner à la feinte, il rejoignit Argias, & ils reprirent enſemble le chemin de Gonnes.

Cependant Ariobarzane & Télamon, ayant avec beaucoup de peine obligé le roi de ſe mettre dans le lit, ils ſe retirèrent pour le laiſſer repoſer: mais ce ne fut pas ſans que ce prince eût demandé à Télamon des nouvelles de Tarſis, qu'il ne connoiſſoit encore que ſous le nom de Léonides, ni ſans lui avoir témoigné, autant que ſa douleur le lui permit, la conſolation qu'il reſſentoit de le ſavoir encore vivant. Le grand âge d'Ariobarzane lui rendant le repos auſſi néceſſaire qu'à Ariarate, Télamon lui laiſſa la liberté de le prendre, & il s'en retourna chez lui, où il n'arriva qu'à l'heure que le jour alloit paroître.

Tarſis y avoit paſſé la nuit à ſon ordinaire, c'eſt-à-dire, en ſongeant ſans ceſſe à Zélie, & ne prenant de repos que quand la nature trop affoiblie, le contraignoit malgré lui de ceſſer de ſe tourmenter. Sa bleſſure ne laiſſoit pas pourtant d'aller aſſez bien, & beaucoup mieux qu'il n'eût voulu, la bonté de ſon tempérament l'emportant ſur les obſtacles que les inquiétudes de ſon eſprit devoient naturellement mettre à ſa guériſon; & il eût été à ſouhaiter que

la bleſſure du cœur n'eût pas été plus dangereuſe, ni d'une cure plus difficile.

Amalécinte n'avoit pas eu plus de repos, & les bleſſures de ſon corps avoient, dès le ſoir précédent, commencé à n'être pas les plus ſenſibles qu'il eût reçues. L'Amour, qui prend d'ordinaire plaiſir de fonder ſes plus grands deſſeins ſur des événemens imprévus, & pour ainſi dire, ſur les caprices de la fortune, ſe plut à la bizarre rencontre d'un prince & d'une reine, tous deux hors de leurs Etats, tous deux déguiſés ſous l'apparence d'un ſexe différent du leur, & tous deux aſſemblés en un même lieu par des aventures ſi diverſes; & ſur cet aſſemblage fortuit, il jeta les fondemens d'une union, par laquelle il entreprit de ſe ſoumettre deux cœurs, qui ſembloient juſqu'alors l'avoir mépriſé. Voici de quelle manière cela arriva.

Quoique la reine de Lesbos trouvât dans ſa propre fortune, des ſujets d'inquiétude & de déplaiſir, qui lui devoient laiſſer peu de ſenſibilité pour le malheur des autres; elle n'avoit pu cependant s'empêcher d'être touchée du tragique & ſurprenant état auquel elle avoit vu Amalécinte, le jour qu'en venant pour la première fois chez Télamon, ils avoient tous deux rencontré ce jeune prince bleſſé, & couché au pied d'un arbre dans le coin d'une forêt, au milieu de tant de corps morts, du ſang deſquels

quels ils avoient vu ſon épée encore toute teinte. Il eſt vrai que Philetère ne prit d'abord ce premier mouvement dont elle ſe ſentit émue, que pour un effet de cette compaſſion que l'infortune d'autrui ne manque jamais d'exciter dans une ame qui n'eſt pas tout-à-fait barbare: mais ce fut par là même qu'elle fut trompée. Car moins cette compaſſion lui fut ſuſpecte, & plus cette reine ſe rendit volontiers à la tendreſſe qui en eſt inſéparable ; & comme le déguiſement d'Amalécinte lui cachoit tout ce qui étoit capable de lui faire réconnoître ſon ſexe & ſon erreur, elle la ſuivit ſans défiance & ſans ſcrupule ; & ſans y penſer, elle ſe trahit, pour ainſi dire, elle-même.

Après avoir donc, dès le premier jour, demandé pluſieurs fois des nouvelles de la jeune amazone, (car elle nommoit ainſi le prince de Chypre, ne le connoiſſant encore que par ſon malheur & par ſes habits) elle continua de s'en informer avec une pareille affection les jours ſuivans, & elle eut même envie de la voir ; ſon infortune lui faiſant eſpérer quelque douceur dans l'entretien d'une perſonne qui ne paroiſſoit pas plus heureuſe qu'elle. Elle s'ouvrit de ſa curioſité, & même de ſon impatience à Philiſte ; & comme cette aimable & vertueuſe Bergère, qui voyoit Philetère à tous momens, étoit trompée auſſi-bien qu'elle au ſexe d'Amalécinte, dont ſon mari ne lui avoit rien décou-

vert (par une exactitude inviolable qu'il avoit à garder les ſecrets qui lui étoient confiés), elle deſira preſque encore plus que la reine, de les attacher enſemble d'amitié, & elle ſe rendit avec plaiſir la médiatrice de la liaiſon qu'elle ſouhaitoit voir entre deux perſonnes qui paroiſſoient ſi dignes de s'aimer l'une & l'autre.

Ceci arriva le jour même que Télamon fut abſent, & que, comme ſi les Dieux euſſent pris plaiſir à le marquer entre tous les autres jours, par tant d'événemens ſinguliers, la mort de Zélie fut racontée à Télamon, & l'hiſtoire du grand Ariarate à Philadelphe, la princeſſe Troïade délivrée, & auſſi-tôt remiſe en captivité, & le grand Ariarate ſi miraculeuſement reſſuſcité, non-ſeulement en ſa perſonne, mais, pour ainſi dire, en celle des trois plus illuſtres, des plus ſages & des plus vaillans princes de la terre.

Philiſte ayant donné, ce jour-là, ſes premières & principales heures à ſon cher Tarſis, & ayant enſuite viſité & long-temps entretenu la Reine de Lesbos, elle alla par ſon ordre voir le prince Amalécinte, & ſavoir de lui, s'il ne ſe trouveroit point importuné de la viſite de Philetère. Mais comme cette reine n'étoit pas encore réſolue de ſe faire connoître à lui, & qu'elle craignoit que l'habit d'homme dont elle étoit traveſtie, ne jetât quelque ſcrupule dans l'eſprit d'Amalécinte qu'elle prenoit pour une

fille, elle voulut qu'on ne lui dit autre choſe ſinon que c'étoit Philiſte qui lui amenoit une de ſes amies, & qu'elles ne lui demandoient qu'un moment d'entretien.

Quoique le jeune prince de Chypre eût auſſi de ſon côté des ſoins dans l'eſprit, qui lui faiſoient ſouhaiter la ſolitude, & que l'état de ſa bleſſure le rendit même peu diſpoſé à recevoir une viſite, il ne voulut pas refuſer cette ſatisfaction à l'épouſe de ſon généreux hôte: de ſorte qu'il lui fit dire qu'elle pouvoit librement entrer. Comme on ne lui avoit parlé que de Philiſte & d'une de ſes amies, il fut fort ſurpris, quand au lieu de deux femmes qu'il attendoit, il vit avec Philiſte un jeune homme richement vêtu, qui s'approchant de ſon lit, & l'embraſſant, lui dit en ſouriant: je ne ſais, aimable inconnue, ce que vous allez penſer de nous, & ſi vous nous pardonnerez la tromperie que nous vous avons faite de vous faire ainſi entrer un homme pour une femme? Si l'habit de la reine avoit d'abord ſurpris Amalécinte, il eut bien plus d'étonnement, lorſqu'il vint à remarquer cette beauté admirable qui éclatoit dans ſon viſage; cette douceur infinie de ſes yeux & de ſa parole, en un mot, tous les charmes de ſa perſonne, qui brilloient à l'envi au travers du déguiſement de ſon ſexe. Toutes ces choſes, jointes à la liberté avec laquelle la reine s'étoit venue jeter à ſon col; à la manière dont

elle lui avoit fait ſon compliment, au ton de ſa voix, qui n'avoit rien de la rudeſſe de celle d'un homme, & à l'avis qu'on lui avoit donné d'abord, que c'étoient deux femmes qui le venoient voir, lui firent deviner une partie de la vérité; c'eſt-à-dire, lui firent preſque comprendre que c'étoit une fille déguiſée. C'eſt pourquoi ce prince recevant ſes embraſſemens avec un peu plus de franchiſe, que la modeſtie d'une femme qu'il étoit obligé de contrefaire, ne lui auroit peut-être permis de les recevoir d'un homme inconnu; il lui répliqua: Je ne ſais ſi l'on m'a trompée, ou non; mais quoi qu'il en ſoit, je pardonne de tout mon cœur une tromperie, qui me donne la ſatisfaction de voir une perſonne faite comme vous. La reine de Lesbos, qui le croyant toujours une fille, comme nous avons dit, vouloit juſtifier la liberté avec laquelle elle en uſoit, lui repartit: Je vois bien, aimable inconnue, que je contrefais mon ſexe de trop mauvaiſe grâce, pour entreprendre de vous le diſſimuler plus long-temps. Mais ajouta-t-elle, ne faites pas un mauvais jugement de ce déguiſement étrange, & croyez que pour en être venue là, j'y ai été réduite par une néceſſité bien preſſante. Elle ne lui en dit pas davantage, ne lui voulant pas faire connoître ſa qualité. Amalécinte fut ravi de ne s'être pas trompé dans ſa conjecture; & ſon ame frappée dès ce premier moment, des traits les plus perçans de

l'amour, trouva je ne ſais quelle ſecrette conſolation dans l'aveu d'un ſexe, qui lui apprit la nature du coup qu'il venoit de recevoir, & qui lui expliqua cette émotion intérieure & violente, qu'il avoit d'abord ſi bien reſſentie ſans la connoître.

Leur converſation ne fut pas longue pour cette première fois, d'autant que la reine de Lesbos & Philiſte, ſachant que l'état de ſes bleſſures ne lui permettoit pas encore un long entretien, crurent ne devoir lui faire qu'une viſite fort courte. Mais le jeune Amalécinte, à qui cette nouvelle bleſſure de l'amour ôtoit déjà le ſoin & le ſentiment de toutes les autres, fit ſon poſſible pour les obliger d'y demeurer plus long-temps; & ſi elles l'en euſſent crû, elles ne s'en fuſſent jamais allées. Combien de fois, après qu'elles furent parties, prit-il plaiſir à repaſſer dans ſon imagination tous les traits de cette merveilleuſe beauté! & combien ayant admirée ſous l'habit d'homme qu'elle portoit, ne ſe la repréſenta-t-il point ſous celui de fille! mais d'autant plus belle & plus admirable ſous ce dernier, qu'il étoit plus convenable que l'autre à ſon air modeſte, à la douceur de ſes yeux, & à la délicateſſe de ſon teint. Pour exprimer en peu de mots l'état de ſon ame, il faut dire qu'il crut être trop récompenſé de toutes les diſgrâces de ſa vie paſſée, d'avoir vû cette incomparable perſonne, (car il ne la con-

noiſſoit point encore pour princeſſe,) & que paſſant le reſte du jour, & la plus grande partie de la nuit ſuivante dans ces imaginations, il ſe figura que toutes ſes traverſes ne lui étoient arrivées que pour le conduire, comme par une ſecrete puiſſance, à la connoiſſance de cette raviſſante beauté.

Philiſte, d'un autre côté, paſſa cette même nuit dans une autre inquiétude d'une nature bien différente. Après avoir employé ce jour-là, comme les autres, dans les ſoins & dans les offices généreux qu'elle rendoit à ſes trois illuſtres hôtes, elle commença d'être fort alarmée, quand elle vit la nuit revenir ſans ſon cher Télamon. Nous avons déjà dit qu'elle ne lui avoit point parlé le ſoir précédent, parce que Télamon s'étoit couché de meilleure heure qu'à ſon ordinaire, pour aller le lendemain de grand matin chercher Alpide, & qu'elle ne s'étoit retirée que fort tard, ayant été retenue par la reine de Lesbos qui lui avoit raconté l'hiſtoire de ſa vie; de ſorte que Télamon étant ſorti du hameau avant le jour, pour exécuter le deſſein qu'il avoit formé le ſoir précédent, ils ne s'étoient pû entretenir, quoiqu'ils euſſent couché en même chambre. Mais Philiſte attribuant la choſe à quelques affaires, n'y avoit pas fait d'abord beaucoup de réflexion; & quoiqu'elle eût de l'inquiétude, quand elle vit une bonne partie du jour ſuivant, paſſée ſans avoir de ſes nou-

velles, elle n'eut pourtant de grandes alarmes que quand elle vit la nuit fermée, & qu'il n'étoit pas encore de retour. Elle envoya chez Ergaſte & chez Célémante, pour leur en demander des nouvelles; & n'y en ayant appris aucunes, elle envoya juſques à Callioure. On la conſola un peu, en lui rapportant qu'il y avoit paſſé une bonne partie du jour: mais elle ne ſe pouvoit imaginer pourquoi en étant parti avant la nuit, il n'étoit pas revenu, & elle commençoit à craindre tout ce qui lui pouvoit être arrivé de plus ſiniſtre.

Après avoir paſſé une partie de la nuit à l'attendre inutilement, elle ſe mit enfin au lit; mais ſi inquiéte & ſi alarmée, qu'elle étoit bien éloignée de pouvoir prendre aucun repos. Auſſi ne fit-elle que penſer à ce qui lui pouvoit être ſurvenu; & ayant oui quelque choſe du déſordre qui étoit arrivé aux portes de Gonnes, & des ſoldats qui étoient répandus par toute la vallée, elle eut mille imaginations & mille craintes toutes funeſtes. Mais elle n'appréhenda pas ſeulement pour la vie de Télamon; ſon eſprit, ou plutôt ſon affection n'épargnant rien pour la tourmenter, lui forgea juſques à des chimères, pour lui faire peur. Les Dieux ne nous donnent pas gratuitement un tréſor auſſi précieux qu'eſt celui d'un parfait amour conjugal. Ils nous le font acheter bien chèrement, non-ſeulement par les difficultés qu'il y a de le

rencontrer, & par les haſards & les dangers que l'on court d'échouer malheureuſement en le cherchant, & de briſer contre des écueils, où pour un qui réuſſit, mille autres font naufrage; mais encore par une infinité de ſoins & de craintes qu'ils attachent à l'amitié même, & qui font qu'on ne la peut poſſéder ſans des appréhenſions de la perdre, dont ils proportionnent toujours les inquiétudes, aux plaiſirs & à la ſatisfaction qu'elle nous donne.

Philiſte qui jouiſſoit ſi pleinement de ce précieux bien, & qui en jouiſſoit plus que perſonne qui fût au monde, devoit auſſi ſans doute être la plus ſujette à ces alarmes; & comme les Dieux lui avoient en cela donné plus qu'à toutes les autres épouſes, elle le devoit payer plus cher qu'aucune. En effet, que ne ſe figura-t-elle point pour ſe tourmenter? Après avoir eſſuyé toutes les inquiétudes que ſon affection lui pouvoit donner avec quelque ſorte de vraiſemblance, elle s'en fit de nouveaux ſujets, par des penſées que la ſeule apparence devoit détruire. Et comme la nuit nous rend plus diſpoſés à recevoir toutes les impreſſions de la crainte, par un certain aveuglement qu'elle ſemble répandre dans notre eſprit auſſi-bien que ſur nos yeux; à force de repaſſer ſur toutes les circonſtances qui avoient précédé la ſortie & l'abſence de Télamon, ſon amitié tendre, & ſa vertu délicate & ſcrupuleuſe, lui firent appréhender que les lon-

gues & fréquentes converſations qu'elle avoit eues avec le roi de Lesbos, n'euſſent déplû & donné quelque ombrage à ſon mari, & que ſon abſence ne fût une punition qu'il lui en vouloit faire. Il ne ſe peut dire combien ſon amitié & ſa vertu la firent ſouffrir dans cette erreur: mais ce qui eſt sûr, c'eſt qu'elle revit le jour avec Télamon, ſans qu'elles lui euſſent donné le moindre relâche. Il eſt vrai que ſon retour la guérit entièrement de ces inquiétudes, injurieuſes à la vertu de tous les deux; & ce ſage Berger les ayant appriſes d'elle, lui en fit mille reproches obligeans, par une douce & agréable raillerie. Mais en lui ôtant ces ſcrupules, il lui en donna un autre, parce qu'il lui apprit à ſon tour que cette feinte inconnue qu'elle avoit été viſiter dans ſon lit, étoit un homme, qu'il lui fit connoître pour le prince Amalécinte, dont elle avoit tant oui parler à Tarſis. Il crut être obligé de lui découvrir ce ſecret, parce qu'il étoit aſſuré qu'elle en uſeroit à l'avantage de ſes deux illuſtres hôtes, afin que, ſans trahir les intérêts de l'un ni de l'autre, elle pût adroitement ménager tout ce que la bienſéance exigeoit entre deux perſonnes de différent ſexe, contre laquelle l'erreur où ils étoient les eût pu faire manquer malgré eux.

Mais ce ne fut pas là le principal de leurs ſoins. La nouvelle que Télamon avoit appriſe touchant la mort de Zélie, leur donna bien une

autre matière de s'entretenir. Jamais Philiſte n'avoit eu de douleur pareille à celle qu'elle reſſentit, lorſqu'elle entendit le récit funeſte de ce que Télamon en avoit appris. Comme elle aimoit cette incomparable ſœur au-delà de tout ce qui s'eſt jamais dit de l'amitié la plus parfaite qui puiſſe être entre deux ſœurs; ou, pour dire encore plus, comme elle l'aimoit de la même manière que Télamon aimoit ſon cher frère, elle penſa mourir d'affliction à cette fatale nouvelle. O ma ſœur! s'écria-t-elle, les yeux noyés de larmes, eſt-il poſſible que je ne vous voye jamais? Et les Dieux n'avoient-ils mis tant de tendreſſe & de douceur dans notre amitié, que pour lui faire produire tant de douleur & d'amertume? Elle ſe plaignoit d'une manière ſi touchante, que Télamon voyant ſes larmes, ne pouvoit s'empêcher de les accompagner des ſiennes, ni de s'affliger de nouveau par la douleur de Philiſte, & par la ſienne propre.

Philiſte pleuroit ſi amèrement, & ſon affliction lui faiſoit pouſſer de ſi hauts cris, que quoiqu'elle fit ce qu'elle put pour les retenir, comme la chambre de Tarſis étoit proche, ils parvinrent juſques aux oreilles de cet infortuné paſteur, que ſon amour avoit réveillé il y avoit déjà long-tems. Mais des oreilles ils paſsèrent en un moment juſqu'au cœur; & comme toutes ſes penſées alloient à Zélie, la première choſe qui lui tomba dans l'eſprit, fut que l'on en avoit

ſans doute appris quelques funeſtes nouvelles. Il frémit de cette ſeule penſée; & quoiqu'il y eut déjà long-tems qu'il n'avoit plus d'eſpérance pour ſe conſoler, il ſe trouva néanmoins qu'il en avoit encore à perdre, & que ſa douleur, quoique déjà exceſſive, pouvoit recevoir de l'accroiſſement: il appelle, tout hors de lui, une perſonne qui couchoit dans ſa chambre; & lui ayant commandé d'aller voir promptement ce qu'avoit Philiſte, il en attendit la réponſe avec une impatience & une inquiétude inconcevable. Télamon ſachant qu'il étoit éveillé, y paſſa auſſi-tôt; & ne le jugeant pas encore en état de recevoir un ſi rude coup, il ſe réſolut de lui déguiſer la choſe, & de lui faire accroire que la douleur de ſa femme provenoit de ce qu'il lui avoit dit avoir appris à Gonnes, qu'un fils qu'elle y avoit en nourrice & qu'elle aimoit tendrement, étoit à l'extrémité. Tarſis crut ce que ſon frere lui dit; & quoiqu'il ne goûtât jamais la moindre raiſon pour ſe conſoler, il trouva auſſi-tôt mille conſolations prêtes à donner à Télamon & à Philiſte. Télamon qui d'ailleurs penſoit bien qu'on ne pourroit pas long-tems l'abuſer, & qu'il falloit tôt ou tard l'informer d'un malheur qu'il ne pouvoit pas toujours ignorer, voulut prendre cette occaſion de l'y diſpoſer; & pour cela, feignant de ne pouvoir goûter aucune des raiſons de ce Berger: mais en vérité, mon frère,

lui dit-il, cela eſt admirable, que vous ſoyez ſi ſavant à conſoler les autres dans leurs maux, & que vous le paroiſſiez ſi peu dans les vôtres! N'eſt il pas vrai que vous étiez déjà tout hors de vous, dans l'imagination que vous avez eue qu'il y avoit quelque mauvaiſe nouvelle de Zélie, & que ſi l'on avoit voulu vous préſenter des ſujets de conſolation, tels que ceux que vous me donnez, vous n'auriez pas voulu les écouter? Cependant, parce que c'eſt un mal qui ne vous regarde pas directement, vous voulez que l'on ſe rende à vos raiſons; & je ne doute point que vous ne trouviez étrange que je ne les goûte pas. Ah, mon frère! lui repartit l'amoureux Berger, qu'il y a de différence entre perdre un enfant que l'on ne connoît pas encore, & perdre une maîtreſſe, & une maîtreſſe aimée avec tant de tendreſſe & de juſtice! Qu'il eſt difficile de trouver pour l'un les mêmes conſolations qui ſervent à l'autre, & de guérir des maux ſi diſproportionnés par un ſemblable remède! Votre perte, mon frère, outre qu'elle n'eſt pas encore certaine, n'eſt pas non plus irréparable: vous n'êtes point dans un âge, Philiſte & vous, où les Dieux ne vous puiſſent accorder d'autres enfans en la place de celui que vous aurez perdu; & ces enfans étant également une partie de vous-mêmes, & les gages précieux de votre affection, vous aurez toujours un égal ſujet de vous attacher à eux & de les

aimer. Mais, mon frère, interrompit Télamon qui comprit le reſte, n'en peut-on pas dire autant d'une maîtreſſe ? Je ſais bien que la penſée d'un fidéle amant eſt bleſſée par la ſimple propoſition d'une inconſtance : mais comme ce n'eſt pas inconſtance à un père & à une mère, quand ils ont perdu un enfant, de donner leur cœur & toutes leurs affections à un ſecond qui prend ſa place, il ne faut pas croire que ce ſoit non plus inconſtance, après la mort d'une maîtreſſe, de livrer ſon cœur à une autre qui lui ſuccède. C'eſt inconſtance de ceſſer d'aimer ce qu'on peut aimer encore : mais quand une perſonne n'eſt plus, il eſt impoſſible, quoi qu'on en diſe, que nous l'aimions. Penſez-vous, par exemple, que cet amour que nous diſons avoir pour la mémoire des morts, ne ſoit pas un amour de notre propre imagination, puiſque les morts ne ſont plus ici bas, que l'idée qu'elle en conſerve. Si l'amitié, non plus que l'amour, ne conſiſtent, comme on dit, qu'en correſpondance, quelle amitié peut-il y avoir entre les morts & les vivans, entre ce qui eſt & ce qui n'eſt plus ? Et ſi nous conſidérons les morts comme des êtres ſpirituels, détachés de la matière, & dans les champs élyſées, penſez-vous qu'ils ſoient ſenſibles à nos affections, & qu'ils ſe mettent en peine de notre douleur & de notre conſtance ? Comment vous figurez-vous des paſſions dans un être ſpirituel & parfait,

puiſque toutes les paſſions ſont dans le ſang, & que ce ſont les apanages de notre foibleſſe ?

Télamon vouloit paſſer outre; mais il s'apperçut que ce qu'il diſoit faiſoit un effet bien contraire à ſon deſſein, ſur l'eſprit de l'infortuné Tarſis. Ce Paſteur, qui d'abord s'étoit aſſez facilement laiſſé aller à ce que Télamon lui avoit voulu faire croire, voyant qu'il entroit dans des raiſonnemens ſi ſemblables aux conſolations ordinaires que l'on a coutume de donner aux malheureux, & à celles qu'il lui auroit fallu ſi la mort de Zélie eût été certaine, il ſe remit auſſi-tôt dans la penſée que ce malheur étoit ſans doute arrivé, quoique ſon frère le lui déguisât, & il devina le mal par les préparatifs du remède. Télamon le reconnut bientôt aux larmes qu'il vit couler le long de ſes joues : c'eſt pourquoi, interrompant ſon diſcours, & changeant de matière, il lui voulut conter l'aventure ſurprenante du grand Ariarate, qu'il lui nomma Ariaméne, parce que c'étoit le nom ſous lequel Tarſis l'avoit connu. Mais ſon ame n'étoit pas encore préparée à ce récit; & quoique le nom & la mémoire de ce grand prince lui fuſſent infiniment précieux, il ne donna preſque pas d'attention à ce que Télamon lui en raconta : il fallut auparavant en revenir à Zélie, & qu'il s'expliquât à cœur ouvert de ſes doutes & de ſa douleur. Télamon ne lui voulut pas dire abſolument ce qu'il en ſavoit : mais

comme il ne vouloit pas auſſi lui redonner des eſpérances trompeuſes, qui n'euſſent ſervi qu'à le rendre plus malheureux, lorſqu'il faudroit que la vérité lui fût connue, il ſe contenta de lui dire que l'on voyoit toujours à la vérité peu de ſujets d'eſpérance, & beaucoup de crainte; mais qu'il n'y avoit pourtant encore rien de bien éclairci.

Après que ce fidèle Berger eut donné les plaintes qu'il devoit au déplorable état de ſa ſituation, il remit de lui-même Télamon ſur le diſcours du grand Ariaméne; & le priant de l'excuſer du peu d'attention qu'il y avoit donnée à la première fois, il le convia de lui redire ce qu'il lui en avoit voulu apprendre. Il fut très-ſurpris du récit de cette merveilleuſe rencontre; & comme le grand Ariaméne étoit pour lui, en matière de héros, ce que Zélie lui étoit pour maîtreſſe, il en eut toute la joie dont il pouvoit alors être capable; il le pria de retourner le voir, de ſa part, le plutôt qu'il le pourroit, de lui faire ſes complimens, de lui offrir ſans réſerve tous ſes reſpects & tous les ſervices dont il le jugeroit capable, & de lui témoigner enfin que le deſir de s'aller préſenter à lui étoit la ſeule choſe qui eût pu lui faire ſouhaiter ſa guériſon.

Télamon n'y retourna pas ſi-tôt, parce que n'ayant quitté le prince que fort tard, il crut qu'il le falloit laiſſer repoſer. La même raiſon

vouloit que ce généreux Berger ſongeât à prendre quelque repos pour lui-méme; mais il ne ſongeoit qu'à en procurer aux autres, ſans penſer à lui; & c'eſt pour cela qu'en ſortant d'avec Tarſis, il alla viſiter la reine de Lesbos & le prince Amalécinte.

Il rendit compte à ce dernier de ce qu'il avoit fait pour lui trouver un vaiſſeau, dont ce prince lui témoigna toute la reconnoiſſance imaginable. Mais il avoit bien alors d'autres inquiétudes dans l'eſprit, que celle d'envoyer en Chypre; & l'amour, quoiqu'il ne fit que de naître en ſon cœur, y régnoit déjà avec tant d'empire, qu'il commençoit dès-lors à ſe mocquer de tous les deſſeins qu'il avoit faits pour ſa fortune : il ne laiſſa pas toutefois de mander ceux de ſes gens qu'il vouloit envoyer dans l'iſle de Chypre; & leur ayant en peu de mots donné les ordres de tout ce qu'il deſiroit qu'ils y fiſſent en l'y attendant, il les congédia avec un billet de Télamon pour ce marchand qui leur devoit faire délivrer le vaiſſeau : il ne manqua pas de les inſtruire auſſi touchant la manière dont ils devoient parler, ſuppoſé qu'ils fuſſent interrogés à Gonnes avant leur embarquement; & d'autant qu'il craignoit qu'après ce qui étoit arrivé, Alcime n'envoyât arrêter les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans le Golfe, il envoya pareillement une inſtruction à ceux qui devoient reſter dans le ſien.

Un

Un peu après être ſorti de la chambre d'Amalécinte, Télamon apperçut dans ſa cour quantité de Bergers & de Bergères, qui étoient venus ſavoir des nouvelles de Tarſis : car tant qu'il fut au lit, il y eut une continuelle affluence de bergers qui venoient, ou pour s'informer de ſa ſanté, ou pour le voir, du moment que ſa bleſſure & ſa douleur lui permirent de recevoir ſes amis. Télamon ne jugea pas à propos de leur découvrir encore publiquement tout ce qu'il avoit appris de Zélie : mais il prit à part Ergaſte, Philémon & Célémante, comme ſes meilleurs & ſes plus particuliers amis ; & les ayant menés hors du hameau, pour s'y entretenir avec plus de liberté, il leur dit à tous l'état des choſes. Ce fut une douleur incroyable à ces illuſtres Paſteurs d'apprendre la mort d'une Bergère qu'ils avouoient hautement avoir été l'honneur & la gloire de leur contrée. Il eſt vrai que Philémon leur dit que c'étoit dans une rencontre comme celle-là, qu'il voudroit particulièrement mettre tout ce qu'il ſavoit de philoſophie en pratique, pour douter toujours d'une choſe qui n'étoit encore fondée que ſur le rapport de deux eſclaves ; & Célémante qui tournoit toutes les choſes au mieux, & qui, comme il le diſoit lui-même, ne vouloit jamais regarder que le beau côté de la médaille, paſſa juſques à dire que non-ſeulement il ne pouvoit croire le rapport de ces eſclaves, mais que l'un

étant à Alpide, & l'autre étranger, il commençoit à croire que c'étoit Alpide qui avoit enlevé Zélie, & qui la retenant enfermée quelque part, avoit apoſté ces Pâtres, pour ſemer cette nouvelle & empêcher qu'on ne s'occupât davantage à la chercher. Je crois que c'eſt lui qui l'a enlevée, dit-il, par les circonſtances que nous avons ſues de la grande fréquentation qu'il avoit avec elle avant qu'elle diſparut; par cette mépriſe du marinier, qui le ſoir même prit Tarſis pour lui; par les choſes qu'a dites ſon Pâtre, & par toutes les autres particularités que vous ſavez mieux que moi. Mais ce qui me fait croire que ſa mort eſt une fable, c'eſt que nous ne voyons point comment elle pourroit s'être noyée, comme l'on prétend; que nous ne devinons point ce qu'Alpide auroit fait du corps, après l'avoir fait apporter auprès de ſa maiſon; & que ces Pâtres ne vous en ont ſu rien dire à vous-même; en un mot, c'eſt que toute leur hiſtoire me paroit un conte fait à plaiſir.

Quoique les raiſons de Célémante ne fuſſent pas ſans réplique, & qu'il ne fût guères vraiſemblable qu'Alpide eût pris plaiſir à faire courir un bruit contre lui-même; néanmoins, comme on ſe laiſſe aſſez facilement perſuader de ce que l'on deſire le plus, il ne laiſſa pas de relever un peu par-là le courage preſque abattu des autres Bergers: en ſorte qu'ils ne ſongèrent

plus qu'à s'éclaircir de la vérité. Tous demeurèrent d'accord que cela ne ſe pouvoit bien faire que par le moyen d'Alpide. Mais d'autant que la peine que Télamon avoit inutilement priſe pour le trouver, leur faiſoit craindre qu'il ne ſe cachât, ils réſolurent de tâcher de le ſurprendre chez lui. La difficulté étoit de le chercher ſans qu'il s'en doutât. D'envoyer exprès chez lui, ou de le faire attendre aux environs, ç'auroit été lui donner de la défiance, s'il s'en appercevoit, & c'en étoit peut-être aſſez pour le mettre en fuite. On eût pû la nuit le faire prendre chez lui, mais il eût fallu auparavant être certain de ſon crime ; autrement ç'eût été faire mal à propos un éclat, qui lui eût été injurieux au dernier point. Dans cet embarras, Célémante, qui n'avoit jamais que des expédiens agréables & aiſés, propoſa de faire une partie de chaſſe pour le lendemain, & d'aller en chaſſant, & comme ſans deſſein, environner la maiſon d'Alpide. Par ce moyen, dit-il, quand nous aurons entouré ſon logis, il ſera difficile qu'il nous échappe, & nous entrerons dans ſa maiſon ſans ſoupçon, ſous prétexte d'y aller nous rafraîchir. La propoſition de Célémante fut agréablement reçue des Bergers, qui ſe diſposèrent à y engager encore de leurs amis pour le lendemain, ſans toutefois leur découvrir qu'ils euſſent d'autre deſſein que celui de ſe divertir.

Après le dîner, Télamon étant rentré dans

la chambre de Tarſis, & y ayant trouvé bonne compagnie, retourna chez Ariobarzane, pour ſe ranger auprès du grand Ariarate, & tâcher de ſatisfaire, pour lui & pour ſon cher frère, à tout ce que l'un & l'autre lui pouvoient rendre de reſpects & de ſervices.

Ariobarzane étoit alors dans la chambre du roi, qu'il avoit eu toutes les peines du monde d'obliger à garder le lit, malgré toutes ſes bleſſures. A la vérité le chirurgien n'en avoit trouvé aucunes dangereuſes, mais il lui avoit témoigné qu'elles le pouvoient devenir, en les négligeant. On fit entrer Télamon. Ce grand prince avoit conçu une ſi haute eſtime pour lui & pour ſon frère ; & les belles actions qu'il leur avoit vû faire en tant de fameuſes rencontres où ils avoient combattu ſous lui ; ces merveilleuſes aventures d'Héraclée, de Chalcédoine, & de Panticapée ; & plus encore, cette rare & parfaite amitié par laquelle ils s'étoient preſque autant diſtingués que par leur valeur, étoient autant de miracles ſi fortement gravés dans ſa mémoire, & qui lui avoient rendus ſi précieux les noms de Kion & de Léonides, qu'il y avoit peu de princes au monde, qui tinſſent un rang ſi avantageux dans ſon eſprit, & qu'il ne mît au-deſſous de leur brillante réputation. Il ne manqua pas, à l'arrivée de Télamon, de redoubler les glorieux témoignages qu'il lui avoit déja rendus de ſon affection & de ſon eſtime.

L'étrange embarras où il s'étoit trouvé le ſoir précédent, l'avoit empêché, ce lui ſembloit, de lui faire aſſez de careſſes, & de ſatisfaire ſuffiſamment à ce qu'il penſoit devoir, quoique grand roi, au mérite & à la vertu de ces deux illuſtres Bergers. La part qu'il prenoit à tout ce qui les regardoit, fut même telle, qu'il voulut que Télamon lui contât l'hiſtoire de leur délivrance de Panticapée, & celle de la bleſſure de Tarſis à Tempé.

Il ne faudroit, pour la gloire de Tarſis, qu'exprimer les différens ſentimens de joie & de compaſſion, avec leſquels un ſi grand prince s'intéreſſoit dans tous les accidens d'une fortune que ce Berger avoit éprouvée ſi diverſe. L'on n'eût pas dit que ce fût un grand roi qui écoutât les aventures d'un Berger, il ſembloit que ce fût un Berger qui entendit celles d'un grand roi, tant il y prêtoit d'attention. Télamon n'en voulut pas abuſer par un long diſcours; & après l'avoir ſatisfait le plus ſuccintement qu'il put, il lui témoigna de ſi bonne grâce l'inquiétude que l'affection de Tarſis & la ſienne propre leur donnoit pour ce grand prince, qu'Ariarate lui en marqua ſa reconnoiſſance par mille termes obligeans.

Enſuite le roi reprenant la parole, lui dit: Je veux bien, Télamon, continuer maintenant devant vous, le diſcours que je commençois à mon père, lorſque vous êtes arrivé, (il nom-

moit encore ainſi Ariobarzane,) & vous apprendre à tous deux, pour ſatisfaire la curioſité de l'un & de l'autre, ce qui a ſemé le faux bruit de ma mort; ce qui m'a fait paſſer pour trois perſonnes en trois royaumes differens, & ce qui me fait aujourd'hui rencontrer ici, contre toute ſorte de vraiſemblance.

SUITE DE L'HISTOIRE D'ARIARATE.

Vous m'aviez demandé, mon père, ce qu'étoit devenu le prince Philippe? Hélas! le cœur me ſaigne encore à y penſer. Vous ſaurez que ce fut lui-même que l'on trouva mort dans mon lit en ma place, peu de jours après votre départ; & ce qui me comblera d'un regret & d'un déplaiſir éternel, c'eſt que ce fut ſa généroſité qui l'expoſa à la cruelle mort qui m'avoit été préparée. Ce généreux prince ayant ſu du roi ſon père, le conſeil qui avoit été pris contre moi, ne voulut point, non plus que le roi Démétrius ſon frère, fauſſer le ſerment qu'il avoit fait de ne m'en rien déclarer: mais m'étant venu prendre, il m'emmena ſouper avec lui, & me retint même à coucher dans ſon propre lit, durant quelques jours.

Quoique je ne fuſſe pas averti des particularités du complot, tout cela, joint à l'avis que m'avoit donné Démétrius, me faiſoit bien ju-

ger qu'il y avoit quelque deſſein contre moi. Je penſois néanmoins que ce n'étoit que pour m'intimider, & pour me faire fuir; & comme je ne voulois pas donner à mes ennemis l'avantage de dire qu'ils me fiſſent craindre, ni ſouffrir auſſi que ce jeune prince fût fatigué des ſoins de veiller à la conſervation d'une vie que je n'eſtimois pas aſſez pour lui donner tant de peine, je le ſuppliai enfin de me permettre de m'en retourner chez moi; & ne l'ayant pû obtenir, je m'en dérobai comme je pus. Je n'y fus pas plutôt, que je le vis entrer dans ma chambre après moi, accompagné d'un ſeul homme; & je fus extrêmement ſurpris, quand il me dit qu'il me prioit de ſortir préſentement de chez moi, de prendre ſes habits, de monter dans ſon char, qui l'attendoit à la porte, & de m'en aller chez la princeſſe Troïade. Je n'avois garde de réſiſter à m'en aller chez la princeſſe, & je me préparai à ſortir auſſi-tôt, pour m'y rendre. Mais je ne voulois point changer d'habits, quoique je devinaſſe une partie de ce qu'il me vouloit par-là donner à entendre, & ma vie m'étoit trop indifférente, pour la mettre à couvert par ces précautions. Il m'y força néanmoins. Etant ſorti par ce moyen de chez moi ſans être connu, parce que la conformité de notre taille & de notre poil, jointe à l'obſcurité de la nuit, & au ſoin que je pris de cacher mon viſage, & de me déguiſer à ſes propres gens, aidoient à

la feinte; j'allai droit chez ma princeſſe, accompagné de ſon homme, qu'il me donna pour parler à ſes gens, de peur que ſi je leur parlois moi-même, ils ne me connuſſent à la voix. Je la trouvai les larmes aux yeux, & le cœur ſi ſerré de douleur, qu'à peine pouvoit-elle parler. J'envoyai dire enſuite aux gens du prince, comme ſi ç'eût été de ſa part, de s'en retourner chez lui, & d'y attendre ſes ordres, & je ne retins que l'homme qu'il m'avoit donné, pour faire tout ce que je lui dirois, & pour me ſuivre partout. La princeſſe avec qui il avoit conféré de ſon deſſein & de mon malheur, ne put faire autre choſe que de me conjurer à mains jointes de m'enfuir, ſans m'en donner d'autre raiſon, ſinon qu'elle m'en prioit, qu'elle m'en conjuroit, qu'elle me l'ordonnoit, & que ſi je prenois quelque intérêt à ſa vie, je partiſſe à l'inſtant même. Quelque déférence que j'euſſe pour elle, je crus en être diſpenſé en cette rencontre, où je penſois qu'elle étoit inquiétée par quelque fauſſe alarme, & où je ne craignois rien tant que ce qu'elle me commandoit. Je lui en demandai donc la raiſon, mais elle ne me la voulut point dire, croyant que l'explication qu'elle m'en pourroit donner, nuiroit plutôt que d'aider au deſſein qu'elle avoit de me faire partir: me connoiſſant aſſez, pour juger que s'il n'y avoit que la mort à craindre, je me réſoudrois plutôt mille fois d'aller poignarder Alcime, &

Antigonus même, au milieu de mille gardes, que de me ſauver par une fuite.

Ariarate, me dit-elle ſeulement, la néceſſité me force à vous dire peut-être plus que je ne devrois : mais enfin, ſi vous faites pour moi ce que je vous dis, je vous promets de n'être jamais à qui que ce ſoit qu'à vous ; & ſi vous ne le faites pas, je vous proteſte, quoi qu'il en arrive, de n'être jamais à Ariarate. L'ordre étoit trop précis pour y réſiſter. Je partis ſur l'heure, avec la douleur que vous pouvez vous figurer ; & je partis ſur des chevaux que le prince Philippe m'avoit fait tenir tout prêts à l'une des portes de la ville, par un autre homme fidèle, à qui il avoit encore donné ordre de m'accompagner par-tout. Ne pouvant me réſoudre à m'éloigner d'abord ſi loin de Troïade, je m'arrêtai à deux journées de là, & renvoyai un des deux hommes que le prince m'avoit donnés, & qui étoient les ſeuls que j'avois menés avec moi. Je le renvoyai, dis-je, déguiſé, à Antigonie, pour ſavoir ce qui s'y paſſoit, & pour m'en rapporter des nouvelles. Mais, ô Dieux ! quelles furent celles qu'il m'apprit ? Je vous ai dit que Philippe étoit demeuré chez moi lorſqu'il m'en avoit fait ſortir. Comme ce généreux prince ſavoit le complot qu'on avoit fait pour m'aſſaſſiner, quoiqu'il n'en ſut pas préciſément tout le détail, ſon deſſein étoit d'y paſſer une partie de la nuit ſans ſe découvrir, afin que

tandis qu'on le prenoit pour moi, on n'envoyât point à ma ſuite, & que j'euſſe toujours autant de tems pour m'éloigner. Pour cet effet, voulant tromper mes gens mêmes, il s'étoit couché ſur mon lit; & quand je fus ſorti, on leur avoit fait dire par le premier de ces deux hommes qu'il m'avoit donnés pour me ſuivre, que j'étois malade, & que m'étant couché ſur mon lit, j'avois défendu qu'on me fît parler à qui que ce fût, quand ce ſeroit même de la part du roi. Il faiſoit état après cela de ſe faire connoître, lorſqu'il croiroit que je ſerois aſſez loin pour n'avoir plus rien à craindre: mais la cruelle fatalité de ſes deſtins & des miens trompa bien ſes eſpérances: car tandis qu'il étoit ſur mon lit, où les veilles des nuits précédentes l'avoient aſſoupi, un de mes gens ſuborné ayant introduit Alcime & ſes complices dans ma chambre, ils s'en approchèrent ſans bruit & ſans lumière, & le ſurprenant dans ſon ſommeil, & le prenant pour moi, ils ſe jetèrent ſur lui; en ſorte que dans l'obſcurité & le tumulte, ils le percèrent de vingt coups de poignard, ſans qu'il put ſe faire connoître. On m'a dit qu'Alcime ſe fit auſſi-tôt apporter de la lumière, pour jouir de la vue de ſon crime, & pour voir s'il pouvoit s'aſſurer de ma mort, aux coups qu'il croyoit m'avoir portés: mais jugez de ſon étonnement, quand il reconnut que c'étoit au prince Philippe qu'il avoit donné la mort! On

dit qu'il fut ſur le point de ſe tuer lui-même de déſeſpoir, jugeant que c'étoit fait de lui, quand le roi ſauroit cette fatale mépriſe qui lui avoit fait porter ſes mains ſacrilèges ſur ſon fils. Mais pour ſortir d'intrigue, il réſolut de pouſſer le crime juſqu'au bout; & comme le prince avoit juſques-là paſſé pour moi, il voulut, tout mort qu'il étoit, lui faire encore jouer le même rôle. Il lui défigura le viſage de tant d'autres coups, qu'il en devint méconnoiſſable; & la reſſemblance qui étoit, comme vous ſavez, entre nous deux, principalement dans le poil & dans la taille, abuſa aiſément tout le monde: Antigonus le fut lui-même le premier; & les complices d'Alcime lui furent ſi fidèles, ou plutôt ils furent ſi bien payés, qu'ils ne l'ont jamais décelé à ceux qui euſſent pu l'en punir. Figurez-vous l'étrange rumeur que fit, non pas la mort de Philippe, car on ne la ſavoit pas, mais l'abſence ſi ſubite d'un prince de cette importance; & quelles perquiſitions en firent faire Antigonus & Démétrius. Mais ſans m'arrêter à ce qu'on en penſa, je vous dirai que je fremîs cent fois d'horreur, & penſai mourir de regret & de déplaiſir, quand j'appris cette déplorable fin d'un prince dont la vertu m'étoit en une ſi ſingulière vénération. Ce qui me combla d'affliction, fut de voir que ſa généroſité & ſon amitié pour moi avoient été la cauſe de ſa perte. Je ne puis mieux vous l'exprimer

qu'en vous disant qu'à peine sentis-je quelque consolation, par les nouvelles que l'on m'apprit en même-tems de la vérité de ma naissance, qu'Antigonus avoit librement divulguée, après m'avoir cru mort; & que quoique cette naissance me fut un degré comme nécessaire pour parvenir à la possession de Troïade, cette pensée ne put modérer le sentiment de ma douleur & les transports de mon désespoir.

Je vis bien par là que cette inégalité de rang dont on avoit combattu mes prétentions, n'étoit qu'un prétexte dont le vieil Antigonus couvroit d'autres raisons plus importantes qu'il avoit de me perdre, puisque cette inégalité n'eût pas dû le rendre contraire à mon mariage, lui qui savoit la vérité de ce que j'étois.

Ariobarzane voulut ici interrompre Ariarate, pour lui demander pardon du secret qu'il lui avoit fait de cette naissance, en lui exposant la nécessité qui lui avoit été imposée de la lui taire. Mais Ariarate l'interrompant à son tour: Mon père, lui dit-il, je sais trop les raisons que vous avez eues de garder la foi à votre maître; & je vous prie de croire que je ne vous considérerai jamais comme un homme qui m'a dérobé à ma naissance, mais comme un père qui m'a adopté, pour me sauver de mon ennemi: aussi ma première pensée, après les desseins furieux que m'inspira mon devoir pour la vengeance du généreux prince Philippe, fut de

tâcher de vous rejoindre, afin de prendre votre conſeil ſur l'éxécution de mes deſſeins. Mais mon impatience ne pouvoit ſouffrir tant de délais; & quoique Troïade me preſsât de nouveau de ſortir promptement de l'Aſie, par un billet où elle me donnoit avis d'une partie de toutes ces choſes, je retournai à Antigonie.

J'y entrai déguiſé, dans la réſolution de poignarder le traitre Alcime, fût-il au milieu de mille gardes, & aux côtés d'Antigonus même, pourvu que je le puſſe approcher. Vous jugez bien que c'étoit être réſolu à mourir; & la mort m'eût été douce en effet, pourvu que j'euſſe vengé celle de mon ami: mais la fortune m'étoit trop contraire pour me donner cette conſolation.

Je paſſois le matin dans une rue, pour aller attendre Alcime à la ſortie de chez lui, quand un vieil Officier que j'avois tout récemment donné à la princeſſe, me rencontrant, & m'ayant reconnu, ſe jette à mes genoux, & tout tranſporté de joie de me revoir, après le bruit qui avoit couru de ma mort, s'écrie par un zèle indiſcret: Ah, Seigneur! eſt-il poſſible que ce ſoit vous? Je l'arrêtai le plus vîte qu'il me fut poſſible; mais je ne pus empêcher que quantité de gens qui virent cette action, ne jetaſſent plus curieuſement les yeux ſur moi. Je m'en tirai, à l'aide des faux cheveux & des habits dont je m'étois traveſti, & fis ſi bien

comprendre à ce vieil officier, par les ſignes que je lui fis des yeux, de quelle importance il étoit que je ne fuſſe pas reconnu, que je le portai à dire qu'il s'étoit mépris, & qu'il me laiſſa continuer mon chemin juſqu'à la maiſon d'un de mes plus intimes amis.

J'étois préoccupé d'un ſi furieux deſir de vengeance, dans le regret que j'avois de la mort de ce déplorable prince que je regretterai toute ma vie, que je m'étois abſtenu d'aller voir la princeſſe, & de lui faire ſavoir mon retour, prévoyant d'ailleurs quels ſeroient les obſtacles qu'elle ne manqueroit pas d'apporter à mon deſſein. Mais ce même officier dont je viens de parler, n'ayant pu s'empêcher de lui en aller auſſi-tôt porter la nouvelle, elle envoya ſur le champ me chercher chez celui où elle ſut que je m'étois retiré; & feignant d'aller à la promenade dans un parc qui eſt hors de la ville, elle m'ordonna de m'y rendre. Vous connoiſſez aſſez la généroſité de cette belle princeſſe, Ariobarzane, pour deviner quelles furent les alarmes qu'elle eut pour moi, & quels reproches elle me fit de m'être ſi imprudemment haſardé contre ſa défenſe. Ce fut là que j'éprouvai plus que jamais la puiſſance de Troïade ſur mes volontés; car enfin, généreux Bergers, elle vainquit toutes les réſolutions que j'avois faites de périr; elle s'oppoſa même à la penſée que j'avois d'informer Antigonus qu'Alcime

avoit tué Philippe en ma place, parce qu'elle voulut que le bruit de cette mort, où il n'y avoit plus de remède, ſervît du moins à empêcher les nouveaux ſoins qu'il auroit pris pour me perdre, quand il auroit vu, par cet étrange événement, un commencement de ſes prédictions; &, ce que je n'euſſe jamais cru auparavant, elle me diſpoſa d'aller attendre quelque favorable changement hors des états d'Antigonus, après m'avoir généreuſement aſſuré que je n'en aurois jamais aucun à craindre d'elle, & m'avoir auſſi fait concevoir la témérité du deſſein qui m'avoit ramené, & l'impoſſibilité de ſon exécution.

Ainſi après avoir paſſé le reſte du jour à recevoir les précieuſes marques de ſa bonté, je partis d'Antigonie, aſſez irréſolu ſur la retraite que je devois choiſir. Je vins d'abord vous chercher à Tempé, mais ſans doute par une autre route que celle que vous aviez priſe; car non-ſeulement je ne vous y trouvai point, parce que, comme vous m'avez dit tantôt en me racontant votre retour, vous étiez demeuré malade en chemin; mais j'y fus même abuſé par la nouvelle de votre mort; cet eſclave qui vous avoit volé, & que je reconnus ici, m'ayant trompé par cette fauſſe nouvelle, pour empêcher ſans doute que je ne le fiſſe arrêter.

Ma première penſée fut d'aller trouver le roi Pyrrhus, de l'affection duquel vous ſavez que

j'avois reçu d'illuſtres marques dans notre guerre de Gréce, quoique je fuſſe dans un parti contraire au ſien; & comme je croyois qu'il avoit plus de droit qu'Antigonus de diſpoſer du mariage de la princeſſe ſa ſœur, je ſongeai à lui faire connoître ma naiſſance, & à lui faire agréer ma recherche. Mais je penſai auſſi-tôt, que le titre de ma naiſſance ſeroit un titre bien douteux pour lui, & qu'il me ſeroit aſſez difficile de le juſtifier, n'ayant pour fondement que le bruit qu'Antigonus en avoit fait courir, ſur l'opinion de ma mort. Je conſidérai qu'un bruit d'Aſie ſeroit une bien foible preuve en Europe, d'autant plus que, quand je viendrois à le vouloir éclaircir, il ne tiendroit qu'à Antigonus de ſe retracter, ou de l'affoiblir encore par telle explication que bon lui ſembleroit d'y donner. Je m'imaginai donc qu'il me falloit faire un titre plus certain de cette principauté, juſqu'alors, pour ainſi dire, imaginaire.

Je ſavois les troubles des royaumes de Cappadoce & de Pont, arrivés un peu après ceux d'Héraclée; le peu de loiſir qu'Antigonus avoit d'y mettre ordre, à cauſe des grandes affaires dont il étoit menacé par la ligue de tous les ſucceſſeurs d'Alexandre contre lui; & le droit héréditaire que j'avois dans ces deux royaumes, autrefois le partage d'Euméne, & mon véritable patrimoine. Je conſidérai que la conquête de ces états, ſur un ennemi qui les avoit uſurpés

ſur

ſur moi, qui avoit fait empoiſonner mon père, & qui m'avoit voulu faire périr, étoit la plus noble vengeance que je puſſe tirer contre lui, de la mort, non-ſeulement de Philippe, mais de celle d'Euméne, & de celle qu'il m'avoit ſi cruellement préparée à moi-même. Je me réſolus donc de tenter ce que la fortune voudroit faire de moi; d'aller dans la Cappadoce, d'employer là le temps du banniſſement que ma princeſſe m'avoit preſcrit, & de m'en prévaloir, pour tâcher de la conquérir elle-même avec ces royaumes. J'y arrivai dans la plus heureuſe conjoncture du monde: car les villes unies, avoient armé contre tous leurs gouverneurs. Elles avoient de bonnes troupes: mais par un défaut aſſez ordinaire à toutes les armées populaires, elles manquoient de chef, & il n'y en avoit preſque pas un qui ſût ſeulement former régulièrement le plan d'un ſiége, ni ranger une armée en bataille. Je m'y rendis néceſſaire aſſez aiſément, quoique je ne m'y fuſſe préſenté que comme un ſimple aventurier; & les ſuccès prompts & avantageux que ces peuples eurent par mes conſeils, dans toutes les entrepriſes que je leur fis faire, m'ayant donné toute créance auprès d'eux, ils m'élevèrent de degré en degré à la charge de Capitaine-Général, ſous le nom de défenſeur de leur liberté. Je ne vous conterai point nos progrès; vous en avez pleine connoiſſance, Télamon, puiſque je dois une partie

de mes victoires à votre valeur, & à celle de votre brave frère. Je vous dirai ſeulement, qu'en deux ans, je les rendis tout à fait maîtres des royaumes de Pont & de Cappadoce; ou plutôt, que je le fus moi-même, par l'autorité toute entière & abſolue que je conſervai ſur ces peuples, à laquelle il ne manquoit que le titre de roi. Je n'avois voulu ni le prendre, ni me faire connoître juſqu'alors; & je m'étois toujours caché ſous le nom d'Ariaméne. J'en avois deux puiſſantes raiſons. La première eſt, que je ſavois qu'en prenant le nom de roi chez des peuples nouvellement revenus à leur liberté, ou même, en leur donnant connoiſſance du droit légitime que j'avois à la couronne, je me rendois auſſi-tôt & ſuſpect & odieux, comme les menaçant par-là de détruire cette même liberté dont ils m'avoient fait le défenſeur. La ſeconde raiſon eſt, que j'avois appris par les lettres de la princeſſe Troïade, la viſion que le vieil Antigonus s'étoit miſe dans la tête, & ſes ſonges, qu'elle avoit ſus elle-même du prince Philippe. Cela me fit penſer que ſi ce roi ſuperſtitieux venoit à ſavoir que j'étois ce même prince par lequel ſes devins le menaçoient d'être dépouillé du royaume de Pont, les progrès que j'avois faits en ſi peu de temps, autoriſant ces prédictions, il ne manqueroit pas, à quelque prix que ce fût, de s'accommoder avec les rois ligués contre lui,

pour tourner toutes ſes forces contre moi. Ainſi je ne me voulus pas découvrir durant la vie de ce prince : & comme il fut toujours occupé aux autres extrêmités de l'Aſie, il ne me fut pas difficile de demeurer inconnu à des peuples qui ne m'avoient jamais vû, & qui étoient abuſés par la fauſſe créance de ma mort. Mais Antigonus étant mort à la bataille d'Ipſe, je réſolus alors de me déclarer pour ce que j'étois, après toutefois que j'en aurois l'aveu & le conſeil de ma princeſſe, que je conſidérois toujours comme la fin & le ſeul but de toutes mes peines. J'euſſe pû lui demander ce conſeil par mes lettres, & par les couriers ſecrets que j'avois accoutumé de lui dépêcher le plus ſouvent qu'il m'étoit poſſible : mais l'affaire étoit d'un trop grand poids, pour la confier à des médiateurs ; & j'étois trop impatient de revoir ma princeſſe, dont l'abſence me rendoit le plus triſte & le plus malheureux homme du monde, au milieu de la proſpérité de mes armes.

Tout étant calme dans ces deux royaumes, où j'avois la ſimple qualité de défenſeur général, je mis des gouverneurs dans toutes les villes ; & ayant confié mon autorité, pendant mon abſence, à un de mes principaux officiers, de la fidélité duquel j'étois aſſuré, je m'embarquai pour Athènes, où je ſavois que s'étoit rétirée Troïade avec la reine Déidamie. Ce fut dans ce voyage, que je pris, pour me déguiſer, le

nom d'un Macédonien nommé Soſthéne, qui étoit mort à mon ſervice, au royaume de Pont. Quels tranſports de joie n'avois-je point, en m'approchant d'un lieu où j'allois revoir ma chère princeſſe, & lui rendre compte de bouche, de tous les ſoins & de toutes les inquiétudes que j'avois ſouffertes en ſon abſence! Je vous avoue que je ne repoſois point d'impatience; j'invitois tous les vents à pouſſer mon vaiſſeau. J'y volois, en un mot, comme à la fin de toutes mes ſouffrances. Mais hélas! mon abord fut pour moi un accroiſſement de maux & de douleurs. J'appris en arrivant, que les Athéniens voyant la diſgrâce arrivée à la maiſon de Démétrius, par la perte de la bataille d'Ipſe, & par la mort du vieil Antigonus ſon père, avoient lâchement tourné le dos à ce prince, qu'ils avoient auparavant adoré comme un Dieu, juſqu'à lui élever des autels, & à lui décerner des temples & des ſacrifices. Je ſus qu'ils avoient chaſſé de leur ville la reine Déidamie ſa femme, & la princeſſe Troïade ſa ſœur; que la reine Déidamie étoit morte d'ennui un peu après dans la ville de Mégare, & qu'on ne ſavoit ce qu'étoit devenue ma princeſſe. J'envoyai ſecretement un homme à la cour de Démétrius pour s'en informer, eſtimant qu'il n'y avoit pas de ſûreté pour moi d'y paroître. Peut-être que Démétrius n'auroit pas tant perſécuté Ariarate qu'avoit fait ſon père: mais apparem-

ment n'eût-il pas pardonné à Ariaméne, qui avoit conquis ſur lui deux royaumes, qui lui avoit repris les dépouilles du grand Euméne, & qui n'étoit pas dans le deſſein de les lui rendre. Quoi qu'il en ſoit, on ne me rapporta rien de Troïade, & je fus plus incertain que jamais du lieu où elle s'étoit retirée; je ne ſavois même où m'en informer. Je crus que ſelon toute apparence, elle ſeroit allée en Epire, ne croyant pas qu'après la mort de ſa ſœur, elle pût chercher une plus ſûre ni plus honnête retraite que dans les états du roi ſon frère. J'y portai mes pas, toujours inconnu. Je trouvai en arrivant, le feu de la révolte allumé aux quatre coins du royaume. Le roi d'Epire étoit pour lors priſonnier en Egypte, ayant été pris à la bataille d'Ipſe; & Neoptolème ſon parent, profitant lâchement de la diſgrâce de ce prince, avoit pris cette occaſion pour révolter contre lui toute l'Epire. Je pris la part que je devois aux intérêts du frère de ma princeſſe, & d'un roi à qui j'étois obligé; en ſorte qu'ayant réchauffé le cœur de quelques ſerviteurs de Pyrrhus, que la puiſſance de Neoptolème avoit refroidis, j'en formai un petit corps d'environ cent hommes, avec lequel je ſurprens d'abord par intelligence, l'une des principales villes d'Etolie. Cet heureux ſuccès enfla non-ſeulement le courage de ces Epirotes, mais il en anima pluſieurs autres à ſe déclarer, & groſſit tellement notre bande, qu'en moins de rien,

je me vis à la tête de trois cens hommes. Avec eux j'avançais vers la capitale du royaume, que Néoptolème tenoit aſſiégée ; & notre entrepriſe fut ſi favoriſée des Dieux, qu'en peu de temps nous vîmes l'avantage rétabli dans le parti du roi priſonnier. Mais autant que la fortune ſecondoit nos armes, autant s'opiniâtroit-elle à être contraire à mon amour. Nous nous ouvrîmes les portes de la plupart des villes d'Epire ; mais je ne rencontrai Troïade en pas une, je n'appris en aucune des nouvelles de Troïade. Il eſt vrai que voyant ce peu de réuſſite, je ne m'y fis connoître à qui que ce fut, parce que j'appréhendois qu'étant connu, je n'y attiraſſe le roi Démétrius, qui en ce tems-là venoit de ſe faire déclarer roi de Macédoine ; ou que ce prince me ſachant occupé en Epire, ne fondît ſur les royaumes de Pont & de Cappadoce. D'ailleurs, cette connoiſſance m'eût pu nuire en un pays inconnu, ſi éloigné du mien, & parmi une nation qui étant pour la plupart rebelle à ſon prince, n'avoit garde d'obliger un étranger à ſe fier en elle. Après tout, ayant été aſſez heureux pour acquérir quelque crédit dans les eſprits, ſous le nom de Soſthéne que j'avois pris, il ne me pouvoit ſervir de rien d'en prendre un autre, & cela pouvoit me nuire beaucoup. Je ne voulus pas même me confier à Cinéas, quelque fidèle que je le cruſſe à ſon maître. Je

ſongeai que s'il m'eût reconnu pour un homme qui venoit de dépouiller d'autres rois, j'euſſe pu devenir ſuſpect à lui-même; qu'il eût pu croire que je venois pour profiter encore de la diviſion de ce royaume, ſous prétexte de le ſecourir, comme venoit tout récemment de faire Démétrius, qui ne s'étoit, comme vous ſavez, rendu maître de la Macédoine, qu'en faiſant ſemblant de venir appaiſer le différend des enfans du roi Caſſander. Voilà la raiſon pour laquelle je ne me fis point connoître en Epire.

Ayant enfin réduit Néoptolème à faire une tréve juſqu'au retour de Pyrrhus, j'en partis, & m'abandonnai tout entier à la fortune, pour trouver ma princeſſe, réſolu de périr à ſa recherche. Ce ſeroit une longue hiſtoire, que celle des voyages inutiles que je fis dans ce deſſein. Ce que je vous en dirai, c'eſt qu'après avoir bien couru, déſeſpéré d'une ſi vaine recherche, je me laiſſai, en amant aveuglé, perſuader d'avoir recours aux oracles; & comme j'étois alors plus proche de celui d'Ephéſe, que d'aucun autre, je m'y en allai pour le conſulter.

Vous ſavez, généreux Paſteurs, que le temple d'Epheſe eſt ſervi par des filles conſacrées à la Déeſſe Diane, à laquelle il eſt dédié. Je propoſai donc le ſujet de mon voyage à la première prêtreſſe du temple; & du moment que

je lui eus découvert mon doute : Oui, Seigneur, me dit-elle, je ſatisferai votre curioſité ; & je le ferai même ſans avoir beſoin de conſulter pour cela notre grande Déeſſe ; car je vous apprends que la princeſſe que vous cherchez, eſt parmi nos filles. Imaginez-vous, s'il eſt poſſible, mon raviſſement à une nouvelle ſi peu attendue. Je demandai auſſi-tôt à la voir ; mais on me dit que je ne le pouvois pas pour ce jour là, d'autant qu'il étoit trop tard, & que l'on alloit fermer le temple. J'inſiſtai autant que je pus, mais inutilement. On me répondit, qu'encore que Troïade ne fût pas du nombre des religieuſes, & qu'elle ne fût là que comme en une retraite honnête, que la mort de Déidamie, les troubles d'Epire, la priſon du roi ſon frère, & la confuſion où étoit preſque toute la Gréce, l'avoient réduite à choiſir, en attendant que la fortune lui en offrît une meilleure, toutefois puiſqu'elle avoit bien voulu ſe mettre parmi les autres, elle étoit auſſi en quelque ſorte, ſujette à leurs règles. On me promit ſeulement que je la verrois le lendemain, auſſi matin qu'il me plairoit.

C'étoit peu de tems pour un autre ; mais c'étoit un ſiécle pour moi. Il falluт attendre, & je me conſolai comme je pus, ſur l'eſpérance d'un bonheur qu'on remettoit au lendemain. En effet, qu'eſt-ce qui pouvoit déſormais traverſer ma joie ? Nous étions ma princeſſe &

moi dans la même ville, nous n'y avions ni rivaux ni ennemis, nous n'étions plus ſéparés que par l'intervalle d'une nuit.

Ce ſont là les réflexions que je faiſois le ſoir, après m'être couché de bonne heure, pour être le lendemain à l'ouverture du temple, lorſque j'entendis un grand bruit dans les rues d'Ephéſe, qui croiſſant en un moment, me fit entendre que l'on ſaccageoit la ville. Je ſaute du lit; & m'étant couvert à la hâte de mes habits, je ſors l'épée à la main, pour courir où le mal avoit beſoin de reméde. Je vois les rues pleines de gens qui crioient & qui fuyoient en déſordre de côté & d'autre, ſans en voir aucun qui les pourſuivît. Je demande ce que c'étoit, & j'en interroge mille, ſans pouvoir en arrêter pas un, ni l'obliger à me répondre autre choſe, ſinon que c'étoient les ennemis: cela me ſurprit, d'autant plus que je n'avois pas ſeulement ouï parler de guerre à Ephéſe. Je demande quels ennemis, & à quelle porte ils étoient; mais je ne pus jamais rien ſavoir de ces habitans épouvantés; la plupart ne ſavoient pas eux-mêmes ce qu'ils fuyoient.

La ville d'Ephéſe eſt, comme vous le ſavez, ſituée ſur le bord de la mer; de ſorte qu'ayant d'un côté ce vaſte rempart, je m'imaginai que s'il y avoit des ennemis, ils ne pouvoient être venus que du côté de la terre. Ce fut donc vers là que je tournai mes pas; & trouvant la con-

fuſion égale par-tout, & même voyant quelques hommes armés qui couroient de ce côté-là, je ne doutai point qu'ils n'allaſſent contre l'ennemi. Je les ſuis; je ſors avec eux hors des portes, leur criant ſeulement qu'ils ſongeaſſent à garder quelque ordre; & je me vois enfin avec eux en pleine campagne. Mais plus j'allois, & moins je trouvois ſujet de croire qu'il fût venu des ennemis à Ephéſe, parce que je voyois les champs libres aux environs, autant que la clarté de la lune qui étoit dans ſon plein, pouvoit le permettre. Enfin je m'arrêtai, & voyant que les autres couroient toujours, la plupart à demi-nuds & ſans armes, j'en prends un par le bras & lui commande de me dire où il couroit ainſi; car je vous avoue que je commençois à croire que les Dieux euſſent envoyé aux Ephéſiens une maladie à peu-près ſemblable à celle de ces pauvres Abdéritains, qui de nos jours devinrent preſque tous fous en une nuit.

Cet homme ſe met à crier de toutes ſes forces; il ſe jette à mes pieds, & joignant les mains, me demande inſtamment la vie. Je lui réponds que je ne lui veux point de mal; que je ne veux que ſavoir où il va. Enfin je comprends à ſon diſcours qu'il fuyoit de la ville comme les autres, parce qu'elle étoit ſaccagée par un grand nombres de barbares, qui étoient arrivés la nuit dans des navires, & qui mettoient tout à feu & à ſang du côté de la mer. Je re-

connus même que dans ſon égarement il m'avoit pris pour l'un d'eux.

Auſſi-tôt je tourne viſage, déſeſpéré de m'être ainſi laiſſé abuſer, & d'autant plus déſeſpéré, que le temple étant du côté de la mer, je voyois ma princeſſe expoſée à la fureur des ennemis. Mais, ô Dieux ! quel fut mon ſaiſiſſement, lorſque m'étant retourné, & jetant les yeux vers la ville, je la vis en effet toute en feu de ce côté là, & que j'apperçus la flamme qui dévoroit déjà le faîte du temple ! Une ſubite horreur ſe gliſſa par tout mon corps, & je crois que mes ſens m'euſſent abandonné, ſi l'amour ne les eut rappelés au ſecours de ma princeſſe. C'eſt trop peu de vous dire que je retournai en hâte ſur mes pas, je volai où la flamme & la fumée me montroient le mal, tâchant d'encourager tous ceux que je rencontrois, & les conjurant de ne pas abandonner leur ville ni leur temple. Je rends le cœur à quelques-uns, & nous traverſons enſemble la plus grande partie de la ville, ſans rencontrer d'ennemis, ni preſque perſonne dans les rues; tous ceux qui n'avoient pas fui, ou qui n'avoient pas eu le cœur de combattre, s'étant enfermés dans leurs maiſons avec leurs femmes & leurs enfans, d'où ils faiſoient entendre des cris & des hurlemens horribles.

En approchant du temple, j'en trouvai les avenues jonchées de corps morts, ou d'hom-

mes mourans ; & en avançant plus près je rencontrai un gros d'ennemis, qui ſans s'engager dans la ville, ſe contentoient de tenir ferme aux paſſages, pour empêcher la communication de la ville au temple. Je me jette l'épée à la main au milieu d'eux ; & ſecondé de ceux que j'avois pu ramaſſer, je force ce corps de garde. Nous paſſons au travers du feu & des ennemis ; nous arrivons juſqu'à la grande place du temple. Là je vis, à la clarté de la flamme, les uns chargés de vaſes ſacrés, les autres de ſtatues d'or & d'argent, les autres traînant avec eux des vierges conſacrées à la Déeſſe, qu'ils emmenoient vers la mer & dans leurs vaiſſeaux. Je cours vers ces filles enlevées, pour y chercher ma princeſſe : mais quoiqu'alors ces barbares ne ſongeaſſent qu'à emporter leur butin, je me ſentis en chemin percé de deux coups d'épée, qui me firent tomber ſans mouvement ſur la place.

Je ne pus plus être témoin de ce qui ſe paſſa le reſte de cette affreuſe nuit. Je ne repris mes eſprits que le lendemain, me trouvant chez mon hôte même, qui m'ayant fortuitement rencontré, & fait enlever d'entre les morts, m'avoit fait tranſporter chez lui ; car tous mes gens, du moins ceux en qui j'avois quelque confiance, étoient morts à ma ſuite & dans la mêlée. J'appris que tout le temple avoit été ſaccagé, toutes ſes richeſſes pillées, toutes les

vierges ravies, & que les Gaulois ayant commis ce vol & ce raviſſement ſacrilége, ſous la conduite de leur roi Brennus, ils étoient auſſitôt remontés dans leurs vaiſſeaux. Cette nouvelle me fut pire que mes bleſſures; & cet hôte m'aſſurant qu'il n'étoit pas reſté une ſeule des filles du temple, je ne pouvois pas douter que Troïade ne fit partie du butin de ces barbares. Pardonnez-moi, Bergers, ſi j'appelle ainſi des peuples avec qui je ſais que vous avez une origine commune : mais aſſurément cette entrepriſe a quelque choſe qui ne mérite pas d'autre nom.

Mon amour vous doit faire juger de mon déſeſpoir. Je fus un mois ſans pouvoir quitter le lit, & ſans qu'on pût même aſſeoir aucun jugement certain ſur ma vie; & je ne pouvois encore me ſoutenir, quand je me fis à toute force porter dans un vaiſſeau, pour courir après les raviſſeurs. J'avois cependant envoyé au Pont & en Cappadoce, pour mander à mes lieutenans qu'ils me levaſſent & m'envoyaſſent des vaiſſeaux & des troupes : mais j'appris que ma longue abſence y ayant répandu le bruit de ma mort, ces peuples ne reconnoiſſoient preſque plus mes lieutenans; qu'ils parloient d'élire de nouveaux chefs, & que mes officiers ne pouvoient pas dégarnir les havres ni les places, à moins de tout perdre. L'empire de toute la terre ne m'étoit rien au prix de Troïade.

J'y renvoyai de nouveau, avec ordre de tout haſarder pour m'envoyer de quoi combattre les Gaulois.

Je ſus dans le même temps, qu'ils étoient en Gréce, & que Céraune, qui venoit de ſe faire roi de Macédoine, marchoit avec une armée pour les combattre. Le deſir de me trouver à cette bataille, avança ma guériſon; car quoique je ne puſſe, comme je vous l'ai dit, me ſoutenir en partant d'Ephéſe, je me trouvai en état de combattre en arrivant dans la Macédoine.

Mais je prévis bien le malheureux ſuccès de cette entrepriſe, quand j'en eus entendu parler Céraune qui y commandoit. C'étoit un prince plein de lui-même, & qui s'imaginoit que les hommes ſe défaiſoient par les paroles, & qu'à force de ſe vanter, il donneroit la chaſſe aux ennemis. Il n'avoit d'ailleurs que de mauvais capitaines; & quand je vis l'ordonnance de ſon armée le jour du combat, je ne pus m'empêcher, tout inconnu que je lui étois, de lui en remontrer les défauts, & de lui annoncer hardiment que s'il ne vouloit pas la réformer, il perdroit infailliblement la bataille. Il ſe mocqua de mes avis: mais la choſe ne manqua pas d'arriver. Il fut enveloppé par les ennemis, faute d'avoir voulu, comme je le lui conſeillois, étendre le front de ſon armée. Vous ſavez comme il fut tué, & que les Gaulois lui ayant

enſuite coupé la tête, la portèrent long tems au bout d'une picque, pour l'inſulter après ſa mort. De toute l'armée Macédonienne, il ne ſe ſauva qu'une partie de l'aîle gauche où je combattois : elle étoit compoſée de jeune nobleſſe, & elle fit une aſſez belle retraite.

Les Gaulois enflés de leur victoire, & ne croyant plus avoir rien à craindre, s'abandonnèrent au pillage, & ſe licentièrent ça & là, plus en déſordre & en confuſion que les vaincus. Je crus qu'il falloit profiter de l'occaſion. J'encourageai notre troupe à retourner contre eux; & je les perſuadai ſi bien par mes raiſons, dans un conſeil de guerre que je les obligeai de tenir toute la nuit, que comme ils m'en entendirent parler aſſez pertinemment; qu'ils ſavoient tous l'avis que j'avois voulu donner à Céraune, qui n'avoit perdu la bataille que faute de m'avoir cru; & même que le nom de Soſthéne que je portois, avoit eu en Epire quelque réputation qui ne leur étoit pas inconnue; ils ne refusèrent ni de me croire ni de me ſuivre, & ils voulurent que je les conduiſiſſe comme leur chef. Je m'en acquittai avec aſſez de bonheur; car ſurprenant les Gaulois au point du jour, nous forçâmes un de leurs camps, nous en fimes un maſſacre prodigieux, & nous mîmes tout ce corps d'armée en déroute, ſans leur donner le tems de ſe reconnoître.

Ces jeunes gens ravis de l'avantage qu'ils

venoient de remporter par mon conſeil, & ſur-tout du riche butin qu'on y avoit fait, eſſayèrent à l'envi de m'en témoigner leur reconnoiſſance: mais ce qui les étonna, c'eſt que je leur cédai les dépouilles, ſans y vouloir prendre de part. Ce déſintéreſſement leur donna pour moi un nouveau reſpect; & leur zéle s'accrut enfin de telle ſorte, que comme ils n'avoient plus de roi, & que depuis quelques années ils étoient accoutumés à en faire de nouveaux preſque tous les mois, ils allèrent juſqu'à me ſaluer comme leur ſouverain, & à me preſſer d'en prendre le titre. Je refuſai un honneur qui ne pouvoit que m'attirer de l'envie, & je me contentai de celui de leur général, pour m'acquérir de leur part, & de celle des villes de Macédoine, plus de confiance & d'affection. Comme je ne tendois qu'à la délivrance de ma princeſſe, que je croyois dans l'autre corps d'armée, où étoit tout le butin d'Ephéſe, ſuivant ce que j'en avois appris de nos priſonniers, je ſollicitai les villes de me donner des troupes, pour achever la défaite des Gaulois.

Le zèle des peuples fut tel, qu'en moins de rien je me vis à la tête d'une armée aſſez conſidérable; & je conquis ſur les ennemis une bonne partie des villes que Céraune avoit perdues. Mais je ne vous dis là que des choſes qui doivent vous être aſſez connues, puiſqu'elles

ſe

ſe ſont, pour ainſi dire, paſſées chez vous. Vous ſavez la bataille générale qui fut donnée, après quelques rencontres particulières où les Gaulois avoient toujours été défaits. Vous ſavez le malheureux ſuccès qu'eut celle-ci, par la trahiſón de quelques Macédoniens; & tout ce que je m'imagine que votre curioſité ſouhaite, c'eſt de ſavoir comment ce Softhéne que je repréſentois, ayant été pris par les Gaulois, & ces peuples croyant eux-mêmes s'en être défaits, vous me voyez encore vivant.

C'eſt ce que j'aurai de la peine à vous bien dire; car je fus pris en effet par Brennus, & ce tyran animé contre moi par les pertes que je lui avois cauſées, & voulant épouvanter le reſte des Macédoniens, réſolut de me faire périr en public. On ne me dit rien alors de cette ſanglante réſolution; mais l'on en diſpoſoit l'exécution pour le lendemain, lorſque la nuit un de mes gardes m'étant venu prendre, & me faiſant ſortir de la tente où j'étois enfermé, me conduiſit dans une autre prochaine. Je remarquai en ſortant qu'il n'y avoit aucun garde ſur le paſſage; mais je ne pouſſai pas la réflexion plus loin : j'y trouvai un jeune Seigneur dont l'air me parut diſtingué; il étoit peu accompagné, & j'ai jugé depuis qu'il ſe cachoit pour lors, & que c'étoit pour cela que l'on avoit fait retirer les gardes. Il me reçut très-civilement, me diſant qu'il avoit eu la cu-

rioſité de me voir, par rapport à ce qu'il avoit ouï dire de moi. Il me fit pluſieurs queſtions ſur mon pays, ſur ma naiſſance & ſur ma fortune. Je lui répondis ſur tous ces articles, conformément à l'intention que j'avois de ne paſſer que pour Soſthéne & pour Macédonien. Il me dit enſuite qu'il vouloit me faire comprendre que tous les Gaulois n'étoient pas des barbares, & que ſi j'avois eu cette penſée, par ce que je pouvois en avoir entendu dire, il me prioit de n'imputer ni au roi ni à ſa nation, la faute de quelque flatteurs qui corrompoient le naturel de Brennus: il m'embraſſa enſuite, & il ſortit, me laiſſant dans cette tente que je reconnus n'être pas la ſienne; & je vis bien qu'il l'avoit choiſie comme un lieu non ſuſpect, pour m'y voir & m'y entretenir. Il m'avoit laiſſé entre les mains d'un Officier, qui par ſon ordre me conduiſit hors du camp, juſqu'en un lieu où il avoit fait tenir un cheval qui m'attendoit, & où mon conducteur m'ayant mis entre les mains quelque argent & quelques pierreries que ce jeune ſeigneur lui avoit données pour moi, me déclara que j'étois libre, & que je pouvois aller où je voudrois. Il me fut impoſſible, quelque prière que je lui en fiſſe, de ſavoir le nom de mon libérateur, & juſqu'àpréſent je n'ai pu m'en éclaircir.

Je demeurai aſſez étonné de cette aventure, & encore plus incertain de ce que je devois faire.

Tout ce que j'avois auparavant de domeſtiques fidèles, avoient été tués dans la bataille; & s'il en reſtoit quelques autres en vie, j'ignorois ce qu'ils étoient devenus. Je voyois tout le péril que je courois en demeurant plus long-temps près des ennemis : je ne pouvois non plus me réſoudre à m'en éloigner, que je ne ſuſſe avec certitude ſi la princeſſe Troïade n'étoit point du nombre des captives qu'ils retenoient. Je m'en étois enquis de tous ceux à qui j'avois pu parler durant ma priſon, & même de cet officier qui m'avoit conduit hors du camp, & il m'avoit comme aſſuré qu'elle n'y étoit pas : mais quelque confiance que je duſſe avoir en un homme dont je recevois un ſi bon office, je doutois s'il en étoit lui-même bien inſtruit, & ſi la princeſſe ne ſe ſeroit point déguiſée ſous quelque autre nom, pour rendre ſon évaſion plus aiſée. Dans cet embarras, l'amour l'emporta ſur la prudence; & quoique je ne puſſe ignorer que Brennus ſachant ma fuite, feroit faire de moi d'exactes perquiſitions, & que je viſſe une partie du péril où je me jetois ſi j'étois repris, je réſolus de me gliſſer inconnu dans le camp, & de tout riſquer pour apprendre des nouvelles certaines des priſonnieres. Je me déguiſai donc du mieux que je pus, dans un petit village où j'allai achever la nuit. Ce déguiſement ne m'étoit pas difficile parmi des gens dont il n'y en avoit preſque aucun qui

m'eût envisagé, & où je n'étois connu que de nom.

Le jour étant venu, je retournai vers le camp en habit de payſan; & y étant entré ſous prétexte d'y vendre quelques denrées, je fus aſſez heureux pour aller, ſans être reconnu, juſques au quartier où les priſonnières étoient gardées. L'argent que mon libérateur m'avoit fait donner, me fut d'un grand ſecours en cette occaſion; je devins maître par-là de la fidélité d'un des gardes : ce n'eſt pas qu'il ne vît, par cette libéralité, que j'étois autre que je ne paroiſſois à l'habit; mais comme je ne demandois pas une choſe difficile ni qui parut d'aucune importance, il reçut mon préſent & me donna toutes les facilités que je ſouhaitois. Je ne trouvai point Troïade parmi ces priſonnières, mais ſeulement une fille qui avoit toujours été à ſa ſuite. Je ne puis vous exprimer ſa ſurpriſe & ſa joie, quand je me fis connoître à elle: après un torrent de larmes que le ſouvenir de ſa maîtreſſe tira de ſes yeux, elle m'aſſura qu'elle n'avoit point été priſe, & qu'il falloit qu'elle ſe fut ſauvée dans une cave profonde, où elle ſe diſpoſoit à ſe renfermer avec quelques religieuſes, lors du pillage. J'aurois peine à vous dire ſi j'eus plus de joie de ſavoir que Troïade n'étoit pas priſonnière, que j'eus de douleur, dans l'incertitude où j'étois de ce qu'elle pouvoit être devenue.

Je me déterminai alors à retourner à Ephéſe, & il ne fut plus queſtion que de ſortir du camp auſſi heureuſement que j'y étois entré. Mais vous ne ſauriez croire l'étrange aventure qui m'arriva en ſortant, & je ne penſe pas qu'on ait jamais entendu parler d'une ſemblable. Je vis un grand nombre d'hommes en armes aux environs d'une croix dreſſée au milieu d'une grande place à l'entrée du camp ; & m'étant enquis du ſujet de cet appareil, on me dit que c'étoit pour le ſupplice du général des Macédoniens, appelé Soſthéne. Imaginez-vous quel fut mon étonnement ! Un murmure de voix confuſes me fit entendre que l'on amenoit ce Soſthéne, & je vis effectivement paſſer un homme lié & garotté comme un criminel, que l'on conduiſoit à la mort. Il m'eſt impoſſible de vous exprimer les différentes agitations de mon eſprit, dans une conjoncture qui me faiſoit le ſpectateur d'un ſupplice préparé pour moi, & ſouffert ſous mon nom par un inconnu. Je m'imaginai que c'étoit un ſonge, & je n'en pouvois démêler l'intrigue, ni modérer la compaſſion que j'avois pour ce malheureux, à qui la haine que l'on avoit conçue contre moi étoit ſi funeſte. Mais le ſoin & l'impatience de mon amour ne permettoit pas que je perdiſſe autant de tems qu'il en eût fallu pour m'en éclaircir ; je ne penſai plus qu'à quitter le camp, & à repaſſer promptement à Ephéſe.

Je retournai au village où j'avois laiſſé mon cheval & mes habits; j'en partis le lendemain, & dans le chemin je fis rencontre de deux Gaulois qui deſertoient l'armée, & qui fuyant eux-mêmes les troupes de Brennus, par des raiſons que je ne ſavois pas encore, alloient s'embarquer au premier port pour ſe refugier en Aſie. La curioſité que j'avois de ſavoir l'hiſtoire & le ſecret de ma propre délivrance, m'obligea de m'accoſter d'eux. Après avoir ſu leur deſſein, je leur dis que je paſſois auſſi la mer: & nous montâmes dans le même vaiſſeau. En m'entretenant avec eux, je les mis ſur le ſujet de Soſthéne, & leur demandai s'il étoit vrai qu'il ſe fût ſauvé des mains de leur Roi, comme l'on diſoit? Ils me répondirent qu'il n'y avoit rien de plus vrai, & qu'ils en pouvoient ſavoir des nouvelles; & alors ils ſe mirent à s'entre-regarder en ſouriant. Quand nous fûmes aſſez avant en mer, les ayant remis ſur le même ſujet, ils me dirent qu'à cette heure qu'ils étoient en ſûreté, ils me diroient volontiers ce qu'ils en ſavoient; que Soſthéne avoit été délivré, & qu'ils y avoient aidé eux-mêmes; qu'ils ne ſavoient pas qui avoit été le principal auteur de ſa délivrance; mais qu'étant de garde autour de ſa tente la veille du jour que l'on deſtinoit à ſon ſupplice, il leur avoit été donné à chacun une ſomme conſidérable d'argent, pour abandonner leur poſte

ſur le ſoir, & s'enfuir la nuit où ils pourroient; qu'ils ne ſavoient pas ce qu'il étoit devenu; mais qu'il lui avoit été facile de fuir auſſi bien qu'eux : ils ajoutèrent qu'ils avoient été aſſurés depuis, que Brennus avoit bien ſu l'évaſion de Soſthéne, & qu'il en avoit eu avis deux heures après; mais qu'ayant ſecrettement envoyé après lui, & n'y ayant pu apporter de remède, il l'avoit diſſimulée par politique, de peur que la liberté de Soſthéne ne rabattît le cœur de ſes troupes, à cauſe des grandes pertes qu'il leur avoit fait ſouffrir; que par cette raiſon, feignant que Soſthéne étoit toujours priſonnier au camp, il avoit fait prendre, entre les autres priſonniers qui étoient en grand nombre, je ne ſais quel malheureux approchant de ſa taille, que l'on avoit fait paſſer pour Soſthéne à toute l'armée. Cela n'a pas été difficile, ajoutèrent-ils, parce que nos gens ne l'ayant jamais vu que ſous les armes & au milieu du combat; & ceux qui le gardoient, & qui l'auroient mieux reconnu, s'étant tous évadés, on a pu aiſément abuſer le reſte. Je leur demandai s'ils l'auroient bien reconnu? Non, me répondirent-ils, car nous ne l'avons vu qu'en paſſant. Quand nous l'amenâmes, il étoit même encore tout armé, & nous ne gardions que le dehors de ſa tente. Néanmoins, ajouta l'un d'eux en me regardant, il me ſemble qu'il étoit à peu près de votre taille & de votre poil. Cela ayant obligé l'autre à me

conſidérer plus exactement : Il eſt vrai, dit-il, qu'autant que je puis m'en ſouvenir, la reſſemblance eſt parfaite entre vous deux ; & ne ſeriez-vous point ce Soſthéne ? Je ne pus m'empêcher de ſourire, & ne jugeai pas à propos de me faire connoître.

En arrivant à Ephéſe, je trouvai les habitans occupés à réparer les ruines de leur temple, qui eſt, comme vous le ſavez, l'une des merveilles du monde : mais je n'y rencontrai point ma princeſſe. Je deſcendis dans cette cave dont on m'avoit parlé, curieux de voir un lieu qui avoit ſervi d'azile à Troïade. J'y vis un autel magnifique, dédié à la Déeſſe du temple, avec cette inſcription ſur un marbre, en lettres d'or : *A DIANE GARDIENNE.* J'en demandai la raiſon, & l'on me dit que c'étoit un don de la piété & de la libéralité d'une grande princeſſe qui avoit été deux jours renfermée dans ce ſépulcre, & qui avoit été par ce moyen ſauvée de la fureut des Gaulois. Je demandai ſon nom & où elle étoit. J'appris que c'étoit la princeſſe d'Epire, mais qu'on ne ſavoit pas le lieu de ſa retraite.

Je reçus dans le même temps des nouvelles de Pont & de Cappadoce, par un Grec que j'avois pris à mon ſervice au ſortir des mains des Gaulois, & que j'avois envoyé au Pont, avec ordre de revenir promptement me trouver à Ephéſe. On me mandoit que tout y étoit en

déſordre, & que quelques ſéditieux avoient déjà élu un général en ma place. Ces nouvelles me déterminèrent à y aller. Ce n'eſt pas que mon ambition me portât fortement à la conſervation de cette conquête, car je n'en faiſois état que pour mon amour, & parce qu'elle ſembloit me rendre moins indigne de la poſſeſſion de Troïade. Sans cela, toutes les grandeurs & tous les titres de Roi & de Conquérant, m'euſſent ſemblé bien au deſſous des ſoins & des fatigues qu'ils m'avoient coutés. Je retournai donc au Pont, pour appaiſer ces ſéditieux, ou pour y périr, puiſque auſſi-bien je ne ſavois plus où chercher ma chère princeſſe.

Mais plus la fortune étoit contraire à mon amour, plus elle s'efforçoit à m'en dédommager par des proſpérités étonnantes. Ce que ces mutins avoient fait pour me faire perdre toute autorité dans les royaumes de Pont & de Cappadoce, y fut cauſe de mon affermiſſement. L'amitié que ces peuples avoient pour moi, étoit telle, que leur zèle croiſſant encore à mon retour, par la joie qu'ils eurent de me revoir, ils allèrent eux-mêmes au-devant de ce que je n'avois encore ſouhaité d'eux qu'en ſecret; & pour couper chemin aux eſpérances des rebelles, & aux troubles qui pouvoient renaître, ils voulurent s'aſſurer de ma protection & de ma perſonne par le titre de roi qu'ils me donnèrent.

Quelque temps après, Paſiclés (c'eſt le nom de l'écuyer qui eſt ici avec moi, & que j'avois envoyé en Epire, en arrivant au Pont, dans l'eſpérance d'y apprendre des nouvelles de ma princeſſe,) me rapporta que Pyrrhus étoit de retour d'Egypte; & que Troïade avoit écrit au roi ſon frère, qu'en s'en retournant d'Ephéſe en Epire, & paſſant par la Theſſalie, pour éviter la mer, que l'on diſoit être toute couverte de pirates, Alcime l'avoit arrêtée, & qu'il refuſoit de la mettre en liberté. J'eus une douleur infinie d'apprendre ſa détention : mais j'étois conſolé au moins, de ſavoir où elle étoit. Je renvoyai auſſi-tôt cet écuyer à ma princeſſe, pour la prier de trouver bon que j'entrepriſſe ſa délivrance. Je ne crus pas à propos d'y aller avec une armée, de peur de donner de la défiance aux Etats voiſins, & de les engager par leur propre intérêt, à la protection d'Alcime: il me ſembla que la choſe ſeroit plus sûre, en la faiſant ſans éclat. Ainſi je fis équipper un excellent vaiſſeau, dans lequel je me remis en mer. Je le fis cacher, à l'abri d'un promontoire du golfe : mais Alcime ayant quitté Pidne pour venir à Gonnes, ce contre-temps rompit un peu mes meſures; & d'autant plus, que la princeſſe étant plus obſervée dans ce temps-là qu'elle ne l'avoit été auparavant, il fut impoſſible à Paſiclés de lui parler. Je me réſolus de le tenter moi-même; & pour cela je m'en allai avant-hier

à Gonnes, après m'être déguiſé, pour entrer dans le château; mais c'eſt ce qui me fut impoſſible. Je ne perdis pas cependant entièrement mes pas. J'appris qu'elle ſortiroit le lendemain, & qu'une ſœur d'Alcime faiſoit de grands préparatifs pour traiter ce jour-là les trois princeſſes; mais que cette fête ſe faiſoit particulièrement pour Troïade, dont Alcime etoit amoureux. Je réſolus alors de me ſervir de cette conjoncture pour la tirer de force des mains de notre ennemi. Je retournai à mon vaiſſeau; j'y pris quatre des plus vaillans hommes que j'euſſe avec moi, ſans compter mon écuyer; ne jugeant pas à propos de mener un plus grand nombre, de peur d'éclat, & pour ne point donner de ſoupçon; & étant parti hier de grand matin, nous avançâmes vers Gonnes au nombre de ſix. Etant à environ un mille de ce lieu, & proche d'un endroit, où, ſi je ne me trompe, je vous rencontrai, généreux Kion, ſans pourtant vous reconnoître, à cauſe du bruit qui avoit couru de votre mort, & de celle du brave Léonides votre frère; j'envoyai Paſiclés devant, pour donner avis à la princeſſe, s'il étoit poſſible, de la réſolution que j'avois priſe; & en attendant je me jetai dans un bois qui étoit proche. Mais il arriva malheureuſement que Paſiclés perdit en chemin les tablettes que j'envoyois à Troïade; & ne s'en étant apperçu qu'à Gonnes, il revint ſur ſes pas, conſomma la moitié du jour à les

chercher, & laiſſa ainſi paſſer le temps de lui parler. Je ne crus pas toutefois devoir renoncer à mon deſſein; & l'ayant renvoyé, pour ſavoir ſi elle étoit allée dîner au lieu que l'on nous avoit dit, je me tranſportai à Gonnes, dès que je ſus qu'elle y étoit : réſolu de l'attendre à ſon retour, de l'aller prendre au milieu d'Alcime & de ſes gardes; & s'il réſiſtoit, de lui donner la mort à lui-même. L'entrepriſe étoit téméraire, je l'avoue : mais je ne pouvois plus ſupporter cette triſte vie que je mene depuis tant d'années; je voulois mourir, ou délivrer Troïade.

Nous entrons mes gens & moi dans la ville, mais ſéparément, de peur que le nombre ne nous fit remarquer; & comme j'en connois les détours, pour y être déjà venu autrefois, quand je vous vins, Ariobarzane, chercher à Tempé, après avoir quitté la cour d'Antigonus; je commandai à deux d'entr'eux de demeurer dans une hôtellerie qui joint la porte par où je devois ſortir, & de s'y tenir, pour empêcher qu'on ne la fermât ſur nous, au bruit que je prévoyois devoir arriver. J'ordonnai à deux autres de ſe tenir dans une autre hôtellerie de la rue où dînoit la princeſſe, afin de voir ce qui s'y paſſeroit, d'épier l'heure de ſa ſortie, & de ſuivre ſon char; & je leur déſignai la rue où je ſerois avec Paſiclés, parce qu'il falloit néceſſairement que Troïade y paſsât pour retourner au château.

Il en arriva tout autrement que je ne l'avois prévu. Car en entrant dans cette rue, j'apperçus de loin le char de la princeſſe, entouré de huit ou dix gardes, & elle dedans, accompagnée ſeulement de deux filles. Je ne vous dirai rien de l'émotion de mon cœur à cette vue: mais je ne puis vous taire une choſe dont je fus ſurpris. Je remarquai, quoique d'aſſez loin, qu'elle tenoit en main des tablettes, qu'elle liſoit avec de grandes marques de ſurpriſe, & il me ſembla que c'étoient les miennes.

Ariobarzane prit ici la parole, pour expliquer au prince par quel bonheur Télamon les ayant trouvées, les lui avoit remiſes, pour les faire tenir à la princeſſe, & de quelle voie il s'étoit ſervi pour les lui rendre.

Les deux hommes, continua Ariarate, que j'avois envoyés pour épier le retour de la princeſſe, ſuivoient le char d'aſſez près; & ayant avec moi Paſiclés, j'attendois qu'il paſsât devant moi, comme il devoit vaiſemblablement le faire, pour aller au château, quand tout d'un coup je vis ce char arrêté, & la princeſſe entrer dans une maiſon, où elle alloit faire une viſite. C'étoit près d'une grande place qui donnoit ſur le fleuve, que bordoient quantité de bateaux chargés de bois, & la place étoit celle où on le débitoit; en ſorte qu'à ce moment elle étoit remplie de chariots pour le tranſporter. Cette circonſtance me fit imaginer un deſſein bizarre,

mais qui me réuſſit. Je jugeois que la princeſſe, après cette viſite, retourneroit au lieu d'où elle venoit, & le cocher même tourna ſon char de ce côté-là. Ainſi je crus que je ne ferois pas peu, pour le ſuccès de mon entrepriſe, ſi lorſque le char avanceroit, je pouvois l'arrêter par quelque embarras. J'envoye pour cela Paſiclés marchander du bois. Il en fait emplir deux ou trois de ces chariots, les fait partir quand il voit la princeſſe, marche devant comme pour les conduire; & dès qu'ils ſont en marche, il fait ôter à celui de devant, par un des charretiers qu'il avoit gagné, la cheville qui tenoit une des roues; en ſorte que ce chariot n'eût pas fait quatre tours, que le voilà renverſé, & embarraſſant la rue. Auſſi-tôt les gardes qui environnoient le char, avancèrent pour faire ranger le bois, & ouvrir par-là le paſſage. Quelques uns d'entr'eux s'y employent eux-mêmes, & ne ſe défiant de rien, ils abandonnent preſque tous leurs poſtes. Pour les mieux abuſer, Paſiclés feint une querelle contre mes deux autres hommes; & ceux qui reſtoient, accourent pour les ſéparer. Les voyant tous occupés à mon gré, je m'approche à cheval du char de la princeſſe, je me fais connoître à elle, & reçois ce précieux dépôt entre mes bras. Je vous avoue, mes chers amis, que je ſentis mon courage redoubler; je me crus alors invincible. Je mets auſſi-tôt la main à l'épée, & appelant

mes gens, je pouſſe au galop vers la porte de la ville. Un des gardes ayant voulu ſaiſir la bride de mon cheval, je lui décharge un coup ſi peſant ſur le bras, que je le lui coupe en deux. Enfin ſecondé de Paſiclés & des deux autres, nous arrivons à la porte, où je trouvai les deux que j'y avois laiſſés, réſiſtans à un grand nombre, qui ayant entendu le bruit, & nous ayant apperçus de loin, eſſayoient à la fermer. Nous ſortons enfin avec pluſieurs bleſſures. Vous ſavez le reſte, généreux Bergers, & je m'arrêterois inutilement à vous le raconter. Vous voyez comment la fortune ne s'étudie à me donner des eſpérances, que pour m'en faire décheoir enſuite avec mille fois plus de douleur.

Ariarate mit fin par un ſoupir à ſon diſcours, dans le cours duquel ayant ſupprimé mille exploits incroyables, qui mériteroient toute l'étendue d'une longue hiſtoire, il laiſſa ſes deux illuſtres auditeurs dans le doute de ce qu'ils devoient le plus admirer, ou des grandes choſes qu'il leur avoit dites, ou de la modeſtie avec laquelle il les leur avoit racontées.

Cependant Ergaſte, Célémante & Philémon, ayant averti leurs amis pour la chaſſe qu'ils avoient arrêtée au lendemain, aucun d'eux ne manqua de ſe trouver dès le point du jour au logis de Télamon, où s'étoit donné le rendez-vous. Mais au moment que cette agréable troupe ſe diſpoſoit à partir, Télamon ayant vu paſſer

le pâtre d'Alpide, auquel il avoit parlé le matin du jour précédent, il l'appela, pour lui demander des nouvelles de ſon maître. Ce domeſtique lui répondit qu'il ne l'avoit pas vû lui-même depuis deux jours, & qu'en étant en peine, il s'étoit mis en chemin pour le chercher. Il lui dit qu'il alloit pour cela chez un des amis de ſon maître, qui demeuroit vers le mont Olympe, ſur ce que quelques uns lui avoient appris qu'on l'avoit vû tourner de grand matin de ce côté-là. L'ingénuité avec laquelle ce pâtre s'exprima, perſuada Télamon de ſes paroles; & comme la partie que les Bergers avoient faite, n'étoit qu'un prétexte pour ſurprendre Alpide chez lui, ſans lui donner de ſoupçon qu'on le cherchât, cette nouvelle penſa la rompre. Elle ne fut cependant que différée; car ce pâtre ayant témoigné à Télamon que ſon maître avoit quelques affaires preſſantes, qui l'obligeroient de retourner ce jour-là chez lui, les Bergers qui étoient du ſecret, jugèrent qu'ils ne l'y manqueroient pas l'après-diné, & qu'il étoit à propos de remettre leur chaſſe à ce tems-là. Télamon donc ayant feint quelque raiſon de délai, pour contenter les autres Bergers qui n'étoient pas informés de la choſe, ils étoient près de ſe ſéparer, quand Célémante, qui ne cherchoit que du plaiſir, leur dit, qu'à ſon égard il ſe ſentoit d'aſſez bonnes jambes pour fournir à la chaſſe d'une journée entière, & qu'il alloit toujours

toujours commencer du côté d'Olympe. Au moins, continua-t-il, je ſervirai à quelque choſe, quand ce ne ſeroit qu'à faire fuir le gibier de ce côté ci, & à l'envoyer vers Oſſa, où vous voulez chaſſer l'après-midi. Il engagea inſenſiblement Ergaſte & Philémon à le ſuivre, en leur diſant que puiſque le pâtre leur avoit dit que ſon maître étoit du côté d'Olympe, ils l'y pourroient rencontrer en chaſſant; & que d'ailleurs, s'ils commençoient dès le matin, Alpide auroit moins lieu de s'en défier, les trouvant l'après-diné, pour la même choſe, aux environs de ſa maiſon. La plupart des autres Bergers ſe mirent de la partie; il n'y eut guère que Télamon qui s'en diſpenſa, & qui prit ce moment pour aller au temple de Jupiter Olympien, entretenir le ſage Timothée au ſujet de ſon cher Tarſis.

Les Bergers commencèrent leur chaſſe dans cette grande plaine, qui s'étend depuis Cénome juſqu'au hameau de Coris. Ce n'eſt pas que ce fût un pays fort garni de gibier; mais c'eſt ce qu'ils cherchoient moins, qu'ils ne faiſoient Alpide : c'eſt pour cela qu'ils s'attachoient à ne pas perdre le pâtre de vue. Mais en voulant faire deux choſes à la fois, ils ne réuſſirent à pas une. Le pâtre leur échappa, & leur chaſſe ne fut pas heureuſe. Ergaſte qui naturellement n'aimoit pas cet exercice, & qui avoit regret de n'avoir point vu Aréliſe, s'impatienta

à la fin, & dit à Célémante qu'il pouvoit continuer la chaſſe tant qu'il voudroit; qu'à ſon égard il étoit las de ne rien faire. De ne rien faire ! reprit l'enjoué Célémante. Hé, mon cher Ergaſte, ne chaſſe-tu pas comme moi ? Oui, répliqua Ergaſte, ſi tu appelles chaſſer, de courir & de ne rien prendre. Si tu ne prens rien, repartit Célémante, prens au moins plaiſir à ce que tu fais, & tu gagneras aſſez. Voilà bien raiſonner ! dit Ergaſte : crois-tu qu'il en ſoit autrement de la chaſſe, que de tout autre divertiſſement, où l'on s'ennuie bientôt quand on n'y trouve pas ce qu'on cherche ? Mon ami Ergaſte, reprit Célémante, tu me donnes des leçons tous les jours : ſouffre aujourd'hui que je t'en donne un peu des miennes. Quand tu pars pour la chaſſe, es-tu aſſez fou pour n'y aller qu'à deſſein de trouver du gibier ? Tu fais donc dépendre ton plaiſir du caprice de la fortune; & je vois bien qu'en cela, ſans te faire tort, je ſuis bien plus ſage que toi. En toute affaire, je regarde d'abord ce qu'il y a de certain dans ſon ſuccès : alors j'en fais mon but & j'y attache mon plaiſir. Vais-je à la chaſſe ? ne crois pas que je faſſe fonds ſur ce que je tuerai; ce ſeroit rendre la fortune maîtreſſe de mon plaiſir; & comme le ſuccès ne pourroit pas répondre à mon attente, je m'expoſerois ſottement au danger de me faire une peine & un chagrin de mon propre divertiſſement. Je

considère en partant que je vais faire de l'exercice, que je verrai quelque beau payſage, que j'éviterai des fâcheux; que je me tiendrai l'eſprit libre & dégagé d'affaires; qu'en tout cas, je ferai par là diverſion d'autres paſſions qui pourroient m'embarraſſer; & au lieu de mettre mon plaiſir à ce qu'il ne dépend pas de moi de trouver, je le mets à voir tout ce qui viendra s'offrir à moi d'agréable. Ergaſte lui repartit en ſouriant : Tu es admirable dans les leçons que tu me donnes ! Tu me parles comme s'il dépendoit de moi de faire ce que tu dis; & parce que ton naturel eſt de te faire un plaiſir de toutes choſes, tu crois qu'il n'y a qu'à le vouloir, pour faire comme toi. Tu t'imagines ſans doute que c'eſt une marque de ton eſprit & de ta ſageſſe, & je n'en trouve qu'une de ton bonheur. Non, mon cher Célémante, s'il y a là quelque choſe de bien, impute-le à ton naturel, ſans en faire honneur à ta raiſon, & ſans croire qu'un autre d'un tempérament contraire au tien, puiſſe profiter de tes leçons: car enfin, conſeiller à un homme, naturellement mélancolique, d'être gai, c'eſt comme ſi je conſeillois à un homme mal-ſain de ſe bien porter. Il faut tenir cela de la nature, & ne pas l'attendre de la raiſon. Mais, répliqua l'enjoüé Paſteur, ne ſais tu pas que l'on preſcrit des régimes de vivre aux perſonnes mal ſaines; & qu'en leur enſeignant à ſe ſervir des remèdes

avec la raiſon, l'on guérit ſouvent par là les plus malades. J'en conviens, repartit Ergaſte; mais il faut que la nature ſoit diſpoſée à en profiter. Ce ne ſont d'ailleurs que des maladies d'accident que l'on guérit ainſi : mais il n'y a guères de remède contre celles qui ſont naturelles. Tu es heureux, continua-t-il, d'être d'un tempérament qui te fait prendre plaiſir à tout: mais tu ne dois pas blâmer les autres, qui ne peuvent le faire comme toi; & tu aurois tort de te croire pour cela plus ſage & plus raiſonnable qu'eux. Je n'ai garde de les blâmer, interrompit Célemante en riant, quand ce ne ſeroit que pour l'amour de toi : mais pour ne pas me croire plus ſage & plus raiſonnable, c'eſt ce qu'il m'eſt impoſſible de t'accorder. Car enfin y a t-il une plus grande marque de ſageſſe & de raiſon, que de ſe pouvoir faire un plaiſir & un divertiſſement des moindres choſes, & de ſe rendre heureux par-tout? Je ne nie point, répliqua Ergaſte, que ce ne ſoit un vrai bonheur : mais voudrois-tu que je convinſſe que ce ſoit une marque de ſageſſe & de raiſon? Penſes tu, par exemple, que c'en ſoit une dans un enfant qui ſe divertit avec des babioles, & qui ſe déſennuie avec des oſſelets? Vois-tu, Célémante, il en eſt de notre eſprit comme de l'air. Quand l'air eſt clair & ſerein, tous les objets que nous voyons au travers, nous paroiſſent avec quelque ſorte

d'agrément. S'il eſt offuſqué de nuages & de vapeurs, tout nous ſemble déſagréable & triſte. De même auſſi, quand notre eſprit eſt ſerein, & éclairé, pour ainſi dire, de certains rayons d'une joie naturelle que forme notre tempérament, tout eſt gai pour nous : mais quand la mélancolie s'y mêle, & que ſes noires vapeurs le troublent, il n'y a plus que les choſes naturellement fort plaiſantes, qui nous ſoient en quelque manière agréables; encore ſouvent ne nous émeuvent-elles point. Ne te fâche donc point ſi bon gré de cette joie naturelle que tu poſsèdes. Les enfans en auront toujours plus que les hommes; & puiſqu'elle ſe diſſipe d'ordinaire à meſure que nous croiſſons en âge & que notre jugement ſe forme, conviens que tant de joie n'eſt pas une marque avantageuſe à la raiſon. J'aurois bien des choſes à dire là-deſſus, reprit Célémante : car ſi la joie naît d'une aſſiette d'eſprit dégagé & ſerein, comme tu le dis, & la triſteſſe d'un embarras cauſé par la mélancolie, comment ſe peut-il faire que la raiſon ne ſoit pas plus forte dans un eſprit enjoué, que dans un eſprit ſombre, puiſqu'elle eſt dégagée dans l'un & embarraſſée dans l'autre ? J'avoue que la plupart des hommes deviennent mélancoliques à meſure qu'ils croiſſent en âge : mais penſes-tu que ce ſoit là un effet de leur raiſon? C'eſt une ſuite des affaires qui leur ſurviennent avec l'âge, ou de celles qu'ils

le font ſottement eux-mêmes par leurs paſſions ou leur caprice, & contre laquelle leur raiſon réclame ſans ceſſe. En effet, as-tu jamais connu aucun de ces mélancoliques, qui rencontrant un enfant qui ſe joue avec cette gaieté que lui donne l'innocence & la ſimplicité de ſon âge, ne s'écrie auſſi-tôt avec quelque ſorte d'envie : Ah ! que cet enfant-là eſt heureux ! Je donnerois, continue-t-il, la moitié de mon bien pour avoir toujours l'eſprit auſſi content. Voilà ce qu'entre ces gens-là diront les plus raiſonnables ; & ſoit qu'ils ſoient plus ſages que moi, ou que je le ſois plus qu'eux, j'aime mieux être du nombre de ceux dont on envie le bonheur, que de ceux qui portent envie au bonheur des autres.

Par de ſemblables diſcours, Célémante mit inſenſiblement Ergaſte en train de reprendre la chaſſe, & de ſe mêler avec les autres Bergers qui pouſſoient les chiens devant eux. Mais ils n'eurent pas fait deux cens pas, que Célémante apperçut Coris, qui ſortant de ſon hameau, paſſoit par un champ qui étoit du côté de la forêt. Ce Berger qui, lorſqu'il étoit loin d'elle, ſe défendoit aſſez paſſablement de la paſſion qu'elle commençoit à lui donner, n'y put réſiſter dès qu'il la vit ; & le plaiſir de la joindre fit évanouir en lui celui de la chaſſe. Il quitta les chaſſeurs & les chiens, & courut à l'inſtant vers elle, pendant que les autres entrèrent dans

la forêt, pour voir s'ils y ſeroient plus heureux que dans la plaine.

Belle Bergère, lui dit-il en l'abordant, notre chaſſe ne vous tente-t-elle point? ou plutôt, ne voudriez-vous point par compaſſion nous y procurer un peu de bonheur? Berger, repartit Coris, d'un viſage qui répondoit à l'enjouement de Célémante, je ne ſerois bonne qu'à vous embarraſſer; car je ne ſuis ni aſſez adroite pour tuer le gibier, ni aſſez cruelle pour le vouloir faire. Hé bien, lui répliqua agréablement le Berger, voici juſtement une chaſſe comme il vous la faut; car de la manière qu'elle a été juſqu'ici, vous n'aurez beſoin ni de cruauté ni d'adreſſe: Je vous entends, dit Coris en riant; c'eſt-à-dire, que je n'ai pas grande obligation à Célémante, & qu'il ne vient à moi que parce qu'il s'ennuie à une chaſſe malheureuſe! Voilà, reprit Célémante auſſi en riant, comme parlent les ingrats, qui diminuent le ſervice autant qu'ils peuvent, pour ſe décharger de la reconnoiſſance. Et voici, repartit Coris, comme agiſſent les intéreſſés; ils ne font rien pour l'amour d'eux-mêmes, qu'ils ne veulent qu'on leur en ait obligation. Chère Coris, pourſuivit le Berger, je mentirois, ſi je niois que c'eſt pour l'amour de moi que je vous cherche: mais je ſens bien auſſi que vous y avez beaucoup de part; car enfin vous m'en aurez telle obligation qu'il vous plaira, je

n'aurois pas quitté la chaſſe pour vous venir voir, ſi je ne vous aimois beaucoup. A la bonne heure, reprit-elle ; mais je veux que vous m'en ayez auſſi ; car je vais vous mener en récompenſe voir cette belle Perſanne dont vous jugeâtes le différend il y a déjà quelques jours, & que vous trouvâtes ſi fort à votre gré. Elle nous vint chercher hier, Céliane & moi, pendant que nous étions allées à Gonnes; & je veux ſavoir où elle en eſt avec ſon perfide Périnte. Célémante la prenant ſous le bras: Allons, dit-il, ma Bergère, je vous ſuivrai partout, à mon grand regret, avec le plus grand plaiſir du monde.

Ils ſe mirent en marche, & Coris relevant ces dernières paroles: Savez-vous bien, Berger, lui dit elle, que vos dernières douceurs ne ſont point obligeantes ? Comment ſe peut-il faire que vous m'aimiez tant, comme vous le diſiez tout à l'heure, & que vous ayez regret de me ſuivre? Si j'ai parlé de regret, reprit Célémante, j'ai mis un correctif qui doit vous plaire; & d'ailleurs, y a-t il rien de plus glorieux à une belle, que de ſe faire aimer & ſuivre malgré qu'on en ait ? Vous avez beau dire, répliqua-t'elle, perſonne n'aime malgré ſoi ; & je ſuis convaincue qu'on n'aime point, dès qu'on eſt capable de ne vouloir pas aimer. Ah ! que vous êtes dans l'erreur, ma chère Coris, s'écria-t-il ! C'eſt comme ſi vous diſiez qu'on ne peut être

priſonnier, qu'on ne conſente à l'être. Il y a bien de la différence, repartit la Bergère. On peut être empriſonné malgré ſoi, parce que la priſe de corps ne dépend point de la volonté du priſonnier : mais l'amitié n'étant qu'une inclination de notre cœur, il me paroît impoſſible d'aimer ſans le vouloir; j'en juge, continua-t-elle, par moi-même. Toutes les fois que j'ai pris de l'amitié pour quelqu'une de mes compagnes, j'ai commencé d'abord à ſentir cette inclination dans ma volonté; & je ne les ai aimées, que parce que je le voulois bien. Ne ſavez-vous que cela, belle Bergère? lui dit Célémante. Si cela eſt, vos compagnes ne vous en ont guères appris. Que voudriez-vous qu'elles m'euſſent enſeigné de plus? lui demanda-t-elle. Rien, lui répondit le Berger : mais je voudrois vous avoir appris le reſte. En amitié, Célémante, lui repartit Coris, je prétends être pour le moins auſſi ſavante que vous; & je dis même qu'il n'y a perſonne qui aime mieux que moi, quand j'aime. Oui des Bergères, reprit-il : mais je ſuis ſûr que vous ne ſavez point comme on aime les Bergers. Hé quoi? dit Coris, eſt-ce que nous ne ſommes pas tous deux bons amis? Aux Dieux ne plaiſe que j'en doute! répondit-il : mais avec tout cela, je gage que vous qui vous vantez d'aimer plus vos amis que moi, vous ne m'aimez pas plus que je vous aime. Ah, vraiment, reprit-elle, vous me propoſez là

une gageure que je ne ferai point ; & ſi je l'avois faite, je voudrois la perdre, car j'aurois honte qu'on dît que je vous aimerois plus que vous ne m'aimez. Hé, pourquoi donc, Coris, lui demanda-t-il, vous vantez vous d'une choſe que vous ne ſavez pas faire ? Je n'ai pas dit, répliqua t elle agréablement, que je vous aime plus que vous ne m'aimez : j'ai dit ſeulement que j'étois pour le moins auſſi ſavante que vous en amitié, & que perſonne n'aimoit mieux ſes amis que moi. Or vous ſavez que pour aimer mieux qu'un autre, ce n'eſt pas à dire qu'on les aime plus ; car le plus n'eſt pas toujours le mieux, & il eſt quelquefois convenable en cela de ſe modérer, & de n'aller pas auſſi vîte que ſon compagnon. Mais après tout, ajouta-t elle, je penſe que je ne haſarderois pas beaucoup, en diſant que je vous aime autant que vous m'aimez : car comme nous ne faiſons vous & moi profeſſion que d'une bonne & ſincère amitié l'un pour l'autre, je crois pouvoir ſans ſcrupule me vanter d'en avoir pour le moins autant que vous. Vous le dites, aimable Bergère, répliqua Célémante : mais voulez-vous gager que je vous aime mille fois plus que vous ne m'aimez ? Hé, qui ſera notre juge, dit Coris ? Vous même, lui répondit-il, pourvû que vous vouliez me promettre de ne point déguiſer votre penſée. Et qui me répondra, répliqua auſſi-tôt la Bergère, que vous ne diſſimulerez point la vôtre ?

Je vous le promets, dit Célémante; & pour vous tenir parole, je ne veux vous dire autre chose, que ce que je vous ai déjà dit, que je vous aime plus que je ne voudrois; & je gage par-là, que vous aimer de la sorte, c'eſt vous aimer mille fois plus que vous ne faites, vous qui ne vous y portez qu'autant qu'il vous plaît. Ce n'eſt là rien dire, repartit la Bergère; il faudroit ſavoir auparavant, combien vous voudriez m'aimer. Car ſi votre bonne volonté ne tendoit qu'à un ſimple degré d'amitié, il n'en faudroit guères, pour en avoir plus que vous ne voudriez. C'eſt ce qui vous trompe, ma Bergère, répliqua l'enjoué Paſteur. Vous devez ſavoir que pour peu qu'on ait de tendreſſe, dès là qu'on en ſent plus qu'on n'en voudroit ſentir; l'on aime plus que tout autre qui n'en a qu'autant qu'il en veut. Mais je vous ai déjà dit, reprit-elle, qu'on ne peut aimer ſans le vouloir; & quand cela pourroit être, je crois qu'on aime toujours bien plus en voulant aimer, qu'en aimant contre ſon intention. Vous ne ſauriez nier que celui que l'on conduit en quelque endroit, marche bien plus vîte quand il y va de bon gré, que quand il s'y laiſſe entraîner de force; & je ne comprens pas que vous puiſſiez ſoutenir, que qui aime plus qu'il ne veut, ait une paſſion plus forte que s'il aimoit volontairement. C'eſt ce qu'il faut vous expliquer, reprit-il: mais à condition que vous

n'en direz rien à Ergaſte. Car comme il faut du raiſonnement pour cela, il me reprocheroit peut-être encore, comme il fit ces derniers jours, que je fais le docteur parmi les Bergères.

A ce mot, elle s'aſſit ſur un petit monceau de fougère fraîchement coupée; & Célémante s'aſſeyant à ſes pieds: Je vois bien, belle Coris, que vous vous attendez à un diſcours fatiguant, & que vous ne vous aſſeyez-là que pour n'être pas laſſe en deux manières: mais mon raiſonnement ne ſera pas long. Je ne veux que vous demander, ſi vous vous ſouvenez de quelle manière je vous dis dernièrement que naiſſoit l'amour? Quoi? dit Coris en riant, voulez-vous encore me parler de ces petits corps, qui forment, à ce que vous diſiez, les eſprits, & qui s'accrochent les uns aux autres? Ah! de grâce, laiſſons-les là. Ils m'ont ſi fort embarraſſé l'eſprit, qu'il me ſemble que je ne vois plus autre choſe, & je crains à toute heure, que ces malheureux petits corps ne m'accrochent à quelqu'un qui ne me conviendroit point. Je ne veux que cela ſeul, reprit auſſi-tôt Célémante, pour vous prouver qu'on peut aimer malgré ſoi. Car pourquoi craindriez-vous d'aimer, ſi ce n'étoit jamais que volontairement qu'on le fît? Ah! Célémante, pourſuivit Coris, ce n'eſt pas là une bonne raiſon; & quand je vous dis que j'aurois peur d'aimer, je ne prétends pas pour cela dire que je puſſe aimer ſans le vouloir; mais

que j'aurois peur que ma volonté ne fût ſéduite, & qu'elle ne me mît en train d'aimer. Puiſque vous ne voulez pas, charmante Coris, reprit le Berger, que cette raiſon ait l'honneur de vous convaincre, en voici une encore meilleure.

Il alloit continuer, quand ils apperçurent Céliane & Alcé, qui paſſoient aſſez près de-là en ſe promenant. Quoique Coris prît plaiſir à l'entretien de Célémante, elle crut qu'elle en auroit davantage, ſi ces deux Bergères y avoient part. Berger, lui dit-elle, je ſuis bien sûre que je ſoutiens le bon parti: mais comme je ne me ſens pas aſſez forte moi ſeule pour vous réſiſter, trouvez bon que j'appelle du ſecours. Elle ſe leva auſſi-tôt, & appela les deux Bergères. Comme elles n'étoient là que pour ſe promener, elles furent ravies de trouver Coris, & ſur-tout avec Célémante. Céliane, quoique naturellement ſérieuſe, & parlant très-peu, ne laiſſoit pas, quand elle ſe mêloit de railler, de s'en acquitter agréablement. Quoi? dit-elle, Coris & Célémante ſeuls, & aſſis à l'écart ſur la fougère! En vérité, ils ont beſoin de toute la réputation qu'ils ont de n'aimer rien, pour empêcher que l'on n'en faſſe quelque mauvais jugement. C'eſt bien pis encore, ajouta Coris; car vous ſaurez que Célémante & moi, nous dogmatiſions ſur le chapitre de l'amour. Elle leur conta alors le ſujet de leur converſation, & l'engagement où s'étoit mis Célémante, de prouver que l'amour

qui naît contre notre gré, eſt toujours le plus parfait. Mais ajouta-t-elle, je ne ſais ſi c'eſt ſa faute ou la mienne, mais rien de ce qu'il a dit, n'a pu encore me perſuader. Quoi, Bergère! repartit il, après avoir ſalué les deux autres, ne m'avez-vous pas avoué que vous ne ſaviez plus que me répondre? Je l'avoue encore, répliqua-t-elle: mais pour ne ſavoir que répondre en eſt on plus perſuadé de ce qu'on entend dire? Combien y a-t-il de choſes qu'on a dans l'eſprit, dont on ne peut trouver les raiſons, & qui ne laiſſent pas pour cela d'être les plus vraies & les plus raiſonnables du monde? Mais continua-t elle, dites préſentement les vôtres; & nous verrons, par le jugement qu'en porteront ces deux Bergères, ſi c'eſt par votre faute ou par la mienne que je ne m'y ſuis pas rendue.

Célémante qui ne vouloit pas ſe mettre au haſard d'ennuyer Coris par des redites, & qui avoit une merveilleuſe fécondité d'eſprit, lui répondit: Non, belle Coris, je ne veux point vous expoſer à être condamnée, en faiſant voir que c'eſt votre faute de ne m'avoir pas bien entendu. J'aime mieux croire que c'eſt la mienne, de ne m'être pas expliqué comme il faut; & pour la réparer, je vais vous apporter des raiſons toutes neuves, & plus convaincantes encore que les autres. N'eſt-il pas vrai, qu'il faut être plus fort pour commander que pour obéir? Cela eſt hors de doute, répondit-elle. Or, continua-

t-il, quand on aime parce qu'on le veut, c'eſt la volonté alors qui commande à l'affection ; & quand c'eſt malgré ſoi que l'on aime, c'eſt l'affection qui commande à la volonté : c'eſt donc en ce dernier cas, que l'affection eſt la plus forte, puiſque c'eſt en celle-ci qu'elle commande. Cela ſeroit bon, repartit ingénieuſement Coris, ſi la volonté obéiſſoit toujours quand l'affection commande : mais en aimant plus qu'on ne voudroit, loin que la volonté ſoit obéiſſante, il eſt évident qu'elle réſiſte ; & ce n'eſt pas une marque de grand pouvoir, que de commander ſans être obéi. C'eſt tout le contraire, répliqua Célémante. Quand on aime malgré ſoi, la volonté à la vérité réſiſte : mais enfin, puiſqu'on aime, c'eſt un ſigne de la foibleſſe de ſa réſiſtance, qui ne ſert qu'à faire mieux voir la force de la puiſſance qui l'entraîne. Ne convenez-vous pas, que lorſqu'on obéit ſi aiſément à un autre, c'eſt moins faire éclater le pouvoir de celui qui commande, que la foibleſſe du ſujet qui obéit ? au lieu que quand on réſiſte aux ordres, & que celui qui les donne ſurmonte la réſiſtance, & ſe fait obéir de force, c'eſt ne plus faire douter de ſon autorité. Et moi, ajouta Coris, je trouve que l'autorité du commandant eſt encore plus grande, quand on n'oſe concevoir ſeulement la penſée de lui réſiſter. En effet, comme la puiſſance d'un roi, à qui ſes ſujets obéiſſent ſans murmurer, eſt toujours mieux établie, que ne

l'eſt celle d'un prince qui ne commande qu'à des mutins; je dis que l'amour à qui notre inclination obéit ſans répugnance, eſt toujours plus puiſſant qu'un autre qui ſera ſans ceſſe aux priſes avec notre volonté. Mais après tout, Célémante, ce que nous diſons là de l'amour, n'eſt ni pour vous ni pour moi: car vous ſavez bien que nous ne faiſons l'un & l'autre profeſſion que d'amitié. Vous dites vrai, belle Bergère: mais quelle différence penſez-vous qu'il y ait de l'amour à l'amitié? Je ne connois pas trop le premier, lui repartit-elle, mais j'y crois la même différence qu'il y a d'une paſſion à une vertu. Et moi, reprit Célémante, je n'y en trouve d'autre, que celle qu'il y a de la médiocrité à l'excès. Aimons peu, c'eſt amitié; aimons beaucoup, c'eſt amour. Et c'eſt la raiſon pour laquelle dans l'amitié l'on n'aime qu'autant qu'on le veut; parce que l'amitié n'étant qu'une affection médiocre, elle eſt toujours plus foible que la volonté; & qu'il n'en eſt pas de même de l'amour, qui fait ſouvent marcher plus vîte qu'on ne voudroit. Qu'avez-vous dit là, interrompit Coris en ſouriant? Vous m'allez mettre des ſcrupules dans l'eſprit; en ſorte que je n'oſerai plus déſormais vous aimer beaucoup, de peur de tomber dans cet excès, qui de l'amitié, forme l'amour, à ce que vous dites. Gardez-vous-en bien, belle Coris, repartit Célémante: car rien ne donne ſi-tôt de l'amour, que de vou-

loir

loir s'oppoſer à l'amitié. C'eſt juſtement la faute que j'ai faite. Je n'avois d'abord que de l'amitié pour vous, & j'en étois le plus content du monde. J'allai par malheur me mettre un jour en tête, que ſi je laiſſois faire mon cœur, il vous aimeroit peut-être trop pour mon repos. Je voulus modérer cette amitié, & il en ſurvint ce qui arrive à un torrent qu'on veut arrêter. Ce torrent ſe groſsît, rompît ſes digues, & je vis ma pauvre liberté à vau l'eau. Tâchez donc, ma chère Coris, de m'aimer encore plus que vous ne faites; votre amitié a bien du chemin à faire, avant que de changer de nom. Votre exemple, en effet, me raſſure, reprit agréablement la Bergère; & pourvu qu'il ne m'arrive rien de pis qu'à vous, je ne crois pas avoir jamais ſujet de m'en plaindre.

Elle ſe leva alors, auſſi bien que les deux Bergères qui prenoient tant de plaiſir à entendre cette diſpute, qu'elles n'avoient pas voulu l'interrompre; & Coris, en leur expoſant le ſujet de ſon voyage, les engagea aiſément à rendre avec elle une viſite à la belle Perſanne.

Ils ne marchèrent pas long-tems ſans entrer dans un petit ſentier qui conduiſoit, entre deux haies, juſques au logis d'Eliante. En paſſant, ils entendirent que l'on parloit aſſez haut à côté d'eux, en delà d'une de ces haies; & l'une de ces perſonnes s'exprimoit ainſi : Que vous ai-je fait, pour différer mon bonheur, où je

n'ai jamais aſpiré que par des voies légitimes? Si ma fidélité vous étoit ſuſpecte, ou que vous fuſſiez ſous la puiſſance de parens, dont votre choix dépendît, vous auriez alors un prétexte plauſible de me déſeſpérer..... Hé pourquoi, interrompit la perſonne à qui on parloit, vous plaignez-vous d'une réſolution que je ne ſoutiens que malgré moi & pour l'amour de vous ſeul? Je n'ai jamais douté que vous ne m'aimaſſiez, j'en ai des preuves convaincantes. Je doute encore moins que l'hymen que vous ſouhaitez, ne fut un accompliſſement de la dernière volonté de mon père, puiſqu'il me l'a commandé en mourant. Mais ſongez-vous que nous ſommes ici inconnus, & ſans biens; & que nous ne ſavons encore quelle juſtice nous fera la fortune ſur ceux qu'elle nous a enlevés? Conſidérez-vous, Alceſte, l'étrange extrémité où la pauvreté réduit deux époux qui n'ont pas craint d'affronter ſes rigueurs? L'amour adoucit les premiers jours, tant qu'il voit ſouffrir ſans murmure: mais tôt ou tard l'indigence l'effraie; & ne pouvant la chaſſer, il eſt contraint de lui céder la place. Je ſens bien que je vous aime trop, pour pouvoir éprouver ſans déſeſpoir quelque diminution dans votre tendreſſe, & je mériterois ce malheur en m'y expoſant. Hélas! belle Eliante, répliqua-t-il, c'eſt un malheur que vous n'avez pas à craindre, puiſque la mort même ſera à peine capable de

m'ôter une paſſion qui fait toute la douceur de ma vie. Mais enfin quelle réſolution voulons-nous prendre ? Sera-ce de retourner en Perſe ? Nous y trouverons à la vérité, des perſonnes qui pourront nous reconnoître ; mais nous n'y retrouverons plus notre bien, le perfide Périnte ayant tout vendu & tout emporté. Il ne ſeroit pas impoſſible, ſans aller ſi loin, d'obliger ici Périnte à nous reſtituer de force, ce qu'il nous retient avec tant de perfidie : mais vous me défendez de le faire, de peur, dites-vous, que ce procédé ne paſsât pour violence, dans un pays où nous ne ſaurions juſtifier nos droits. Que voulez-vous donc que je devienne, puiſque vous ne voulez pas vous donner à moi ſans bien, & que vous me défendez la ſeule voie par laquelle je pus vous faire recouvrer le vôtre.

Ils n'étoient ſéparés de Célémante & de nos Bergères, que par la haie ; & ils étoient ſi attentifs à ce qu'ils ſe diſoient l'un à l'autre, qu'ils n'avoient pas pris garde à leur arrivée. Eliante fut la première qui les apperçut, & la troupe les joignit, par une ouverture qui étoit proche. Elle fut ſurpriſe de les voir ſi près d'elle ; & quoiqu'elle n'eût rien dit dont elle dût avoir honte, la peur d'avoir été entendue la fit rougir.

Les Bergères lui faiſoient leurs premières civilités, & Célémante faiſoit les ſiennes à

Alceſte, quand ils virent de l'autre côté du champ entrer trois hommes, qui vinrent paſſer aſſez près d'eux. Ces gens les regardèrent pour les ſaluer en paſſant; & il y en eut deux qui, ſurpris de leur vue, ſe demandèrent l'un à l'autre s'ils ne ſe trompoient point, & ſi ce n'étoit pas là cette Perſanne qu'ils avoient vendue en l'iſle de Chypre? Cette remarque obligea le troiſième qui n'y avoit pas d'abord pris garde, à ſe retourner; & l'ayant conſidérée, il leur dit que non-ſeulement c'étoit elle, mais qu'il étoit preſque ſûr que l'autre étoit le Perſan Alceſte, & il courut auſſi-tôt vers lui pour l'embraſſer. Alceſte qui les avoit regardés en gros, avoit cru d'abord les reconnoître. Eliante n'y avoit pas pris garde; mais quand elle vit approcher ce dernier, & que les deux autres s'étant arrêtés & tournés vers elle pour attendre leur compagnon, elle eut la liberté de les voir en face; elle ne tarda pas à reconnoître celui qui venoit vers elle, pour un Perſan ami d'Alceſte, & les deux autres, pour deux pirates, dont l'un étoit ce fameux corſaire qui les avoit pris ſur mer. Quoiqu'elle n'eut pas lieu dans ce moment de les craindre, leur vue ne laiſſa pas de lui donner quelque frayeur, par le ſouvenir deschoſes funeſtes qu'elle rappela dans ſa mémoire; & elle ſe tournoit vers les Bergères, pour s'en expliquer, quand Télamon parut. Il avoit apperçu nos Bergères de deſſus une émi-

nence, & ſon chemin l'amenoit-là pour revenir du temple de Jupiter Olympien, où il étoit allé convier Timothée le grand prêtre à venir voir ſon cher frère, pour le diſpoſer à recevoir la fatale nouvelle de la mort de Zélie, qu'il ne ſembloit plus être queſtion de lui cacher. Télamon en arrivant, ſe trouva en face de ces deux hommes qui s'étoient arrêtés en attendant le troiſième; & il reconnut auſſi-tôt le plus âgé pour ce même corſaire nommé Pantauque, qui ayant pris Amalécinte ſur mer, & s'étant auſſi-tôt reconnu ſon ſujet, lui avoit à l'inſtant cédé ſon vaiſſeau & ſon autorité. Il étoit aiſé à Télamon de le reconnoître, l'ayant vu pluſieurs fois chez lui, recevant les ordres d'Amalécinte. Les deux autres étoient des officiers du même vaiſſeau; l'un étoit de Chypre, comme Pantauque; l'autre étoit Perſan, ami d'Alceſte, & qui étant parti avec lui de Perſe, avoit été jeté avec lui dans cette iſle déſerte dont nous avons parlé, & d'où Oxiarte & Eliante ne les retirèrent que pour retomber tous enſemble entre les mains de Pantauque. Ce Perſan avoit été pris comme eux; mais il n'avoit pas été comme eux vendu à Paphos; & dans la néceſſité où étoit alors ce Corſaire d'avoir des ſoldats, il lui avoit donné la liberté, à condition de ſe faire corſaire avec lui.

Alceſte eut une joie incroyable de revoir cet

ancien ami ; & d'autant plus qu'il le conſidéra dès-lors comme un témoin que la fortune lui procuroit à propos pour juſtifier une hiſtoire que Périnte avoit voulu faire paſſer pour une fable, & pour convaincre ce méchant homme de ſa perfidie & de ſes impoſtures. Il n'eut pas moins de joie de ſe trouver avec Pantauque, qui pouvoit mieux qu'un autre certifier la vérité de ſes diſgraces, puiſqu'il en avoit cauſé une partie.

Il étoit prêt à l'aborder, lorſqu'ils virent accourir vers eux dix hommes armés, qui s'étant partagés en deux troupes égales, ſe poſtoient aux deux côtés de ce champ, comme s'ils en euſſent voulu fermer les avenues, pour les empêcher d'en ſortir. Périnte étoit à leur tête ; & quoique la plupart euſſent de fauſſes barbes & de faux cheveux, pour n'être pas connus, il ne s'étoit point déguiſé. Tous vinrent l'épée à la main fondre ſur Télamon & ſur ſa troupe. Il faut, s'écria Périnte avec tranſport, qu'on me livre Eliante & Alceſte, ou nous allons faire main-baſſe ſur vous. Il parla avec cette audace qui lui étoit naturelle, & de plus ſoutenue par un nombre de dix hommes contre ſix ; car il ne ſeroit pas juſte de compter des femmes, que la vue des épées avoit laiſſées à demi-mortes. D'ailleurs la troupe de Périnte étoit armée d'épées ; & il n'y avoit du côté d'Alceſte que Pantauque & les deux officiers

qui en euſſent : Télamon, Célémante & Alceſte, n'avoient chacun qu'un javelot. La partie étoit par-là fort inégale ; & Alceſte, à qui l'on en vouloit, ne pouvoit pas même s'aſſurer que les autres prendroient ſon parti. Cependant Pantauque & ſes deux compagnons avoient déjà mis l'épée à la main, dès qu'ils l'avoient vu tirer aux autres ; & le généreux Télamon s'étant mis en poſture de lancer le javelot, auſſi bien que Célémante, ils n'attendoient tous deux à le darder, que juſqu'à ce que leurs ennemis commençant, miſſent tout le tort de leur côté. Alceſte, interdit d'abord, à la harangue de Périnte, reprit courage ; & pouſſé d'une amoureuſe fureur : Quoi traitre, s'écria-t-il, tu penſes donc que moi vivant, il ſoit poſſible qu'Eliante retombe encore entre tes mains ? & en même-temps il lui lança ſon javelot. Le coup étoit adreſſé ſi juſte, que Périnte l'auroit reçu dans le cœur, s'il ne ſe fût détourné : encore ne l'évita-t-il pas entièrement. La pointe entra fort avant dans le côté ; & le coup l'ayant atteint dans un endroit ſenſible, Périnte jeta un grand cri & ſe crut mort. Alceſte, quoique déſarmé, ſe jette auſſi tôt ſur lui ; & le ſaiſiſſant au bras, il tâchoit de lui arracher l'épée, ou du moins de la lui rendre inutile. Mais à peine Alceſte avoit porté ſon coup, que les neuf autres vinrent fondre ſur lui. Le généreux Télamon ne pouvant ſouffrir une

lâcheté pareille, s'oppoſa au premier qui ſe préſenta. Il ne voulut pas lui lancer ſon javelot, comme avoit fait Alceſte, parce que n'ayant pas d'autre défenſe, il prévoyoit que c'eût été ſe déſarmer ſoi-même : mais il lui en porta un coup dans la gorge, & ſi heureuſement, que le ſang ſuffoquant cet adverſaire, il tomba à ſes pieds. Le Berger ſe ſaiſit alors de l'épée que la foibleſſe de ſon ennemi lui fourniſſoit, & il ſe vit en état de ſe ſervir du javelot avec ſuccès : & comme c'étoit un métier dont il avoit fait ſi glorieuſement l'apprentiſſage, qu'il ne partoit guères de ſa main ſans porter une mort certaine, celui à qui il le lança, en fut renverſé. Célémante, qui pour ne s'être pas trouvé en d'auſſi périlleuſes occaſions que l'autre, ne laiſſoit pas d'avoir autant de courage qu'il avoit d'enjouement & d'eſprit, n'en uſa pas avec tant de précaution. Il darda le ſien & terraſſa ſon homme : mais comme Pantauque & ſes deux amis ne pouvoient pas abandonner un parti où s'étoit engagé le généreux hôte de leur prince, & que c'étoient des gens aguerris, ils donnèrent bientôt des épées à choiſir, par la défaite de ces malheureux. Pantauque, l'un des plus vaillans hommes du monde, & qui à l'âge de cinquante ans n'avoit jamais fait d'autre métier que de combattre, jeta par terre le premier qui ſe préſenta. Ce n'eſt pas que les autres ne combattiſſent avec fureur. Alceſte reçut un coup d'épée dans le

côté, pendant qu'il étoit aux priſes avec Périnte; l'un des compagnons de Pantauque fut jeté mort ſur la pouſſière; l'autre dangereuſement bleſſé; & Pantauque même le fut par un coup d'épée ſur la tête, d'où le ſang ſortit d'abord avec tant d'abondance, qu'il lui couvrit les yeux, & le mit hors de combat. Mais Célémante s'étant ſaiſi d'une épée, vengea auſſitôt Pantauque; tua ſon aſſaſſin, & s'engagea ſi vaillamment dans la mêlée, qu'on n'eût pas dit qu'il crût ſes ennemis armés. Le généreux Télamon, qui dans les occaſions les plus chaudes, ne combattoit pas moins de jugement que de valeur, eſtima que cette troupe n'étant animée que par l'intérêt de Périnte, ils ne verroient pas plutôt leur chef abattu, qu'ils ne ſongeroient plus qu'à la fuite; & il crut que c'étoit de la mort de cet homme, que dépendoit la défaite de tout le reſte. Alceſte ne l'avoit point lâché depuis qu'ils s'étoit attaché à lui; & quoique Périnte fût beaucoup plus puiſſant de corps, le courage & l'adreſſe ſuppléant à l'inégalité des forces, il n'avoit pas laiſſé de le retenir, & ils rouloient attachés l'un à l'autre, s'efforçant à qui auroit le deſſus. Ce qui diminuoit l'avantage de Périnte, c'eſt que le javelot d'Alceſte, après s'être attaché à ſon côté, s'étoit enſuite rompu par la violence de ſa chûte; en ſorte que la pointe y étant demeurée, il ne pouvoit ſe tourner de ce côté-là ſans une grande

douleur, & ſans ſe l'enfoncer plus avant. Télamon ſe faiſant jour vers ce malheureux, ſauta ſur lui; & lui portant un coup d'épée, le contraignit de rendre la ſienne, & de relâcher Alceſte, que la perte de ſon ſang avoit déjà fort affoibli. Ce qu'il reſtoit de ces aſſaſſins, prit la fuite, en voyant Périnte déſarmé; & quoiqu'ils fuſſent encore quatre ſans bleſſures, contre deux, ils n'osèrent tenir contre de ſi redoutables adverſaires.

Les Bergères étoient ſi éperdues, qu'elles ne ſe connoiſſoient pas elles-mêmes. Céliane & Coris s'étoient laiſſées aller de foibleſſe. Alcé avoit d'abord pris la fuite: mais un tremblement qui l'avoit ſaiſie, l'avoit fait reſter en chemin; & la belle Eliante voyant Alceſte bleſſé, & roulant par terre avec Périnte, étoit tombée dans l'évanouiſſement.

Télamon & Célémante, qui s'étoient mis à la pourſuite des fuyards, apperçurent entrer des chiens par l'autre côté du champ; & ils virent auſſi-tôt Ergaſte, Philémon, & les autres chaſſeurs, que les cris & la rumeur du combat avoient attirés au bruit.

On peut juger de leur ſurpriſe, quand ils virent d'un côté nos deux Bergers l'épée à la main, courant après des fuyards; & de l'autre ſept ou huit hommes morts ou mourans, étendus à terre, Alceſte bleſſé, & des femmes à demi mortes. Ergaſte, Philémon, & quelques autres

ſe joignirent à Télamon, & à Célémante, pour pourſuivre ces quatre aſſaſſins. Mais ceux-ci à qui la crainte donnoit des aîles, & qui avoient de l'avance, s'étant jetés dans la forêt prochaine, les autres crurent qu'il étoit plus à propos de retourner au ſecours des Bergères, & de ceux des leurs qui étoient bleſſés.

La tante d'Eliante étoit déjà accourue au bruit, & chacun étoit occupé; les uns, comme Alceſte & les Bergères, à faire revenir la belle Perſanne, les autres à bander avec des mouchoirs les plaies de Pantauque. Ce n'eſt pas qu'Alceſte fût trop en état de ſonger au ſoulagement d'autrui, perdant lui-même beaucoup de ſang par ſa bleſſure: mais il ſentoit bien moins ſon mal que celui de ſa maîtreſſe.

Télamon s'approcha de Périnte, pour voir en quel état ſe trouvoit cet auteur de tout le mal. Le coup qu'il lui avoit porté, l'avoit tellement affoibli, qu'il étoit mourant; & les remords qui ne manquent jamais de ſuivre les crimes, ſur-tout quand le ſuccès n'y a pas répondu, achevoient de le déſeſpérer & de l'abattre. Malheureux, lui cria Télamon, n'as-tu point honte d'un ſi lâche aſſaſſinat? & penſois-tu que les Dieux laiſſeroient une ſi noire action impunie? Périnte fut quelque temps ſans répondre, & ſans faire autre choſe que ſe plaindre. Enfin ſentant bien qu'il touchoit à ſa dernière heure, & pénétré de repentir, il dé-

clara qu'il ſe reconnoiſſoit le plus criminel de tous les hommes; & que déſeſpéré que la belle Eliante lui eût été enlevée les jours précédens, par le jugement qu'avoient rendu les Bergers en faveur d'Alceſte, il avoit fait cette partie, & ſuborné neuf perſonnes, pour ſe défaire de ſon rival. Qu'il pouvoit dire cependant qu'il n'étoit pas le plus coupable: Qu'Alpide... A ce mot, il tâcha de ſe ſoulever, pour voir autour de lui, ſi celui qu'il nommoit, n'étoit point au nombre des morts. Mais ne pouvant ſe ſoutenir de foibleſſe, il ſe laiſſa retomber. J'aurois tort, dit-il, de rejeter mon crime ſur un autre. J'en ſuis juſtement puni, & c'eſt aux Dieux à juger du reſte.

Télamon entendant ce nom d'Alpide, fut ſurpris au dernier point de le voir mêlé dans cette aventure: & comme il s'efforçoit depuis deux jours à le trouver, il preſſa Périnte autant qu'il pût, de lui dire ſi cet Alpide l'avoit ſecondé dans cette dernière rencontre; & s'il étoit du nombre de ceux qui par leur fuite avoient échappé à la mort. Célémante & Philémon, qui s'étoient arrêtés auprès des Bergères, ſe rapprochèrent de Périnte, quand ils entendirent ſi ſouvent répéter ce nom d'Alpide; & s'étant informés de la choſe, ils inſiſtèrent avec de nouveaux empreſſemens, pour obliger Périnte à achever ce qu'il en avoit voulu dire. Philémon s'employa même officieuſement à lui bander ſes

plaies de ſon mouchoir, pour le porter par ce bon office à donner l'éclairciſſement qu'on lui demandoit : mais Périnte refuſant un ſecours qu'il prévoyoit inutile, leur dit pour toute réponſe, qu'il les prioit au nom des Dieux, de lui faire parler à Eliante & à Alceſte.

La belle Perſanne commençoit à revenir de ſon évanouiſſement ; & ne pouvant encore ſe ſoutenir, elle étoit aſſiſe près de la haie entre les bras d'Alceſte. Télamon voyant qu'ils n'étoient pas en état de s'approcher ni l'un ni l'autre, le repréſenta à Périnte ; & comme ils n'étoient pas loin, & qu'il pouvoit s'en faire entendre, le Berger pria la troupe de ſe déranger. Périnte leva languiſſamment la tête : mais voyant Eliante entre les bras de ſon rival qui la ſoutenoit, il lui fut impoſſible de ſupporter cette vue. Il ſe laiſſa retomber encore une fois, & ferma même les yeux, comme s'il eût craint de voir un ſpectacle que ſa jalouſie lui rendoit inſupportable. Enfin les r'ouvrant un peu après : Je voulois leur dire, reprit-il d'une voix qu'à peine pouvoit-on entendre, qu'ils retrouveront chez moi le prix de leurs biens en pierreries dans une caſſette, & je donne encore à Eliante tout le mien. A peine eut-il achevé, qu'il perdit la parole, & la vie en même temps.

Télamon porta auſſi-tôt cette nouvelle à Eliante & à ſon amant, qui la reçurent avec une modération digne d'eux ; & Télamon craignant

que la mort de Périnte étant divulguée, quelque eſclave ne s'emparât de ce qu'il y avoit de plus précieux chez lui, il avertit Alceſte d'y donner ordre. Il eut ſoin des bleſſés & des morts; & ſa généroſité ne le laiſſa partir de là, qu'après qu'il s'y vît entièrement inutile. Ergaſte, Philémon, Célémante, & les trois Bergères, n'agirent pas moins charitablement dans cette rencontre, & il n'y en eut aucun qui ne méritât une louange particulière. Auſſi laiſsèrent-ils Alceſte & Eliante infiniment conſolés; Alceſte, de ſe voir par cet accident en poſſeſſion de ſa maîtreſſe; & la belle Perſanne, d'être aſſurée qu'il n'y avoit point de péril dans la bleſſure d'Alceſte.

Fin du douzième livre.

SOMMAIRE
DU TREIZIÈME LIVRE.

TÉLAMON ſoupçonnant qu'Alpide étoit du nombre des complices de Périnte dans l'aſſaſſinat d'Alceſte, engage les Bergers à continuer leur partie de chaſſe concertée pour le ſurprendre dans ſa maiſon ; les Bergères, armées d'arcs & de flêches, les accompagnent à cette chaſſe. Amintas auſſi complimenteur que Léaque eſt incivil & vain, s'attache à Coris & laiſſe Céliane à ſon ami. La beauté d'Aréliſe les rend bien-tôt inconſtans & rivaux. Cette Bergère ſe mocque de ces deux originaux en leur faiſant à chacun leur portrait. Ils ſe raillent mutuellement de leurs ridicules & finiſſent par ſe dire des injures. Célémante divertit les Bergères par ſon eſprit & par des amuſemens variés. Ariſtée & Iſménias le plus jeune des frères de Tarſis viennent augmenter leur compagnie. Un orage violent les oblige de gagner le mont Oſſa pour s'y mettre à couvert. Aréliſe & Bélice ſœur de Philémon ſe réfugient ſous un arbre & s'entretiennent des amours de ce Berger. (Sujet de la Vignette.) Hiſtoire de

Philémon & de Céliane. *Bélice apprend à Aréliſe comment ſon frère devint amoureux de Céliane, par une gageure, le jour qu'elle quêtoit dans le Temple de Junon à la fête des courſes des filles à marier. Elle lui raconte qu'Hyacinthe ſe voyant négligée de Philémon qu'elle aimoit, épouſa, par dépit, Tiſandre qui avoit abandonné Philénice après en avoir abuſé. Philénice, pour s'en venger, voulut déshonorer Tiſandre en ſéduiſant Hyacinthe : mais ſon projet ayant échoué, elle ſe retira parmi les filles de Cérès en avouant à Tiſandre ſon complot & à Céliane la méchanceté qu'elle avoit faite à Philémon en le brouillant avec elle. Ce Berger quoique juſtifié dans l'eſprit de ſa maîtreſſe éprouve toujours de la froideur de ſa part, parce qu'elle croit qu'il l'a fait demander en mariage, malgré ſa défenſe. La pluie ceſſant, Aréliſe & Bélice quittent leur abri pour aller retrouver leurs compagnes.*

TARSIS

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE TREIZIÈME.

Le soleil étoit preſque à la moitié de ſa courſe, quand Télamon & ſa compagnie quittèrent le champ de bataille. Les Bergères, en s'en allant, ne pouvoient ceſſer d'exalter les prodiges de bravoure de Télamon & de Célémante; & quoique la frayeur qu'elles avoient eue leur eut dérobé une partie des plus belles actions de ces Bergers, elles en racontoient encore aſſez pour étonner Philémon & Ergaſte,

& pour leur donner quelque douleur de n'avoir pas été les témoins de tant de gloire, & de n'y avoir point eu de part. Pour Télamon, disoit Coris, je n'en suis pas surprise. Ayant la réputation de Kion à soutenir, il étoit obligé à tous ces miracles: mais je vous avoue que je n'en attendois pas tant de Célémante, qui n'avoit à soutenir que celle de Bel-esprit, & que je ne l'aurois pas soupçonné de tant de vaillance. Et moi, ajouta Alcé, je vous déclare qu'il est étonnant pour moi qu'un voluptueux soit si brave; & je n'aurois jamais cru que Célémante eût voulu se battre autrement qu'à coups de roses. Quand je n'aurois pas vu, repartit Céliane, ce que Célémante vient de faire, je n'aurois pas laissé de le tenir pour vaillant, car il est un fort honnête homme; & je suis persuadée qu'on ne peut l'être sans avoir du courage; parce que l'un & l'autre viennent d'un même principe. Il est certain, continua Ergaste, qu'il faut pour l'un & pour l'autre avoir le cœur bien placé: mais cependant, continua-t-il en souriant, ce n'est pas assez, belle Céliane, pour être vaillant, que d'avoir le cœur bien placé, il faut encore avoir la tête bien faite. Le cœur peut bien inspirer de la hardiesse & du courage: mais il y a de la différence entre le courage & la valeur. Car le courage peut faire qu'un homme soit hardi & téméraire: mais il ne produit la valeur, que quand il est réglé par la pru-

dence & par le jugement ; & par cette raiſon, pourſuivit ce Berger toujours en ſouriant, pardonnez-moi, aimables Bergères, ſi je ne demeure pas d'accord des louanges que vous donnez à Célémante : car après le tour qu'il m'a fait, de me quitter au milieu d'une chaſſe, ſon jugement m'eſt bien ſuſpect. Hé quel trait plus beau de mon jugement voudrois-tu, reprit Célémante, que de t'avoir quitté pour Coris ? Souviens-toi qu'Apollon quitta la chaſſe pour Daphné ; & je crois bien que tu n'en aurois pas moins fait pour Aréliſe. Je ne ſais ce qu'auroit fait Ergaſte, dit Phjlémon : mais je n'aurois pas balancé à tout quitter pour l'aimable Céliane. Il dit ce mot en regardant tendrement cette Bergère, qui depuis quelques jours le traitoit ſi durement, qu'elle ne vouloit pas même lui parler.

Cependant Télamon, qui n'avoit que les intérêts de ſon cher Tarſis dans l'eſprit, faiſoit de profondes réflexions ſur ce que Périnte leur avoit dit d'Alpide ; ou plutôt, ſur ce qu'il n'avoit pû achever de leur dire. Ce qu'il s'en imaginoit de plus vraiſemblable, c'eſt qu'Alpide avoit du moins contribué de ſon conſeil à la violence de Périnte, s'il ne l'avoit pas aidé de ſa perſonne ; & il avoit regret de ne s'être pas attaché à la pourſuite des quatre hommes qui avoient fui, parmi leſquels celui-là pouvoit être. Car quoique Télamon ne l'y eût point vû, il pouvoit en

avoir été empêché par les fauſſes barbes & les faux cheveux ſous leſquels deux de ces fuyards s'étoient déguiſés. Il y en avoit un, même, qui lui paroiſſoit d'une taille aſſez ſemblable à celle d'Alpide : mais comme ſans la déclaration de Périnte, il ne lui fût jamais tombé dans l'eſprit que ce Berger eût eu part à cette aventure, il n'y avoit pas réfléchi. Cependant cet incident s'accordoit avec les paroles du Pâtre ; & ceci ſembloit aſſez ſe rapporter à ce qu'il lui avoit dit de l'abſence de ſon maître, & des lieux par où on l'avoit vû paſſer le matin : mais une entrepriſe de cette nature ne convenoit guères à un homme plongé, diſoit-on, dans des regrets mortels de la mort de Zélie, qui ne devoit le rendre capable que de douleur & de repentir. Toutes ces réflexions augmentoient l'impatience du Berger ; & comme il ne pouvoit s'en éclaircir que par Alpide même, il réſolut de ne pas différer plus long-temps la partie de chaſſe qui avoit été faite pour le ſurprendre dans ſa maiſon. Car enfin, diſoit-il en lui-même, s'il eſt du nombre des aſſaſſins d'Alceſte, il n'aura pas manqué de ſe retirer chez lui, pour faire bonne contenance, & pour ne pas ſe rendre ſuſpect par une plus longue abſence, & par une apparence de fuite.

Télamon donc ayant demandé aux Bergers, s'ils n'étoient pas dans la réſolution de reprendre leur chaſſe après le dîner, Ergaſte prenant

la parole pour tous, répondit, qu'il falloit bien achever. Comment achever? reprit Célémante. Notre honneur nous engage à dire que nous n'avons pas encore commencé. Mais je me flatte de la plus heureuſe chaſſe du monde, ſi nos Bergères ſont de la partie. Et comme il étoit bien-aiſe de la rendre la plus agréable qu'il pourroit: Vous avez beau dire, dit-il aux Bergères; le temps vous y engagera malgré vous. Il ſe prépare le mieux du monde, & il s'ajuſte exprès pour vous y inviter. Il leur fit remarquer, que le ſoleil s'étant caché, le ciel étoit couvert de nuages blancs, qui n'étant pas aſſez chargés pour menacer de pluie, n'étoient qu'un préſage d'une grande fraîcheur, & d'une agréable ſérénité. Tous les Bergers appuyant la propoſition de Célémante, elle fut enfin reçue, à condition qu'Ergaſte y ameneroit Aréliſe. Ce Berger qui ne demandoit pas mieux, en accepta agréablement la commiſſion; & pour ne pas ſe gêner en ſe cherchant les uns les autres, ils aſſignèrent le rendez-vous dans la prairie de Callioure, de l'autre côté du fleuve.

Philémon, dont la maiſon étoit la plus proche, voulut donner à dîner aux Bergers, pour leur épargner par-là la peine de ſe raſſembler. Il n'y eut que Télamon & Ergaſte qui retournèrent à Cénome: Télamon pour y voir l'état où étoient ſes illuſtres hôtes; Ergaſte, pour y aller prendre Aréliſe. Mais cette commiſſion

dont Ergaſte s'étoit chargé, penſa rompre la partie.

En retournant enſemble à Cénome, Ergaſte, trouva à propos que Télamon ne ſe trouvât point à la chaſſe. Le ſoupçon qu'ils avoient contre Alpide, étoit, ou qu'il étoit le meurtrier de Zélie; ou que ſi elle étoit encore en vie, il la tenoit cachée & renfermée, & qu'il faiſoit courir le bruit de ſa mort, pour faire ceſſer les recherches de Leucippe & de Mélicerte. Or, diſoit Ergaſte, quoi qu'il en ſoit, il eſt sûr que ſa famille ſera toujours ſuſpecte à Alpide, & vous, Télamon, plus que nul autre, par le grand intérêt que vous avez lieu de prendre à la perte de cette Bergère. Je ne doute pas même qu'il ne ſache préſentement de ſon pâtre, l'heure indue à laquelle vous allâtes le chercher chez lui avant hier: en ſorte que ſi par malheur nous ne l'y rencontrons pas aujourd'hui, & qu'il vienne à ſavoir que vous avez été de la partie, il concevra de juſtes défiances là-deſſus, & ſe précautionnera contre nous. Télamon trouva que l'avis d'Ergaſte étoit judicieux; & il le pria de prendre lui-même la conduite de l'entrepriſe. Il lui fit entendre qu'il faudroit commencer la chaſſe au deſſous de Callioure; & remontant le long d'Oſſa, juſques au logis d'Alpide, ſe diviſer là, comme par haſard, pour environner ſa maiſon, ſans en approcher d'abord de trop près; puis y envoyer deux ou trois perſonnes

de la troupe, ſous quelque prétexte plauſible; affecter même de lui rendre une viſite, s'il s'en trouvoit quelqu'un qui le connût familièrement (ce qu'il ne penſoit pas néanmoins, parce que depuis qu'il étoit de retour, il n'avoit preſque fréquenté que Zélie, avant ſon enlévement, & que depuis il n'avoit guères hanté perſonne). Qu'il falloit que ceux qui entreroient chez lui, viſitaſſent toutes ſes chambres, ſous prétexte d'une ſimple curioſité de voir ſa maiſon. Surtout, continua-t-il, il faut, ſi on le trouve, le ſonder ſur le ſujet de Zélie, obſerver ſa contenance, & les mouvemens de ſon viſage; le preſſer même ſur l'équivoque du marinier, qui prit Tarſis pour lui le ſoir que cette Bergère diſparut; l'interroger ſur le diſcours que m'a fait ſon pâtre, & ſur toutes les circonſtances dont vous vous ſouviendrez; enfin il ne faut point héſiter à ſe ſaiſir de lui, ſi on le trouve chancelant & embarraſſé dans ſes réponſes.

A l'heure qu'ils arrivoient à Cénome, Aréliſe ne faiſoit que d'en ſortir. Ils avoient même paſſé aſſez près d'elle: mais comme ils étoient alors attentifs à ce qu'ils diſoient, ils ne l'avoient apperçue ni l'un ni l'autre; & ce d'autant moins, que cette Bergère les ayant vu venir d'aſſez loin, s'étoit aſſiſe à l'écart, au pied d'un ormeau qui étoit à la ſortie de Cénome, dans le ſeul deſſein de voir ſi Ergaſte viendroit l'y chercher. Ce n'eſt pas qu'elle eût aucun lieu de

douter de l'amour d'Ergaſte : mais il lui étoit impoſſible de ne pas faire comme ſi elle en eût douté. Elle étoit ſans ceſſe appliquée à ſonder ſon cœur ; & ne voulant être que ſon amie, elle avoit à ſon égard toutes les défiances & toutes les petites jalouſies d'une maîtreſſe. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que non contente qu'il ne manquât de deſſein formé à aucun des devoirs de la plus tendre & de la plus exacte amitié, il falloit ſouvent qu'il portât la peine des fautes du haſard : en ſorte que s'il manquoit par malheur à entendre ou à voir tout ce qu'elle penſoit qu'il dût voir & entendre, elle s'en fâchoit, comme ſi ce défaut d'exactitude en eût été un de ſa tendreſſe. Elle ne manqua pas auſſi d'avoir du dépit qu'il ne l'eût pas regardée en paſſant ; & ce dépit fut ſi vif, qu'Ergaſte s'étant retourné pour voir quelqu'un qui venoit après lui, elle ſe cacha le plus qu'elle put derrière l'arbre, de peur qu'il ne l'apperçût à ce moment, & qu'il ne vint à elle. C'eſt ce qu'il n'auroit pas manqué de faire ; car la première choſe qu'il fit après avoir laiſſé Télamon, ce fut d'aller chez Aréliſe ; & comme on lui dit qu'elle venoit de ſortir, & qu'elle avoit pris le chemin d'où il venoit, il ne ſe donna pas le temps de dîner, pour la rejoindre plus promptement.

A peine l'eut-il apperçue, qu'il courut vers elle, avec une joie qui paroiſſoit dans ſes yeux ;

& jugeant bientôt qu'il avoit paſſé près d'elle ſans la voir : Seroit-il poſſible, lui dit-il en l'abordant, que j'euſſe paſſé ſi près de ma Bergère, ſans que mon cœur m'en eût averti ? Vous avez raiſon, lui répondit-elle aſſez froidement, de vous en prendre moins à vos yeux qu'à votre cœur : car je ſuis perſuadée qu'ils ont fait leur devoir, & que ce n'eſt pas à eux qu'il a tenu que vous n'y foyez venu plutôt. Ergaſte qui connoiſſoit l'eſprit d'Aréliſe, découvrit bientôt ce qui la fâchoit ; & dans l'extrême paſſion qu'il avoit pour elle, & qui lui rendoit ſes moindres rigueurs inſupportables, il s'alla jeter à ſes pieds, pour diſſiper le ſujet de ſon mécontentement. Il lui demanda comment il eût pu affecter de ne la pas voir, n'allant à Cénome que pour la chercher, & lui propoſer pour l'après-dîné une partie de chaſſe, dont Coris, Céliane & Alcé l'avoient miſe ? Il ajouta d'autres raiſons capables de la convaincre de ſon injuſtice. Aréliſe la ſentit ; elle eut dépit de s'être irritée ſans ſujet ; & par un petit orgueil, dont elle n'étoit pas la maîtreſſe, & qui ne lui permettoit pas d'avouer qu'elle avoit tort, elle lui répondit avec la même froideur, que puiſqu'il avoit fait la partie ſans elle, il l'acheveroit bien auſſi ſans elle. Le Berger, naturellement prompt & plein de feu, ne put ſupporter cette cruauté, & il y fut d'autant plus ſenſible, qu'il la méritoit moins.

Le dépit le ſaiſiſſant à ſon tour, il ſe leva bruſquement, & il la quitta, ſans lui pouvoir dire une parole. Dans un autre moment il eût peut-être été plus maître de ſoi; mais ſon eſprit étoit alors dans une diſpoſition à prendre feu pour les moindres choſes. Sa douleur fut telle qu'il en perdit toute autre penſée; & s'irritant contre lui-même, de conſerver tant de paſſion & de reſpect pour la perſonne du monde qui lui ſembloit la plus injuſte, il s'en alla, ſans ſavoir où il portoit ſes pas, déplorant ſon malheur & levant les yeux au ciel, par un effet d'indignation & de colère.

La belle Aréliſe, qui dans le fond de ſon cœur avoit pour lui une tendreſſe difficile à exprimer, ne vit pas plutôt l'état où elle l'avoit réduit, qu'elle en eut une eſpèce de remords; & le connoiſſant comme elle faiſoit, elle appréhenda pour lui quelque violent effet de ſon chagrin. Il n'étoit pas à trente pas d'elle, que toute inquiète, elle tourna tendrement les yeux vers lui; & le voyant toujours s'éloigner, elle ſe leva enfin pour le ſuivre. Elle ne marchoit d'abord que lentement, n'étant pas encore bien réſolue à ce qu'elle avoit envie de faire: mais peu à peu elle hâta ſes pas pour l'atteindre. Comme il alloit plus vîte qu'elle, elle l'appela deux ou trois fois: mais le tranſport où étoit Ergaſte, l'empêcha de s'arrêter; en ſorte qu'Aréliſe qui ne vouloit pas le perdre de vue, fut

obligée de lui crier plus fort qu'auparavant, qu'elle le prioit de l'attendre, & qu'elle avoit quelque choſe d'important à lui dire. Soit qu'il fût déjà trop éloigné pour l'entendre, ou que le dépit l'emportât alors ſur ſon amour, elle le vit entrer dans un petit bois, où il alla s'enfoncer.

La Bergère, à qui le mécontentement d'Ergaſte étoit d'autant plus ſenſible, qu'elle avoit eu peu de ſujet de le lui cauſer, voulut réparer ſa faute. Elle le ſuivit & le chercha avec ſoin par tout le bocage. Elle l'apperçur enfin couché de ſon long à terre, en un endroit enfoncé, où elle l'entendoit ſoupirer & ſe plaindre. Il ne l'eut pas plutôt apperçue, que ſon cœur fut attendri par cette vue. La Bergère elle-même en fut ſi touchée, qu'elle ne put retenir ſes larmes. Elle ne lui dit rien d'abord, & ſe vint aſſeoir près de lui. Vous êtes donc bien fâché contre moi, lui dit-elle? Ces paroles firent une telle impreſſion ſur le cœur du Berger, que l'émotion en parut aux ſanglots qu'excitoit en lui le combat de ſa colere & de ſon amour. Sa colere avoit preſque le deſſus, & il y parut bien à ſa réponſe. Laiſſez-moi, je vous prie, lui dit il d'une voix entrecoupée de ſoupirs, & ne pouſſez pas votre injuſtice juſqu'à me vouloir ôter la liberté de me plaindre dans mon malheur. Je vois bien que vous ne ſerez pas contente, juſqu'à ce que vous m'ayez donné la mort par

les mêmes ſoupçons dont vous avez déjà tué l'infortuné Meliſée. Vous ne tarderez pas long-tems à goûter ce plaiſir; le terme en eſt plus proche que vous ne penſez.

Ces mots touchèrent Aréliſe juſqu'au vif, parce que, non-ſeulement ils lui faiſoient connoître le reſſentiment d'Ergaſte, mais qu'ils lui rappeloient encore la mémoire d'une aventure la plus étonnante & la plus déplorable qui ſe puiſſe imaginer, & dont elle ne pouvoit ſe ſouvenir ſans des regrets inconcevables. Auſſi ne put-elle les entendre, ſans en marquer ſa douleur par une abondance de ſoupirs & de larmes, qu'elle interrompit cependant pour lui parler de la ſorte : Je veux bien ſouffrir que vous me faſſiez ces reproches, quand ce ne ſeroit que pour avoir l'avantage de vous trouver plus injuſte que je ne l'ai été : car vous ſavez bien que ſi je fais du mal à mes amis, c'eſt un effet de l'excès de mon amitié; mais vous prenez maintenant plaiſir à m'en faire par vengeance & par colere. Ah cruelle! s'écria Ergaſte, quelle injuſtice eſt pareille à celle de tourmenter ſes amis par cet excès d'amitié que vous dites, & de leur faire un ſupplice de ce qui ne devroit ſervir qu'à leur conſolation? C'eſt être bien plus injuſte, repartit-elle, de ne diſcerner jamais l'intention de ſes amis, & d'en regarder ſeulement les effets, ſans en approfondir la cauſe. Ne me connoiſſez-vous pas aſſez, Ergaſte,

pour ſavoir que ſi j'exige un peu durement des égards de mes amis, c'eſt parce que je les aime beaucoup; & que ſi je faiſois moins de cas de leur amitié, je leur pardonnerois plus aiſément quand ils me paroiſſent manquer aux devoirs qu'elle exige? Et vous cruelle Aréliſe, répliqua-t-il, ſe levant à demi, ne me connoiſſez-vous pas aſſez, pour ſavoir que je ſuis incapable de manquer volontairement à ce que je vous dois? & faut-il qu'après tant de preuves que vous avez de ma fidélité & de ma conſtance, une imagination mal fondée ſoit capable de détruire dans votre eſprit des ſervices de pluſieurs années?

Ainſi Ergaſte & Aréliſe, par une fatalité étrange, éprouvoient ſouvent, dans le cours d'une paſſion très-tendre, une partie de ce que la haine & l'inimitié ont de plus rude. Mais la paix qui ſuccédoit à ces brouilleries, en avoit auſſi plus de charmes; & comme la ſaiſon qui termine l'hiver eſt la plus agréable de toutes, auſſi rien n'étoit égal à la douceur de la réconciliation, qui finiſſoit bientôt leurs querelles.

Comme le différend ſurvenu entre eux les avoit un peu retardés, toute la troupe s'étoit déjà trouvée au rendez-vous; les Bergers avec leur javelot, & les Bergères avec l'arc & les fleches. Céliane, Coris & Alcé avoient amenées avec elles quelques-unes de leurs compagnes; & le nombre des Bergers s'étoit accru pareil-

lement. Calliclés, frère de Zélie, & Iſménias, le plus jeune des frères de Tarſis, tous deux arrivés nouvellement, l'un d'Athénes, l'autre de Theſſalonique, étoient venus prendre part à la fête. Agamée s'y trouva, auſſi bien qu'Amintas, qui n'ayant pas rencontré Céliane & Coris au hameau, venoit d'arriver avec un de ſes amis. La compagnie étoit par-là des plus nombreuſes; & Philémon voyant tant de gens aſſemblés, ne pût s'empêcher de s'en expliquer à Célémante. Je ne ſais, lui dit-il à l'oreille, comment nous l'entendons: mais il me ſemble que vouloir aller ſurprendre Alpide avec tant de monde, c'eſt proprement ce qu'on appelle, aller prendre le liévre au gîte, au ſon de la flûte & du tambour. Je le crois comme vous, reprit le Berger: mais il y a ici cette différence, que le liévre ſe défie; dès qu'il entend le vent des chaſſeurs; au lieu que l'appareil & le bruit d'une chaſſe, doivent ôter toute défiance à Alpide.

Nos deux Amans étant arrivés bientôt après, Ergaſte fit les excuſes de Télamon, Arélife ſalua les Bergères & reçut les complimens des Bergers. On réſolut de commencer la chaſſe au-deſſous de Callioure, pour remonter vers Gonnes, & là finir un peu au-deſſus de la maiſon d'Alpide, où l'on ſe donna rendez vous; & toutes choſes étant prêtes, la troupe ſe partagea en trois. Les Bergers qui étoient en aſſez

grand nombre pour occuper, en s'étendant un peu, preſque tout l'eſpace, depuis le mont Oſſa juſqu'au Fleuve, ſe partagèrent à droite & à gauche, & ils placèrent les Bergères au milieu, afin qu'elles euſſent de-là le plaiſir de voir toute la chaſſe d'un coup d'œil. Mais comme il n'y avoit qu'Ergaſte, Philémon & Célémante qui euſſent le ſecret de la chaſſe, il fallut qu'ils ſe ſéparaſſent, pour conduire chacun une troupe. Philémon paſſa vers le fleuve; Ergaſte joignit ceux qui avoient pris le côté du mont Oſſa, & Célémante demeura avec les Bergères.

Le terrein qu'occupoit cette troupe, & le grand nombre de chiens, dont ils avoient fait une meute conſidérable, fit qu'ils ne furent pas long-tems ſans lancer deux liévres, qui partirent preſque en même-tems, & qui vinrent l'un & l'autre paſſer devant les Bergères, & ſi près d'elles, qu'elles euſſent pu les abattre à coups de fléches: mais la chaſſe n'étoit pas alors le plus grand de leurs plaiſirs.

Amintas qui, comme nous l'avons déjà dit, avoit été enchanté de Céliane & de Coris, mais que l'égalité de leurs charmes avoit empêché de ſe déterminer à laquelle des deux il donneroit ſon cœur, étoit revenu les voir ce jour-là, avec un deſſein formé de ſe déclarer; & pour ne pas déſeſpérer la malheureuſe ſur qui ne tomberoit pas ſon choix, il avoit amené un

de ſes amis, pour remplir une place qu'il alloit laiſſer vuide, & conſoler ainſi la Bergère de ſa perte. Cet ami s'appeloit Léaque, & c'étoit un autre original, dans un genre différent. Il n'étoit pas naturellement mal fait de ſa perſonne, ſi ce n'eſt qu'il avoit la taille un peu groſſière; mais il avoit un faſte qui gâtoit tout ce qu'il pouvoit avoir de bon, ce qui faiſoit dire de lui par raillerie, que s'il étoit gros, c'étoit moins d'embonpoint que de vent. Sa vanité paroiſſoit dans ſa démarche, dans ſes diſcours, dans le mouvement de ſes yeux, & juſques dans le moindre de ſes geſtes. Sa démarche étoit celle d'un comédien qui repréſente ſur un théâtre le perſonnage d'un roi; ſa parole étoit auſſi étudiée & auſſi lente que celle d'un Orateur prononçant une harangue; ſes regards ſembloient ceux d'un ſouverain, qui regarde ſes ſujets du haut de ſon trône; & ſes geſtes reſſembloient à ceux d'une ſtatue que des reſſorts font mouvoir. Son plus grand ſoin étoit de ne jamais ſaluer perſonne le premier, de n'aller à la rencontre d'un autre qu'à proportion des pas qu'on faiſoit vers lui; de ne ſe baiſſer jamais plus qu'un autre; de prendre toujours le côté le plus honorable, & de ne parler jamais auſſi obligeamment qu'il vouloit qu'on lui parlât; & quand il pouvoit être ſalué ſans rendre le ſalut, il s'en applaudiſſoit comme d'une victoire. A peine même pouvoit-il ſe ré-

ſoudre à faire civilité à une femme ; & s'il y étoit contraint, c'étoit toujours d'un certain air qui marquoit bien qu'il croyoit lui faire une grande grâce. La nature ne l'avoit pas gratifié d'un langage convenable à ſon humeur, car il parloit gras : mais il tâchoit de réparer ce défaut par un ton grave & peſant, qui rendoit à ſon diſcours toute la fierté que lui déroboit l'embarras de ſa langue. C'eſt-là le compagnon d'intrigue que s'étoit choiſi Amintas, quoiqu'excepté la bonne opinion qu'ils avoient tous les deux, l'un de ſon éloquence, & l'autre de ſa perſonne, il n'y eût rien de plus oppoſé ; Amintas ſe rendant auſſi inſupportable par l'envie exceſſive qu'il avoit de paſſer pour civil, que le dernier étoit ridicule par la peur qu'il avoit de le paroître. Mais cette oppoſition étoit le lien de leur amitié; car Amintas, qui mettoit toute ſa joie à accabler les gens de civilités, avoit trouvé ſon homme en Léaque, qui ne pouvoit en être raſſaſié.

Quoique celui-ci ne manquât pas de prendre ſur l'autre, en toutes rencontres, l'avantage & les prérogatives d'honneur; comme Amintas étoit ici l'introducteur de Léaque, & qu'il s'agiſſoit de choiſir entre deux maîtreſſes, choix qu'on ne cède guères par civilité à ſon compagnon; il avoit fait ſa compoſition dès Gonnes, que Léaque auroit en partage celle des deux Bergères qui lui ſeroit laiſſée, après que ſon

ami auroit choiſi. Amintas ayant donc abordé Céliane & Coris, long-tems avant la chaſſe, après des complimens ſans nombre, & autant d'excuſes de ne les avoir pas accompagnées juſqu'à leur hameau, le jour qu'il les rencontra, s'étoit enfin déclaré pour Coris; & Léaque, ſuivant leur convention, s'étoit attaché à Céliane, qu'il avoit trouvée cent fois plus belle qu'Amintas ne la lui avoit faite. Mais quoique l'une & l'autre les euſſent reçus civilement, quand ce n'auroit été que parce qu'ils étoient tous les deux des meilleures familles de Gonnes, chacun d'eux n'avoit pas enfin été ſatisfait de ce premier choix; Amintas jugeant que Coris, de l'humeur libre & enjouée qu'elle étoit, ſeroit peu propre à écouter ſes complimens; & Léaque ne trouvant pas dans le tempérament froid & ſérieux de Céliane de grandes diſpoſitions à lui faire les avances qu'il attendoit de toutes les belles; il lui ſembloit qu'il eût bien mieux trouvé ſon compte auprès de l'agréable Coris; & Amintas s'imaginoit de même que Céliane l'auroit plus ſérieuſement écouté. D'ailleurs, Célémante lui étoit un aſſiſtant incommode; & Céliane, que Philémon approchoit de moins près, de peur de lui déplaire, lui ſembloit plus convenir pour déployer ſon éloquence devant elle. Pour Léaque, il ne redoutoit perſonne; il regardoit de haut en bas Célémante & ſon enjouement; & ne lui enten-

dant rien dire de ſérieux & de grave, il s'imaginoit qu'avec quatre paroles, il alloit le tourner en ridicule, & le détruire de fond en comble dans l'eſprit de ſa Bergère. Ainſi l'un & l'autre étoient déjà en diſpoſition de changer de maîtreſſe, & ils ne cherchoient pour cela que le moyen de s'en expliquer, lorſqu'Aréliſe arriva avec Ergaſte. Quelque belles que fuſſent Céliane & Coris, ils furent tous les deux éblouïs de la beauté d'Aréliſe; & n'étant guères ſatisfaits de la Maîtreſſe qui leur étoit d'abord échue en partage, chacun d'eux, dans l'inſtant, avoit réſolu de s'attacher à Aréliſe, & ils l'abordèrent à ce deſſein.

Amintas trouva mauvais le procédé de Léaque; car s'étant réſervé le droit de choiſir, il penſoit que c'étoit contrevenir au traité, que de lui diſputer Aréliſe. Léaque, au contraire, qui devoit avoir le choix en ſecond, ſoutenoit que celui-ci ayant d'abord choiſi Coris, ſon droit avoit été conſommé dans ce choix, & que toutes les autres Bergères de la troupe lui appartenoient en propre. Ils s'étoient tous les deux tellement obſtinés à ne ſe la point céder, que la chaſſe commença ſans qu'ils ſongeaſſent à s'y mêler, & ils inveſtirent, pour ainſi dire, Aréliſe. Mais ils s'étoient mal adreſſés. Aréliſe étoit naturellement fière, délicate, ne ſe trompant guères ſur le chapitre de l'eſprit, & incapable d'eſtime & de complaiſance pour les per-

ſonnes qui n'en méritoient pas. Elle répondit mal aux exceſſives civilités d'Amintas, & à celles qu'en attendoit le grave Léaque. Ce n'eſt pas que d'abord elle ne les ſouffrît avec aſſez de bonté; & les ayant bientôt connus à fond, elle eut même celle de faire tomber adroitement le diſcours ſur leurs défauts. Elle affecta pour cela de rappeler une converſation, où l'on avoit, diſoit-elle, raillé un grand faiſeur de complimens; afin qu'Amintas s'en fît ſecrétement l'application. Et pour donner pareillement le fait à Léaque, que ſa vanité rendoit encore plus haïſſable que l'autre, elle leur fit la peinture d'un homme vain & ſuperbe, mais avec des couleurs ſi vives & des traits ſi marqués, qu'il devoit ſe reconnoître au portrait, & ſentir ſon défaut dans toute ſa difformité. Je ne ſais, diſoit-elle, comment il ſe peut trouver des hommes vains & glorieux, vû que rien ne s'oppoſe plus à leur deſſein que leur conduite. Ils veulent qu'on les eſtime, qu'on diſe du bien d'eux, qu'on leur rende des devoirs. Ce ne ſera jamais par la vaine gloire qu'ils en viendront à bout, parce que rien n'irrite plus les honnêtes gens que l'orgueil. Pour moi, continuoit-elle, j'ai fait une réflexion qui ſuffiroit pour me rendre ſage là-deſſus, quand je n'aurois pas mille autres raiſons de l'être; c'eſt que j'ai toujours remarqué qu'on ne loue guères les gens qu'à proportion de leur politeſſe; & qu'un homme d'un médiocre génie,

nie, qui aura de la douceur & de la civilité, s'acquerra mille fois plus de réputation & d'amis, que le plus bel eſprit du monde avec de la vanité & de l'orgueil. Quelquefois même ayant entendu parler d'une même perſonne à différentes gens, en des termes entièrement oppoſés, & m'étant appliquée à rechercher comment il étoit poſſible qu'on m'eût fait des portraits ſi contraires d'un même homme; j'ai preſque toujours reconnu que quelque groſſièreté avoit animé ceux qui en parloient mal, & que les autres qui m'en diſoient du bien, étoient contens de ſa civilité. Ce n'eſt pas que je veuille qu'un homme manque de bonne opinion de ſoi, ni qu'il tombe dans un tel excès de civilité, qu'il la prodigue, ſans diſcernement du tems, du lieu & des perſonnes. Je veux au contraire qu'un homme, & qu'une femme même, aient de l'eſtime d'eux-mêmes, mais de cette eſtime qu'il faut pour leur donner une noble hardieſſe dans les compagnies, pour leur inſpirer le courage d'entreprendre de grandes choſes, & d'avoir horreur des mauvaiſes. Mais quelque bonne idée qu'ils aient droit d'avoir d'eux-mêmes, il eſt odieux qu'on la connoiſſe & qu'on s'en apperçoive. Quant à la politeſſe, il eſt bon d'en avoir généralement pour tout le monde, mais avec proportion & meſure, ſans en accabler les gens, ſans en faire une eſpèce de métier, en un mot, ſans façons & ſans complimens;

parce que la civilité, qui dans les actions eſt recommandable, eſt preſque toujours importune dans les paroles.

Aréliſe leur faiſoit ainſi des leçons : mais comme ils n'en profitoient ni l'un ni l'autre, elle ſe laſſa de les inſtruire, & ſe laiſſa aller au chagrin dont ils l'accabloient. Amintas & Léaque étoient ſi aveugles ſur leurs propres défauts, que quoique chacun d'eux ſentît les traits qu'elle portoit, c'étoit moins pour ſe les appliquer, que pour critiquer ſon compagnon: en ſorte qu'aucun d'eux ne croyant être fautif, Amintas rioit en ſon ame de voir blâmer l'enflûre de Léaque; & celui-ci avoit encore plus de plaiſir de ce qu'on n'approuvoit pas la manière d'Amintas. Auſſi croyoient-ils l'un & l'autre avoir le deſſus dans l'eſprit de la Bergère; & ce fut bien une autre joie quand elle leur marqua ouvertement ſon chagrin. Léaque ne douta nullement que ſon rival n'en fût l'objet: Amintas crut la même choſe de ſon rival, & ils ſe faiſoient des ſignes pour ſe renvoyer chacun à ſa première maîtreſſe, afin de ne pas fatiguer Aréliſe. Mais après avoir joué ce jeu quelque temps, & s'être même raillé & contrefait l'un l'autre, ils en vinrent aux injures; ce qui donna lieu à la Bergère de s'en débarraſſer, & de rejoindre ſes compagnes.

Elle y trouva plus de ſatisfaction. Quoique Célémante fut vraiment amoureux de Coris,

comme il avoit reçu la commiſſion de divertir les Bergères, il s'en acquittoit admirablement bien; & par un talent qui lui étoit particulier, il faiſoit le paſſionné pour toutes, ſans donner de jalouſie à ſa belle. Il louoit la bouche de l'une, il relevoit les yeux de l'autre; dans une autre il exagéroit la vivacité & l'enjouement de l'eſprit: mais quelque perfection qu'il rehauſſât en chacune, il ne manquoit pas d'ajouter qu'elle étoit par là ſemblable à Coris; & les louant ainſi toutes en particulier, il faiſoit adroitement comprendre à cette Bergère qu'il trouvoit en elle tout ce qu'il y avoit d'aimable en toutes les autres. L'on ne peut s'imaginer de manières de ſe divertir, dont Célémante ne s'avisât. Il les fit chanter; & comme il chantoit agréablement, il chanta lui-même le premier, tantôt ſeul, tantôt avec elles. Il leur fit des hiſtoires, il leur récita des vers, il les fit tirer aux oiſeaux; & les jugeant laſſes d'avoir marché, & les voyant aſſez proches du logis d'Alpide, il les fit aſſeoir ſur l'herbe en un endroit éminent & agréable, d'où elles pouvoient voir toute l'étendue de Tempé. Il leur fit admirer la beauté du payſage, leur faiſant remarquer des ſingularités où elles n'avoient jamais pris garde. Enfin il les fit jouer à différens jeux, & là il n'y eut pas une Bergère ſur laquelle il ne fit des vers. Bélice, une des plus ſpirituelles d'entre elles, & ſœur de Philémon, ayant

alors commandé à Célémante, par l'autorité que lui donnoit le jeu, de compoſer un couplet de chanſon ſur toutes les Bergères enſemble, & le Berger en ayant fait un, où il les dépeignoit fort aimables, & qui finiſſoit par ces deux vers,

Et je dirois adorables,
Sans leurs cœurs, qui gâtent tout.

Bélice lui dit par raillerie, que cette fin de couplet n'étoit faite ni pour lui ni pour elles. Car quel ſujet, continua-t-elle, auriez vous de vous plaindre de nos cœurs, vous qui ne leur demandez rien, & qui faites profeſſion publique d'indifférence? N'en croyez rien, charmante Bergère, reprit-il; je fais profeſſion de ne me plaindre & de ne pleurer jamais, ſi je puis: mais je n'en fais point d'être indifférent. Hé le moyen, pourſuivit-il en les regardant toutes, d'être capable d'indifférence, à la vue de tant d'aimables perſonnes? Dans ce moment un Berger, nommé Ariſtée, qui venoit rejoindre les Dames, arriva à temps pour entendre ces dernières paroles.

Ariſtée étoit un des Bergers les plus polis de toute la vallée de Tempé. Sa bonté & ſa douceur le rendoient d'un commerce aimable, & il ne falloit que la préſence d'un ami pour répandre dans ſon cœur & ſur ſon viſage tout l'enjouement & toute la joie que Célémante

avoit naturellement. Il étoit civil & complaisant autant qu'on peut l'être, & sur-tout avec les femmes; la nature lui ayant donné sur toutes choses une extrême sensibilité pour ce beau sexe. Aussi tenoit-il l'amour pour la plus noble des passions, & il ne croyoit pas que sans elle on pût jamais devenir honnête homme. Il n'étoit point marié, quoiqu'il eut près de trente-cinq ans, parce qu'outre qu'il croyoit qu'on ne pouvoit apporter trop de précaution dans le choix d'une épouse, il avoit d'ailleurs un frère d'un grand mérite, en un mot, digne de lui, avec lequel il vivoit dans une concorde si parfaite, qu'il avoit toujours apprehendé de s'allier par malheur avec une personne bizarre, qui eût été capable d'apporter quelque altération à leur amitié. Au reste il avoit le cœur franc, l'ame généreuse, ennemi déclaré de la violence & de l'injustice, & pour tout dire, c'étoit un vrai honnête homme.

Comme il avoit toute sa vie entendu faire à Célémante profession de n'aimer rien; quand en arrivant il ouit les dernières paroles du Berger: Ah! je vous y prends, lui dit-il. Vous faites l'indifférent devant nous, & vous nous raillez même quand nous nous attachons à une Bergère; & je vois aujourd'hui qu'il vous en faut quatre! Ecoutez-moi, mon cher Aristée, répliqua Célémante, & vous direz que j'ai raison de vous blâmer dès que vous n'en aimez

qu'une. Les bleſſures de l'amour ne ſont pas celles d'un javelot. Celles-ci s'accroiſſent, à meſure qu'on redouble les coups: mais celles de l'amour ſe guériſſent l'une par l'autre; & plus j'en ſuis atteint par différentes belles, moins j'ai lieu de m'en inquiéter. Bélice qui ſe doutoit bien de la tendreſſe que Célémante avoit pour Coris, & qui jugeoit par là que ſon cœur démentoit ſes paroles: Ne nous en faites point accroire, lui dit-elle; il y a certaines bleſſures que vous prenez plus de plaiſir à recevoir que d'autres; & je vous ai vu ſeul il n'y a pas long temps avec une Bergère, dont les traits vous étoient précieux. Le Berger comprit ce qu'elle vouloit dire, parce qu'en effet elle l'avoit rencontré ſeul avec Coris le jour précédent; & ne cherchant point à ſe déguiſer: Vous avez raiſon, Bélice, lui dit-il; & je vois bien que ſi je n'y prends garde, je deviendrai fou comme les autres. Cependant ſi vous le pouvez, tâchez de m'en railler ſi bien que vous m'en faſſiez honte; & ſecondez par là le deſſein que j'ai de ne pas le devenir. Je comprends donc, ajouta Agamée en s'adreſſant à Célémante, que tout ce que vous avez par-deſſus les autres, c'eſt que vous avez envie d'être plus ſage, mais que vous n'y êtes pas encore parvenu: ſi tant eſt que l'amour ſoit une folie, comme vous le prétendez. Vous vous trompez, Agamée, dit Célémante. Pour avoir envie

d'être ſage, il faut déjà l'être; & une marque de folie, c'eſt de perdre le deſir de la ſageſſe; comme c'eſt un ſigne de maladie, de perdre l'appétit des bonnes choſes : car ne croyez pas que je blâmerai jamais l'amour, tant que nous ſerons en état de n'en prendre qu'autant qu'il contribue à notre plaiſir : mais quand nous venons à cette extrémité de ne pouvoir nous en défaire, lors même qu'il nous inquiète le plus, c'eſt alors que je le tiens pour une très-dangereuſe folie. C'eſt-à-dire, interrompit Bélice, que l'inconſtance, ſelon vous, n'eſt pas un péché; & que vous ſeriez d'humeur à changer d'amour à toutes les heures de la journée? Ce n'eſt point là ma penſée, lui dit Célémante. L'inconſtance, comme vous le dites, mene à changer ſouvent d'amour; & je veux, ſi je puis, n'en changer jamais. Ainſi je ne change point, en quittant un amour qui me chagrine : c'eſt l'amour lui-même qui change, & qui de doux, de conſolant & d'agréable, devient turbulent, fâcheux & incommode. Ce n'eſt plus cet amour qui m'avoit enchanté que je quitte, c'eſt celui qui a pris ſa place, & dont il m'eſt impoſſible de m'accommoder; car enfin, dès qu'il n'eſt plus le même pour moi, rien ne doit me forcer à tenir mon marché. Voilà, ce me ſemble, un mauvais raiſonnement, dit Ariſtée; car quand une paſſion qui nous flattoit dans les commencemens, vient

à nous donner des inquiétudes dans la ſuite ; ce n'eſt pas à dire pour cela que notre amour change, & qu'il en ait ſuccédé un ſecond au premier : de même que quand de petit enfant que l'on étoit, on devient grand, ce ſeroit mal parler de dire qu'on n'eſt plus la même perſonne qu'auparavant. Hé bien, Ariſtée, interrompit Célémante, pour m'expliquer mieux ſur l'inconſtance, je crois qu'elle conſiſte à ſe laſſer des mêmes affections & des mêmes plaiſirs, & à vouloir à toute heure changer de maîtreſſes, lors même qu'on a le plus d'aſſurance de leur tendreſſe, & par conſéquent plus de ſujet de les aimer. J'appelle inconſtant celui qui change ſans autre raiſon, que de ce qu'il ſe laſſe d'aimer toujours une même choſe, & d'être toujours auprès d'une même perſonne; & dans ce cas, je blâme un cœur qui participe à cette imperfection attachée au corps, & qui fait qu'en quelque ſituation que l'on ſe couche, & quelque commodément qu'on ſe puiſſe placer, on ſe laſſe enfin d'être toujours en une même poſture, juſqu'à ne pouvoir s'empêcher de ſe tourner d'un autre côté. C'eſt ce qu'en amour il ne m'arrivera jamais. Je ne ſerai jamais las d'aimer une même maîtreſſe; & ſi j'avois le bonheur d'être une fois bien auprès d'elle, je ne demanderois pas mieux que d'y reſter toute ma vie. Mais ſi cette maîtreſſe me tourmentoit par des caprices, je crois qu'alors on peut

changer, ſans être pour cela inconſtant, & ſans qu'on puiſſe taxer notre cœur de foibleſſe; comme ce n'eſt plus la faute de notre corps, quand s'étant couché à ſon aiſe, & ſe trouvant tourmenté enſuite par quelque mauvais coucheur, on ſe voit contraint à changer de poſture. Toute la compagnie ſe mit à rire de cette comparaiſon; & plus encore, quand pour faire mieux voir la différence qu'il y avoit de lui à un inconſtant, il ajouta qu'il n'y avoit qu'à le comparer là-deſſus avec Iſménias.

Iſménias, comme nous l'avons déjà dit, étoit le plus jeune des frères de Tarſis. Il étoit revenu le ſoir précédent à Tempé, après une abſence de deux ans; & ayant apris chez Alcidias où il étoit deſcendu, le malheur de Tarſis, il étoit venu le voir ce matin là, & rendre auſſi ſes devoirs à Télamon. Celui ci l'ayant informé de la partie de chaſſe, le jeune Berger n'avoit pas voulu manquer de s'y rendre, pour eſſayer à diſſiper un chagrin qu'il avoit alors dans l'eſprit, & qui l'agitoit cruellement. Il avoit environ vingt deux ans. Sa phyſionomie étoit ſpirituelle; il avoit l'air mélancolique, & il l'étoit en effet naturellement; mais il ne laiſſoit pas d'aimer infiniment à ſe divertir. Il eſt vrai que pour en gouter le plaiſir à ſon gré, il eût fallu lui en diverſifier l'objet à tous les momens, parce qu'il étoit d'une humeur à ne prendre jamais deux fois de ſuite plaiſir à une

même choſe. Il en uſoit ainſi dans tout ce qu'il faiſoit; & quelque jeune qu'il fut, il s'étoit appliqué à autant de différentes choſes, qu'un autre qui auroit eu quatre fois ſon âge. Il avoit déjà ſuivi les philoſophes, les orateurs, les Bergers, la guerre, le barreau, & il revenoit de Theſſalonique, où il avoit été un an, ſans qu'on ſut ce qu'il y faiſoit. Alcidias qui l'aimoit ſur tous ſes enfans, parce qu'il lui voyoit une vivacité d'eſprit, par laquelle il lui reſſembloit plus que les autres, ne vouloit le contraindre en rien, alléguant que c'étoit un vin qui jetoit ſon écume, & qui deviendroit excellent quand il auroit bien fermenté. Il ne ſe trompoit pas : car quand Iſménias ſe fut depuis ſérieuſement appliqué à la profeſſion qu'il choiſit enfin la dernière, il y réuſſit avec un applaudiſſement général: mais au moment dont nous parlons, il n'étoit déterminé à aucune.

Il ſe trouvoit dans une aſſemblée, où il n'auroit pas manqué de faire une nouvelle maîtreſſe s'il eût été dans ſon humeur ordinaire : mais il étoit alors fort rêveur; & Célémante ne l'attaqua que pour l'en retirer, en lui donnant lieu de parler & de ſe défendre. Il ſe réveilla agréablement de l'aſſoupiſſement où ſembloit le tenir un chagrin caché qui le rongeoit; & loin de ſe juſtifier de l'accuſation qui lui étoit faite, il avoua qu'il n'en étoit pas tout-à-fait inno-

cent; mais qu'il étoit fâché de ſe voir intenter un procès là-deſſus par un Berger qui en étoit bien plus coupable: & il ſoutint hautement à Célémante, qu'il étoit beaucoup moins inconſtant que lui. Quand vous aimez, lui dit-il, une maîtreſſe, ne ſouhaitez-vous pas de n'en point changer, & ne lui jurez-vous pas même de l'aimer toute votre vie? Si donc après cela vous changez, quel nom plus doux que celui d'inconſtance, puis-je donner à un manque de parole & de réſolution? C'eſt là, continua-t-il, une faute où je ne tombe point. En aimant une Bergère, je me fais une étude de l'aimer ſans interruption, juſqu'à ce qu'il s'en préſente une autre. Ainſi quand je la quitte pour une nouvelle maîtreſſe, je ne change point, puiſque j'ai pour cette autre la même réſolution que j'avois pour la première, & que je ne ſuis pas un inſtant ſans tendreſſe. Célémante ne demeura pas ſans réplique, & la converſation devint la plus enjouée & la plus agréable du monde.

Cette belle troupe ſe divertiſſoit ainſi, quand l'air s'étant obſcurci tout à coup, ils entendirent le tonnère gronder fortement, avec toutes les apparences d'un grand orage. Comme ils étoient alors en pleine campagne, ils jugèrent bien qu'ils ne pourroient pas aller loin ſans être ſurpris de la pluie, & ils tournèrent leurs pas en hâte vers le mont Oſſa, dont ils étoient

proches, afin de s'y mettre à couvert ſous quelqu'une de ſes concavités, qui étoient là en très-grand nombre; ce qui a fait dire aux Poëtes Grecs, que ce mont avoit été autrefois la demeure des Centaures. Ils y coururent, pour laiſſer paſſer un orage, qui dans la ſaiſon de l'été, ne devoit pas être de longue durée. Mais la pluie ayant commencé avant qu'ils fuſſent arrivés à moitié chemin, chacun de ſon côté ſe diſperſa pour gagner les couverts qui ſe préſentèrent les premiers à leur vue.

Aréliſe, cherchant où ſe mettre, apperçut aſſez près d'elle, un chêne d'une groſſeur extraordinaire, dont le tronc étoit creux, orné d'un ſiége de gazon, & propre à contenir deux perſonnes: car cet arbre étant au milieu d'un pâturage, les Bergers accoutumés à mener leurs troupeaux en ce lieu-là, avoient pris plaiſir à l'accommoder ainſi, pour s'y mettre à couvert du ſoleil & de la pluie. Elle s'y retira donc; & voyant paſſer Céliane, elle l'appela, pour lui donner place: mais elle n'en fut pas entendue; & Amintas qui ſuivoit toujours Aréliſe des yeux, & qui avoit en quelque ſorte terminé ſa querelle avec Léaque, ne manqua pas de s'y venir mettre. Mais la Bergère lui ayant dit qu'elle en alloit ſortir s'il ne s'ôtoit, il fut obligé d'aller chercher un aſyle ailleurs, & de céder la place à l'aimable Bélice, ſœur de Philémon, qui n'ayant pu ſe réſoudre à courir plus loin,

s'étoit miſe ſous un autre arbre, où elle ſe mouilloit, & qu'elle quitta au premier ſigne d'Aréliſe. Bélice étoit d'une taille & d'une beauté recommandables; & ces avantages étoient rehauſſés par un bon eſprit & une grande vertu. Ils s'aimoient tendrement Philémon & elle, & elle étoit par ſa diſcrétion la ſeule confidente qu'il eut de ſa bonne & de ſa mauvaiſe fortune.

Après s'être aſſiſes, & s'être félicitées de leur bonne rencontre, qui leur faiſoit trouver un couvert ſi à propos, elles ne purent s'empêcher de rire, à la vue d'Amintas & de quelques autres Bergers, qui couroient dans la plaine, ſans ſavoir où ſe mettre, & ſur-tout à celle de Léaque, qui recevoit tranquillement la pluie, plutôt que de preſſer le pas & de déroger à ſa gravité. Elles étoient cependant en peine des Bergères. Ce n'eſt pas, dit Aréliſe, que je plaigne fort Coris, car elle ſe vante de ne pas craindre la pluie, & je ſais qu'elle ne hait point qu'il ſurvienne quelque petit dérangement dans une fête, cette oppoſition du mal ſervant, ſelon elle, à en relever le plaiſir. Mais je vous avoue que Céliane m'inquiète, parce que je ſais à quel point elle craint le tonnère, & je l'ai vue ſi interdite, quand elle a paſſé devant cet arbre, qu'elle ne m'a pas même entendue, quoique je l'aie appelée aſſez haut. Je ne ſais, répliqua Bélice en ſouriant, ſi elle ne fuyoit

point Philémon autant que la pluie, & ſi elle ne s'eſt point éloignée ſans vous répondre, pour empêcher qu'il ne pût ſi-tôt la rejoindre. Ce que vous me dites-là me ſurprend, reprit Aréliſe. Quoi ? Céliane fuiroit Philémon, qui a tant de reſpect & de paſſion pour elle ? Sa vertu a pu l'engager à quelque ſévérité pour votre frère; mais je ne me ſuis point encore apperçue qu'elle eût pour lui cette averſion dont vous parlez, & qui nous oblige à fuir les perſonnes qui nous recherchent. Il ſeroit difficile de dire, repartit Bélice, ſi c'eſt en elle averſion ou colere; & il me ſemble qu'elle n'a guères ſujet d'avoir ni l'une ni l'autre contre Philémon : mais il eſt sûr que depuis quelques jours, elle en uſe ſévèrement avec lui, juſqu'à éviter la moindre occaſion de lui parler. Vous êtes, dites-vous ſurpriſe de ne vous en être point apperçue. C'eſt un effet de l'attention que Céliane apporte à ne point faire parler d'elle, de quelque façon que ſe puiſſe être. Auſſi le traite-t-elle preſqu'à l'ordinaire devant le monde; ſi ce n'eſt qu'on peut voir, ſi l'on y prend garde, qu'elle évite plus que jamais ſon entretien : mais il eſt très-vrai qu'il eſt ſurvenu dans ſon cœur un grand changement pour mon frère, & que s'il a pu dire qu'il n'y fut jamais parfaitement bien, il peut s'aſſurer aujourd'hui qu'il y eſt très-mal. N'y a-t-il pas moyen, lui dit Aréliſe, de ſavoir le ſujet de ce changement ? &

ſi je ne ſuis point trop curieuſe, ne voudriez-vous point m'apprendre le particulier d'une inclination, qui s'étant formée entre deux ſi aimables perſonnes, doit avoir des circonſtances très-agréables? Il y en a ſans doute, répondit Bélice, & de fort intéreſſantes; & je vous connois aſſez diſcrete, pour être aſſurée que mon frère, qui m'en a fait la confidence, ne craindroit pas de vous le confier à vous-même. Je ne feindrai donc point de vous dire ce que j'en ſais: à condition cependant, que le détail que je vais vous en faire, mourra entre nous; parce que Céliane & Philémon ne ſont pas les ſeules perſonnes intéreſſées dans cette hiſtoire. Aréliſe s'étant engagée au ſecret, Bélice prit la parole en ces termes.

HISTOIRE.

DE PHILÉMON ET DE CÉLIANE.

Je ne ſais, belle Aréliſe, ſi ayant été aſſez long-temps hors de Tempé, vous êtes informée de ce que nous devînmes après la mort de mon père. Il étoit Berger de cette contrée, & parent aſſez proche d'Alcidias. Ma mère, après l'avoir perdu, nous éleva de ſon mieux mon frère & moi. Elle étoit encore aſſez jeune & aſſez belle, pour s'attirer pluſieurs partis conſidérables: mais ſa vertu que l'on connoiſſoit, & la proteſtation qu'elle fit dès l'entrée de ſon veuvage, de re-

noncer à de nouvelles noces, écarta tous les prétendans.

Sa piété exemplaire, qui la diſtinguoit de bien d'autres, fut cauſe qu'un ami de feu mon père, qui ſe voyoit aux derniers momens de ſa vie, la pria de ſe charger de l'éducation de ſa fille, qui étoit unique, & qui devoit être fort riche. Il lui dit même, qu'elle alloit élever une épouſe pour Philémon, & qu'il mourroit content, s'il emportoit cette aſſurance en l'autre monde. C'étoit un avantage pour mon frère, cette fille étant très belle & très-riche; & quoiqu'elle n'eût pas un eſprit extraordinaire, elle ne laiſſoit pas néanmoins de l'avoir fort brillant. Comme mon frère n'eſt pas mal fait de ſa perſonne; qu'il a autant de complaiſance que d'eſprit, enfin plus de mérite qu'il ne convient à une ſœur de le dire; Hyacinthe (c'eſt le nom de cette jeune perſonne,) prit aiſément de l'inclination pour lui; & d'autant plus volontiers, que dès l'âge de huit ans, tout le monde lui diſoit qu'il ſeroit ſon époux. Elle le regarda dès-lors comme tel: mais Philémon ne put s'accoutumer à la même penſée. Soit par un uſage ordinaire aux perſonnes de ſon ſexe, de négliger les conquêtes qui leur ſemblent trop faciles, ſoit que ſa deſtinée l'entraînât ailleurs, il lui fut impoſſible, malgré l'interêt qu'il avoit à ſe conſerver les bonnes grâces d'Hyacinthe, d'avoir pour elle cette complaiſance & ces

égards

égards qu'il a naturellement pour toutes les femmes.

Dès qu'il fût en âge d'apprendre ſes exercices, ma mère l'envoya à Athénes. Hyacinthe penſa mourir de douleur à ſon départ, & de joie à ſon retour. Il eſt vrai que s'il étoit parti avec des qualités aimables, il en rapporta de meilleures encore. Pendant quatre ou cinq ans qu'il paſſa à Athénes, & en quelques voyages qu'il fit à Sparte, à Sicione, à Corinthe, & dans les plus célèbres cours des rois du Péloponèſe, il ſe perfectionna tellement de corps & d'eſprit, qu'on peut dire qu'il en revint tout autre. Il s'étoit particuliérement appliqué à un genre de Philoſophie, dont perſonne, dit-on, ne s'étoit aviſé, avant un certain Pyrrhon, qu'il nommoit ſon maître. Je ne ſais pas quel peut être ce Pyrrhon : mais ſi ce qu'il enſeignoit à mon frère eſt véritable, il a bien abregé le chemin des ſciences; & en débitant une doctrine dont les plus ſimples femmes & les enfans même ſont capables, il ſemble avoir ôté aux hommes le plus grand avantage qu'ils avoient ſur nous. Car enfin, belle Aréliſe, toute cette ſcience aboutit à douter de tout, & à ſe bien perſuader qu'on ne ſait rien. Toute ſimple & toute aiſée qu'elle paroiſſe, il eſt sûr que de la manière que nous en parloit Philémon, il n'y en eut jamais de plus commode & de plus galante. Car enfin, au lieu que les autres ſciences

ne ſervent qu'à enorgueillir les hommes, à leur faire mépriſer notre ſexe, à les attacher à des livres qui les rendent ſauvages, & à des connoiſſances pour leſquelles ils nous quittent; celle-ci les humilie, les détache de toute prévention, les dépouille de cette opiniâtreté & de cette rudeſſe preſque ordinaire à tous les ſavans, & leur fait préférer une ſage ignorance aux connoiſſances les plus élevées.

Auſſi, contre l'uſage qui nous fait fuir les jeunes gens qui reviennent des écoles, nous courions toutes, ſi je l'oſe dire, après Philémon, pour avoir le plaiſir de l'entendre; & nous prenions goût à le voir aux priſes avec quelqu'un de ces ſavans enflés. Il leur faiſoit voir, mais agréablement, & par des raiſons que la moins intelligente de nous comprenoit ſans peine, que toute leur ſcience n'étoit autre choſe qu'une ignorance endurcie par une longue étude.

Mais ſans m'arrêter à ce qui le diſtinguoit des autres par ſa nouvelle philoſophie, il me ſouvient du jour où il vit Céliane pour la première fois. C'eſt celui que l'on appelle la fête des courſes. Vous ſavez, Aréliſe, quelle en eſt l'inſtitution; & comment, en mémoire de ce que Daphné ſe ſauva des mains d'Apollon par la courſe, les filles que leurs pères & mères ont promiſes à des galans qu'elles n'aiment point, ſont diſpenſées de les épouſer, pourvu qu'elles puiſſent ce

jour-là les vaincre en courant. Vous avez dû voir plus d'une fois de quelle manière elles ſe préſentent dans la lice, & que pour devenir libres de leurs perſonnes, elles doivent atteindre certaines bornes plantées au bout de la carrière, avant que leurs pourſuivans y arrivent. Il y en a peu qui aient ce bonheur, parce qu'il eſt rare que des filles courent auſſi vîte que des hommes: c'eſt pour cela qu'on accorde quelques pas d'avance à notre ſexe: mais on en donne ſi peu qu'il eſt aiſé de juger par-là que les loix ne permettent pas volontiers que nous nous diſpenſions de l'obéiſſance que nous devons à nos pères & à nos mères, dans une occaſion où ils ſont toujours préſumés plus ſages & plus raiſonnables que nous.

Je ne vous dis point ici quelle affluence de monde ſe rencontre à ces courſes. Vous ſavez qu'on y vient, non-ſeulement de tous nos hameaux, mais de toutes les villes voiſines; parce qu'en effet c'eſt une de nos fêtes les plus ſolennelles, & tout enſemble un des ſpectacles le plus agréable & le plus galant: car enfin il ne s'y préſente guères que de belles perſonnes, étant preſque hors d'uſage que des filles laides ou mal faites refuſent un parti.

D'ailleurs, dans les différentes agitations d'eſprit & de cœur où ſe trouvent ces amans rebutés & ces maîtreſſes malheureuſes, c'eſt un plaiſir de voir le reſpect & l'ardeur des uns,

le dépit & la fierté des autres; le deſir & l'eſpérance du pourſuivant, l'averſion & la crainte de la fugitive; la honte de l'amant quand ſa maitreſſe lui échappe, ſes raviſſemens & ſes tranſports quand il la devance; la joie de celle qui ſe ſauve, le déſeſpoir d'une autre quand elle eſt priſe. Joignez à cela le ſpectacle des rivaux, qui ſe tiennent aux environs de la lice, animant leurs maitreſſes par leurs geſtes & leurs regards; les ſecondant par des vœux, & marquant ſur leurs viſages le bonheur ou le malheur de la courſe.

Je m'arrêterois inutilement à vous rappeler des choſes que vous ſavez mieux que moi. Il faut ſeulement vous dire que le jour dont je vous parle, nous étions Philémon, Hyacinthe, Ariſtée & moi ſur l'un des amphithéâtres. Nous nous y trouvâmes auprès de deux perſonnes, dont je ne puis me diſpenſer de vous dire les noms, ayant l'un & l'autre grande part à cette hiſtoire.

C'étoit le Berger Tiſandre que vous connoiſſez. Il y avoit amené Philénice, dont chacun ſait qu'il étoit fort amoureux; & comme ils n'ont tous deux que trop d'eſprit pour ſe défrayer ſans le ſecours de perſonne, ils s'entretenoient enſemble, & preſque toujours à l'oreille. Auſſi leur converſation méritoit-elle d'être ſecrette: car c'étoit un jugement perpétuel qu'ils portoient ſur toutes les perſonnes de

l'aſſemblée qui étoient un peu de remarque ; raillant les habits de l'une, la contenance d'une autre, étendant leur cenſure juſqu'aux mœurs & à la conduite ; & leurs amis, dans cet entretien, n'étoient pas plus épargnés que leurs ennemis.

Les nymphes étant arrivées, (c'eſt ainſi qu'on appelle les filles de la fête, parce qu'il n'y en a jamais là que de fiancées ou de promiſes, & que le mot de fiancée & de nymphe, ſignifie parmi nous une même choſe) ; les nymphes, dis-je, ayant été amenées & placées par les hérauts, Tiſandre & Philénice ſe mirent à les examiner toutes avec la dernière rigueur, & ſans pardonner à pas une.

Nous étions de notre part attachés à notre converſation, & nous ne penſions guères à ce qu'ils diſoient. Il me ſouvient qu'alors Ariſtée & Philémon agitoient une diſpute aſſez agréable, dans laquelle mon frère lui ſoutenoit qu'il n'y a rien de certain au monde. Mais Ariſtée ayant par haſard prêté l'oreille aux diſcours de Tiſandre & de Philénice qui étoient près de lui, & indigné du jugement déſavantageux qu'ils faiſoient des nymphes, il ne put s'empêcher d'interrompre mon frère. Ah, Philémon ! lui dit-il, il ne m'en faut pas davantage que ce que je viens d'entendre, pour dire avec vous que tout eſt incertain. J'aurois auparavant tout haſardé pour ſoutenir que toutes ces nymphes,

& deux entr'autres, ſont de très-belles perſonnes; & je vois maintenant que je me ſuis lourdement trompé, & qu'elles ſont toutes laides & mal faites. Il parla aſſez haut pour être entendu de Tiſandre & de Philénice, qui virent bien qu'on les attaquoit. Tiſandre prit la parole, & demanda à Ariſtée quelles étoient donc ces deux belles perſonnes dont il avoit relevé le mérite? Elles méritoient en effet ces louanges; & Ariſtée les lui ayant montrées, Tiſandre ſoutint que c'étoient les deux où il y avoit le plus à redire; & pour le prouver, il poſa des maximes de beauté toutes ſingulières. Ariſtée, qui appuie ſes opinions avec aſſez de chaleur, ſur tout quand il s'agit de l'honneur des dames, entra là-deſſus dans une conteſtation fort vive; & s'adreſſant à Philémon, il lui demanda ſon ſentiment, & fit tout ce qu'il put pour le faire entrer dans ſon parti. Philémon ne fit d'abord que ſourire, de voir Ariſtée s'échauffer ſi fort pour une choſe indifférente: en ſorte qu'Ariſtée ſe fâchant preſque contre lui, de ce qu'il ſembloit l'abandonner malicieuſement dans une cauſe qui étoit ſi juſte, mon frère lui dit enfin ce qu'il en penſoit. Mais Ariſtée n'en fut que plus mal content: car Philémon ſe contenta de lui dire que ce qu'il en penſoit, c'eſt qu'elles étoient belles pour Ariſtée, mais qu'elles ne l'étoient pas pour Tiſandre ni pour Philénice. Quoi, dit Ariſtée,

une même perſonne peut-elle être belle, & ne pas l'être en même-tems ? Hé, pourquoi non ? repartit mon frère. La beauté conſiſte dans le goût de ceux qui en jugent. Les uns n'aimeront que les brunes, les autres ſe déclarent pour les blondes. N'y a-t-il pas même des nations entières, où une perſonne n'eſt belle qu'autant qu'elle a le nez large & camus, les lévres groſſes & pâles, le teint olivâtre & bazané ? Vous m'allez dire que ces peuples ont mauvais goût : mais ils vous répondront que c'eſt le vôtre au contraire qui n'eſt pas bon, & qui eſt-ce qui là-deſſus pourra vous accorder ? Il eſt impoſſible de le déterminer équitablement, parce que ceux qui en ſeroient les juges, n'en décideroient eux-mêmes que ſur leur propre goût & ſuivant leurs préjugés. Il conviendroit donc, ajoutai-je, de faire ce que j'ai ouï dire d'un certain roi, qui pour ſavoir quelle étoit la langue naturelle de tous les peuples, fit élever un jeune enfant par des nourrices muettes, & ſans qu'aucun autre parlât devant lui, afin de voir quel ſeroit le langage que la nature lui mettroit à la bouche. Je voudrois de même élever un enfant, en un lieu obſcur, où il ne vît perſonne, juſqu'à un certain âge, où lui préſentant tout à la fois une beauté de chaque ſorte, on pût voir à laquelle de toutes il courroit ; & je crois qu'à ce moment, n'étant conduit que par la nature, celle qu'il choiſiroit,

ſe pourroit dire naturellement la plus belle. Il faudroit donc, continua Philémon, que cet enfant fût né d'un père & d'une mère qui ne fuſſent d'aucun pays ; & qu'en naiſſant il ne fût point imbû de certaines préventions que nous recevons de ceux qui nous donnent le jour, ſans compter, que pour s'arrêter à ſon choix, il faudroit être aſſuré qu'il auroit le goût bon. Mais cela étant, répliqua Ariſtée, il n'y aura donc dans la nature rien de plus beau l'un que l'autre; car vous ne trouverez guères de ſi laide perſonne, qui n'ait ſon agrément pour quelqu'un. Je n'ai garde, interrompit Philémon en riant, de ſoutenir une égalité de beauté qui me mettroit à dos toutes les belles : mais ce que je crois pouvoir avancer ſans trop leur déplaire, c'eſt que nous ne pouvons guères être aſſurés que celles que nous trouverons les plus belles, le ſoient en effet plus que celles qui nous le paroiſſent moins; & tout ce qu'il nous eſt permis d'affirmer là-deſſus, c'eſt qu'elles ſont les plus belles à nos yeux & à notre goût, puiſqu'il n'y a point de regles certaines ni univerſelles qui puiſſent déterminer en quoi la véritable beauté conſiſte.

Quoique mon frère ne ſe fût pas déclaré contre Tiſandre, celui-ci affecta de contredire ce qu'il avoit avancé. Je ne comprends pas, dit-il, comment on peut débiter un raiſonnement ſemblable; & j'aimerois autant qu'on me

dît qu'on ne ſauroit diſcerner la vérité d'avec le menſonge. Vous avez raiſon, interrompit Philémon; car je ne crois pas comme vous, qu'il ſoit fort aiſé, généralement parlant, de diſcerner le menſonge d'avec la vérité. Quoi, repartit Tiſandre, eſt-ce qu'il n'y a pas certaines vérités dont toutes les nations conviennent? Tout le monde, par exemple, ne convient-il pas qu'il ne faut point faire à d'autres ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît? N'eſt-ce pas une vérité générale, que la neige eſt blanche, que la glace eſt froide? Eſt-ce qu'il n'eſt pas vrai que je vous parle, & que j'aſſiſte à la fête des courſes? Vous m'en dites tant à la fois, répliqua Philémon, que j'aurai peut-être peine à me ſouvenir de tout, pour vous y répondre par ordre. Mais enfin je vous ſoutiens qu'il n'y a rien au monde en quoi toutes les nations s'accordent. Quant à ce principe, que vous regardez comme univerſel; qui paroît en effet le plus naturel de tous, & qui conſiſte à ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas nous être fait; ne voyons-nous pas le larcin toléré à nos portes, chez les Lacédémoniens, qui y inſtruiſent même leurs enfans, & qui certainement ne prennent pas plaiſir à être volés? Vous dites que la neige eſt blanche: mais ne ſavez-vous pas qu'un philoſophe a ſoutenu qu'elle eſt noire? La glace eſt froide, ſelon vous: ſi cependant vous la tenez quelque tems

entre les mains, il vous ſemblera qu'elle vous brûle. Et quant à l'aſſurance où vous êtes d'aſſiſter à cette heure aux courſes des nymphes, & que vous me parlez; eſt-ce qu'il ne vous eſt pas mille fois arrivé en dormant de vous croire en des endroits; & de parler à des gens dont vous étiez éloigné de pluſieurs milles? Il eſt vrai, reprit Tiſandre; mais je dormois alors. Et en dormant, répliqua Philémon, croyiez-vous moins être éveillé?

Ariſtée, qui vouloit rendre la converſation plus galante, les interrompit. J'avoue, dit-il, qu'il y a beaucoup de choſes où nous nous trompons: mais c'eſt porter l'exagération trop loin, de dire qu'il n'y en ait point de certaines & d'infaillibles. Il y en a une entr'autres, où je ne me ſuis encore jamais trompé; & la voici. C'eſt que je défie un homme & une femme, de s'aimer ſans que je m'en apperçoive; & je les défie au contraire, d'en faire ſemblant, que je ne voye auſſi-tôt ce qui en eſt. Philénice approuva la propoſition d'Ariſtée d'une négligente inclination de tête; & Tiſandre, pour contrecarrer mon frère, qui avoit répondu que c'étoit à ſon avis celle de toutes les choſes où il y avoit le plus de tromperie, ſoutint qu'il étoit impoſſible de l'abuſer là-deſſus. Il y a, reprit Ariſtée, une marque propre à ne s'y tromper jamais. C'eſt que ceux qui aiment effectivement, & qui veulent le cacher, ne ſe donnent jamais de ces mar-

ques éclatantes de tendreſſe, qui pourroient les découvrir aux autres: ils affectent quelquefois même le mépris & la groſſièreté dans des occaſions remarquables; au lieu qu'ils n'oublient rien de ces petits témoignages, où d'autres gens, quoiqu'intéreſſés, ne prennent pas garde. Ceux au contraire qui feignent une inclination qu'ils ne ſentent point, négligent toutes ces petites choſes, & n'ont d'exactitude que pour les grandes. Que vous vous abuſez, mon cher Ariſtée, repartit Philémon! & combien y en a-t-il parmi ceux qui aiment véritablement, qui n'ont point cette exactitude dans les petites choſes, parce qu'ils les tiennent pour des bagatelles, où ils ſavent que ne conſiſte pas une ſolide amitié? Combien au contraire en voit-on qui ne manquent à aucune de ces petites démonſtrations de tendreſſe, parce que les grimaces ne leur coûtent rien, & qui dans les occaſions ſolides & eſſentielles, abandonnent ſans ſcrupule & ſans honte ceux qu'ils faiſoient profeſſion d'aimer? N'en trouve-t-on pas même qui ſatisfont parfaitement aux grands & aux petits devoirs, & qui n'aiment pas dans le fond, ne cherchant en cela que la gloire attachée à être un ami généreux, ou l'amant de quelque belle de réputation. Il faut bien que cela ſoit ainſi, ajouta Hyacinthe; car je n'entends parler d'autre choſe que des tromperies que nous font les hommes. Belle Hyacinthe, reprit Ariſtée, permettez-moi de

vous dire que quand vos compagnes ſe plaignent de nos tromperies, elles n'en ont pas toujours ſujet, puiſque le plus ſouvent ce ſont elles qui ſe trompent elles-mêmes, & qui même ſont bien aiſes d'être trompées. Et pour vous faire voir qu'elles veulent bien l'être, c'eſt qu'on n'abuſe jamais celles qui ſont ſages; & je ſuis sûr, dit-il en nous regardant Hyacinthe, Philénice & moi, qu'il n'y en a aucune de vous qu'il fût poſſible de tromper.

Je remarquai, auſſi bien que mon frère, qu'à ces dernières paroles d'Ariſtée, Philénice rougit deux ou trois fois en regardant Tiſandre, ce qu'il ne fit pas ſemblant d'appercevoir. Elle ſe remit de ſon mieux; & Tiſandre appuyant l'avis d'Ariſtée, ſoutint, par un intérêt que nous n'avons ſu que depuis, qu'il étoit impoſſible qu'un homme qui n'avoit pas un amour véritable, fût long-tems en état de le contrefaire. Philémon perſiſta à ſoutenir ce qu'il avoit avancé : en ſorte qu'Ariſtée qui ne ſe vouloit point rendre : Hé bien, lui dit-il, puiſqu'il eſt, ſelon vous, ſi aiſé de contrefaire le perſonnage d'amant ſans l'être, voulez-vous entreprendre de m'y tromper? Je gage ce que vous voudrez que vous n'en viendrez jamais à bout. Mon frère ne put que rire de ce défi. Vous me faites là, répondit-il, une propoſition dont l'exécution eſt impoſſible. Car je ne veux tromper perſonne; & quand je pourrois réuſſir à con-

trefaire un amour que je n'aurois pas, quel moyen de vous abuſer, vous qui ſauriez que ce que j'en ferois ne ſeroit que par gageure? Une maſcarade ne trompe jamais ceux qui ont vu habiller les maſques. Oh, mon frère, interrompis-je, s'il n'y a que cela qui vous arrête, vous pouvez dès-à-préſent former la gageure: car ſi vous avez répugnance de tromper quelqu'un, votre ſcrupule doit ceſſer, dès qu'Ariſtée vous aſſure avec moi qu'il n'y a de filles trompées que celles qui veulent bien l'être. A l'égard de notre incapacité à juger le différend, étant inſtruits de l'affaire, c'eſt une choſe facile à accommoder. Ariſtée fera la gageure, chacun de nous ſera volontiers de part avec lui, & nous conviendrons de Juges déſintéreſſés; ſans quoi nous ſerions juges & parties. Ma chère Bélice, ajouta Ariſtée, voici une difficulté dont nous ne parlions pas. Car ſi Philémon par haſard étoit déjà amoureux, ce ſeroit de ſa part gager à coup ſûr; ce qui ne convient point. Et quand il ne le ſeroit pas, pourſuivit Tiſandre, ne peut-il pas s'attacher à quelque maitreſſe, auprès de laquelle il ne lui faudroit pas un long tems pour le devenir? Ce qu'il faut faire, dit Hyacinthe, c'eſt de lui choiſir nous-mêmes une maitreſſe. On ne peut mieux penſer, ajouta Philénice: nous lui en choiſirons une; il s'attachera à elle pendant un mois; & s'il peut agir en amant aſſez bien pour mériter le

ſuffrage des juges que nous aurons nommés, Philémon emportera le prix de la gageure. Je ſongeois, dit Ariſtée, à lui chercher quelque maîtreſſe bien laide : mais à quoi cela ſerviroit-il contre un homme chez qui toutes les femmes ſont également belles.

Pendant que nous parlions ainſi, Philémon ſourioit, ſe défendant d'entreprendre une affaire où il s'agiſſoit de tromper : mais enfin nous vainquîmes ſon ſcrupule, nous gageâmes une diſcrétion, & nous convînmes pour Juges, d'Ergaſte, de Célémante & de Coris.

Aréliſe interrompit ici le récit de Bélice. Je crains bien pour Philémon, dit-elle, l'événement de cette gageure ; car il me ſouvient d'avoir oüi conter l'hiſtoire d'un autre Berger, qui ayant voulu par gageure ſervir une Bergère, en devint éperdument amoureux ; & la même choſe pourroit bien arriver à Philémon. Je ſais de qui vous voulez parler, repartit Bélice : mais la différence eſt grande entre cette hiſtoire & celle que je vous raconte ; enſorte qu'il n'y a rien là de commun, ſi ce n'eſt qu'il eſt parlé de gageure dans toutes les deux.

Il n'y avoit donc plus, continua Bélice, qu'à s'accorder ſur le choix de la maîtreſſe qui écheroit à mon frère. Il ne vouloit pas que nous la lui choiſiſſions ; & nous ne voulûmes pas auſſi qu'il fût maître du choix. Nous nous en remîmes au haſard, ou plutôt le haſard nous trahit, par une

malice que nous fimes, & qui retomba ſur nous-mêmes.

Vous ſavez, Aréliſe, qu'au ſortir des courſes, on va dans le temple de Junon, qui eſt à Gonnes, accomplir le mariage des Nymphes qui ont été vaincues, & qu'il s'y fait une quête par des filles dont le choix dépend des Sacrificateurs du temple. Philénice avoit ſu qu'on avoit convié pour ce jour-là une certaine Dame de Gonnes, qui étoit extrêmement laide. Ce poſte ne lui avoit été accordé qu'à force de ſollicitations: car elle étoit de celles qui ſont aveugles ſur leur peu de beauté, & qui ne laiſſent pas que d'aimer le grand jour.

Philénice ſachant donc quelle étoit la perſonne qui devoit faire la quête, réſolut de la donner pour maîtreſſe à Philémon, mais d'une manière qu'il ne s'en défiât point, & qu'il ſemblât qu'elle lui fût échue par un pur haſard. Pour cela, elle nous demanda à tous ſi nous ne ſavions point quelle étoit celle qui devoit ce jour-là quêter au temple, feignant de l'ignorer elle-même; & voyant que nous n'en ſavions rien: c'eſt, dit-elle, que je ſongeois à la donner à Philémon: mais comme on ne choiſit pour cette fonction que de belles perſonnes, je trouve à préſent qu'il ſeroit trop bien partagé. Cependant, continua-t-elle, ſi nous ne pouvons autrement nous accorder, & que Philémon y conſente, je ne m'y oppoſerai pas de ma part. Phi-

lénice fut contredite de nous tous, parce que nous ne ſavions pas ſa penſée; & Philémon, qui n'avoit jamais vu que des beautés employées à cette œuvre, fut abuſé par l'oppoſition que nous y apportâmes; enſorte qu'il n'en voulut point d'autre. A la fin nous y donnâmes les mains, ſur les ſignes que Philénice venoit de nous faire.

Les courſes étant achevées, nous allâmes au Temple; & Philémon, auſſi-bien qu'Ariſtée, s'étant ſéparés de nous, pour parler à quelques amis qu'ils rencontrerent, Philénice nous raſſura, & nous fit bien rire, en nous dépeignant la laideur de la quêteuſe, & par conſéquent de la maitreſſe qu'il alloit avoir.

A peine fûmes-nous arrivés, qu'après nous être acquittés de nos prieres, nous ne pouvions contenir l'impatience où nous étions de voir arriver cette laide perſonne; de nous entre-regarder en attendant, & de rire autant de fois que nous en parlions; ce qui mettoit Philémon en de vraies peines. Elle parut enfin; & commençant ſa quête du côté où nous étions, elle s'adreſſa d'abord à mon frère. Je vous laiſſe à juger de notre étonnement, quand au lieu de cette haïſſable quêteuſe que nous attendions, nous apperçumes la belle Céliane. Nous ſumes depuis, qu'on l'avoit conviée à cet emploi, pour remplacer l'autre quêteuſe, qu'une maladie ſubite avoit ſaiſie la veille au ſoir.

Sa beauté & ſa modeſtie frappèrent tellement ceux

ceux qui la virent, qu'il s'éleva un murmure confus d'applaudiſſemens, qui, malgré l'attention que l'on avoit à la cérémonie, attira auſſitôt tous les yeux de ſon côté. Il me ſeroit difficile de vous exprimer l'embarras de Philémon; mais je ne mentirai gueres, en vous diſant qu'il fit alors comme ceux qui ſont ſurpris d'une trop grande lumière. Il s'imaginoit bien que ce ſeroit quelque perſonne agréable & bien faite: mais il ne s'attendoit pas à la beauté exquiſe de Céliane, qui ce jour là nous parut plus belle que jamais.

Il ne fut donc pas mal-aiſé à mon frère de bien jouer un rôle d'amant avec une pareille actrice: auſſi ne peut-on pas s'y prendre plus galamment qu'il le fit. Belle Bergère, lui dit-il aſſez bas, & d'un ton convenable au reſpect qu'il devoit au lieu; les Prêtres veulent-ils avoir nos cœurs, en vous employant à faire leur quête? N'en doutez point, répliqua-t-elle avec une agréable rougeur; & je vous le demande pour la Déeſſe, en vous demandant de plus ce qu'il vous plaira pour les Prêtres. Ah! je vous donne le mien de toute mon ame, charmante Bergère, lui repartit-il d'un air reſpectueux & paſſionné. Mais comme je ſais qu'il n'eſt pas digne d'être offert à la Déeſſe, je vous prie de vouloir le garder pour vous, & d'être perſuadée que je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour ne vous pas faire un préſent indigne. Il

mit en même temps dans ſa taſſe tout ce qu'il avoit d'argent ſur lui ; & par bonheur il en avoit aſſez pour ſurprendre Céliane, & tous ceux qui furent témoins de ſa profuſion.

Quand Ariſtée eut jeté les yeux ſur Céliane, & pris garde à la maniere dont Philémon lui avoit fait ſon compliment, il jugea bien qu'il y alloit avoir quelque choſe de plus que de la feinte ; & me pouſſant doucement du coude : Bélice, me dit-il, j'ai bien peur à préſent que nous ne perdions la gageure. Et moi, repris-je, je compte que nous avons gagné. Comment, reprit-il ? Croyez-vous qu'il lui ſoit difficile de faire l'amant de Céliane, & ne voyez-vous pas qu'il l'eſt déja ? C'eſt pour cela même que nous gagnerons, lui répondis-je : car il s'eſt obligé de contrefaire l'amant ſans l'être ; & il eſt aiſé de voir qu'il ne peut plus s'en empêcher.

Céliane s'étant éloignée de nous, pour continuer ſa quête, Philémon la ſuivit toujours des yeux, & ne les en détacha pas, tant qu'elle fut dans le temple. Hyacinthe, qui s'intéreſſoit trop à mon frère, pour ne pas remarquer ſes ſentimens ; fit ce qu'elle put pour l'en diſtraire. Philémon, lui dit-elle, nous vous diſpenſons de jouer ici votre perſonnage. Outre que nous devons vous donner le temps d'adreſſer vos prières aux Dieux, ce ſeroit une peine perdue, que de commencer ſi-tôt votre rôle, puiſque les Juges dont nous ſommes convenus, ne vous

peuvent voir de ſi loin, & qu'ils n'en ſont pas même avertis. Philémon, qui ſavoit par quel intérêt elle lui parloit ainſi, ne lui voulut rien dire qui lui inſpirât de la jalouſie; il réſolut au contraire de lui cacher l'état de ſon ame, & de lui laiſſer croire que ce qu'il en faiſoit n'étoit qu'une feinte. Je ſais bien, belle Hyacinthe, répondit-il, que ce ſera une peine pour moi, dont vous ne me tiendrez point compte: mais vous ſavez bien qu'un acteur eſt obligé d'étudier ſon rôle avant que d'entrer ſur la ſcène. Elle fut charmée de cette défaite, quoiqu'elle eût dû comprendre, pour peu qu'elle y eût pris garde, qu'il prenoit trop à cœur de bien copier l'amant, pour ne pas l'être déja. Au ſortir du temple, nous nous mîmes tous à reprocher à Philénice la tromperie qu'elle nous avoit faite, & à l'accuſer d'avoir été d'intelligence avec Philémon.

De ſon côté mon frère ne ſongeoit plus guères à la gageure, mais à la paſſion dont il ſe ſentoit déja tourmenté; & dès qu'il fut ſeul, il ne penſa qu'aux moyens de revoir Célianc, & de lui déclarer les ſentimens de ſon ame. Mais admirez, je vous prie, la bizarrerie de l'amour! au lieu que mon frère s'étoit d'abord attendu à contrefaire l'amant paſſionné, & à donner des marques éclatantes de ſa tendreſſe, pour mieux feindre un amour qu'il ne ſentiroit point: il changea tout-à-coup de penſée; & ſe ſentant frappé au cœur, il voulut aimer ſecrétement,

& tromper les yeux par des dehors d'indifférence. Par cette raiſon notre gageure l'embarraſſoit beaucoup ; & conſidérant qu'elle alloit ouvrir les yeux de ſept ou huit perſonnes ſur ſa conduite auprès de Céliane, il ne penſa plus qu'aux moyens de s'ôter ces ſurveillans. Car, diſoit-il, que ſais-je ſi elle trouvera bon que je faſſe éclater une paſſion qu'elle n'a pas encore approuvée? & quelle ſatisfaction dois-je attendre d'un attachement dont il faudra que toutes les faveurs, ſi je m'en rends digne, ſoient connues de tant de monde?

Il ne fut pas long-temps à ſe déterminer là-deſſus : il crut qu'il devoit aller voir Céliane, lui découvrir ſa paſſion, examiner comment elle la recevroit ; & s'il trouvoit jour à ſe faire aimer, de renfermer entre elle & lui le ſecret de leurs cœurs ; feindre même aux autres d'être déja las de ſe contraindre ; & pour mieux nous tromper, ſatisfaire à la gageure, comme vaincu.

Céliane pour lors ne demeuroit pas encore dans notre hameau ; elle étoit d'ordinaire dans une maiſon de ſon pere à environ quatre milles de Cénome. Ce fut-là qu'il fit partie d'aller le lendemain avec deux Bergers de ſes amis qui y avoient grand accès ; & ne voulant pas leur découvrir ſon intention, il feignit que c'étoit par curioſité de voir Gérone : (c'eſt ainſi que s'appelle cette maiſon où demeuroit Céliane, & qui aſſurément a toutes les beautés qu'on peut

ſouhaiter pour une maiſon de campagne appartenante à un Berger). Elle eſt ſituée à la chûte d'une forêt, dans un terroir propre en tout temps à la chaſſe & à la promenade. Elle eſt ornée de vergers, de canaux, de boſquets, de fontaines, d'une infinité de cabinets & d'allées; & tout cela eſt entretenu ſi proprement par les ſoins du père de Céliane, qu'elle méritoit en effet la curioſité de Philémon.

Le père étoit alors abſent, & ils n'y rencontrerent que Céliane avec ſa mère & la Bergère Alcé, qui, comme vous le ſavez, eſt parente & amie intime de Céliane, & dont étoit amoureux un des Bergers qui accompagnoit Philémon. Céliane & ſa mere les reçurent avec tout l'accueil poſſible. On les avoit dépeintes l'une & l'autre à mon frère d'une humeur ſévère & froide; & ceux qui ne connoiſſent pas à fond Céliane, n'en feront guères d'autre jugement, parce qu'elle eſt extrêmement réſervée pour ceux qu'elle ne connoît pas: mais après l'avoir entretenue quelque temps, il trouva en elle une bonté ſi engageante, une gaîté ſi ſage, une franchiſe ſi grande, en un mot, tant de charmes dans l'eſprit, qu'il en fut encore plus touché que des beautés du corps, qui l'avoient enchanté le jour précédent. Après avoir joué à différens jeux, & pendant qu'on préparoit la collation, la maîtreſſe du logis voulut faire voir à Philémon les beautés de ſa ſolitude. Il fut d'abord ſur le point

de lui dire qu'il n'en avoit déja que trop vu dans la perſonne de ſon aimable fille : mais comme il ne vouloit ſe découvrir qu'à Céliane, qui alloit accompagner ſa mère à la promenade, & qu'il eſpéroit y trouver l'occaſion favorable de lui parler en particulier, il témoigna être fort aiſe de voir les dehors de la maiſon. Il donna la main à la mère, qui d'abord lui fit voir les jardins & les vergers, ornés avec une agréable ſymétrie, d'une infinité d'arbres fruitiers des mieux choiſis, qui ſur la fin de l'été où l'on étoit, ſe trouvoient ſi couverts de fruits, qu'il ſembloit qu'on eût pris plaiſir à les attacher aux branches. Elle le mena enſuite ſur un canal tout-à-fait beau, tant par ſa largeur extraordinaire, que par la pureté & l'abondance de ſes eaux ; & ſur-tout par le grand nombre de poiſſons de pluſieurs eſpèces, qu'on a induſtrieuſement accoutumés, par une habitude bien contraire à leur naturel ſauvage, de venir, au moment qu'on s'en approche, montrer à l'envi la beauté de leur écaille, comme par une ambitieuſe émulation d'attirer les louanges des étrangers qui viennent les voir. Elle lui montra enſuite un petit labyrinthe d'eaux, où l'onde, après cent tours & retours qu'elle fait dans un même cercle, ſe va perdre ſous terre, avec un murmure qui ſemble exprimer le regret qu'elle a de ſortir d'un ſi beau lieu. De-là, après lui avoir fait conſidérer la beauté de la forêt, des prairies, de cent ruiſſeaux qui les arroſent,

& de mille autres choſes qui embelliſſent cette perſpective, elle le conduiſit par une route large & droite, coupée dans le milieu d'une montagne toute couverte de bois, à un autre grand baſſin d'eaux, dont la figure eſt octogone, & à chaque face duquel répondent huit allées de vieux arbres, qui ſe vont perdre en diverſes routes, dont il n'y en a pas une qui n'ait ſa beauté particulière. Ce fut-là que Philémon eut l'occaſion qu'il deſiroit ſi ardemment d'entretenir Céliane. Une compagnie nombreuſe du voiſinage venoit leur rendre viſite; & comme il s'y trouva un vieillard de conſidération, à qui mon frère fut obligé par civilité de céder la main & la place qu'il occupoit, & que le frère d'Alcé qui ſe trouva là, & qui accompagnoit auparavant Céliane, fut engagé, comme parent de la maiſon, d'aider à en faire les honneurs, & d'aller donner la main aux étrangères. Philémon profita de la conjoncture, & prit auprès de Céliane la place qui lui étoit abandonnée. Le frère d'Alcé, en la quittant, avoit dit en paſſant à l'oreille de Philémon, qu'il lui laiſſoit une main qui valoit bien celle qu'on venoit de lui ôter. Belle Céliane, dit Philémon à la Bergère, votre parent me félicite, comme d'une bonne fortune, d'avoir l'honneur de vous préſenter la main, & de vous entretenir : mais pardonnez-moi, ſi j'oſe vous dire, que j'ai bien peur que ce n'en ſoit une très-mauvaiſe pour moi. Pour la pré-

miere fois que j'ai eu l'avantage de vous voir & de vous parler, il m'en a coûté fort cher; & j'ai ſujet d'appréhender encore plus de la ſeconde. Céliane feignit de croire qu'il ne parloit ainſi qu'au ſujet de l'argent qu'il avoit répandu au temple avec profuſion; & ſoûriant agréablement: voilà, dit-elle, le malheur des quêteuſes; les hommes ſe piquent de libéralités pour nous, & ils nous ſavent après ſi mauvais gré du préſent qu'ils nous ont fait, qu'ils ne peuvent nous revoir ſans croire que nous allons encore leur demander. Belle Céliane, repartit Philémon, ce n'eſt pas d'une foible libéralité que je me plains; je ne ſuis en peine que de ſavoir comment vous avez reçu ce que je vous ai donné; & j'ai bien peur, puiſque vous ne parlez que d'argent, que je compte pour rien, que vous ne comptiez vous-même pour rien le préſent dont j'entens parler, & que j'eus l'honneur de vous faire. Céliane comprit aiſément qu'il parloit de ſon cœur, qu'il lui avoit offert dans le temple; & ſe ſouvenant de ce qu'elle lui avoit répondu là-deſſus, elle lui répliqua en ſoûriant: ſi c'eſt de votre cœur qu'il s'agit, n'en ſoyez point en peine; car je l'ai offert & remis d'abord à la Déeſſe, pour qui je vous l'avois demandé. La Déeſſe, pourſuivit mon frère, ne peut m'en ſavoir gré: il eût fallu que l'offrande lui en eût été faite de ma part; & vous ſavez que je vous l'ai offert à vous-même: mais vous avez peut-être cru qu'il n'é-

toit pas digne de vous être préſenté. Ah, Philémon! reprit Céliane, vous avez bien mauvaiſe opinion de moi, de penſer que je vouluſſe adreſſer aux Dieux un bien dont je ne voudrois point! Vous l'auriez donc réſervé pour vous, ajouta mon frère, ſi vous aviez jugé qu'il en valût la peine? La converſation, comme vous voyez, commençoit le mieux du monde, lorſqu'Alcé les vint interrompre, & empêcha par-là Philémon de s'expliquer & de pénétrer les ſentimens de Céliane. Il ne put de tout le jour retrouver une occaſion ſemblable: mais il eut celle d'entretenir Alcé; & l'ayant miſe adroitement ſur le chapitre, il ſut d'elle que Céliane n'avoit encore aucun engagement de cœur. Alcé jugea bien qu'il ne lui avoit pas fait ſans deſſein cette queſtion: mais comme il ne s'expliqua pas davantage, elle ne voulut pas par diſcrétion le preſſer là-deſſus.

Philémon & ſa compagnie prirent enfin congé: mais mon frère obtint de Céliane la permiſſion de lui rendre une ſeconde viſite. Il partit de-là l'eſprit ſi rempli de ſa Bergère, qu'il ne put pendant le chemin penſer à autre choſe. Ses deux amis le voyant ſi rêveur, lui demanderent pluſieurs fois ce qu'il avoit? Et pour le réveiller, ils lui rappelerent ce qu'ils venoient de voir, & releverent les beautés de Céliane; ſur quoi mon frère ne voulut nullement s'ouvrir. Il formoit cependant en lui-même une ferme réſolution de

l'aimer & de la ſervir, & de cacher ſes ſentimens à tous les autres: jugeant, par ce qu'il avoit connu de ſon humeur, qu'elle lui ſauroit quelque gré de cette précaution. Il ne put cependant uſer de diſſimulation avec moi, parce qu'il ſavoit que je ne me prévaudrois de cette confidence que pour l'y mieux ſervir, & il me fit le détail de ſa viſite dès le ſoir même. Il étoit ſi plein des beautés de Céliane, & il me découvrit ſon amour en des termes ſi touchans & ſi vifs, que j'admirai les progrès qu'une paſſion naiſſante avoit faits en ſi peu de temps dans un cœur comme le ſien. Il me pria de l'aider dans le deſſein où il étoit de diſſimuler ſon nouvel engagement, & pour cela d'acheter quelques bijoux, qu'il donneroit à Hyacinthe & à Philénice, pour s'acquitter de la gageure qu'il avoueroit avoir perdue, & ſe débarraſſer par-là d'un perſonnage qui ne lui convenoit point. Il envoya de même à Tiſandre un javelot de bois de cédre, dont le fer étoit doré; & une flûte garnie d'argent à Ariſtée; & pour les mieux tromper, il s'appliqua quelques jours de ſuite à contrefaire le libre & l'indifférent, avec tant d'art, qu'au bout de huit jours on ne ſongea plus qu'il eût été queſtion pour lui de s'attacher à Céliane.

Hyacinthe, qui avoit extrêmement appréhendé cet engagement de Philémon, eut toute la joie imaginable de le croire entierement rompu; & mon frère ne manqua pas de lui marquer

plus de civilité & de complaiſance que jamais, de peur de lui déciller les yeux.

Un jour qu'il ſe préparoit à partir pour la ſeconde viſite que Céliane lui avoit permiſe, un de ſes amis, frère de l'un de ces deux Bergers qui l'avoient accompagné à Gérone, le vint trouver; voulant, lui dit-il, le débaucher, pour le ſervice d'un de ſes amis. Philémon qui, entre pluſieurs bonnes qualités, a particulièrement celle de bon ami, le pria impatiemment de lui dire en quoi il pouvoit lui être utile, & l'aſſura qu'il étoit prêt à tout faire pour lui. Le Berger prenant la main de mon frère, & la lui ſerrant tendrement: Mon cher Philémon, lui dit-il, l'affaire où je veux vous employer, ne mérite pas la chaleur d'une ſi généreuſe amitié, puiſqu'il ne s'agit que d'une partie de promenade juſqu'à la maiſon que j'ai ſur le chemin des Thermopiles, où je vous prie de venir, pour m'aider à recevoir un Amphiction de ma connoiſſance, qui vient en ces lieux pour épouſer une de nos Bergères. Vous ſavez, Aréliſe, que les Amphictions ſont les ſénateurs du grand conſeil de toute la Grèce.

Quelque envie qu'eut mon frère d'aller voir Céliane, il crut qu'il auroit été injuſte de refuſer un ami; & prévoyant que le voyage qu'on lui propoſoit, ne pouvoit être que de deux ou trois jours au plus, il n'héſita point à s'y engager, & ils partirent dès le jour même. Avant

de ſe mettre en chemin, il lui demanda quelle étoit la Bergère que l'Amphiction venoit épouſer ? & il apprit auſſi-tôt que c'étoit Céliane. Je vous laiſſe à penſer quel coup ce fut pour mon frère : il ne put s'empêcher de laiſſer échaper des marques de ſa ſurpriſe & de ſa douleur, dont il fut aiſé à ſon ami de s'appercevoir : il fut même ſur le point de s'exempter de ce voyage. Quoi ! diſoit-il en lui-même, j'irois au devant d'un homme qui vient m'enlever Céliane ! & j'aiderois à faire les honneurs de la reception que l'on va faire à mon rival ! Songeons plutôt à nous guérir d'une paſſion ſi malheureuſe dès ſa naiſſance. Il ſe rappeloit enſuite l'entretien d'Alcé, qui l'avoit aſſuré ſi poſitivement que Céliane n'avoit point d'engagement ; & il ne douta point qu'elle ne l'eût trompé, n'étant pas poſſible qu'un homme tel qu'un Amphiction, vint ſe rendre en ces lieux pour des noces, ſans une aſſurance entière. Il eut d'abord un reſſentiment très-vif de ſe voir ainſi abuſé : mais ſongeant enſuite qu'il ne s'étoit point ouvert à elle, & qu'elle n'étoit point obligée de révéler des ſecrets de famille, il s'accuſa lui-même d'injuſtice. Il s'imagina après tout, que la choſe n'étoit peut-être pas ſi avancée que ſon ami la lui faiſoit ; & il fut curieux de ſavoir comment étoit fait ſon rival. Il partit enfin pour Pentaméne ; (c'eſt ainſi que s'appelle la maiſon où l'on devoit recevoir l'Amphiction).

Ils l'y trouvèrent déjà arrivé; & ce qui redoubla la jalouſie de Philémon, c'eſt qu'avec l'Amphiction qui étoit venu en grand équipage, ſe trouvoit le frère d'Alcé, qui avoit été au devant de lui. Il ne douta plus alors de l'engagement de Céliane, puiſque c'étoit ſon parent qui l'amenoit; & il m'eſt impoſſible de vous exprimer quelle fut la douleur qu'il en reſſentit. Il eut néanmoins une eſpèce de conſolation à la première vue de ce rival; & le voyant d'une taille & d'une mine aſſez groſſières, il crut qu'il ſeroit peu propre à toucher le cœur de Céliane, ſur-tout quand l'ayant entretenu quelque tems, il connut qu'il n'avoit ni politeſſe, ni délicateſſe d'eſprit.

Après le ſouper, qu'on ſervit de bonne heure, & où ſe trouva grande compagnie, parce que le maître de la maiſon y avoit convié pluſieurs perſonnes, on ſortit pour s'aller promener le long de la plus belle riviere du monde, qui après avoir arroſé des prairies à perte de vue, vient entourer le jardin & former un double canal devant la maiſon. Philémon qui n'avoit que ſon amour dans l'eſprit, ne ſongeoit qu'à ſe ſéparer de la compagnie, pour pouvoir entretenir quelqu'un de la ſuite de ſon rival, & apprendre par là plus particulièrement de ſes nouvelles. Mais ce ſénateur, qui avoit pris goût à la converſation de mon frère, ne lui permit jamais de s'écarter, & l'arrêta près de lui juſqu'à

ce que l'heure de ſe retirer fut venue. Alors Philémon s'approcha du ſecrétaire de l'Amphiction, qui paroiſſoit avoir la confiance entière de ſon maître; & la nuit étant des plus agréables, & la lune dans ſon plein, il lui propoſa un tour de promenade juſques à un écho renommé pour rendre la voix & les paroles encore plus diſtinctement qu'elles n'étoient prononcées. Cet homme qui n'étoit pas alors néceſſaire à ſon maître, accepta la propoſition avec joie. L'écho où je vous mene, lui dit mon frère, eſt le rendez-vous ordinaire des amans de ce pays, & ſouvent ils vont le conſulter ſur leur deſtinée. Je ne doute pas que vous ne ſoyez bien aiſe de le ſavoir, pour l'enſeigner à votre maître, puiſqu'il eſt lui-même amant, comme je l'ai ſu, & qu'il vient épouſer une de nos Bergères. Ce ſecrétaire, ſoit qu'il ne ſut pas le ſecret du voyage, ou que pour faire valoir davantage la qualité de l'Amphiction, il voulut diſſimuler ce qu'il en ſavoit, lui dit qu'il ne croyoit pas que cela fût; & voyant que Philémon inſiſtoit: Je ne ſais pas, ajouta-t-il, qui peut avoir donné naiſſance à ce bruit; mais ce que je vous puis aſſurer, c'eſt que mon maître n'eſt ni de rang ni d'humeur à ſe donner pour une Bergère. Philémon crut que cet homme, qui s'exprimoit ſi crûment, étoit abuſé par l'idée attachée ordinairement à ce nom paſtoral; & qu'ayant ouï dire à ſon maître qu'il venoit épouſer une fille

noble, il ne ſe figuroit pas que ce dût être une Bergère, n'étant pas d'ailleurs informé des prérogatives des Paſteurs de Tempé. Il ne faut pas, lui dit Philémon, que vous vous offenſiez de ce bruit; il n'eſt pas ſi déſavantageux à votre maître que vous le penſez. Les Bergères de Tempé, du nombre deſquelles eſt celle dont je vous parle, ne cedent en rien à vos dames les plus diſtinguées. Et moi, répondit le ſecrétaire, je vous déclare que mon maître eſt trop conſidéré parmi les Amphictions, pour avoir beſoin de chercher ſi loin une provinciale. Philémon alloit lui répliquer, quand il entendit une voix qui chantoit ces paroles :

Echo n'entend point de ſecrets.
Qu'auſſi-tôt elle ne s'en vante :
Comment donc les amans diſcrets
La prennent-ils pour confidente ?
C'eſt que les plus diſcrets amans
Veulent qu'on ſache leurs tourmens.

Philémon reconnut au ſon de la voix, que c'étoit le couſin de Céliane, je veux dire, le frère d'Alcé, qui pour ſe divertir, étoit allé chanter aux environs de l'écho. Celui-ci les vit, & vint à eux. Mon frère fut irréſolu d'abord s'il reprendroit la converſarion devant lui : mais après y avoir rêvé, il crut que ce ne ſeroit pas pour lui un mal, que le parent de Céliane fût inſtruit de la maniere dont le principal domeſ-

tique & confident de l'Amphiction, parloit d'elle. Il ne lui fut pas difficile de remettre cet homme en converſation ; & il n'eut pas plutôt ouvert la matiere, que le Secrétaire ſe répandit ſur la réputation, le crédit & les grands biens de ſon maître, & exagéra avec emphaſe la diſproportion déſavantageuſe de ſon alliance avec Céliane: enſorte que le frère d'Alcé ne pouvant ſupporter, non plus que Philémon, le mépris que l'on faiſoit de ſa parente, ſe prit de paroles avec lui. Ce qui le piqua le plus, c'eſt qu'il s'imagina que ce domeſtique n'auroit pas eu la hardieſſe ni l'imprudence de parler d'elle avec ſi peu de conſidération, s'il n'eût été ſûr que c'étoient là les ſentimens de ſon maître, dont ce Berger n'étoit pas d'ailleurs fort ſatisfait. Auſſi les quitta-t-il le lendemain d'aſſez grand matin, pour s'en aller à Gérone, ſous prétexte d'y donner avis de l'arrivée de l'Amphiction, mais en effet, pour leur faire le portrait du perſonnage. Il le dépeignit comme un homme préoccupé de ſon mérite, & de la grandeur de ſa dignité ; tenant tout ce qu'il y avoit dans les provinces, tellement au-deſſous de lui, qu'il croyoit que les dames même y dûſſent venir à ſa rencontre par-tout où il paſſoit. Et vous êtes ſûre, belle Céliane, lui dit-il en riant, qu'il ne vous regardera pas en arrivant, ſi vous n'allez au-devant de lui le haranguer. Le même jour l'Amphiction ſe rendit à Gérone, où il fut reçu avec toute la bonne

bonne chere & toute la magnificence poſſible, quoique le pere de Céliane fût abſent, & il y demeura quelques jours.

Cependant Philémon étoit dans une impatience extrême de ſavoir ce qui ſe paſſoit à Gérone & dans le cœur de Céliane. Il avoit ſu du frère d'Alcé, que les choſes n'étoient pas ſi avancées qu'il ſe l'étoit d'abord figuré; que l'Amphiction ayant entendu parler avantageuſement du bien & des qualités de Céliane, avoit des deſſeins pour elle; qu'il y avoit même eu quelques propoſitions entre le père de Céliane & lui pour leur mariage, dans un voyage qu'il avoit fait vers les Thermopiles; mais que ce père n'avoit rien voulu promettre ſans le conſentement de ſa fille; qu'il avoit été réſolu pour cet effet, que l'Amphiction viendroit en perſonne pour ſe voir l'un & l'autre; & que pour colorer cette entrevue, il feindroit de venir rendre viſite au père, qui étoit de ſa connoiſſance. Ainſi Philémon jugeant par-là que le ſuccès de cette recherche dépendoit abſolument de Céliane, il étoit dans de cruelles alarmes ſur les réſolutions qu'elle auroit priſes. Dans cette incertitude, il réſolut d'aller faire un tour à Gérone. Il étoit près du lieu, quand il apperçut le frère d'Alcé qui ſe promenoit ſous une grande allée d'arbres fruitiers, qui forment l'avenue de la maiſon. Il courut auſſi-tôt à lui; & comme ils avoient lié amitié enſemble: hé bien, Berger, lui dit-il en

l'abordant, danſerons-nous aux noces? Oui, Philémon, repartit le jeune Berger, pourvu que vous vous hâtiez; & vous ferez plaiſir aux mariés, autant qu'à moi, d'aller groſſir le Bal; car je ſuis ſi las de danſer, que je me ſuis dérobé du mieux que j'ai pu.

Je vous laiſſe à penſer, Aréliſe, combien ce diſcours ſurprit mon frère, & quel fut ſon ſaiſiſſement à ce mot de danſe & de mariage. Néanmoins ſon uſage de s'armer de doute en toutes choſes, ſuſpendant l'effet de ſa douleur, il ſongea d'abord que peut-être ſon ami entendoit parler de quelque noce qui ſe faiſoit dans le voiſinage. C'eſt pour cela qu'il lui demanda, mais d'un air timide & interdit, où ſe faiſoient donc & cette danſe & cette noce? A Gérone, lui répliqua ſon ami? Eſt-ce que vous n'entendez pas d'ici le ſon des hautbois & des muſettes? Allez, mon cher Philémon, allez tenir ma place, & aidez-nous à faire les honneurs de la maiſon. Ces dernières paroles accablerent Philémon d'une douleur qui n'eſt pas imaginable. Quoi, Berger? s'écria-t-il d'un ton de déſeſpéré, Céliane? l'Amphiction? .... Il étoit ſi tranſporté qu'il ne put finir ce qu'il vouloit dire. Mais ce qui acheva de le déconcerter, c'eſt que dans le moment même il ouit fort diſtinctement le ſon des muſettes & des hautbois, qui lui ſembloient s'approcher; ce qui l'ayant obligé de jeter la vue du côté qu'il les entendoit, il vit ouvrir la princi-

pale porte de la cour, & ſortir premièrement, les joueurs d'inſtrumens, & après eux une nombreuſe compagnie, dont les uns danſoient, les autres regardoient les danſeurs, & d'autres ſe tenoient & s'entretenoient enſemble avec l'enjouement & la liberté d'une noce faite à la campagne. Tout cela ne confirmoit que trop la vérité de ce que ſon ami venoit de lui dire. Il étoit tellement hors de lui, qu'il ne ſe connoiſſoit déja preſque plus, quand cherchant des yeux Céliane parmi toutes ces perſonnes, il la vit briller entre les autres Bergères, avec une gaîté qui ne lui étoit pas ordinaire. L'Amphiction lui donnoit la main, & l'entretenoit d'un air où la joie & l'amour paroiſſoient éclater. Toutes ces choſes ne permettant plus à Philémon de douter du mariage de l'Amphiction avec Céliane, ce fut à ce coup qu'il penſa mourir de déſeſpoir. Où ſuis je venu, malheureux que je ſuis, diſoit-il en lui même? N'étoit-ce pas aſſez que j'appriſſe un jour la nouvelle de ces fatales noces, ſans venir en être le témoin? Trop infortuné Philémon, que vas-tu faire & devenir? Ne faudra t-il point aller féliciter cet heureux rival, qui triomphe ſi cruellement de toi? & marquer de la joie à la cruelle Céliane, d'une union qui va te plonger dans le tombeau? Mais hélas! quel ſujet ai-je de me plaindre de Céliane, à qui je n'ai rien demandé, à qui même ai je à peine déclaré que je l'aimois? Puis-je m'en prendre qu'à

moi-même, d'avoir tant attendu à lui ouvrir mon cœur!

Il faiſoit ces triſtes réflexions en lui-même pendant que la troupe approchoit; enſorte que voyant que l'on venoit vers lui, & n'étant pas en état d'y paroître, il prit congé du frère d'Alcé. Celui-ci déja ſurpris de la douleur & de l'abattement de mon frère, le fut encore plus de la réſolution qu'il formoit de s'en retourner. Quoi! Philémon, lui dit-il, vous venez exprès de Tempé pour danſer à la noce; au moins me l'avez-vous fait entendre, en me demandant ſi vous n'y danſeriez pas; & vous prenez la fuite quand cette noce vient elle-même au-devant de vous. Eſt-ce un trait de votre ſcepticiſme, qui vous empêche de croire ce que vous voyez? Il lui prit la main alors, & le retint: mais Philémon la retirant d'entre les ſiennes: mon cher ami, lui dit-il, je ne crois que trop ce que je vois; laiſſez-moi de grâce aller chercher ailleurs quelque conſolation, que je ne puis trouver que dans la mort. Le frère d'Alcé s'apperçut de quelques larmes qui accompagnoient ſes paroles. Hé, mon cher Philémon, lui dit-il, qui peut ainſi vous affliger dans une occaſion toute de joie? Il l'embraſſa tendrement; & Philémon l'embraſſant de même: Ah Berger! répliqua-t-il, c'eſt une occaſion de joie & de plaiſir pour Céliane & pour ſon trop heureux amant; mais elle en eſt une de douleur & de déſeſpoir pour moi. Que voulez-vous dire,

reprit l'autre, étonné de plus en plus ? Quelle part peuvent prendre plus que vous Céliane & l'Amphiction à cette fête ? Quoi ! lui demanda mon frère, l'Amphiction n'épouſe-t-il pas aujourd'hui Céliane ? Son ami, reconnoiſſant alors la cauſe de ſon affliction & de ſon erreur, ſe prit à ſoûrire ; & l'embraſſant de nouveau : Philémon, lui dit-il, vous devez être bien conſolé, ſi ce mariage ſeul eſt ce qui vous afflige ; car je vous jure qu'il n'y a rien de plus éloigné. Il lui apprit que ces noces étoient celles d'une Bergère du voiſinage, dont la mère avoit emprunté la maiſon de Gérone, la ſienne étant trop petite. En effet, Philémon revenant à lui, remarqua qu'il n'y avoit là aucune des parentes de Céliane ; & il reconnut la mariée à la couronne de fleurs qu'elle avoit ſur la tête, au lieu que Céliane & les autres jeunes Bergères n'avoient que de ſimples bouquets ſur leur coeffure. En ce moment, la joie de mon frère fut égale à la triſteſſe qu'il avoit conçue. Il eut cependant quelque confuſion d'une mépriſe qui l'avoit engagé, ſans y penſer, à découvrir une paſſion qu'il avoit voulu tenir ſecrette, & qu'il n'étoit plus poſſible de déguiſer. Mais ſon généreux ami ne lui donna pas ſujet de s'en repentir. Il lui fit mille obligeans reproches de ce qu'il ne lui avoit pas plutôt fait part d'une choſe où il pouvoit le ſervir ; & ayant loué la recherche qu'il vouloit faire de ſa parente, il lui dit qu'il prétendoit en être un des

médiateurs, & lui donner une confidente qui ne lui ſeroit pas inutile. Philémon comprit qu'il lui parloit de ſa ſœur ; & ſachant l'étroite amitié qui étoit entre Céliane & elle, il avoua qu'il ſe croiroit indigne de tant de bontés, après lui avoir fait un ſecret de ſon amour, ſi le reſpect qu'il avoit pour Céliane, & la crainte de déplaire à cette Bergère, ne l'avoient empêché de ſe découvrir.

Ils s'étoient mis à l'écart pour ſe parler en liberté. Ainſi Philémon eut le loiſir de ſavoir à fond l'état où l'Amphiction étoit auprès de Céliane. Il apprit que ce Sénateur avoit des ſentimens bien différens de ceux que ſon domeſtique lui avoit attribués ; qu'il avoit trouvé Céliane infiniment plus belle & plus accomplie qu'on ne la lui avoit dépeinte, & qu'il en étoit amoureux au dernier point. Mais je vous aſſure, ajouta ſon ami, que ni ſa dignité, ni ſon brillant équipage, n'ont point donné dans les yeux de la Bergère, & qu'elle ne ſent pour lui ni affection ni eſtime ; & pour vous dire le vrai, hors l'amour qu'il a pour Céliane, nous ne lui avons preſque pas vu un ſentiment raiſonnable, ſi ce n'eſt d'avoir une eſtime toute extraordinaire pour vous. Il nous en a dit tant de choſes avantageuſes, qu'il ſemble que ce ſoit vous qui l'ayez fait venir tout exprès pour nous faire votre éloge. Ce que je puis vous dire avec vérité, c'eſt que je n'ai point vu rire Céliane qu'aujourd'hui, qu'elle a

ſu qu'il s'en alloit demain. Le prétexte du long ſéjour qu'il a fait ici, étoit l'envie qu'il avoit d'y ſaluer le père de Céliane, dont on attendoit tous les jours l'arrivée: mais nous apprîmes hier, que quelques incidens étant ſurvenus aux affaires qui l'ont appellé à Thebes, il ſeroit obligé d'y demeurer encore un mois; enſorte que ce retard va nous défaire de notre importun. Philémon n'eut jamais plus de joie qu'en cette rencontre, & ils allerent enſemble rejoindre la compagnie, qui danſoit à l'ombre des arbres de cette belle avenue. Mon frère remarqua en y arrivant, que ſa préſence avoit donné quelque nouvelle gaité à Céliane. L'Amphiction vint même au devant de lui pour l'embraſſer; & le menant à Céliane, il recommença à lui en dire tant de bien, qu'il ne me ſiéroit pas de le redire. Le Sénateur partit le lendemain, avec mille témoignages du regret qu'il avoit de quitter Céliane; & quoiqu'il y eût peu de galanterie & de politeſſe dans ſes expreſſions, on y découvroit beaucoup d'amour.

Le jour d'après il y eut un bal à Gonnes, chez une des parentes de Céliane, où cette belle perſonne devoit ſe trouver. Philémon ne manqua pas de s'y rendre. Quoiqu'il n'eût pas encore eu occaſion d'entretenir Alcé; comme elle avoit été prévenue par ſon frère, elle ne vit pas plutôt Philémon, qu'elle lui ménagea adroitement une place entre elle & Céliane. Après quelques momens d'une converſation où Cé-

liane parut fort gaie : en vérité, lui dit-il assez bas, il paroît bien que vous ne vous souciez guères de vos amans, d'être susceptible de tant de joie, à l'issue du départ d'un galant qui avoit pris la peine de se venir offrir de si loin ! Céliane comprit qu'il vouloit parler de l'Amphiction. J'aurois bien plus de sujet, lui répondit-elle, de vous reprocher que vous ne regrettez guères vos amis ; car l'Amphiction, dont je ne doute pas que vous n'entendiez parler, étoit encore plus votre ami qu'il n'étoit mon amant, n'ayant point cessé de me parler de vous. Que je lui serois obligé, repartit mon frère, de vous avoir dit quelque bien de moi, si vous aviez pris quelque plaisir à l'écouter ! mais je crains que ce ne soit par-là même qu'il vous ait déplu, & que ce ne soit la raison de votre peu de regret de son départ. Philémon, répliqua-t-elle, si j'appréhendois ceux qui peuvent me parler avantageusement de vous, je n'aurois guères gagné à l'absence de l'Amphiction ; il me faudroit fuir tous ceux qui vous connoissent, & me bannir de Tempé. Ah Céliane ! reprit mon frère, ne craignez-vous point de me rendre suspectes de raillerie des paroles si obligeantes ? Je voudrois bien cependant qu'on s'en fût chargé pour moi de quelques-unes : mais je n'en ai jamais fait part à personne, & je n'ose presque vous les dire. Je vous aime, belle Céliane, & mon amour a commencé à la vue des Dieux & dans leur temple : je les prends à té-

moins qu'on ne peut avoir pour vous plus de reſpect & de tendreſſe, & je ſens bien que m'étant donné à vous comme j'ai fait, je ne ſuis plus à moi-même. Céliane ne put entendre cette déclaration ſans rougir: mais ſa rougeur n'étoit pas celle que fait naître la colere. Elle connoiſſoit aſſez mon frère, & par réputation, & par lui-même, pour être perſuadée qu'il lui étoit difficile d'être aimée par un plus honnête homme. Son embarras étoit un effet de ſa pudeur, & de la peine où elle ſe trouvoit de répondre à un compliment auquel elle ne s'étoit point attendue. Auſſi fut elle quelque temps ſans rien dire. Reprenant enfin la parole: je ſuis ſi peu accoutumée, lui dit-elle, à des galanteries comme les vôtres, que je ne ſais preſque pas ce que je dois vous répondre. Mais comme on ne court pas de riſque à parler comme l'on penſe, quand on ne veut rien penſer contre ſon devoir, je vous avouerai ingénument que vous auriez bien fait de ne point vous adreſſer à moi pour cette explication, qui ne peut que m'embarraſſer étrangement: car enfin vous ne doutez pas que je ne vous eſtime trop pour m'offenſer de votre amitié: vous ne doutez pas non plus, que mon devoir ne me permet pas de l'accepter, ſans l'aveu des perſonnes de qui je dépends; & vous me mettez par-là dans l'impoſſibilité de m'énoncer avec vous. Aimable Céliane, répliqua mon frère, tout ce que vous me dites-là eſt ſi plein

d'eſprit & de vertu, que je ſerois injuſte ſi je vous demandois une réponſe plus préciſe ; c'eſt aſſez que vous ne vous offenſiez point du vœu que j'ai fait de vous aimer toute ma vie, & que vous me permettiez de concevoir l'eſpérance dont j'ai beſoin pour ne pas ceſſer de vivre. Tout beau, Philémon, interrompit la Bergère, je ne vous dis pas que je vous permets de m'aimer ; je vous ai dit au contraire que ce n'étoit pas à moi de vous le permettre. Par la même raiſon, belle Céliane, repartit-il, vous ne ſauriez donc me le défendre ; & en ce cas, c'eſt me le permettre & même me l'ordonner, puiſque vos yeux impoſent la néceſſité de vous aimer à tous ceux à qui votre cœur ne le défend pas. Ne faites point ici parler mon cœur, répliqua Céliane en ſoûriant ; ma bouche ſeule vous a parlé ; & nous nous trouvons dans une converſation où il n'eſt pas permis à mon cœur de ſe mêler. Comme elle achevoit, on vint la prendre pour danſer. Philémon tranſporté d'amour, feignant de l'aider à ſe lever, lui prit la main & la baiſa. Il fut bien puni de ce petit vol ; car après avoir danſé, elle ne revint point à ſa place, & en alla prendre une autre près d'une amie.

Mon frère incapable alors de paſſer loin d'elle d'agréables momens, voulut avoir au moins la conſolation de parler d'elle ; & s'adreſſant à Alcé, qui avoit été préſente à leur converſation, il lui fit une confidence entière de ſon amour,

& la pria d'aider de ſa faveur & de ſes conſeils, la recherche qu'il étoit réſolu de faire de Céliane. Quoique j'euſſe deviné il y a déjà longtemps, lui dit Alcé, l'amour de Philémon pour ma belle parente, je me ſens néanmoins obligée à la confidence qu'il m'en fait contre ſon naturel & ſon uſage; & je ne perdrai aucune occaſion de lui rendre tous les ſervices qui dépendront de moi dans un deſſein ſi honnête & ſi juſte. Mais je lui dirai par avance, que je ne lui ſuis pas en cela fort néceſſaire, & que ſon mérite & ſa vertu m'épargneront la peine de tout ce que je voudrois faire pour lui. Philémon ne demeura pas ſans réplique à une réponſe ſi gracieuſe, & il laiſſa à Alcé, en la quittant, de nouveaux ſentimens d'eſtime & d'affection pour lui.

Céliane coucha ce ſoir là à Gonnes, chez la parente où s'étoit donné le bal, parce que le divertiſſement n'ayant ceſſé que fort tard, elle n'avoit pu s'en retourner à Gérone. Philémon ne voulut pas manquer de la voir le lendemain avant ſon départ, & de l'accompagner même juſqu'à Gérone, ſi elle vouloit le lui permettre : mais il prit auparavant le ſoin d'aller choiſir les plus belles fleurs qui fuſſent dans le jardin le plus curieux de Tempé, & il les lui envoya dans une corbeille. Il y joignit les vers que voici :

LES FILLES DE FLORE;

A LA BELLE CÉLIANE.

Nous ne venons que de naître
Dans les plus aimables lieux,
Qui puiſſent jamais paroître
A la lumiere des cieux.

Comme vous, nous pouvions être
Le plaiſir de tous les yeux;
Et nous aurions eu peut-être
Pour amans des demi-Dieux.

Au moins les Zéphirs ſans ceſſe,
D'une amoureuſe careſſe,
Tâchoient de nous émouvoir:

Mais fuyant les yeux des autres,
Nous aimons bien mieux vous voir,
Vous plaire, & mourir aux vôtres.

Comme il ſavoit que Céliane feroit peut-être difficulté de recevoir ce bouquet, s'il le lui envoyoit de ſa part, il le lui fit préſenter de la mienne, car j'avois déjà fait connoiſſance avec cette aimable Bergère. Elle le reçut agréablement; & mon frère l'étant allé viſiter peu après, il eut la ſatisfaction de voir qu'elle s'en étoit parée. Il jugea bien qu'elle auroit lu ſes

vers; car il apperçut ſur la table les tablettes où ils les avoit écrits, & qui étoient encore ouvertes. Mais il le reconnut encore mieux par les premiers complimens de la Bergère. En vérité, lui dit-elle avec un agréable ſoûris, vous avez la ſœur du monde, qui a l'eſprit le plus gracieux & le plus galant. Elle ne s'eſt pas contentée de m'envoyer le plus beau bouquet qu'on puiſſe voir, elle l'a encore accompagné de vers très-polis, & dont je veux vous faire part. A ce mot, elle alla prendre les tablettes; & les ayant miſes entre les mains de Philémon pour les lire, elle retourna à ſon miroir, pour achever quelque choſe à ſa coëffure. Mon frère qui n'avoit pas beſoin de les voir, prit un poinçon, & pendant qu'elle étoit attentive à s'ajuſter, il traça quelques vers au-deſſous des autres, comme ſi c'eût été une réponſe que Céliane eût faite elle-même aux précédens. Il remit enſuite les tablettes où la Bergère les avoit priſes. Quoi, Bergère, lui dit-il, en retournant vers elle, vous parlez des vers des autres, & vous ne nous dites pas que vous en ſavez faire? J'aurois mauvaiſe grâce, répondit la Bergère, de me vanter d'une choſe que je n'ai jamais eſſayée. Ne diſſimulons point, belle Céliane, reprit Philémon; il n'eſt plus tems de me cacher ce que vous venez de me montrer vous-même. Mais ſi vous vouliez que je louaſſe les vers de ma ſœur, il ne falloit pas auparavant me faire voir les vô-

tres. En vérité, répliqua Céliane, je crois que vous rêvez. Et où avez-vous appris que je fiſſe des vers? C'eſt donc, pourſuivit mon frère, parce qu'on vous a peut-être dit que je fais profeſſion de douter, que vous croyez me faire douter malgré moi de ce que je viens de voir: & à l'inſtant allant reprendre les tablettes: Voyez vous-même, continua-t-il, ſi je me trompe. Céliane les prit, & fut ſurpriſe d'y trouver les vers ſuivans.

RÉPONSE DE LA BERGÈRE CÉLIANE,

AUX AIMABLES FILLES DE FLORE.

NYMPHES, délices des yeux,
Ne regrettez point les lieux
Qui vous ont donné la vie :
Mourir à mes côtés eſt un ſi digne ſort,
Qu'il n'eſt point de Berger qui ne vous porte envie
Quand il vous voit mourir d'une ſi belle mort.

Ah, Berger trompeur! s'écria Céliane, vous me faites dire là des choſes que je ſerois indiſcrette même de penſer. Mais je vois bien ce que c'eſt, ajouta-t-elle en riant; vous avez eu du dépit que j'attribuaſſe à votre ſœur les vers en queſtion; & pour me faire voir que vous en êtes l'auteur, vous avez voulu en donner d'autres de votre façon, pour m'y faire reconnoître votre écriture & votre ſtyle. La défaite eſt

adroite, reprit Philémon. En effet, les ſentimens qu'expriment ces vers me ſont ſi propres, que j'aurois tort à préſent de les déſavouer. Tant mieux, dit-elle, car ils ne le ſont nullement pour moi; & quand on fait parler une perſonne, on doit toujours la faire parler avec bienſéance. Ainſi en voulant me faire répondre à cette galanterie, il falloit me fournir des ſentimens qui me convinſſent, & ne pas me charger de ceux que vous dites vous être propres. Hé bien, reprit Philémon, il eſt aiſé de nous accorder, en y mettant mon nom au lieu du vôtre; & il chercha alors les tablettes, dont Alcé ſe ſaiſit, pour lui faire une malice; voulant faire voir à Céliane le mauvais effet de ces vers, s'ils faiſoient parler le Berger au lieu d'elle. Mais mon frère arrêtant Alcé avant qu'elle commençât à les lire: Bergère, lui dit-il, puiſque ces vers ſont pour moi, c'eſt à moi, s'il vous plaît, de les prononcer, & il lui redemanda les tablettes. Alcé qui craignit qu'il n'y changeât quelque choſe en les prononçant, & qui vouloit faire rire Céliane de ſa penſée, les retira; & s'éloignant de lui: Ma chère, lui dit-elle, imaginez-vous que je ſuis Philémon, & que je parle ainſi aux fleurs. Elle ouvrit les tablettes: mais tandis qu'elle cherchoit les vers, Philémon qui n'a pas moins d'imagination que de jugement, la prévint. Malicieuſe Alcé, lui dit-il, je ne ſouffrirai point que vous gâtiez mon per-

ſonnage. Avant que de vous en mêler, apprenez de moi comme il le faut faire. Et auſſi-tôt reprenant à peu-près la penſée de ſon ſixain, & tournant les yeux ſur le bouquet qui étoit ſur le ſein de Céliane, il changea & récita ceux-ci, d'un ton & d'un air qui leur donnoit encore de l'agrément.

RÉPONSE DE PHILÉMON,

AUX FILLES DE FLORE.

Belles fleurs, délices des yeux,
N'ayez point de regret aux lieux
Où vous pouviez avoir une plus longue vie :
Mourir ſur ce beau ſein eſt un ſi digne ſort,
Que juſqu'aux immortels vous porteroient envie,
Et qu'ils voudroient mourir d'une ſi belle mort.

Alcé qui avoit retrouvé l'endroit des tablettes où les vers étoient écrits, & qui vit qu'il les avoit changés en un inſtant, & qu'il leur avoit même donné un nouveau tour plus agréable que le premier, en fut ſi ſurpriſe, que s'approchant de lui : Ah, Philémon, lui dit-elle, j'avoue que vous jouez-là un rôle au-deſſus de mes forces, & que ce n'eſt pas à moi de vous le diſputer. Mais de grâce, continua-t-elle, donnez-moi ces derniers vers, à moins que vous ne me vouliez punir de la malice que j'avois voulu vous faire. Mon frère qui ne les eſtimoit pas aſſez

aſſez pour en donner une copie, lui répondit qu'il ne ſe laſſeroit pas de les redire, ſi Céliane y prenoit quelque goût; mais il ſe défendit de les écrire. Alcé l'en preſſa ſi fort, qu'il prit encore une fois ſon poinçon; & après avoir écrit ces vers, il y en ajouta quelques autres, qui s'adreſſoient aux mêmes fleurs.

Si votre éclat ne paroit pas
Auprès de ces divins appas,
Nymphes, n'en ayez point de dépit ni de honte:
Qui pourroit s'égaler à des charmes ſi doux?
Près de tant de beautés, la reine d'Amathonte
Auroit même dépit & même ſort que vous.

Alcé qui étoit bien aiſe de faire valoir mon frère auprès de Céliane, donna de nouvelles louanges à ces derniers vers, qu'elle récita auſſi-tôt à la Bergère; & quoique la modeſtie de Céliane ne lui permît pas de louer des choſes qui étoient ſi fort à ſon avantage, il fut néanmoins aiſé à Philémon de juger qu'elle y donnoit ſon approbation. Céliane partit bientôt après avec Alcé pour s'en retourner à Gérone, & Philémon obtint d'elle la permiſſion de l'y reconduire.

Voilà, belle Aréliſe, quelles furent les premières déclarations de l'amour de Philémon, enſuite deſquelles il s'attacha entièrement à

Céliane; & ayant peu à peu gagné l'eſprit du père & de la mère de cette aimable fille, il s'y vit ſi bien établi au bout de quelque temps, qu'il ſembloit que pour être heureux il n'avoit qu'à leur demander l'accompliſſement de ſon bonheur.

Mais après vous avoir expoſé en quels termes Philémon ſe trouvoit auprès de Céliane, il eſt bon maintenant de retourner aux autres perſonnes que je vous ai d'abord nommées, & de vous conter l'intrigue la plus ſingulière & la plus nouvelle dont vous ayez peut-être jamais ouï parler, mais en même-temps la plus fâcheuſe qui pouvoit arriver à Philémon. Il ne ſe peut faire que vous n'en ayez appris quelque choſe; car cette hiſtoire n'a fait que trop de bruit à Tempé : mais vous n'en avez peut-être ſu que le dehors & la ſuperficie, & vous en ignorez apparemment le particulier.

Vous avez dû comprendre, par ce que je vous ai dit ci-deſſus de Tiſandre & de Philénice, une partie de l'intelligence qui étoit entre eux. Il aimoit Philénice; elle n'étoit pas ingrate à cette inclination; & après des ſermens inviolables de l'épouſer, elle avoit été aſſez crédule pour s'y fonder, comme ſur des aſſurances autentiques. Il en arriva l'effet ordinaire. Tiſandre ſe refroidit; & ayant conçu de la paſſion pour Hyacinthe le jour même que nous

nous trouvâmes enſemble à la fête des courſes, il prit le deſſein de la demander en mariage, & lui déclara ſes intentions là-deſſus. Hyacinthe qui étoit touchée d'inclination pour Philémon, reçut d'abord aſſez mal les offres de Tiſandre; & elle affecta même de le traiter durement toutes les fois qu'il s'en expliquoit en préſence de mon frère, dans la penſée que celui-ci lui tiendroit compte du ſacrifice qu'elle lui faiſoit d'un amant qui avoit certainement du mérite. Mais Tiſandre n'étant pas auſſi aveugle qu'elle ſur les ſentimens de Philémon, remarqua bientôt qu'il n'avoit pour elle que de la civilité; & que de quelque diſſimulation qu'il uſât, il étoit tout à Céliane. Il le fit ſentir à Hyacinthe: mais ſes affaires dans les commencemens n'en allèrent pas mieux, & il eut à ſouffrir extrêmement du chagrin qu'elle en conçut. Enfin le dépit fit effet ſur elle. Elle ſe défit, autant qu'elle put, de l'affection qu'elle avoit pour mon frère, & s'en conſola par le plaiſir d'enlever un amant à Philénice. Tiſandre la fit demander en mariage; & quoiqu'il dût commencer par les parens d'Hyacinthe, il en fit la première propoſition à ma mère, ſachant le crédit qu'elle avoit ſur leur eſprit, & ſur celui de cette Bergère. Il appréhendoit que nous ne lui fuſſions contraires, parce qu'étant fort riche, elle étoit ſans doute un parti très avantageux pour Philémon: mais

ma mère, qui par un ſcrupule de vertu, ſe croyoit obligée de ne chercher en cela que l'avantage d'une fille dont on lui avoit confié l'éducation, & conſidérant le grand bien de Tiſandre & le peu d'inclination de Philémon pour elle, elle fut la première à s'entremettre pour la lui faire accorder, & elle y réuſſit.

Dans cet intervalle, Philénice ſe trouvoit en d'étranges alarmes. Quoique Tiſandre lui eût caché autant qu'il avoit pu la recherche qu'il faiſoit d'Hyacinthe, elle avoit de trop bons yeux, & trop d'intérêt dans cette affaire, pour ne s'en pas appercevoir. Elle ne fut guères à ſe repentir des engagemens qu'elle avoit formés avec lui. Il n'y a point de voies propres à ramener un infidèle, qu'elle ne tentât dans ſon malheur. Elle lui parla, lui fit parler, eſſaya les prières & les reproches : elle en vint même juſqu'aux menaces ; mais tout cela lui fut également inutile : Tiſandre épouſa enfin Hyacinthe.

Ses regrets & ſon déſeſpoir la réduiſirent à l'extrêmité, & elle en tomba malade à un point, que l'on déſeſpéra quelque temps de ſa vie. Perſonne n'ignoroit dans Tempé, qu'ils s'étoient promis réciproquement de s'unir : mais on ne ſavoit point les aſſurances qu'il lui en avoit données, ni les gages qu'il avoit exigés d'elle ; & dans la honte & le dépit qu'elle en

avoit, elle n'oſoit ſe plaindre ouvertement de ſa perfidie. Enfin après avoir bu à longs traits tout le repentir de ſa faute, elle en médita la vengeance ; mais une vengeance étrange & inouie.

Il faut avouer, belle Arélife, qu'il n'appartient qu'à nous de rafiner ſur les moyens de ſe venger. Elle ne voulut point de ces vengeances de violence & d'éclat, qui s'attaquant à la vie des coupables, expoſent l'honneur des offenſés, & qui ne ſervent qu'à r'ouvrir & accroître une bleſſure, que le temps ſeul & le ſilence peuvent guérir : elle en chercha une qui la ſatisfit ſans péril, & qui fit porter à ſon ennemi la même confuſion dont elle étoit couverte. Elle réſolut de ſacrifier l'honneur de Tiſandre à la réparation du ſien, & d'employer à ſa vengeance la même perſonne dont il s'étoit ſervi pour la trahir.

Elle connoiſſoit Hyacinthe pour une femme aſſez vertueuſe : mais elle ſavoit auſſi la forte inclination que cette Bergère avoit eue pour mon frère. Elle ſavoit par elle-même quelle eſt la facilité d'un cœur à retomber dans ſon premier penchant, & qu'Hyacinthe en épouſant Tiſandre, avoit moins conſulté ſon amour que ſon dépit. Elle ſe détermina à tous les efforts poſſibles pour rallumer ſes premiers feux, & pour mettre entre Philémon & l'épouſe de Tiſandre,

la fatale intelligence qui avoit été entre Tiſandre & elle.

Elle commença par diſſimuler ſon reſſentiment, & s'appliqua à acquérir l'amitié & la confiance d'Hyacinthe. La choſe ne lui fut pas difficile. Hyacinthe perſuadée que Tiſandre avoit entièrement rompu avec Philénice, n'avoit point de jalouſie contre elle : & Tiſandre, qui avoit toujours appréhendé quelque effet éclatant du reſſentiment de Philénice, fut ravi de la croire adoucie & de la voir en bonne intelligence avec ſa femme. Mais ce n'étoit pas aſſez de diſpoſer Hyacinthe à l'exécution de ſa vengeance, il falloit encore y faire entrer Philémon. Voici la maniere dont elle s'y prit.

Elle a un frère qu'elle aime fort, & à qui elle ne craignit point de révéler ſon malheur. Après avoir pris de lui tous les ſermens qu'elle crut devoir exiger, pour être sûre qu'il ne tenteroit d'autres voies que celle qu'elle alloit lui dicter, elle lui apprit l'infidélité de Tiſandre, & lui avoua ſes foibleſſes & ſon infortune. L'ayant animé par cet aveu, elle lui fit part du coup qu'elle vouloit porter à ſon perfide. Ce frère, qui étoit plein de courage, & qui depuis fit confidence de tout ceci à Philémon, voulut rétracter ſon ſerment, & ne pas contenir ſon reſſentiment dans les bornes étroites qu'elle lui avoit preſcrites : mais Philénice lui fit enfin com-

prendre que cette vengeance étoit plus ſenſible aux hommes d'honneur que toutes celles qu'il pouvoit prendre ; & que d'ailleurs la violence ne ſerviroit qu'à faire éclater un mal qui n'étoit jamais grand, qu'à proportion de la connoiſſance qu'on en donnoit.

Mon frère & celui de Philénice ſe connoiſſoient particulièrement, ayant étudié enſemble à Athènes. Il eſt vrai qu'ils n'avoient pas depuis fort exactement cultivé l'amitié : mais cette circonſtance d'études eſt propre à renouer une intelligence quand on le veut. Le frère de Philénice en fit les avances ; & ayant retrouvé dans mon frère la même cordialité qu'il y avoit toujours connue, ils furent bientôt liés d'inclination plus fortement que jamais.

Philénice, en attendant, entretenoit ſouvent Hyacinthe de Philémon ; elle ne perdoit aucune occaſion d'en relever le mérite, & elle remarquoit avec plaiſir qu'Hyacinthe n'en entendoit jamais parler ſans émotion, & qu'elle enchériſſoit toujours ſur les louanges qui lui étoient dues. Le frère de Philénice affectoit de ſon côté, quand il voyoit Philémon, de lui parler d'Hyacinthe : mais il n'y trouvoit aucune émotion qui répondît à ſes vues.

Quand Philénice eut réuſſi à rechauffer le cœur d'Hyacinthe, elle s'aviſa, pour achever de la plonger dans le piége, de lui faire entendre que

Philémon étoit de ceux qui ne connoiſſent le prix des choſes qu'après les avoir perdues ; que depuis qu'elle étoit à Tiſandre, il étoit éperdument amoureux d'elle ; qu'il s'en étoit même ouvert à ſon frère : mais qu'il n'oſoit pas paroître à ſes yeux, ſachant le juſte ſujet qu'elle avoit de ſe plaindre de lui. Philémon en effet ne la voyoit plus depuis ſon attachement à Céliane : mais ce ne devoit pas être une preuve de ſa paſſion pour elle, car il ne fréquentoit aucune autre Bergère. Cependant ces raiſons réveillerent avec force un amour qu'un manque d'eſpérance avoit preſque éteint, & elle en aima Philénice avec plus de tendreſſe, parce que nous chériſſons naturellement ceux qui nous flattent dans nos inclinations, & ſur-tout quand elles ſont criminelles. Elles ſe virent bientôt par-là dans une union & une intelligence ſi parfaite, qu'elles étoient preſque toujours enſemble ; & quand Tiſandre étoit abſent, elles ne ſe quittoient de jour ni de nuit. Philénice ne pouvoit faire tous ces préparatifs, ſans être ſouvent combattue par de certains remords, qui rallentiſſoient quelquefois le deſir de ſa vengeance : mais quand elle ſe rappeloit la honte dont elle ſe voyoit couverte, ſa fureur ſe fortifioit contre toute ſorte de conſidérations, & ſa vengeance lui paroiſſoit mille fois plus douce que l'outrage qu'elle avoit à réparer.

A l'égard de ſon frère, il n'avançoit pas à beaucoup près autant du côté de Philémon : ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent dans une liaiſon parfaite ; mais le cœur de mon frère n'étoit pas facile à tourner en faveur d'Hyacinthe. Enfin Philénice ayant réduit ſon amie au point où elle la vouloit, elle apprit à ſon frère qu'il étoit temps d'agir tout de bon, & celui-ci livra à Philémon le dernier aſſaut. Il faut avouer, lui dit-il, que Tiſandre eſt heureux : mais il ne tient qu'à vous de l'être encore plus, & de goûter en amant ce qu'il ne poſsède qu'en époux. Enfin il n'oublia rien pour l'engager à une intrigue qu'il ſouhaitoit avec ardeur.

Mon frère l'ayant écouté juſqu'au bout : mon cher, lui dit-il fort ſérieuſement, Hyacinthe eſt trop ſage pour tomber dans un égarement ſemblable ; & ceux qui veulent par ces ſortes de bruits donner de moi de la jalouſie à Tiſandre, ignorent ſans doute l'heureuſe intelligence qui règne entre ces deux perſonnes. Je ſuis perſuadé de cette intelligence, reprit l'autre, mais je ſais encore mieux celle où vous ſerez avec Hyacinthe quand vous le voudrez ; & ſi vous voulez me promettre le ſecret, & me rendre un grand ſervice, je vous mettrai en état de n'en pouvoir douter. Pour le ſecret, répliqua mon frère, vous me connoiſſez d'humeur à vous le garder. A l'égard du ſervice dont vous me parlez, il n'y

aura que l'impoſſibilité de la choſe qui puiſſe me diſpenſer de l'accomplir : mais je n'en ai pas plus de curioſité à l'égard d'Hyacinthe ; & regardant comme médiſance ce qu'on a pu vous en dire, je vous prie inſtamment de ne m'en rien apprendre. Ah Philémon ! s'écria-t-il, vous êtes trop diſcret pour mériter votre bonheur, puiſque c'eſt de ma ſœur même, à qui Hyacinthe s'en eſt ouverte, que je tiens une nouvelle auſſi agréable pour vous. Mais le ſecret & le ſervice que j'exige me regardent plus qu'Hyacinthe, & je ne puis confier à un meilleur ami que vous ce qui fait ma peine, ni mieux choiſir pour réparer l'honneur de ma famille. Il lui conta alors la perfidie de Tiſandre, le déſeſpoir de ſa ſœur, la vengeance qu'ils en méditoient l'un & l'autre ; & il lui fit entendre que n'ayant trouvé de foible dans Hyacinthe que pour Philémon, il n'y avoit que lui qui pût les venger. Mais j'atteſte les Dieux, continua-t-il, que cette voie étant la ſeule qui peut nous ſatisfaire ſans violence, elle eſt auſſi l'unique qui puiſſe ſauver la vie à Tiſandre ; car enfin, puiſqu'il nous a couvert d'opprobre, j'en laverai l'injure dans ſon ſang, ſi je ne puis l'effacer par ſa propre ignominie, & il eſt en vous de réparer notre honneur & de ſauver ſes jours. Au reſte ne craignez rien ici pour vous : outre que vos peines ſeront agréablement récompenſées, nous ne prétendons point vous

engager à une galanterie d'éclat. Quoiqu'il ſemble que la honte de Tiſandre ne puiſſe être trop publique pour réparer la nôtre ; comme l'outrage fait à ma ſœur eſt ſecret, une vengeance ſecrete ſuffit. Ce ſera aſſez pour moi de ſavoir que je ſuis vengé, & je pardonnerai à Tiſandre, quand je ſerai sûr de ſon malheur comme je le ſuis du mien.

Philémon ſe ſentit aſſez embarraſſé à lui répondre: il trouvoit l'infidélité de Tiſandre inexcuſable ; il jugeoit le reſſentiment de ſon ami juſte, & il penſoit comme eux, que c'étoit être encore bien modéré, d'épargner le ſang du coupable, dans le tranſport d'un reſſentiment ſi légitime. Il admiroit même en quelque ſorte, à ce qu'il m'a dit, non-ſeulement la nouveauté de cette vengeance, mais la force d'eſprit de Philénice, qui juſtement irritée contre ſon infidèle, & devant être jalouſe au dernier point contre ſa rivale, avoit pu ſe ſurmonter ſi fort que de feindre une réconciliation, & couvrir par une longue diſſimulation des ſentimens ſi difficiles à cacher ; & quoique le rôle que lui faiſoit jouer ſon déſeſpoir, eût quelque choſe d'inexcuſable, il excuſoit néanmoins la juſte fureur d'une femme offenſée par le plus ſenſible des outrages. Mais il ne pouvoit auſſi ſe réſoudre à être le miniſtre d'une vengeance, qui non-ſeulement n'étoit pas honnête, mais qui de plus étoit contraire à la

fidélité qu'il avoit jurée à Céliane, & qui auroit été d'autant plus criminelle de ſa part, que n'étant prévenu ni de reſſentiment contre Tiſandre, ni d'amour pour Hyacinthe, tout devoit l'en détourner. Il fit ce qu'il put pour engager ſon ami à abandonner ce deſſein : il lui repréſenta que s'il vouloit qu'il éclatât, il haſardoit de faire périr Hyacinthe ; & que s'il s'exécutoit dans le ſecret, c'étoit ôter à ſa vengeance toute la ſatisfaction qu'il en devoit attendre. Il y ajouta d'autres conſidérations preſſantes ; & voulant lui rendre franchiſe pour franchiſe, il lui avoua confidemment l'amour qu'il avoit pour Céliane, les termes où il en étoit avec elle ; & qu'indépendamment de la fidélité qu'il lui devoit, il ne pouvoit haſarder une choſe, qui pouvant être connue de Céliane, le ruineroit abſolument dans ſon eſprit. Mais, pourſuivit-il, afin que vous ne croyiez pas que j'uſe de prétextes pour me diſpenſer de vous ſervir contre Tiſandre, permettez-moi de l'appeler à un combat ſingulier, & je m'engage à vous apporter ſa tête ou à périr. Non, non, interrompit le Berger tout en colere, quand je voudrai tenter cette voie, je ne veux point de ſecond, & je ſaurai bien me venger moi-même. Il quitta alors mon frère, mal ſatisfait de lui.

Il y parut aſſez par la ſuite. Il alla retrouver ſa ſœur, qui l'attendoit avec une impatience ex-

trême. Il lui conta ſon entretien avec Philémon, & il la déſeſpéra quand il lui dit qu'elle ne devoit point s'attendre au ſecours qu'elle en deſiroit. Elle en conçut un ſi étrange dépit, que n'ayant eu d'abord que Tiſandre pour objet de ſon animoſité, elle l'étendit juſques ſur mon frère; & prenant avantage de l'aveu qu'il avoit fait au ſien d'aimer Céliane, elle réſolut de le traverſer autant qu'elle pourroit dans ſon amour, & de ruiner une paſſion qui avoit ſervi de raiſons à ſon refus.

Elle alla de ce pas trouver Céliane, qu'elle connoiſſoit déja, & ayant fait tomber le diſcours ſur Philémon, elle lui demanda en riant s'ils étoient bientôt près de la noce? Vous obſerverez que la veille, mon frère avoit enfin obtenu de Céliane la permiſſion de déclarer ſa recherche à ſon père; que la demande en avoit été auſſi-tôt faite, & que ces propoſitions ayant été reçues avec joie de part & d'autre, le père de Céliane n'avoit demandé pour conclure, que le temps de ſonder là-deſſus l'eſprit de ſa fille: ce n'eſt pas qu'il ne l'y crût déja diſpoſé; mais il étoit bien aiſe de s'en aſſurer, & de lui donner des marques d'une bonté paternelle, en évitant d'engager ſa parole juſqu'à ce qu'elle y eût premièrement conſenti. Cette demande n'avoit pas été faite ſans la participation de Céliane & de ſa mère, mais la Bergère avoit ſouhaité que per-

ſonne n'en fût inſtruit ; & pour ne point donner lieu à s'entretenir d'elle en bien ni en mal, elle avoit toujours exigé de mon frère de ne rien faire connoître de l'état où ils en étoient, juſqu'à ce que tout fût conclu.

Elle ne fut pas peu ſurpriſe de ce que lui dit Philénice. Elle lui demanda qui lui en avoit tant appris ? Et Philénice ſe mettant à rire : quoi, lui dit-elle, croyez-vous donc que je ne ſache pas de vos nouvelles ? Et prenant un ton plus ſérieux, elle l'avertit que non-ſeulement Philémon l'avoit informée de ſa tendreſſe, mais qu'il lui avoit jour par jour rendu compte du progrès qu'il avoit fait dans ſon eſprit. Elle rappela l'hiſtoire de la gageure de la fête des courſes. Et pour vous faire voir que je vous dis vrai, ajouta-t-elle, demandez-en des nouvelles à Hyacinthe, à Tiſandre & à Ariſtée, qui n'ont pas été ſi aiſés que vous à tromper, & auxquels il a déja payé la gageure. Elle lui fit le détail de la converſation qu'ils avoient eue le même jour : elle lui fit remarquer comme en effet ils étoient tous enſemble au temple quand Céliane avoit fait ſa quête : elle lui rendit enfin la choſe ſi vraiſemblable, que la Bergère fut plus qu'à demi perſuadée que mon frère l'avoit jouée dans cette rencontre. Elle avoit cependant de la peine à ſe le figurer, quand elle penſoit à tous les témoignages qu'il lui avoit donnés du contraire, dans

des occaſions où il étoit aſſez difficile de ſe déguiſer ; & elle ne pouvoit croire que pour un léger intérêt d'une gageure, il eût voulu ſe moquer non-ſeulement d'elle, mais de ſon père & de ſa mère. Mais par quel intérêt, ſe diſoit-elle enſuite, Philénice me viendroit-elle débiter un menſonge ſi facile à éclaircir ? Ne m'en donne-t-elle pas le détail, les circonſtances & les témoins ? La ſeule connoiſſance qu'elle a de l'état où nous en ſommes Philémon & moi, n'eſt-elle pas une preuve convaincante qu'il lui en a appris les circonſtances, contre l'ordre que je lui avois donné de n'en rien dire à perſonne ? Elle s'embarraſſoit ainſi l'eſprit par quantité de réflexions & de raiſonnemens aſſez vraiſemblables ; quand par malheur ce Berger l'étant allé voir au moment que Philénice venoit de ſortir, Céliane lui demanda s'il n'avoit point vu cette Bergère ? Mon frère lui répondit que non, parce qu'en effet il ne lui avoit pas parlé : mais il avoua qu'il avoit entretenu ſon frère. Et Céliane ayant inſiſté à lui demander qui l'avoit donc ſi bien inſtruite des propoſitions qui ſe faiſoient touchant leur mariage, Philémon, qui ſe reſſouvenoit d'en avoir fait confidence au frère de Philénice, & qui n'étoit pas capable de ſoutenir un menſonge, ne ſe put empêcher de rougir & de demeurer en quelque façon d'accord de la vérité, ſans pourtant lui dire par quelle occa-

ſion cela étoit arrivé, pour épargner la réputation d'Hyacinthe, qu'il auroit fallu compromettre par le détail qu'il auroit été obligé d'en faire. Mais il fut bien autrement interdit, quand Céliane, après lui avoir rappelé l'hiſtoire de la gageure, qu'il ne put déſavouer, & dont il ne lui avoit fait ſecret par aucun deſſein prémédité, mais faute d'avoir eu occaſion de lui en faire le conte, le quitta ſans vouloir l'entendre & ſans lui donner le temps de rien dire pour ſa juſtification.

Toutes choſes ſemblerent concourir ce jourlà au malheur de Philémon. A peine le quitta-t-elle, qu'elle rencontra ſon père, qui la cherchoit pour s'informer de ſa penſée ſur ſon mariage. Elle lui témoigna qu'elle s'eſtimeroit heureuſe qu'il voulût la ſouffrir auprès de lui; & dans ſa colere, elle ne put s'empêcher de lui faire entendre que quand elle auroit eu quelque diſpoſition à ſe marier, elle le ſupplieroit de ne jeter jamais les yeux ſur Philémon. Il fut ſurpris de l'entendre parler de la ſorte, vu le peu d'apparence qu'il avoit remarquée à l'averſion qu'elle témoignoit alors pour lui. Mais comme elle eſt encore jeune, & qu'il n'eſt pas fâché, à ce qu'il me ſemble, de ne pas ſi-tôt perdre la compagnie d'une ſi aimable fille, il ne ſongea pas à approfondir plus avant la choſe.

Voilà

Voilà ce que produiſit dans ce temps-là la colere de Philénice contre mon frère : mais elle n'oublia pas pour cela ſa vengeance contre Tiſandre ; & partant de chez Céliane pour aller chercher ſon frère, & lui rendre compte de ce qu'elle venoit de faire : Qu'avons-nous affaire, lui dit-elle, de Philémon ! Ne pouvez-vous pas paſſer pour lui ? Tiſandre va ces jours-ci à Lariſſe : trompons Hyacinthe la première, & profitant de la conjoncture, & d'une heureuſe nuit qu'elle accorde à Philémon, goûtez le double plaiſir d'une juſte vengeance. Ce frère, réſolu d'eſſuyer de plus grands haſards pour ſatisfaire ſon honneur flétri, fut ravi d'en trouver une voie ſi douce. Ils convinrent d'en porter la nouvelle à Hyacinthe ; & lui ayant dépeint Philémon avec l'impatience que donne un grand amour, la partie fut remiſe à la première nuit du départ du mari.

Rien ne manqua de la part de Philénice & de ſon frère, pour l'exécution de ce criminel projet. Mais les Dieux n'en permirent pas le ſuccès, & ils le tournèrent à la honte même des coupables. Le prétendu Philémon étoit à peine entré, que Tiſandre arriva de Lariſſe. Il avoit cru en partant y demeurer deux ou trois jours : mais n'y ayant pas trouvé les perſonnes qu'il cherchoit, il s'en étoit revenu le même jour avec une extrême diligence. Il n'eſt pas néceſſaire de vous apprendre le reſte. Vous ſavez

la fureur de Tiſandre lorſqu'il le ſurprit prêt à ſe jeter entre les bras de ſa femme; & qu'il l'eût tué ſans doute, ſi l'autre, avant que d'aller au rendez-vous, n'eût eu la prudence de s'armer à tout haſard; au moyen de quoi il ſe défendit avec courage, & ſe retira ſans bleſſure. Vous ſavez auſſi qu'Hyacinthe alloit périr, ſi elle ne ſe fût ſauvée dans le voiſinage.

Pour Philénice, comme elle ſe repoſoit de ſa vengeance ſur la malignité du public, qui enchérit toujours dans ces ſortes d'aventures, elle prit le parti de quitter le monde, & elle partit dès le lendemain, pour ſe retirer à Pidne parmi des filles conſacrées à la Déeſſe Cérés, où elle eſt préſentement. Cependant pour empêcher qu'Hyacinthe ne portât la peine d'un déſordre où elle l'avoit embarquée preſque malgré elle, elle écrivit une lettre à Tiſandre, où elle lui fit ſavoir que pour ſe venger de l'outrage qu'il lui avoit fait, elle avoit cherché tous les moyens poſſibles de jeter ſa femme dans le crime: que l'ayant trouvée à l'épreuve de toute ſollicitation, elle avoit été réduite à la tromper; & qu'ayant pris quelque prétexte pour ſortir de ſon lit où elle lui faiſoit compagnie, elle y avoit fait entrer ſon frère en ſa place. Cela ſe rapportant à ce qu'avoit allégué Hyacinthe pour ſa défenſe, les parens les raccommodèrent bientôt: mais vous n'ignorez pas aſſurément ce que le public, plus

difficile à abuſer qu'un mari, a penſé de cet événement.

Philénice voulut auſſi réparer la malice qu'elle avoit faite à Philémon, & elle laiſſa, en partant de Tempé, une lettre pour Céliane, par laquelle elle l'aſſuroit que tout ce qu'elle lui avoit dit de mon frère, n'étoit que la ſuite d'un reſſentiment dont il lui apprendroit lui-même la cauſe : en ſorte que Céliane écouta enfin la juſtification de ſon amant, & fut même perſuadée de ſon innocence. Mais comme un orgueil ſecret l'empêchoit de ſe retracter de ce qu'elle avoit dit à ſon père, elle ne ſe reconcilia avec Philémon, qu'à condition qu'il ne lui parleroit plus de mariage, & qu'il n'en feroit pas même parler. Il lui a tenu parole avec la dernière exactitude; & cependant Céliane ſe plaint maintenant qu'il y a manqué. Ce qui donne lieu à ſes reproches, c'eſt que ſachant la défenſe qu'elle lui en avoit faite, j'ai moi-même porté ma mère, après lui avoir confié, pour le bien de l'un & de l'autre, tout le ſecret de leur attachement, à tâcher de renouer l'affaire. Le père de Céliane en a parlé à ſa fille. Elle a auſſi-tôt cru que c'étoit l'ouvrage de mon frère; & voilà la cauſe de ſa froideur.

Bélice ayant fini par-là ſon récit, non pas à la vérité de ſuite, parce que les éclairs & les coups de tonnerre les obligeoient de temps en temps de s'écrier & d'avoir peur; Aréliſe lui

marqua le plaiſir qu'elle y avoit pris par des remercimens qu'elle lui fit d'une confidence, qui d'une heure du plus vilain temps qu'elle eut jamais vu, lui en avoit procuré une des plus agréables de ſa vie. La pluie étant ceſſée, & ſe prenant alors ſous le bras, elles avancèrent vers l'endroit où elles crurent trouver leurs compagnes, en faiſant diverſes réflexions ſur les plus remarquables événemens de cette hiſtoire.

Fin du treizième livre.

SOMMAIRE
DU QUATORZIÈME LIVRE.

ERGASTE, en cherchant Aréliſe, eſt forcé, par la pluie qui redouble, de ſe mettre à couvert chez Paléne. Il y trouve un manuſcrit qu'il eſt excité à lire, par la manière dont ce Berger lui apprend qu'il lui eſt tombé entre les mains. Hiſtoire d'Agis. *Ce prince, fils d'Eudamide, ſe lie d'une amitié étroite avec Cléoméne, fils de Léonidas, qui regnoit, conjointement avec ſon père, à Sparte. Ils ſe doivent réciproquement la vie, & ces ſervices reſſèrent de plus en plus leur liaiſon : mais ils deviennent rivaux, & aiment en même-temps, ſans le ſavoir, Agiatis, fille de Gilippus, général Lacédémonien. Ils partent enſemble pour aller voir leur maîtreſſe, ſans ſe la nommer, & ſont dans la plus grande ſurpriſe de ſe rencontrer chez Gilippus. Leur amitié leur fait combattre leur paſſion ; mais ne pouvant la vaincre, ils font entre eux cette ſingulière convention, que le premier qui ſera Agiatis reine la poſſédera. Le bruit de la mort du père de Cléoméne ſe répand & déſole Agis ; mais*

il ſe détruit bientôt par la nouvelle certaine de la mort d'Eudamide, père d'Agis. Cléoméne à ſon tour eſt inconſolable, de ce que cet événement lui ravit Agiatis. Ne pouvant être témoin du bonheur de ſon rival, il quitte Sparte, & Agis épouſe Agiatis. Ce monarque ayant voulu réformer l'état, eſt traîné en priſon, & périt de la main d'Amphare. La reine qu'il avoit eu la précaution de faire évader avec ſon fils, tombe en foibleſſe en apprenant ces triſtes nouvelles; & ceux qui l'accompagnent dans ſa fuite, ſont tous dans la plus grande conſternation. (Sujet de la Vignette). *Cléoméne, inſtruit des malheurs de cette princeſſe, vient la trouver rempli d'amour & de douleur; il retourne à Sparte pour venger la mort d'Agis. La reine faiſant voile pour Theſſalonique, eſt attaquée par un vaiſſeau d'Amphare. Elle ſe précipite dans la mer, avec ſon fils. Paléne apprend à Ergaſte que ſes ennemis la retirèrent de l'eau, & ſauvèrent le jeune prince, qui, en tombant, étoit dèmeuré embarraſſé dans les cordages. La cruauté d'Amphare lui fait tout craindre pour cette princeſſe dont ce tyran eſt amoureux. Ergaſte ayant achevé ſa lecture, quitte Paléne, pour aller rejoindre Aréliſe & les Bergers.*

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE QUATORZIÈME.

QUELQUES RÉFLEXIONS que fit Aréliſe ſur les aventures de Philémon, elle ne laiſſoit pas en même-temps d'en faire d'autres ſur les ſiennes propres, qui la touchoient vivement. Il n'y avoit que peu d'heures qu'elle en étoit venue à un raccommodement avec Ergaſte, & elle l'avoit quitté, plus perſuadée que jamais de ſa tendreſſe. Cependant ayant pris garde, dès le commencement de l'orage, à la promptitude

avec laquelle Philémon couroit au ſecours de Céliane, elle n'avoit pu s'empêcher d'être fâchée de ne pas voir qu'Ergaſte fît la même choſe pour elle.

Ergaſte étoit bien éloigné de ce manque d'attention que lui attribuoit ſa Bergère. Il avoit d'abord été à ce ſujet dans de ſi grands ſoins pour Aréliſe, qu'il avoit fait tout ſon poſſible pour la joindre; & ayant appris d'Iſménias & d'Ariſtée, qu'il avoit rencontrés en la cherchant, l'endroit où elle s'étoit réfugiée avec Béliſe, il avoit voulu y venir, malgré la violence exceſſive du vent & de la pluie. Mais l'orage ayant pris de nouvelles forces lorſqu'il étoit en chemin, & l'empêchant même de voir devant ſoi, il n'avoit pu retrouver l'arbre qui lui avoit été déſigné; de ſorte qu'après s'être égaré, & avoir couru aſſez long-temps en vain, il avoit été contraint de ſe retirer dans la première maiſon qu'il avoit rencontrée. C'étoit celle d'un Berger de ſa connoiſſance, nommé Paléne. Il y fut reçu obligeamment, & le Berger fit ce qu'il put pour le ſécher & pour le divertir.

Il n'eurent que trop de matière d'entretien. Pendant qu'Ergaſte avoit le dos au feu, il apperçut ſur la table un manuſcrit qui excita ſa curioſité. C'eſt une hiſtoire ſi étonnante, lui répondit Paléne, que je ſuis ſûr qu'il n'y en a pas de pareille, & je ne crois pas que les ſiècles à venir puiſſent croire ce qui vient d'arriver tout récem-

ment preſque à nos portes. Mais je ne ſais ce qui vous ſurprendra le plus, ou de cette hiſtoire, ou de l'aventure par laquelle elle m'eſt tombée entre les mains. Il y a environ dix jours, continua-t-il, que pêchant vers l'embouchure du fleuve, je vis tout à coup aſſez près de ma chaloupe deux vaiſſeaux attachés enſemble par un furieux combat. L'un de ces vaiſſeaux étoit beaucoup moins grand que l'autre : vous euſſiez dit néanmoins durant quelque temps, que leurs forces étoient égales. Un grand nombre d'hommes y ſuccomba de part & d'autre : il y en eut même pluſieurs qui tombèrent dans la mer. Je vis avec étonnement qu'un de ceux-là tâchoit de gagner ma chaloupe à la nage. Il avoit le viſage tout en ſang ; & je fus ſi touché de ſon état, que comme les forces commençoient à lui manquer, j'avançai juſqu'à lui ; & le prenant ſous les bras, je l'aidai à monter. Je regagnai terre, pour lui faire donner le ſecours dont il avoit beſoin, & c'eſt en me retirant que je fus témoin d'un ſpectacle affreux. Sur le plus petit vaiſſeau, qui avoit perdu l'avantage du combat, parut une dame d'une grande beauté, que je vis ſe précipiter dans l'eau, avec un jeune enfant qu'elle tenoit entre ſes bras. Deux ou trois femmes l'y ſuivirent ; & la plûpart des hommes qui reſtoient ſur le vaiſſeau ſe percerent de leurs épées, & ſe précipiterent après elle. Celui que j'emmenois ayant vu ce malheur, fit un grand cri, & les forces lui man-

quant, ou peut-être étant ſaiſi d'une trop vive douleur, il s'évanouit dans mes bras.

Ah ! Paléne, interrompit Ergaſte, j'ai vu comme vous cette funeſte aventure, ſans avoir pu ſavoir depuis qui en étoient les acteurs, parce que nous en étions trop loin, & qu'au même inſtant nous revîmes ces deux vaiſſeaux s'élargir en pleine mer. Mais je vous prie de ſatisfaire l'extrême envie que j'ai d'apprendre ce qui réduiſoit ces femmes à un ſi étrange déſeſpoir; car je ne doute plus que cet homme ne vous l'ait dit, puiſqu'il venoit d'avec elles.

Cet homme, repartit le Berger, n'avoit garde de m'en pouvoir rien dire. Il avoit eu les deux joues traverſées d'une fléche, qui en paſſant lui avoit emporté la langue; & quand après qu'il eut repris ſes ſens, je voulus l'interroger, il ne ſortit de ſa bouche que du ſang, & un bruit confus où je ne pus rien comprendre. Mais l'ayant fait porter chez moi, un chirurgien que j'envoyai chercher à Gonnes, étancha ſon ſang, & je pris tout le ſoin poſſible de ſa guériſon. Comme il n'avoit pas d'autre bleſſure, ſa vie ſe trouva hors de péril. Trois jours après, ſe ſentant mieux, il me fit comprendre, par ſignes, qu'il ſouhaitoit de pouvoir m'écrire pluſieurs choſes, qu'il lui étoit impoſſible autrement de me faire entendre. Il me marqua alors par écrit qu'il vouloit retourner à Lacédémone, & me pria de lui faire chercher un

vaiſſeau, pour y aller par mer; ou une litiere, s'il ne pouvoit aller que par terre, avec un chirurgien qui l'accompagnât, pour le panſer dans le chemin. Il tira enſuite de ſa poche une boëte où il y avoit quantité de diamans qui me parurent d'un grand prix; & il me pria de prendre le plus beau pour moi, pour récompenſe de mes ſoins, & d'en vendre quelques-autres pour fournir à la dépenſe de ſon voyage. Je lui répondis que je ferois tout ce qu'il deſiroit de moi, hors de prendre le diamant qu'il m'offroit: que j'étois aſſez payé de mes ſervices par le plaiſir que j'avois de les lui rendre: mais que s'il les jugeoit dignes de quelque reconnoiſſance, je ſerois content qu'il m'apprît qui il étoit; quels étoient les deux vaiſſeaux que j'avois vus; ce qui les avoit acharnés ainſi l'un contre l'autre; en un mot, le détail de cette tragique aventure. Il me le promit; & dès le lendemain, pendant que j'allai à Gonnes pour lui procurer tout ce qu'il m'avoit demandé, il m'écrivit ce que vous voyez dans ce petit volume. Ergaſte s'appercevant que l'orage augmentoit de plus en plus, & qu'il ne pouvoit mieux employer un ſi mauvais tems qu'à cette lecture, prit ce volume & y lut ce qui ſuit.

HISTOIRE D'AGIS.

C'est me faire une injure ſenſible, ô très-généreux hôte, de me vouloir réduire à ne

payer que par des paroles, des ſervices auſſi eſſentiels que les vôtres. Mais je puis dire que l'hiſtoire que vous me demandez n'eſt pas en ſoi peu de choſe, & qu'elle peut être, pour un homme ſage comme vous, d'un plus grand prix que toutes les richeſſes de la terre. C'eſt une leçon parlante de l'inconſtance des choſes humaines, propre à lui inſpirer le mépris qu'il doit faire des grandeurs; à l'élever même au-deſſus du faſte des rois, & à lui faire trouver dans la tranquillité d'une cabane, plus de douceur & de sûreté mille fois que dans la cour la plus brillante, & ſur le trône des plus grands monarques.

Je me nomme Lyſandre; mon pays eſt Sparte, capitale de Lacédémone. Quoique le gouvernement y ſoit monarchique, l'autorité s'y trouve diviſée entre deux rois: & comme il eſt difficile que la paix s'entretienne long-tems ſous deux puiſſances égales, Sparte éprouve des diviſions tous les jours; & le peuple y prenant part ſelon ſon affection & ſon caprice, elle eſt à tous momens armée, pour ainſi dire, contre elle-même.

Ces diviſions furent plus grandes qu'elles n'avoient jamais été ſous les rois Eudamide & Léonidas, qui étoient aſſis conjointement ſur le trône, il n'y a pas encore quatre ans. Eudamide étoit un prince d'un bon naturel, mais ſévère & ſans complaiſance pour les fantaiſies

du peuple. Léonidas, qui régne encore aujourd'hui, ne fait point au contraire difficulté de flatter la plus vile populace, pour venir à bout de ſes deſſeins, & pour favoriſer ſes paſſions, qu'il ſuit ſi aveuglément, qu'il ne trouve rien d'injuſte quand il s'agit de contenter ſon ambition ou ſa volupté. Et comme la vertu & la ſanté ont cela de commun, que tout ce qui ſert à acquérir l'une, contribue à conſerver l'autre; & qu'au contraire, la volupté traîne preſque toujours les maladies à ſa ſuite; Eudamide qui étoit vertueux, jouiſſoit d'une vieilleſſe vigoureuſe; & le voluptueux Léonidas, dans ſa jeuneſſe même, a preſque toujours été infirme. Leurs inclinations étant ſi contraires, il n'eſt pas étonnant qu'il ſurvînt des oppoſitions entre eux. Les Ephores, magiſtrats créés pour accorder les différends des Rois, eſſayèrent inutilement de concilier ceux-ci: ils ſe trouvèrent partagés eux-mêmes; & les choſes en vinrent à un point, que l'un & l'autre ayant fait approcher des troupes de la ville, à deſſein de s'en chaſſer réciproquement, ils ſortirent enfin pour ſe mettre à la tête de leurs troupes, & décider leur cauſe par une bataille générale.

Le combat dura deux jours; & comme j'y aſſiſtai, je pourrois vous inſtruire de ce qui s'y paſſa: mais je me borne à vous marquer ce qu'attend votre curioſité. Les deux Rois avoient

chacun un fils. Celui d'Eudamide s'appeloit Agis, prince des plus accomplis qui aient jamais été, ſoit pour les qualités du corps, ſoit pour celles de l'eſprit. Je ne ſais pas cependant ſi le fils du roi Léonidas, c'eſt-à-dire, Cléoméne, ne le ſurpaſſoit pas encore. Ce qu'on peut dire, c'eſt qu'ils partageoient l'un & l'autre les cœurs de tous les Lacédémoniens. Agis étoit plus âgé que l'autre de quatre à cinq ans. La querelle de leurs pères empêchoit qu'ils ne ſe fréquentaſſent, quoiqu'ils fuſſent dans la même ville, & qu'ils euſſent une eſtime particulière l'un pour l'autre. Le rapport qui manquoit dans leur tempérament, Agis étant naturellement ſérieux, & Cléoméne enjoué, ſe rencontroit dans leurs inclinations, également portées au bien public, à la gloire de la patrie, à la réformation du luxe de Sparte, & au retabliſſement de l'ancienne diſcipline de Lycurgue. Au reſte, ils étoient tous deux braves & vaillans plus que tout le reſte des Spartiates enſemble.

Le premier jour de la bataille, Cléoméne s'étant engagé trop avant parmi les nôtres, tomba entre les mains d'Agis, qui le fit priſonnier, & me le confia pour le conduire dans notre camp; car j'étois dans le parti d'Eudamide, ayant l'honneur d'être parent de la reine ſon épouſe.

La nuit ayant ſuſpendu les coups, & laiſſé la victoire indéciſe, Agis vint auſſi-tôt trouver

ſon priſonnier. Il l'embraſſa, non pas comme le fils d'un ennemi, mais comme un frère. Il le fit manger avec lui; & lui ayant donné toutes les marques les plus obligeantes de ſon eſtime & de ſon amitié, il le fit eſcorter juſqu'à ſon camp, & le combla de riches préſens, de l'agrément d'Eudamide ſon père.

Je vous laiſſe à penſer combien fut touchée de ce trait la belle ame de Cléoméne. Il pria les Dieux de lui fournir l'occaſion d'en marquer ſa gratitude, & ils ne furent pas ſourds à ſa prière. A peine le jour parut-il le lendemain, que les deux rois recommencèrent à ſe battre. Les deux partis s'étoient mêlés; & de tous ceux qui ſe rencontroient devant Agis ou Cléoméne, aucun ne pouvoit échapper à leurs coups; quand Agis, s'étant livré à ſon courage, & ſe trouvant au milieu de ſes ennemis, y fut reconnu par Cléoméne. Quoique ce grand prince y fut ſeul, (car je venois d'être dangereuſement bleſſé à ſes côtés), il ne laiſſoit pas de leur diſputer chèrement la victoire & ſa vie: mais étant attaqué de toutes parts, ſa mort étoit inévitable. Cléoméne l'ayant apperçu, ne put ſouffrir la perte d'un prince auquel il avoit une obligation ſi récente & ſi ſenſible; & jugeant que les Dieux ne l'envoyoient là que pour s'en acquitter avec gloire, il courut, ou pour mieux dire, il vola vers lui. Il eſſaya d'écarter ſes ſoldats: mais le bruit & la chaleur du combat

les empêchant de le reconnoître & de l'entendre : Lâches, leur cria-t-il, il y en a tant d'autres à combattre ! Quel ſecours doit eſpérer de vous le roi mon père, ſi un ſeul de ſes ennemis vous occupe ? Ces paroles ne firent aucun effet. Un des ſoldats alloit même frapper Agis par derrière, ſi Cléoméne en ayant horreur, n'eût pouſſé contre ce furieux, & ne l'eût renverſé. Cléoméne regardoit leur acharnement avec d'autant plus d'indignation, qu'il voyoit la grande valeur du prince qu'ils vouloient perdre; & il ſe ſentit intéreſſé à la conſervation d'un ſi illuſtre ennemi, par des ſentimens encore plus tendres que ne ſont ceux de la reconnoiſſance. Mais ils étoient tellement acharnés contre Agis, qu'ils ne ſe rendirent ni aux prières ni aux menaces; & c'étoit à qui lui porteroit le coup de la mort, ſi Cléoméne irrité, ne ſe fût élancé l'épée à la main au milieu d'eux, & ſe couchant ſur le corps de ſon généreux ennemi, ne leur eût montré le chemin qu'il falloit prendre pour aller juſqu'à ſon cœur. Cette action les intimida tellement, qu'ils ne ſongèrent plus qu'à tourner ailleurs leurs pas.

Son premier ſoin alors fut d'examiner en quel état étoit Agis. Au ſoupir qu'il lui vit pouſſer, il crut que c'étoit le dernier de ſa vie; & le déplaiſir qu'il eut que ſa reconnoiſſance fut ſans effet, l'accabla ſi fort, qu'il en penſa mourir lui-même. Agis eſt mort, lâches, s'écria-t-il, &

vous triomphez de votre ennemi ! Mais en combattant comme vous faites, la honte eſt pour les vaiqueurs, & toute la gloire demeure au vaincu.

Il commanda à quelques ſoldats qui ſe trouvèrent près de lui, d'enlever le corps du prince; & apprenant qu'au bruit de ſa mort les troupes de ſon père faiſoient retraite, & qu'il n'y avoit plus que des fuyards à combattre, il ſe retira lui-même, & accompagna le prince juſques dans ſon camp. Il fit viſiter ſes bleſſures, & voulut y être préſent. Après quelques heures, Agis revint de ſon évanouiſſement; & au moment que Cléoméne lui vit ouvrir les yeux: Courage, lui dit-il tranſporté de joie, vous n'en mourrez pas; & pour ôter la vie au vaillant Agis, il faut autre choſe que des hommes. A ces mots, le prince tournant la vue ſur ſon généreux défenſeur: Oui, Seigneur, lui répliqua-t-il d'une voix foible, quand vous en prenez la défenſe.

Cléoméne le laiſſa répoſer; & ayant ſouffert qu'on pansât deux légères bleſſures qu'il avoit lui-même au bras, il alla trouver Léonidas ſon père, qui déjà ſatisfait de la victoire qu'il avoit remportée, goûtoit une joie infinie de voir le fils de ſon ennemi entre ſes mains. Il ſavoit les prodiges de Cléoméne; & l'embraſſant tendrement, il lui marqua combien il étoit content de lui. Seigneur,

lui dit ſon fils, le prince Agis eſt priſonnier ; & vous ne ſavez peut-être pas que c'eſt à ce même prince que je ſuis redevable de ma liberté. Ce ſervice, reprit le roi, m'en rend la priſe plus glorieuſe encore, & plus chère. Hé, Seigneur, pourſuivit Cléoméne, peu ſatisfait de cette réponſe, voudriez-vous qu'en ne faiſant rien pour lui, il pût me reprocher d'être un ingrat ! Léonidas fut quelque temps ſans répondre ; & le prince interdit de ce ſilence : Je ſais bien, Seigneur, lui dit-il, que vous demander Agis, c'eſt exiger de vous la plus précieuſe partie de votre victoire, & vous expoſer au danger de recommencer une guerre qui ſemble terminée par ſa mort : mais les victoires vous coûtent ſi peu, que je ne déſeſpère pas que vous m'accorderez cette grâce ; & vous faites la guerre ſi glorieuſement, que vous n'en devez pas ſouhaiter la fin. Léonidas, meilleur père qu'il n'étoit bon roi, ne put lui refuſer ſa demande. Vous avez eu, lui dit-il, trop de part aux dangers, pour n'en avoir pas aux dépouilles. Diſpoſez en vainqueur de la liberté d'Agis.

Le prince en fut ſi tranſporté de joie, que ſans preſque ſonger à en remercier ſon père, il le quitta pour en aller porter la nouvelle à ſon illuſtre priſonnier. Agis étoit cependant ſi mal, qu'il ne put lui parler que le lendemain.

J'aurois mauvaiſe grace, lui dit-il quand il

le vit, de vouloir vous faire croire que vous n'êtes pas ici parmi vos ennemis; & les mauvais traitemens que vous y avez déjà reçus, ne vous en perſuadent que trop. Je puis néanmoins vous aſſurer que vous êtes libre; & ſoit que vous ſouhaitiez de retourner parmi vos troupes, ſoit que vous jugiez à propos d'attendre ici votre guériſon, le roi m'a commandé de vous dire qu'il veut que vous ſoyez obéi. Généreux prince, reprit Agis, vous avez diminué le prix de la liberté que me rend le roi votre père, en m'ôtant, comme vous avez fait par vos bontés, l'idée de l'avoir perdue; & je demeure ſi volontiers auprès d'un ennemi tel que vous, que m'en ſéparer n'eſt pas une grâce pour moi.

Ce fut dans cet entretien que ces deux grands princes conçurent l'un pour l'autre la haute eſtime & la parfaite amitié dont ils ſe lièrent dans la ſuite. Cléoméne fut le premier qui ouvrant ſon cœur au vaillant Agis, lui témoigna la répugnance qu'il alloit avoir à jamais, de prendre les armes contre lui. Le roi mon père, ajouta-t-il, a bien raiſon de ne pas retenir plus long-temps parmi ſes troupes, un prince qui gagne ſi facilement tous les cœurs; & il fait bien de rendre un priſonnier dont les chaînes lui ſont encore plus dangereuſes que les armes. Seigneur, répliqua Agis, dites plutôt qu'il cherche à me retenir dans ſes fers, en me faiſant offrir

la liberté par la bouche d'un prince ſi propre à me faire chérir ma priſon.

Après pluſieurs témoignages d'une intelligence réciproque, ils formèrent une ferme réſolution de porter chacun le roi leur père à faire la paix. Il falloit pour cela qu'Agis ſe rendît auprès d'Eudamide ; & cette néceſſité adoucit le chagrin de leur ſéparation. Cléoméne fit tout préparer avec ſoin pour le tranſport commode d'un prince qu'il ne quittoit ainſi que dans l'eſpérance d'une réunion plus parfaite.

Leur négociation eut le ſuccès qu'ils avoient ſouhaité. Il eſt vrai que les intérêts de l'état avoient contribué beaucoup à l'accommodement. Les peuples d'Achaïe ayant guerre contre leurs voiſins, venoient de demander du ſecours aux Lacédémoniens, en vertu du traité qu'ils avoient fait enſemble ; & nous apprîmes en même-temps que les Etoliens ſe préparoient à entrer dans le Péloponneſe par les terres des Mégariens : en ſorte que ſi nos rois ne s'étoient pas accordés, ils auroient pu éprouver ce qui étoit arrivé tout récemment aux deux fils de Caſſander, qui ſe diſputant le royaume l'un à l'autre, donnèrent lieu à un tiers de s'en emparer. Ces conjonctures nous obligèrent d'aſſembler nos deux armées, & de les faire avancer vers les frontières où étoit le corps d'armée des Achaïens, commandé par le renommé Arate, qui en étoit général.

Les

Les rois demeurèrent à Lacédémone, l'un à cauſe de ſon extrême vieilleſſe, & Léonidas par rapport à ſes infirmités : ainſi les deux princes leurs fils eurent le commandement des troupes ; & par l'union de ces deux chefs, il nous ſembla que nous n'obéiſſions qu'à un ſeul.

Un ſoir qu'ils ſe promenoient enſemble hors le camp, pour examiner la contenance des ennemis ; après avoir jugé que de quelques jours il n'y auroit rien de nouveau, ils eurent envie de profiter de cet intervalle. Agis le propoſa le premier. Je ne ſais, mon cher Cléoméne, lui dit-il, ſi le ſouhait que je forme ne vous paroîtra pas en quelque ſorte, contraire à notre amitié. Car je devrois vous aimer juſqu'à en être jaloux ; & il ſemble que c'eſt ne faire pas aſſez d'état de votre cœur, que de pouvoir ſe réſoudre à en céder une part à qui que ce ſoit. Je ſuis cependant ſi perſuadé que l'amitié a ſes droits ſéparés de ceux de l'amour, & que ces deux paſſions peuvent ſubſiſter ſans ſe nuire dans un cœur bien fait, que je voudrois voir Cléoméne amoureux comme moi, & que pour n'avoir point de plaiſirs qui ne lui fuſſent communs, il n'ignorât pas celui qui ſe trouve à aimer une belle & vertueuſe maîtreſſe. Quoi ! mon cher Agis, répondit Cléoméne, ſeroit-il poſſible que l'amour vous eût ſéduit, & que votre grande ame, qui ſemble toute occupée des ſoins ſérieux de la gloire, fût ſuſceptible

d'une paſſion qui ne cherche que le plaiſir & la joie, quoiqu'elle ne produiſe ſouvent que de l'amertume ? Si cela eſt, je ſuis heureux de pouvoir vous avouer une foibleſſe qui nous ſera commune, & de vous dire ingénuement que depuis que nous ſommes à l'armée, j'ai été vingt fois ſur le point de me dérober de vous, pour aller voir celle que j'aime. Et moi, répliqua Agis, j'allois vous demander la permiſſion de vous quitter pour quelques jours, pour en aller voir une qui mérite mes empreſſemens. Je me ſuis fait la dernière violence pour ne vous en pas importuner ; & jugez combien je reſpecte votre repos, de m'être abſtenu ſi long-temps de vous entretenir d'une paſſion à laquelle je penſe à chaque moment ! Quand on s'aime autant que nous le faiſons, reprit Cléoméne, je ſuis perſuadé qu'on ſe peut parler de toutes choſes ſans crainte d'être importun : auſſi n'eſt-ce pas là ce qui m'a empêché de déclarer ma paſſion à mon cher Agis ; ce n'a été que la peur de la lui voir combattre ; parce que quelque aimable & vertueuſe que ſoit la perſonne qui m'engage, j'ai dû croire que le prudent Agis, par une infinité de raiſons, chercheroit à m'en détourner. Et comme ce ſeroit me faire inutilement de la peine, je le prie d'agréer qu'en lui faiſant confidence de ma paſſion, je lui faſſe un myſtère de celle qui en eſt l'objet. Pour moi, repartit Agis, ſi je ne nomme

point ma maîtreſſe à Cléoméne, ce n'eſt pas que je craigne qu'il s'oppoſe à mes inclinations: je ſuis sûr, au contraire, qu'il approuveroit tellement mon choix, qu'il m'y engageroit de nouveau, ſi j'étois capable d'y renoncer. Mais il m'eſt ſi étroitement défendu d'en rien dire à perſonne, qu'il ne voudroit pas me faire violer mon ſerment. Puis-je du moins, ſans trop de curioſité, pourſuivit Cléoméne, vous demander de quel côté vous allez? trop heureux ſi mon chemin ſe rapportoit au vôtre, & que nous ne fuſſions point obligés ſi-tôt de nous ſéparer. Je prendrai le chemin de Sparte, répondit Agis. Et je ſuivrai le même, continua Cléoméne, avec le chagrin cependant de vous laiſſer au milieu du chemin. Nous ne nous ſéparerons donc pas pour long-temps, ajouta Agis; car je ne prétends aller guères plus loin.

Ces deux fidèles amis, après avoir donné à leurs lieutenans les ordres néceſſaires, ſe mirent en chemin le lendemain avant le jour. Comme ils ne ſouhaitoient pas que leur voyage fût connu, Cléoméne ne prit que ſon écuyer; Agis qui m'aimoit tendrement, voulut que je lui en ſerviſſe.

Leur converſation, durant le chemin, roula ſur un objet plus important & plus grave. Deſtinés à regner un jour enſemble, ils s'inſtruiſirent l'un & l'autre des deſſeins qu'ils projetoient déjà

touchant la manière de gouverner Sparte, & de réformer ce luxe affreux qui en avoit entièrement corrompu les mœurs. Je vous jure, disoit Agis, que quelque plaisir qu'on se figure sur un trône, je ne voudrois pas être roi de Sparte, si je croyois que ce ne fût pas pour le bien de vos sujets & des miens. Quand je considère que l'ancienne discipline de Lycurgue ayant élevé nos peuples au-dessus de tous les autres de la Grece, leur relâchement commence à les faire tomber dans une mollesse qui les rend déjà mépriſables; j'ose croire que Lacédémone a besoin de nous pour rétablir l'ancienne réputation de nos pères. Je sais bien que la réformation que je médite est une entreprise périlleuse; car combien le désordre a-t-il élevé de gens, dont il faudra renverser la fortune, pour remettre nos peuples dans cette sainte égalité, qui faisoit dire au grand Lycurgue, que Sparte lui paroissoit moins un assemblage de citoyens, qu'une famille où les enfans se trouvoient également partagés? Mon cher Agis, répondit Cléomène, je suis bien jeune encore pour parler d'une si haute entreprise: mais je crois que le seul moyen d'y réussir sans faire crier les peuples, c'est de pratiquer la loi les premiers. Prenons-nous-y comme Lycurgue. Quand il voulut abolir toutes les dettes en faveur des débiteurs trop chargés, il tint quittes le premier les siens de tous leurs engagemens envers lui. Il bannit de sa maison la somptuosité

des feſtins & des meubles, avant de la défendre aux autres ; & il alla le premier manger aux tables publiques qu'il venoit d'établir, ne pouvant mieux ordonner la tempérance que par l'exemple qu'il en donna. Vous ſavez cependant, répliqua Agis, que Lycurgue ne laiſſa pas d'être maltraité du peuple, & que ce grand deſſein penſa lui coûter la vie. Croyez-moi, Cléomène, c'eſt un pas délicat que l'entrepriſe d'une réformation générale ; & avec toute la fermeté qu'il y faut, l'on ne peut encore y procéder avec trop de circonſpection & de douceur : mais il eſt vrai de dire que quand on y réuſſit, c'eſt le chef-d'œuvre d'un monarque.

Ils ſe trouverent enfin aſſez proche de la ville de Tégée, & Agis témoigna à ſon ami qu'il alloit bientôt prendre congé de lui. Quoi, lui dit Cléomène, vous ne paſſerez donc pas Tégée ? J'irai même plus loin, répondit Agis : mais mon chemin eſt de laiſſer cette ville à main gauche, & de détourner au premier ſentier. Ainſi bornons-nous à nous donner un rendez-vous pour revenir enſemble. Quelque mal-aiſé qu'il ſoit, répliqua Cléomène, de nous entendre aſſez bien, pour quitter à point nommé une maîtreſſe, ſi vous me déſignez un lieu où vous me promettiez de vous rendre, je m'engage à vous y attendre autant que vous le voudrez. Agis s'y obligea pareillement ; & s'étant aſſigné à Tégée la maiſon d'une dame de leur connoiſ-

ſance, chacun aſſura de s'y rendre le lendemain au ſoir.

Ils ſe quittèrent en s'embraſſant, & en ſe ſouhaitant l'un & l'autre, d'une manière galante, un accueil favorable de leurs maîtreſſes. Agis prit la route qu'il avoit dit, & Cléomène alla droit à Tégée chez le renommé Gilippus, dont il aimoit la fille.

Gilippus étoit, comme on le ſait, un des plus grands capitaines qu'ait jamais eu Lacédémone : mais l'envie ne manquant jamais d'attaquer les grands hommes, il avoit été opprimé par de fauſſes accuſations, & banni de Lacédémone, d'où il s'étoit retiré à Tégée ; & il y avoit déjà un an qu'il y demeuroit.

C'eſt pour cela que Cléomène avoit dit à Agis, que pluſieurs raiſons importantes auroient dû le détourner de ſon amour, parce que les loix de Sparte défendant de s'allier aux étrangers, elles entraînoient la même défenſe contre toute alliance faite avec des bannis, qui ayant perdu les droits de citoyens, étoient dès-lors réputés étrangers. Mais la plus forte raiſon, c'eſt que Léonidas avoit été l'un des plus mortels ennemis de Gilippus ; & Cléomène, outre la douleur qu'il avoit eue de voir perſécuter le père de ſa maîtreſſe par le ſien propre, prévoyoit avec déſeſpoir que quand cet illuſtre banni ſeroit rappelé, le roi ne donneroit jamais ſon héritier à la fille de ſon plus mortel ennemi. Cependant

Cléomène ne laiſſoit pas d'entretenir une paſſion qu'il avoit ſenti naître à Lacédémone, ni Gilippus de le recevoir chez lui, ſoit parce qu'il ſavoit qu'il s'étoit oppoſé autant qu'il avoit pu à l'injuſtice de ſon père, ſoit que tout ennemi qu'il étoit du père, il crût être de la politique de vivre toujours en bonne intelligence avec le fils, qui devant regner après Léonidas, pouvoit un jour contribuer à ſon rétabliſſement. Cléomène n'avoit donc pas diſcontinué de le voir depuis ſon exil, & de conſerver dans ſon cœur un ardent amour pour ſon incomparable fille. Auſſi peut-on dire que Sparte, toute renommée qu'elle ſoit en femmes & en filles, pour la vertu & la ſageſſe, n'avoit juſqu'alors rien produit de comparable à Agiatis: ſa beauté étoit un miracle; ſon eſprit étoit égal à ſa beauté, & ſa vertu ſurpaſſoit l'un & l'autre.

Cléomène apprit en deſcendant chez Gilippus qu'il y avoit quelques jours qu'il étoit à une maiſon de campagne, qu'un de ſes amis lui avoit prêtée pour y prendre l'air. Quoiqu'il fût déjà tard, & qu'on lui dît que cette maiſon étoit éloignée de ſept à huit milles, il ne laiſſa pas d'y aller à l'inſtant même, & il y arriva au moment qu'on alloit ſe mettre à table.

Quel fut ſon étonnement, lorſqu'en entrant il apperçut le Prince Agis! & quelle fut la ſurpriſe d'Agis en voyant arriver Cléomène! ils avoient trop d'amour tous les deux pour ne pas

deviner quelque choſe de cette aventure : mais elle leur paroiſſoit ſi ſingulière, qu'ils ne ſavoient qu'en penſer. Cléomène s'imagina que le prince s'étoit peut-être égaré, & qu'ayant appris que Gilippus étoit dans le voiſinage, il étoit venu lui demander le couvert. Agis crut de ſon côté que Cléomène n'ayant pas rencontré ſa maîtreſſe à Tégée, il étoit venu le chercher lui-même & le rejoindre chez Gilippus. Mais il fut bientôt détrompé aux premiers complimens que fit Cléomène à Gilippus, à ſa femme & à leur aimable fille, leur témoignant qu'il avoit été les chercher inutilement à Tégée. Celui-ci impatient de ſavoir ce qui avoit amené-là le prince Agis, le lui demanda enſuite en l'embraſſant, mais d'un viſage gai, qui ne marquoit rien de ſes ſoupçons. Et vous, Seigneur, lui dit-il, comment vous êtes-vous donc ſi heureuſement égaré ? Agis reçut ſes embraſſemens avec tendreſſe : mais prévoyant une partie des malheurs dont les menaçoit cette fatale rencontre, il ne put s'empêcher de lui donner quelque témoignage de ſa douleur. Ah ! Seigneur, lui dit-il à l'oreille, je vois bien que nous ſommes en effet égarés l'un ou l'autre ; car ce n'eſt point ici que nous nous devions rencontrer. Il le lui dit ſi bas qu'il n'y eut que Cléomène qui l'entendit : mais le trouble de tous les deux ne parut que trop dans leurs yeux & ſur leur viſage. Gilippus, qui étoit fort galant homme, ne fit pas ſemblant d'y

prendre garde : au contraire, répondant à ce qu'avoit dit Cléomène : en vérité, Seigneur, lui dit-il, j'ai raiſon de croire que vous vous êtes égarés l'un & l'autre ; car autrement, quelle apparence que deux grands princes vinſſent loger dans la maiſon d'un pauvre banni ? Quoi qu'il en ſoit, ajouta agréablement Cléoſtrate (c'eſt le nom de la vertueuſe femme de Gilippus,) je commence à ne m'en plus mettre en peine ; car ſi les Princes ſe ſont égarés, ils ſont encore bien heureux d'avoir le couvert ; & ſi c'eſt une partie préméditée, ils n'en ſauroient être trop punis.

Cependant la table ayant été couverte, non pas avec magnificence, car la magnificence eſt un crime chez les Spartiates ; & d'ailleurs elle ne convenoit pas à la fortune préſente de Gilippus, mais avec une propreté & une délicateſſe qui eût pu faire croire qu'on les attendoit. Gilippus & Cléoſtrate y firent aſſeoir les princes, qui s'étant remis de leur trouble le mieux qu'ils purent, ne montrèrent pas cependant cette joie ni cette liberté d'eſprit qui leur étoit ordinaire. Ce changement ne parut pas tant dans le prince Agis, parce qu'étant ſérieux de ſon naturel, ſon embarras étoit moins ſenſible : mais chacun remarqua dans le prince Cléomène un air rêveur, qui ne lui étoit pas ordinaire. Gilippus ni Cléoſtrate ne pouvoient guères en deviner la cauſe. Aucun de ces princes ne leur avoit encore déclaré la paſſion qu'ils avoient pour leur fille, & ils

étoient toujours venu les voir comme des amis. Ce n'étoit pas qu'à chaque fois ils n'euſſent dit des douceurs à la belle Agiatis : mais il n'y avoit rien en cela qui marquât un attachement particulier. Agiatis elle-même ne les avoit reçues que comme des paroles obligeantes de deux princes extrêmement polis. Elle étoit d'ailleurs ſi jeune, qu'il ne ſembloit pas qu'ils duſſent encore avoir de deſſein formé pour elle ; & quand ils en auroient eu autrefois, la condition préſente de Gilippus en auroit diſſipé toute apparence. A mon égard, je liſois dans leurs yeux tout le ſecret de leur ame ; & comme je ſavois déjà l'amour d'Agis, il ne me fut pas difficile de deviner celui de Cléomène. Mon prince ne m'en avoit rien découvert qu'au moment qu'ils s'étoient quittés, & il me déclara n'en avoir fait myſtère à ſon ami, que parce que Gilippus travaillant en ſecret à ſon rétabliſſement dans Lacédémone, il l'avoit prié de cacher le commerce qu'ils avoient enſemble, de peur de le rendre ſuſpect à Léonidas & aux Ephores, & de perdre par-là les ſecours qu'il pouvoit attendre. Par cette raiſon Agis, qui ne ſe fût jamais imaginé que Cléomène, fils de Léonidas, ſeroit dans les intérêts d'un homme dont ſon père s'étoit déclaré ſi hautement l'ennemi, avoit cru lui devoir cacher plus qu'à un autre ſon intelligence avec Gilippus. Mais je n'en appréhendai pas moins quelque refroidiſſement dans leur amitié, & je re-

gardois comme impoſſible que deux rivaux demeuraſſent unis long-temps. Voici néanmoins une choſe qui me ſurprit autant que je l'admirai. Durant le ſouper, la converſation étant tombée ſur les nouvelles de la guerre, dont Gilippus s'informoit en grand capitaine, & comme s'intéreſſant toujours à la gloire de ſa patrie; la parole revint tout à coup à ces deux princes: à Agis, pour relever ce que l'Achaïe devoit à la valeur de Cléomène; & à l'autre, pour raconter les exploits inouis de ſon cher Agis; ce qui n'étoit point en eux l'effet d'une fauſſe généroſité; car il étoit aiſé de voir que le cœur en diſoit plus que la bouche.

Après le ſouper, quelques dames du voiſinage étant venues voir Cléoſtrate & ſon aimable fille, elles racontèrent à la compagnie par manière de nouvelle, le duel qui s'étoit commis ce jour-là entre deux amis, au ſujet d'une maîtreſſe, & dont l'un avoit été malheureuſement tué par l'autre. Ce récit me fit peine. Outre l'horreur naturelle que donnent les mauvaiſes actions, j'en eus une particulière par les malheurs que cet exemple ſembloit annoncer. Agis s'apperçut de mon trouble, & je connus qu'il avoit été frappé d'une idée triſte qui l'altéroit. Il ſe fit cependant effort; & voulant ſe ſervir de cette occaſion pour faire entendre ſes ſentimens là-deſſus à ſon ami: Je comprends aſſez, dit-il, que deux perſonnes indifférentes, & qui

ſe trouvent en concurrence pour une maîtreſſe, puiſſent ſe haïr : mais que cela arrive entre deux amis, c'eſt ce qui me paroît impoſſible, ou leur amitié étoit fauſſe. Encore ne ſais-je ſi deux perſonnes indifférentes devroient ſe haïr dans cette rencontre ; & il me ſemble que cette haine ne peut naître que d'une eſpèce d'injuſtice ou de lâcheté. En effet, quoi de plus injuſte, que d'en vouloir à une perſonne, pour un pareil ſujet ? Et ſi c'eſt parce que nous appréhendons qu'on ne nous enlève un cœur, n'eſt-ce pas une défiance de nous-mêmes, où il entre une ſorte de lâcheté ? Cependant, Seigneur, reprit Gilippus, c'eſt-là la ſource des inimitiés les plus irréconciliables ; & vous ne voyez guères d'honnêtes gens, qui ne ſe haïſſent dès qu'ils deviennent rivaux. Cette antipathie même n'eſt pas ſans raiſon ; car du moment que nous nous voyons un rival, nous ſommes aſſurés qu'il ſera tout ce qu'il pourra pour nous nuire, & qu'il cherche à ſe rendre heureux à nos dépens. Or, il me ſemble qu'il n'y a rien de ſi naturel que de haïr ceux qui veulent nous faire du mal. Pour moi, dit Cléoméne, qui étoit bien aiſe de s'expliquer de ſa penſée devant Agis, je voudrois que l'amour ſe fît entre deux rivaux, comme la guerre entre deux généreux ennemis ; que chacun fît de ſon mieux pour gagner le cœur d'une maîtreſſe, & qu'ils pratiquaſſent toutes les voies honnêtes pour ſe vaincre & ſe

ſurmonter l'un, l'autre; mais j'en bannirois toute animoſité. Car pour vous montrer, Gilippus, qu'il n'eſt pas naturel, comme vous le dites, de haïr tous ceux qui nous veulent faire du mal, ne voyons-nous pas tous les jours à la guerre les plus braves gens de deux partis oppoſés, ne chercher dans le combat qu'à ſe battre, à ſe bleſſer, à ſe donner même la mort; & l'on ne peut certainement ſe vouloir plus de mal: qui au contraire, au premier moment de tréve, ſe cherchent, s'embraſſent, boivent & mangent enſemble comme les meilleurs amis du monde, & ne combattent entr'eux que de civilité & de reſpect? Seigneur, reprit agréablement Cléoſtrate, c'eſt qu'à la guerre les ennemis font quelquefois tréve, ce qui n'arrive jamais entre deux rivaux. Ce que vous dites-là vertueuſe Cléoſtrate, repartit Agis, eſt très-agréablement penſé: Je vous dirai cependant que dans les plus chaudes occaſions de la guerre, où l'on ſe bat & l'on ſe tue, ceux qui ſont véritablement braves ne s'en haïſſent pas davantage. Ils combattent par devoir, & non par vengeance; & je tiens qu'il faut être inſenſible à la gloire, quand on a beſoin de la colere pour s'animer. Auſſi, quelque mal que l'on s'y faſſe, ce n'eſt pas que l'on s'en veuille. On ne cherche que la victoire; on voudroit l'obtenir ſans bleſſer un ennemi; & par malheur on ne le peut. Auſſi la penſée du prince Cléoméne

me paroît tout à fait juſte; & ſi j'étois jamais aſſez malheureux pour trouver un rival dans un ami, nous agirions, s'il m'en croyoit, comme deux amis que la fortune a jetés en deux partis contraires. Chacun ſoutiendroit le ſien avec honneur; & l'on ne s'en verroit, & l'on ne s'en aimeroit pas moins. Mon cher Agis, répliqua Cléoméne en pouſſant un ſoupir, ce que nous diſons-là eſt en effet le plus beau du monde : mais que la pratique après tout m'en paroît difficile !

Toute la compagnie s'étant ſéparée, on mena les princes dans leurs chambres, où dès qu'ils s'y virent, ils ſe mirent l'un & l'autre à rêver ſur leur aventure; & dans cette profonde & triſte méditation, l'amitié & l'amour leur livrèrent un combat, où leur ame ſouffrit de rudes atteintes. Rien ne les inquiéta tant pour lors, que l'impatience de ſavoir en quel état ils étoient l'un & l'autre dans le cœur de la belle Agiatis; parce que juſques-là leur amour ni leur amitié ne pouvoient preſque former de réſolutions. Cléoméne qui n'avoit encore rien découvert de ſa paſſion, ni à Gilippus, & à Cléoſtrate, ni à leur aimable fille, ne douteit point que ſon rival ne fût bien plus avancé que lui. Outre mille raiſons qu'il s'en figuroit, par la ſeule eſtime qu'il avoit pour ſon ami, il jugeoit qu'il falloit qu'il y eût un grand commerce entre Agis & Gilippus, puiſque le prince

étoit venu le trouver directement à cette maiſon de campagne, où il ne devoit vraiſemblablement pas être; & il conjecturoit de-là qu'il falloit que Gilippus l'en eût fait avertir. Agis, de plus, lui paroiſſoit avoir un avantage invincible ſur lui. C'eſt qu'Eudamide ſon père ne s'étoit jamais déclaré contre Gilippus, comme avoit fait Léonidas; au contraire, il l'avoit protégé ouvertement, & il avoit réſiſté, autant qu'il avoit pu, à la cabale qui l'avoit enfin opprimé. Dans cette penſée, il s'excitoit à faire tous ſes efforts pour ſe défaire de ſa tendreſſe; car il diſoit en lui-même : Quand je pourrois eſpérer de chaſſer un rival auſſi aimable qu'Agis, d'un cœur qu'il poſſéde déjà ſans doute; quand il ſeroit poſſible que Gilippus préférât le fils d'un prince ſon ennemi, au fils d'un roi qui l'a toujours aimé; pourrois-je ſans injuſtice & ſans lâcheté, uſurper ſur Agis un cœur dont il eſt en poſſeſſion avant moi, & m'enrichir de ſes dépouilles? Mourons, mourons plutôt mille fois, que d'être capable d'une ſi honteuſe penſée, & arrachons ce cœur qui m'a trahi, plutôt que de ſouffrir qu'il trahiſſe mon cher Agis. Mais, ajoutoit il enſuite, peut-être Agis n'eſt pas encore ſi engagé d'affection que moi; peut-être n'a-t-il qu'un amour ordinaire pour Agiatis; & quand je lui aurai fait connoître à quel point va l'ardeur que j'ai pour elle; quand il ſaura que ma vie eſt attachée à la poſſeſſion d'Agiatis,

alors peut-être aura-t-il quelque pitié de moi. Mais quelle eſpérance foible & trompeuſe! reprenoit-il après. Eſt-il poſſible d'avoir pour Agiatis une paſſion légère? Peut-on la connoître & ne l'aimer pas au-delà de toutes les choſes du monde? Non, non, ne nous abuſons point. Agis a trop d'eſprit pour ne pas connoître tout ce que vaut la fille de Gilippus; & il a l'ame trop belle & trop tendre, pour n'en être pas épris auſſi fortement que moi. Il faiſoit ces réflexions en marchant à grands pas dans ſa chambre, laiſſant même couler quelques larmes, par un excès de ſon tranſport & de ſa douleur.

Agis n'étoit pas de ſon côté plus tranquille, & il fut long-temps à ſe promener, ſans proférer une ſeule parole. Je voulus eſſayer à le conſoler; & comme il ſouffroit volontiers que je lui parlaſſe avec familiarité : Seigneur, lui dis-je, me permettrez-vous de vous demander une choſe ? N'eſt-il pas vrai que ce ſoir vous vous ſeriez aiſément paſſé du prince Cléoméne? Ah, Lyſandre! répondit-il, ſi je pouvois m'en paſſer pour toujours, tu ne me verrois pas ſi déſolé. Car enfin, quoique cette fatale rencontre ne m'ait que trop appris qu'il eſt mon rival, & que toute la Gréce ne m'en pouvoit donner un plus aimable, ni par conſéquent plus redoutable pour moi, je n'ai pas ſi peu de courage que d'avoir peine à me défendre de quelque

autre

autre rival que ce pût être. Mais, Lyſandre, que c'eſt un rude coup, quand dans le cours d'une paſſion violente, on rencontre pour obſtacle le plus cher ami que l'on ait au monde ! & qu'on eſt heureux quand on n'a que mille ennemis pour rivaux, au lieu d'en avoir un ſeul que l'on aime, qu'on veut toujours aimer, & à qui l'on eſt redevable de la liberté & de la vie ! Hélas ! j'avois tantôt tant de peine à le quitter, j'avois même une ſecrète douleur de ne pouvoir lui confier ma paſſion, de ne point l'amener ici avec moi : je n'avois cependant rien plus à craindre que de l'y voir ! Car enfin, Lyſandre, il ne faut point me flatter. Non-ſeulement Cléoméne aime Agiatis plus que lui-même, puiſqu'il me l'a témoigné ; mais il faut qu'il ait de grandes aſſurances de la part de Gilippus & de Cléoſtrate : autrement quelle apparence qu'il ſe fût jamais engagé d'aimer la fille du plus mortel ennemi de ſon père ?

Seigneur, lui dis-je, quand l'amour veut nous engager, il ne prend pas conſeil de notre raiſon ; il commence au contraire par nous y faire renoncer, & c'eſt le premier ſacrifice qu'il exige. Ainſi quelque amour que le prince Cléoméne puiſſe avoir pour Agiatis, ne vous imaginez pas qu'il ait pour cela d'autres raiſons que les vôtres mêmes. Mais quoi qu'il en ſoit, d'où vient qu'étant réſolu tantôt de vous conduire à l'égard d'un rival, de la manière que

vous faites la guerre avec un ennemi, vous témoignez à préſent tant de peine & d'irréſolution pour l'un, vous qui avez tant de courage & de fermeté pour l'autre? Lyſandre, me répondit-il, qu'il y a de différence entre parler de ces choſes, & les pratiquer comme on en parle! J'eſſayois à m'expliquer ſur ce que je voudrois faire, afin d'en donner, pour ainſi dire, des leçons à Cléoméne, & de le diſpoſer à conſerver éternellement notre amitié, comme j'y ſuis porté de mon côté. Mais en de pareilles rencontres, la peine n'eſt pas à ſe réſoudre; elle conſiſte dans l'exécution.

Après mille autres choſes fort tendres qu'il me dit, il ſe détermina à aller ſur l'heure trouver Cléoméne, pour s'expliquer franchement avec lui de l'état de ſon ame, pour connoître la diſpoſition de la ſienne, pour ſe conſoler enfin, ou, pour mieux dire, pour exciter ſa pitié. Mais au moment qu'il alloit ſortir de ſa chambre, il y vit entrer Cléoméne. Ils rougirent tous les deux en ſe voyant, mais ils en cachèrent le trouble entre les bras l'un de l'autre; & ils y demeurèrent attachés long-temps, ſans pouvoir s'en arracher, & rien dire.

Dans l'état où ils étoient, je crus ma préſence importune, & j'allois ſortir; mais Cléoméne informé de la confiance que le prince avoit en moi, m'arrêta; & ſe retirant d'entre

les bras de ſon généreux rival : Non, non, Lyſandre, me dit-il, je ne crains pas, non plus qu'Agis, de vous avoir pour témoin de mes ſentimens, puiſque vous l'avez été de notre malheur. Hélas, mon cher Agis, continua-t-il en ſe retournant vers lui, avouez qu'il n'en fut jamais un ſemblable? Il eſt tel, repartit Agis en ſoupirant, que j'ai peine à ſavoir où j'en ſuis, & que je ne ſentis jamais tant de trouble. Dites-moi, continua-t-il, ce que vous en penſez. Généreux Agis, reprit Cléoméne, c'eſt à vous que je viens demander ce qu'il faut que j'en penſe : car le déſordre eſt trop grand dans mon ame, pour pouvoir diſcerner mes ſentimens là-deſſus, & pour vous les apprendre. Ce que je vous puis dire, c'eſt que ſi j'ai un amour extrême pour l'incomparable fille de Gilippus, j'ai toujours ma première tendreſſe pour mon cher Agis. Je n'en doute point, ajouta mon prince; & ce qui ſe paſſe dans mon cœur, m'eſt garant de tout ce qui ſe fait ſentir dans le vôtre. Mais n'y aura-t-il point quelque moyen de démêler l'affreux embarras où nous ſommes? Il le faut bien, répliqua Cléoméne avec un ſoupir, il le faut bien : car enfin ce n'eſt pas aſſez de vouloir conſerver à jamais une auſſi tendre amitié que la nôtre, elle ne doit pas même être expoſée au danger de recevoir la moindre atteinte; & je vous déclare que préparé depuis long-temps à mourir, ſi ma mort ſe

trouvoit utile au ſalut de mon cher Agis, je ſuis prêt à lui ſacrifier la même vie, s'il le juge néceſſaire à ſon bonheur, & que comme moi il ne puiſſe vivre ſans poſſéder Agiatis. C'eſt donc à moi de mourir, s'écria Agis; & puiſque vos jours, comme les miens, ſont attachés à cette belle perſonne, c'eſt à moi à vous rendre une vie que je vous dois, & que vous m'avez ſi généreuſement conſervée. Ils demeurèrent quelque tems ſans parler, tantôt ſe regardant triſtement, tantôt tenant les yeux baiſſés en terre, & ſe donnant toutes les marques de la dernière douleur. Ils couchèrent dans la même chambre, & paſsèrent la nuit entière à s'entretenir ſur un ſi triſte ſujet.

La première choſe qu'ils ſe demandèrent, fut de ſavoir depuis quand & en quelle rencontre ils avoient tous deux conçu cette fatale paſſion, & en quels termes ils en étoient l'un & l'autre avec Gilippus, Cléoſtrate & Agiatis. Cléoméne craignoit qu'Agis ne fût bien plus avancé que lui dans ſa recherche; & ſi cela étoit ainſi, il ſe condamnoit déjà dans ſon cœur à mourir plutôt que de troubler le repos d'un ami. Agis agité d'une crainte pareille, faiſoit les mêmes réſolutions; & ils ne ſe ſurprirent pas peu l'un l'autre, quand ils ſe dirent ce qui en étoit. Agis avoua qu'il ne connoiſſoit Agiatis que pour l'avoir vue chez la reine ſa mère, & depuis, chez elle, en allant voir Gilippus & Cléoſtrate,

pendant qu'ils étoient encore à Lacédémone : mais que la grande retenue de cette incomparable fille, & l'extrême reſpect qu'il avoit pour elle, l'avoient empêché de lui ouvrir ſon cœur; que depuis que Gilippus s'étoit retiré à Tégée, il l'y étoit venu voir quatre ou cinq fois; & qu'il avoit lié même avec lui un commerce de lettres aſſez fréquent, au ſujet de certaine négociation ſecrète qu'il ménageoit pour ſon rétabliſſement; que c'étoit par une de ces lettres qu'il avoit été averti du voyage que Gilippus devoit faire à la campagne; qu'il avoit mieux aimé l'y voir qu'à Tégée, dans la crainte que ſes viſites ne fiſſent éclat dans une ville; & qu'il s'étoit déterminé de faire à la belle Agiatis, dans ce voyage, une déclaration de ſon amour.

Cléoméne de ſon côté raconta à mon prince qu'il étoit devenu amoureux d'elle pour l'avoir ſeulement vue une fois au temple ; qu'il ne l'avoit jamais oſé viſiter chez elle dans Lacédémone, à cauſe de l'inimitié capitale qui étoit entre leurs pères; mais qu'il avoit ſi bien épié les lieux où Cléoſtrate la menoit avec elle, qu'il s'y étoit ſouvent rencontré, & avoit eu la joie de l'y voir & de l'y entretenir : que depuis l'exil de Gilippus, il avoit fait ſecrétement deux voyages à Tégée, où il croyoit encore le retrouver : mais que le reſpect lui avoit fermé la bouche toutes les fois qu'il ſe

préparoit à l'informer de ſes ſentimens ; & qu'il ne lui avoit jamais paru qu'elle s'en fût même douté.

Ainſi ces deux princes s'ôtèrent mutuellement la crainte qu'ils avoient eue d'être devancés par un rival : mais en diſſipant cette crainte, ils redoubloient leur embarras, d'autant que ſe trouvant tous deux aux mêmes termes, ils ne rencontroient, dans le progrès de leur amour, aucune raiſon capable de décider de la préférence que chacun d'eux eût bien voulu obliger ſon ami de lui céder. Agis devoit à la vérité la vie à Cléoméne : mais Cléoméne avoit auparavant reçu la liberté de la part d'Agis ; & celui-ci ayant prévenu ſon ami par un ſervice de cette importance, accompagné de tout ce qui pouvoit en relever le prix, il ſembloit avoir égalé ce qu'il y avoit de plus dans l'autre ſervice, auquel Cléoméne avoit été en quelque ſorte engagé par reconnoiſſance. Ainſi ils ſe faiſoient cette juſtice réciproque, de reconnoître qu'ils auroient été cruels d'exiger que l'un plutôt que l'autre fît un ſacrifice de ſa paſſion à ſon ami ; & ils jugeoient bien qu'en perſévérant à être rivaux, aucun d'eux n'avoit ſujet de ſe plaindre de l'autre. La ſeule raiſon qu'Agis croyoit avoir pour obliger Cléoméne à lui céder, c'eſt qu'il ſe figuroit avoir plus d'amour que lui pour Agiatis : mais Cléoméne, qui ſentoit ſa paſſion comme ſon ami faiſoit la ſienne,

ſe flattoit par la même raiſon de mériter quelque préférence ſur Agis. Enfin après s'être dit là-deſſus les choſes du monde les plus touchantes, Cléoméne reprit la parole. Mon cher Agis, lui dit-il, nous nous tourmentons inutilement: en effet, eſt-ce à nous à décider qui de nous deux touchera le cœur d'Agiatis? En ſommes-nous les maîtres, pour en diſpoſer? & quand nous lui aurions deſtiné un de nous pour amant, qui nous a dit qu'elle s'en tiendroit à notre choix? Je conviens qu'ayant à choiſir entre vous & moi, elle a trop d'eſprit pour ne pas jeter les yeux ſur l'illuſtre Agis..... Ah, Cléoméne! interrompit mon prince, c'eſt ce qui me déſeſpère, d'avoir un rival tel que vous. Cependant, continua-t-il, je m'accorde à ce que vous propoſez. Laiſſons Agiatis maîtreſſe abſolue de notre ſort; & puiſque nous l'aimons trop tous les deux pour ne pas lui vouloir donner l'amant le plus digne d'elle, laiſſons-le-lui choiſir à elle-même, ou plutôt ouvrons franchement notre cœur à ces illuſtres bannis, & qu'ils ſoient les arbitres de notre ſort, comme ils le ſont de celui de leur fille. Cléoméne fut quelque temps ſans répondre; & pouſſant enfin un ſoupir profond: Quoi! mon cher Agis, lui dit-il, ne vous ſuffit-il pas de tant d'avantages que votre vertu vous donne déjà ſur moi, ſans vous prévaloir de celui que vous avez auprès de Gilippus & de Cléoſtrate,

d'être le fils d'un prince qui les a toujours protégés, & d'être même, comme vous venez de le dire, employé à la négociation de leur rétabliſſement? Ah, mon cher prince, je ne prétends plus rien au cœur d'Agiatis, s'il ne doit être donné que par Gilippus & ſon épouſe. Quand ils n'auroient pas mille autres raiſons de vous choiſir, ils ne préféreront jamais le fils de leur ennemi à celui d'un prince leur protecteur; & je n'ai même d'eſpérance auprès de la belle Agiatis, que parce que l'Amour étant aveugle dans ſon choix, il prend ſouvent plaiſir à diſpoſer d'un cœur contre la raiſon.

Après pluſieurs ſemblables diſcours que j'entendois aiſément, n'étant ſéparé des princes que par une cloiſon, ils en revinrent enfin à la première penſée de Cléoméne; & conſidérant que ce ſeroit en quelque ſorte offenſer Agiatis que de s'adreſſer à ſes parens, ſans avoir auparavant preſſenti ce qu'elle en penſoit, ils prirent un parti aſſez extraordinaire, & dont peut-être on n'avoit pas encore entendu parler : car au lieu qu'ordinairement deux rivaux croyent ne pouvoir aſſez s'éviter l'un l'autre, quand il eſt queſtion d'une première déclaration d'amour, ils arrêtèrent qu'ils ſe trouveroient enſemble pour la leur. Cette conduite étoit néceſſaire, pour ne pas donner d'atteinte à leur amitié Il y auroit eu ſans cela entr'eux diſpute à qui auroit parlé le premier, ce qui n'eſt pas un

petit avantage. Les premières impreſſions ſont toujours avantageuſes. Celui qui commence, n'a pour tout ſoin que celui de s'établir dans un cœur; & il y en a deux pour l'autre: ceux de s'y établir, & d'en ſupplanter un rival. Une place n'eſt jamais imprenable quand elle eſt vuide; mais c'eſt toute une autre peine, lorſqu'un ennemi redoutable s'en eſt déjà emparé.

Agis & Cléomène chercherent l'occaſion favorable de parler enſemble à Agiatis: réſolus d'obſerver ſi bien ſes regards, & juſqu'aux moindres mouvemens de ſon viſage, qu'ils puſſent connoître de quel côté pencheroit ſon inclination, & ſe déterminer par-là à la ſuivre. Ils prirent le moment que Gilippus & Cléoſtrate étoient occupés dans une viſite qu'on venoit leur rendre; & s'approchant d'Agiatis d'un air paſſionné, Agis fondé ſur le droit de l'âge, prit la parole. Il faut, Madame, lui dit-il, vous informer d'un grand déſordre dont vous êtes cauſe, & que vous pouvez prévenir, en mettant entre deux amis la paix dont ils ont beſoin pour ne pas détruire la plus tendre & la plus parfaite amitié qui ſoit au monde. Seroit-il poſſible, Seigneurs, répondit cette vertueuſe fille, que j'en fuſſe capable, & que ce que j'appréhende le plus arrivât par ma faute? Cela n'eſt que trop poſſible, aimable Agiatis, reprit Cléomène; & ſi vous n'avez pas encore mis la diviſion entre eux, vous y

avez mis un grand trouble, qui ne peut s'appaiſer ſans vous. Vous ne ſauriez vous en diſpenſer, ajouta Agis, qui la voyoit embarraſſée à répondre; ni refuſer de guérir un mal que vous avez cauſé.

Quoiqu'Agiatis fût fort jeune, & que ſa modeſtie, qui étoit extrême, dût l'empêcher de donner d'abord à ces paroles le ſens qu'elles demandoient, ſa pénétration d'eſprit les lui fit concevoir. Mais comme aucun de nos princes ne lui avoit juſques-là rien déclaré de ſa paſſion; que d'ailleurs la condition préſente de ſon père ne lui permettoit pas de préſumer que deux grands princes euſſent un attachement ſérieux pour elle; & qu'après tout il étoit inouï de voir deux rivaux ſi étroitement unis dans un moment auſſi délicat, elle prit ce qu'ils lui diſoient pour une galanterie, & elle leur dit en ſoûriant, & s'adreſſant au prince Agis: je ne ſais, Seigneur, quels peuvent être ces deux amis dont vous parlez: mais je vois au moins avec conſolation que ce ne ſont pas les princes Agis & Cléomène; car ils s'accordent trop bien pour leur imputer quelque différend qui les déſuniſſe. Ce ſont pourtant eux-mêmes, repartit Agis; & ce qui vous ſurprendra le plus, ce n'eſt que parce qu'ils ſont trop liés d'amitié, qu'ils ſe trouvent ſi fort en déſordre; car enfin, charmante Agiatis, ils conviennent aiſément de votre beauté, de votre vertu, & de tous les charmes de votre eſprit; ils

ſont d'accord ſur ce point. Ils s'accordent encore plus volontiers dans le deſſein où ils ſont de vous aimer plus que leur vie ; diſpoſés à mourir l'un & l'autre, ſi vous n'avez pour eux quelque bonté. Mais ne croyez pas, interrompit Cléomène, qu'ils ſe contentent de cette bonté qu'une ame auſſi généreuſe que la vôtre ne peut manquer d'avoir pour deux princes qui ſont également dans les intérêts de votre maiſon, & qui ſont vœu de ſacrifier toutes choſes à ſon ſervice. Ils vous demandent celle que mérite une paſſion extrême ; & ce qui vous paroîtra étrange, c'eſt que cette bonté qu'ils vous demandent conjointement, eſt celle-là même qui ne peut être accordée qu'à un ſeul.

Il ne faut pas, Madame, reprit Agis, vous parler plus long temps par énigmes. Vous voyez deux princes enchantés de votre perſonne depuis le premier inſtant qu'ils vous ont vue, & que le reſpect qu'ils ont pour vous, a non-ſeulement empêchés de vous en rien dire, mais de ſe le confier l'un à l'autre ; ou plutôt vous voyez deux malheureux amis, qui ſe croyant dans une intelligence parfaite, n'ont appris que d'hier qu'ils ne s'étoient jamais bien connus, puiſqu'ils étoient rivaux ſans le ſavoir, au milieu de leur plus tendre correſpondance. Oui, belle Agiatis, ajouta Cléomène ; & ces deux princes, incapables de renoncer à leur amitié & à l'honneur de votre recherche, vous demandent avec inſtance

d'accorder les deux paſſions qu'ils font gloire de conſerver, & de diſſiper par votre choix ces motifs d'eſpérance, dont l'égalité eſt toujours funeſte entre deux rivaux.

Tandis qu'ils parloient, la belle Agiatis avoit les yeux baiſſés, & le viſage couvert d'une modeſte rougeur, qui lui donnoit de nouveaux charmes. Mais l'impatience où ils étoient d'entendre ſa réponſe, leur impoſa ſilence; & cette belle perſonne ſe voyant dans la néceſſité de parler : Je vous avoue, princes, leur dit-elle, que vous m'auriez étrangement déconcertée par tout ce que vous venez de me dire, ſi je n'étois perſuadée que ce n'eſt qu'à deſſein de m'embarraſſer, & par une ſimple curioſité de voir comment une fille de mon âge ſe démêleroit de la galanterie de deux princes auſſi ſpirituels que vous l'êtes. Et comme j'ai toujours ouï dire qu'en ces occaſions il eſt plus aiſé de réſiſter à deux qu'à un ſeul, je regarde comme une grâce de votre part qu'en vous expliquant de compagnie, vous vous ſoyez écarté de la voie que l'on dit être la plus dangereuſe pour nous. Au reſte, je n'ai garde d'oublier jamais combien les princes Agis & Cléoméne ont donné & donnent encore tous les jours à Gilippus & à Cléoſtrate, de témoignages obligeans de leur protection; & connoiſſant par-là la généroſité de leur cœur, je ne puis croire qu'ils ayent jamais beſoin d'un tiers pour s'accorder

ſur un ſujet ſi peu propre à les déſunir, ni qu'ils ceſſent d'être envers eux-mêmes ce qu'ils ſont ſi parfaitement envers les autres. Ah ! belle Agiatis, reprit Cléoméne, que vous vous trompez, de vous fier là-deſſus à la généroſité de deux amis ! C'eſt cette généroſité même, ſi nous en avons quelqu'une, qui nous menace d'un plus grand danger. Car enfin, il n'en eſt pas de l'amour comme des autres paſſions, qu'il eſt de la beauté d'ame de vaincre & de ſacrifier au repos d'un ami. L'amour tient pour maxime que tout lui doit être ſacrifié ; & nous faiſant mettre toute notre gloire à ſurmonter les obſtacles, plus il trouve de généroſité dans un cœur dont il s'empare, plus il lui fait mépriſer ce qu'il enviſageoit de plus cher & de plus reſpectable.

Ce que vous me dites-là, Seigneur, repartit Agiatis, me ſemble bien éloigné des ſentimens où je vous voyois hier au ſoir ! Ce que vient d'avancer Cléoméne, interrompit Agis, ne contredit point, Madame, ce que nous vous diſions hier. Quoiqu'il ſoit vrai que l'amour comme nous le ſoutenions tous les deux, ne doit jamais obliger deux amis à ſe haïr, cela n'empêche pas qu'ils ne doivent faire tous leurs efforts pour s'exempter d'être rivaux ; & une amitié qui dès le commencement du mal ne cherche pas à le prévenir, fait voir qu'elle n'a pas grande envie de lui réſiſter dans la ſuite,

& qu'elle compte pour rien ſa défaite. C'eſt donc pour exécuter ce que nous vous diſions hier, & pour traiter l'amour de bonne foi, que nous avons recours au ſeul juge capable de régler nos différends & de fixer nos eſpérances. Nous vous aimons tous les deux, & nous voulons vous aimer éternellement : mais comme nous ne pouvons pas être heureux tous les deux, nous venons à vous, comme au ſeul oracle que nous ayons à conſulter. Aimable Agiatis, de grâce, pourſuivit Cléoméne, ne nous laiſſez pas plus long tems dans cette affreuſe incertitude ; & puiſqu'il faut néceſſairement que l'un de nous ſoit malheureux, empêchez, en nous le nommant, qu'il ne trouble le bonheur de ſon rival ; à moins que votre intention ne ſoit de nous accabler l'un & l'autre.

A l'air reſpectueux & paſſionné dont ils s'expliquoient, Agiatis ne pouvoit douter qu'ils ne lui parlaſſent ſérieuſement & du fond du cœur ; auſſi ne craignit-elle point de leur ouvrir le ſien. Généreux princes, leur dit-elle, les Dieux ſont trop ſages pour avoir fait dépendre de la déplorable Agiatis, la deſtinée des deux plus illuſtres princes du monde ; & vous ſeriez comblés de bonheur comme de gloire, ſi mes vœux pouvoient contribuer à vous rendre heureux, Loin donc de jamais conſentir à l'infortune de l'un de vous, je chercherai toute ma vie à ſeconder les ſentimens de reconnoiſ-

ſance que Gilippus & Cléoſtrate vous doivent à tous les deux.

Enfin cette vertueuſe fille, quelque inſtance qui lui fut faite, & ſans marquer une crédulité légère ou une défiance injurieuſe, leur fit entendre qu'elle ne conſulteroit jamais ſon cœur dans une conjoncture ſur laquelle elle ſavoit, non ſeulement qu'il lui étoit impoſſible de ſe déterminer, mais au ſujet de laquelle elle dépendoit de la volonté de ſon père & de ſa mère. Elle ſe conſerva par là dans une ſi parfaite égalité envers les deux princes, qu'ils ne purent s'appercevoir que d'une eſtime profonde pour deux amans égaux en mérite & en tendreſſe; & elle s'en tira d'une manière ſi ſpirituelle & ſi ſage, qu'ils l'en quittèrent plus embarraſſés qu'auparavant, & mille fois plus amoureux.

Ils voulurent pourtant, avant que de s'en retourner au camp, prendre un parti ſolide, prévoyant que plus ils tarderoient, plus leur embarras ſeroit grand : en ſorte que Cléoméne condeſcendit enfin à s'en remettre au jugement de Gilippus & de Cléoſtrate. Mais pour le faire avec quelque égalité, ils tombèrent d'accord que ce jour-là même Agis leur déclareroit, en préſence de Cléoméne, qu'il lui avoit fait part de la négociation qu'il entreprenoit pour leur rétabliſſement, afin que Cléoméne là-deſſus prît occaſion de leur témoigner l'ardeur avec

laquelle il vouloit entrer dans leur parti; & qu'après cela ils leur parleroient l'un & l'autre de leur commune paſſion, & les conjureroient de concert, de les tirer d'inquiétude. Mais, ſoit que Gilippus & Cléoſtrate ne puſſent ſe déterminer eux-mêmes ſur un choix ſi délicat & ſi important, ou que par rapport à la négociation entamée pour leur rétabliſſement, ils ſentiſſent du riſque à ſe déclarer ſur une préférence qui bleſſeroit immanquablement l'un des deux princes, ils n'y répondirent que par des témoignages généraux de civilité, de reconnoiſſance & de reſpect; & ils laiſsèrent les princes dans une incertitude encore plus grande qu'auparavant.

Ils demeurèrent là deux jours de plus qu'ils ne s'y attendoient, quoique je fiſſe tous mes efforts pour les en arracher, parce que je voyois que c'étoit envenimer une bleſſure, qui à la fin pouvoit devenir mortelle. Ils ne m'entretinrent en revenant que des beautés & des vertus d'Agiatis, de l'excès de leur paſſion, & des moyens qu'ils devoient prendre pour empêcher qu'elle ne devint funeſte à leur amitié. Agis déclara ingénuement à Cléoméne, qu'il lui ſeroit mille fois plus facile & plus doux de s'arracher le cœur, que de ſe défaire d'une inclination qui faiſoit le ſoutien de ſa vie; & Cléoméne avoua avec la même franchiſe, que loin d'être capable de lui céder Agiatis, la ſeule

ſeule penſée de l'en voir le poſſeſſeur lui cauſoit des tranſports mortels. Que ferons-nous donc ? s'écria Agis accablé de douleur. Je n'en ſais rien, répondit Cléoméne. Notre ſituation préſente m'accable; & je frémis d'horreur en conſidérant l'avenir. Ce qu'ils ſe dirent là deſſus, ne fit qu'augmenter leur trouble; & ſans rien conclure, ils arrivèrent au camp, où nos troupes étoient déjà impatientes de les revoir.

La rigueur de l'hiver qui ſurvint bientôt après, ayant mis fin à la campagne, nos deux princes prirent ce temps-là pour travailler au rappel de Gilippus. Agis trouva le roi ſon père, & une partie des Éphores, bien diſpoſés; Cléoméne au contraire eſſuya, de la part de Léonidas, toute la réſiſtance imaginable. Mais ce prince amoureux agit ſi puiſſamment auprès de lui, que les Éphores qui avoient condamné Gilippus étant ſortis de charge, & les princes en ayant fait nommer d'autres par le peuple, plus favorables à leur entrepriſe, Léonidas ſe vit contraint d'acquieſcer à la révocation de l'arrêt; & cet illuſtre banni fut rétabli, non-ſeulement dans ſes biens, mais dans ſes premières dignités.

On peut juger de la reconnoiſſance de ce vertueux capitaine, & de la part qu'y prit la ſage Agiatis : mais la joie des princes alloit au-delà, & ils ſe ſeroient tenus infiniment récompenſés de ce ſuccès, ſi leur amour leur avoit per-

mis de n'en rien attendre. Ils s'en ouvrirent à Gilippus, qui leur témoigna que leur demande étoit le comble de ſa gloire, & la marque la plus précieuſe de leur généroſité. Mais cette conquête étoit prétendue par deux princes, auxquels il avoit une obligation ſi égale, qu'il ne pouvoit s'acquitter envers l'un, ſans demeurer ingrat envers l'autre. Il eût pu s'excuſer envers Cléoméne, ſur la difficulté d'obtenir le conſentement du roi ſon père, ſans quoi le mariage ne pouvoit s'accomplir : mais une pareille excuſe reſſembloit trop à un refus; & il crut que ce ſeroit mal payer des ſervices d'autant plus recommandables, que ce prince avoit eu plus de peine à les obtenir du roi ſon père. Il ne put s'imaginer là-deſſus de meilleur parti, que de faire dépendre de ces deux princes mêmes un choix qu'il ne ſe ſentoit pas capable de faire. Il leur promit Agiatis; c'eſt-à-dire à celui des deux dont ils s'accorderoient enſemble : mais cette aſſurance fut pour eux une continuation d'incertitude & de déplaiſir. La ſeule conſolation qu'ils goûtoient, c'étoit de voir tous les jours Agiatis, & de la voir comme une maîtreſſe promiſe à l'un des deux; mais comme ils ſe trouvoient preſque toujours enſemble auprès d'elle, ces deux amis qui ſe voyoient par-tout ailleurs avec joie, ſe devenoient alors inſupportables. Agis avoit cependant un avantage ſur Cléoméne, qui n'oſoit

pas voir ſi ouvertement que lui la belle Agiatis, de peur d'irriter le roi ſon père, toujours ſi fort prévenu contre Gilippus, que le prince n'avoit encore oſé lui déclarer ſa paſſion. Ce malheur ne fut pas le ſeul pour Cléoméne. L'aſſiduité de ſon rival auprès d'Agiatis, & la connoiſſance qu'elle ne pouvoit manquer d'avoir parlà, de plus en plus, du mérite d'un ſi grand prince, produiſit un effet favorable. D'ailleurs, Archidamie & Agéſiſtrate, mère & ayeule d'Agis, voyoient fort ſouvent Cléoſtrate; en ſorte que l'amitié & la vertu de ces deux princeſſes, contribua encore à toucher, en faveur d'Agis, le cœur de ſa belle maîtreſſe. Cléoméne s'en apperçut bientôt, & il s'en plaignit en ſecret à Agiatis. Je vois bien, Madame, lui dit-il un jour, que votre cœur s'eſt enfin déterminé à un choix mortel à l'infortuné Cléoméne; & ce qui me tue, c'eſt que je ne puis me plaindre de vous avec juſtice. Je n'ai à m'en prendre qu'aux Dieux, ou de ce qu'ils m'ont moins favoriſé qu'Agis, ou de ce qu'ils vous ont donné aſſez de connoiſſance pour ne vous pas méprendre dans votre choix. Je vous avoue, Seigneur, répondit elle, que j'ai toute l'eſtime & toute la reconnoiſſance poſſibles pour Agis: mais j'oſe vous dire que je n'en ai pas moins pour vous; & je déſavouerois mon cœur, s'il vouloit décider, dans un choix où je dois me ſoumettre aux ordres de ceux qui m'ont donné

le jour. Agis eut part aux mêmes plaintes : mais c'étoit toujours ſans aigreur, & Cléoméne n'attribuoit qu'à ſon malheur ce qui faiſoit ſon déſeſpoir.

Quelque vertu qui ſe trouvât dans ces princes, il étoit impoſſible que, la jalouſie s'en mêlant, ils euſſent toujours la même chaleur dans leur amitié. Ils n'en perdirent jamais l'intention : mais le cœur, dont on n'eſt pas le maître dans des occaſions ſi délicates, ne put ſe défendre d'un mouvement naturel ; & leur généroſité n'empêcha pas qu'ils ne ſe regardaſſent comme deux rivaux qui s'oppoſoient au bonheur l'un de l'autre. Le réfroidiſſement parut d'abord du côté de Cléoméne. Le printemps étant revenu, & les armées s'étant miſes en campagne, on remarqua entr'eux je ne ſais quelle émulation, qui n'y avoit jamais été. C'étoit à qui ſe préviendroit dans les occaſions d'éclat. Ils n'y alloient plus ſi volontiers que quand ce pouvoit être l'un ſans l'autre ; ils ſe louoient rarement ; & quoique l'un ne put ſouffrir qu'on parlât déſavantageuſement de l'autre, on s'appercevoit bien que ce qui alloit à la diminution de la gloire de l'un d'eux, faiſoit plaiſir à ſon rival. Ils eurent même quelque conteſtation, dans laquelle ils s'échauffe-rent aſſez fortement dans un conſeil de guerre, au ſujet d'une batterie qu'Agis vouloit faire dreſſer au ſiége de Pherés, dans un endroit que

Cléoméne n'approuvoit pas ; & ils furent même quelques jours de ſuite ſans ſe parler.

Ces manières froides duroient encore, au moment d'une ſortie que firent les aſſiégés ſur nos troupes, à l'aide d'une nuit obſcure qu'ils choiſirent pour mettre le feu aux machines que Cléoméne avoit fait élever dans ſon quartier. Agis qui commandoit ce jour-là, courut, à la tête de cinq cens Lacédémoniens, vers le lieu où étoit arrivé le déſordre : mais il fut chargé en queue par deux mille hommes de la ville de Burſe, qui venoient au ſecours de Pherés, & à qui la flamme avoit ſervi de ſignal pour ſe jeter dans la ville. Le carnage des nôtres fut grand dans cette rencontre ; & ce fut avec bien de la peine qu'Agis remit quelque ordre parmi ſes gens. Il en vint à bout ; & il ſe donna là une bataille très-ſanglante, à la clarté de nos machines qui étoient en feu.

Cléoméne étoit accouru de même à la défenſe de ſes ouvrages ; & ayant eu ſon cheval tué ſous lui, & ſon caſque ſe trouvant briſé, il combattoit à pied au milieu d'une foule d'ennemis, & ne ſe défendoit plus contre eux qu'avec le tronçon de ſon épée. Agis l'apperçut dans ce dangereux état. Figurez-vous quelles pouvoient être les penſées d'un rival, qui ſe voyoit près d'être débarraſſé du ſeul ennemi qui faiſoit obſtacle à ſon bonheur. Mais il ſeroit injuſte de lui en attribuer d'indi-

gnes de la généroſité de ſon ame. A peine eut-il vu Cléoméne ainſi expoſé, qu'il ne le regarda plus comme ſon concurrent : toute l'ardeur de l'amitié ſe ralluma à la vue du péril qu'il couroit, & il vola à ſon ſecours. Il écarta la foule en un inſtant ; il aida le prince à remonter ſur un cheval, & il s'enfonça enſuite ſi avant dans la mêlée, qu'il ſembloit ſe vouloir punir de la faute que ſa généroſité venoit de lui faire commettre contre lui-même.

Cléoméne reconnoiſſant alors qu'il ne devoit le jour qu'à la ſeule grandeur d'ame d'Agis, eut honte de jouir d'une vie qui ne pouvoit ſervir qu'à traverſer les eſpérances d'un ami, à qui ſeul il en étoit redevable. Il eſt vrai qu'il lui avoit autrefois rendu un pareil ſervice : mais ce qui rendoit ce dernier plus recommandable, c'eſt qu'il arrivoit dans une occaſion où l'intérêt d'Agis ſembloit exiger de laiſſer périr un rival. Cléoméne n'avoit payé qu'une dette : Agis venoit d'exercer une généroſité entière, & de combattre pour ſon ami contre ſoi-même. Ces réflexions touchèrent vivement Cléoméne. Quoi ! s'écria-t-il, ſera-t-il dit que je donne lieu au généreux Agis de ſe repentir de la vie qu'il m'a conſervée ? & dois-je ſonger à l'employer contre lui, après ce qu'il vient de faire pour moi ? Non, continua-t-il ; & puiſque je me ſens incapable de me défaire en ſa faveur d'une paſſion qui lui eſt contraire, rendons-

lui cette vie que je tiens de ſa main. Auſſi-bien m'oppoſerois-je en vain à ſon bonheur, tout eſt contre moi, puiſqu'Agiatis eſt pour lui : mon ingratitude ſeroit ſans ſuccès, & je n'aurois que des remords pour tout fruit de mon crime.

Après avoir paſſé le reſte de la nuit dans ces irréſolutions, il ſe détermina enfin à un parti étrange. Agis ne l'avoit quitté que fort tard, ayant au retour du combat, voulu être préſent au travail des chirurgiens. Cependant le jour avoit à peine paru, que Cléoméne l'envoya prier de revenir le voir, lui témoignant qu'il avoit une choſe de la dernière importance à lui dire. Agis qui venoit de ſe jeter ſur un lit, pour ſe délaſſer de la fatigue d'une journée & d'une nuit ſi pénibles, s'y rendit auſſi-tôt. Mon cher Agis, lui dit Cléoméne, après avoir fait ſortir tous ceux qui ſe trouvoient dans la chambre, j'ai trouvé un moyen de nous accorder. Je conviens qu'il ne m'eſt plus poſſible de réſiſter contre un rival auſſi généreux que vous, & je ne veux pas que vous ayez ſujet de vous répentir de vos bontés pour moi. Agis ne douta point que ſon ami ne voulût dire qu'il s'étoit enfin rendu maître de ſa paſſion, & qu'il alloit ſe départir de toute prétention ſur Agiatis. Ah ! Cléoméne, lui dit-il, quelque malheur qui pût m'en arriver, pourrois-je jamais me repentir d'avoir haſardé pour vous

une vie dont je vous ſuis redevable ? Mais que vous avez de grandeur d'ame de pouvoir, en reconnoiſſance de ce ſervice, triompher de votre amour comme vous faites ! & que cette victoire eſt bien d'une autre conſidération que la plus ſignalée que nous pourrons remporter ſur nos ennemis !

Agis craignant avec juſtice qu'un plus long entretien, après un ſi grand effort que ſe faiſoit Cléoméne, ne fût préjudiciable à ſa vie, le convia à la tranquilité & au repos. N'appréhendez rien pour moi, répondit le prince malade, d'une voix foible & languiſſante, j'ai pourvu à ma conſolation avant que de ſonger à la vôtre, & je me ſuis mis en état de ne rien craindre pour mes jours. La ſeule grâce que j'ai à demander, c'eſt que vous aimiez toujours Cléoméne, & qu'il ſoit quelquefois le ſujet de vos entretiens avec Agiatis. Ces paroles alarmèrent mon prince. Que voulez-vous donc dire, mon cher Cléoméne ? s'écria-t-il tout inquiet : hâtez votre guériſon, & que l'aimable fille de Gilippus ait bientôt la conſolation de nous voir plus unis que jamais.

Il voulut en ce moment le quitter : mais Cléoméne le rappelant : vous jouirez de votre bonheur plus tranquillement ſans moi, lui dit-il d'un ton encore plus foible qu'auparavant : contentez vous que je n'y faſſe plus d'obſtacle. Ah, prince ! reprit Agis, ce bonheur

ne peut être parfait ſans vous. Je le troublerois plus que vous ne penſez, continua Cléoméne; & vous le connoîtrez bientôt, quand vous ſaurez.... Il ſe tut à ces mots, qu'il prononça avec tant de langueur, qu'Agis en eut les dernières inquiétudes. Mais elles augmentèrent bien autrement, quand il s'apperçut que le prince pâliſſoit, & que ſes yeux commençoient à s'éteindre.

Il ſe mit en devoir d'appeler du ſecours : mais Cléoméne le retenant, & laiſſant tomber ſur le chevet ſa tête qu'il tenoit auparavant élevée, Vous ſaurez bientôt, lui dit-il foiblement, ce qu'il m'a fallu faire pour vous céder Agiatis. Il tomba en foibleſſe à cette dernière parole.

Agis que cette déclaration jetoit dans une profonde rêverie, en fut à l'inſtant retiré par la défaillance de ſon ami. Il appela les gens du prince; & le voyant ſans mouvement, il voulut porter la main ſur ſon cœur, pour voir s'il battoit encore : mais à peine eut il écarté la couverture, qu'il apperçut du ſang, & il vit alors que le lit en étoit plein. Il en chercha la ſource avec autant d'empreſſement que de douleur. Ce ſang avoit coulé des bleſſures que Cléoméne avoit reçues dans le combat, & dont il avoit ſecrétement ôté les bandages, dans la réſolution de les rendre mortelles. Agis fut ſi ſurpris & ſi touché de cette marque ſingulière de généroſité, qu'il ſeroit mort à la fin

de déſeſpoir, ſi par le ſecours qui fut donné ſans délai à ce prince mourant, il ne l'eût vu revenir à lui.

Cléoméne n'eut pas plutôt repris ſes ſens, & vu ſes plaies rebandées, qu'il en témoigna ſon déplaiſir, irrité qu'on voulût le forcer de vivre. Ah! dit-il tout bas à Agis, ſe doutant des ſoins qu'il venoit de prendre pour lui, pourquoi m'arrêtez-vous dans le chemin de la mort, puiſque je mourois moins pour vous que pour moi?

Agis fit ce qu'il put pour le conſoler, & pour le réſoudre à vivre. Il employa l'éloquence & la grâce qui lui étoient naturelles, & une franchiſe qui appuyoit ſes paroles. Mais ſoit qu'il fût moins éloquent qu'il n'avoit de valeur, ou qu'il fût plus mal-aiſé de défendre Cléoméne contre lui-même que contre ſes ennemis, Agis eut plus de peine à lui conſerver la vie dans ſon lit, qu'il n'en avoit eu dans le combat.

Généreux prince, lui diſoit Cléoméne, je ne vous ai point empêché d'expoſer vos jours pour moi, ſouffrez que je vous ſacrifie les miens. Vous voulez que je vive! ſavez-vous bien ce que vous demandez? Conſidérez-vous bien que Cléoméne, tout mourant qu'il eſt, eſt encore votre rival? que n'ayant preſque plus de vie, il a plus d'amour que jamais? & que s'il vit enfin, ce ne ſera que pour vous diſputer Agiatis? Tout foible qu'il fut, il s'ex-

primoit avec tant de véhémence, qu'Agis fit les derniers efforts pour le porter à la tranquillité. Il ſe retira après l'avoir embraſſé tendrement; & ils ſe quittèrent dans une admiration réciproque de leur généroſité.

Un des premiers jours que Cléoméne ſe levoit dans ſa chambre, & qu'il pouvoit parler ſans danger, les deux princes ne ſongeant qu'aux moyens de s'accorder ſur une paſſion qui leur donnoit tant de peines, il leur tomba dans l'eſprit un expédient, qu'ils crurent le ſeul capable de ſatisfaire leur amour & leur amitié. Agis, comme je vous ai dit, avoit quelques avantages ſur Cléoméne dans le cœur d'Agiatis: mais ils n'étoient pas tels, qu'elle pût ſe déterminer ſur un choix qu'elle remettoit avec juſtice à la volonté de Gilippus & de Cléoſtrate. Ceux-ci avoient un fort penchant pour Agis: mais les ſervices de Cléoméne, & l'intérêt qu'ils avoient d'entretenir la bienveillance du ſeul appui qu'ils euſſent auprès du roi ſon père, ne leur permettoient pas de lui donner l'excluſion. Ainſi, dans l'état où étoient les choſes, Agis qui ne ſe pouvoit rien promettre de leur amitié au préjudice de ſon rival, n'avoit garde de s'oppoſer aux voies d'accommodement. Il lui propoſa enfin celui-ci. Mon cher Cléoméne, lui dit il, nous aimons également Agiatis: mais ce n'eſt pas l'aimer autant qu'elle mérite, ſi nous n'aimons ſa gloire au préjudice

de notre propre ſatisfaction. Donnons-lui, ſi vous m'en croyez, des marques illuſtres de notre amour, en ne ſongeant qu'à ſon élévation & à ſa gloire. Le trône nous attend tous les deux; & quoique, ſelon les loix de la nature qui condamne mon père avant le vôtre, j'euſſe droit d'eſpérer d'y monter le premier, les infirmités de Léonidas, ſelon toutes les apparences, vous y placeront avant moi. Si nous aimons vraiment la fille de Gilippus, nous ne ſaurions la voir trop-tôt reine. Arrêtons entre nous que le premier à qui échéera la couronne, ait droit de la placer ſur la tête d'Agiatis, & laiſſons décider aux Dieux, qui ſont ſeuls les rois, ce qui ſemble ne pouvoir être réglé par les hommes.

Cette propoſition ſurprit d'abord Cléoméne, qui ne s'y étoit pas attendu, & qui avoit peine à confier au ſort un bien auquel il n'avoit pû renoncer qu'en mourant. Enfin il s'y accorda d'autant plus aiſément que ſon père ſembloit être plus près du tombeau par ſes maladies, que celui d'Agis par ſon grand âge; & qu'il trouvoit en quelque ſorte plus d'avantage pour lui de faire dépendre ſon bonheur du caprice de la fortune, que du choix d'Agiatis. Cet accord fut confirmé par de tendres embraſſemens, mêlés de quelques larmes que l'amitié leur faiſoit répandre, & par mille proteſtations de la conſerver inviolable.

Cléoméne étoit en état de ſortir, quand la ville de Pherés ſe rendit. On avoit déjà appris que Léonidas étoit dangereuſement malade, & Cléoméne attendoit un ſecond courier & un plus parfait rétabliſſement, pour partir & aller rendre les derniers devoirs à ſon père. Le jour même que nous entrâmes dans Pherés, le bruit de ſa mort ſe répandit tout à coup parmi nos troupes. Cette nouvelle qui confirmoit les dernières lettres de Sparte, & qui décidoit le différend de ces deux illuſtres amis à l'avantage de Cléoméne, les toucha tous deux d'une manière bien différente. Cléoméne eut la douleur qu'un fils plein de vertu conçoit à la mort d'un père : mais elle n'étoit pas capable de le rendre inſenſible aux douceurs attachées à cette perte. Agis au contraire accablé d'une nouvelle qui ruinoit ſes eſpérances, la reçut comme un coup mortel. Malheureux que je ſuis, diſoit-il en lui-même, devois-je être l'auteur d'une propoſition auſſi funeſte ? Falloit-il, pour comble de déſeſpoir, que j'euſſe à me reprocher d'avoir tout fait pour mettre Agiatis entre les bras de mon rival ? Mais que dis-je, aveugle & criminel que je ſuis ? Quelle honte de me plaindre de la fortune, dans une conjoncture où elle me conſerve un père ? Agis, coupable Agis, voudrois-tu qu'Eudamide eût pris la place ? Agiatis elle-même n'agréeroit pas des vœux impies & parricides ; & tu mériterois de la perdre, ſi tu

étois capable de la ſouhaiter à ce prix. Non, non, tu n'as point à te plaindre de la fortune, ne t'en prends qu'à toi-même. Elle ne t'a rien ôté, puiſqu'elle te conſerve un père : toi ſeul es l'auteur de ta mort, & tu as forgé de tes propres mains le poignard qui te perce le cœur.

Cléoméne de ſon côté rendoit à la mémoire du roi ſon père, par des témoignages ſincéres de ſa douleur, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un des plus vertueux princes du monde. Ils ne laiſſoient pas cependant de s'étonner l'un & l'autre, qu'un bruit répandu ſi généralement, ne leur fût appris par aucun courrier : eux à qui, ſelon les regles, les premieres nouvelles en auroient dû être apportées.

Le courier parut preſque à ce moment ; & ce fut au prince Agis qu'il rendit le paquet, où la reine Archidamie ſa mère l'informoit de la mort du roi Eudamide. On peut juger quel effet produiſit dans le cœur de nos deux princes, une nouvelle ſi contraire au premier bruit. Il n'avoit été ſemé dans l'armée, comme je l'ai dit, que parce que le courrier arrivant au moment que les princes étoient occupés à faire entrer leurs troupes dans une ville nouvellement conquiſe, & les cherchant en des endroits où ils n'étoient pas, il avoit perdu quelque temps avant que de les rencontrer : que comme ce n'étoit pas un ſecret, mais une nouvelle publique qu'il apportoit, il n'avoit point fait

ſcrupule de la dire aux premiers qu'il avoit trouvés : mais ſoit qu'il ſe fût mépris ; ou que s'étant contenté de dire ſimplement qu'il apportoit la nouvelle de la mort du roi, ſans le nommer, ceux à qui il l'avoit dit ſe fuſſent mépris eux mêmes, à cauſe de la nouvelle qu'on avoit reçue auparavant de l'extrême danger où étoit Léonidas, eux qui n'avoient pas ſeulement ouï parler de la maladie d'Eudamide, mort ſubitement ; cette circonſtance avoit donné lieu à l'équivoque & à la mépriſe.

Cléoméne étoit trop bien né, pour ne pas ſentir de la joie en apprenant que ſon père vivoit encore : mais il étoit auſſi trop amoureux, pour ne pas ſe déſeſpérer de s'être vu ſi près de poſſéder Agiatis, & de la perdre ſans reſſource ; & ce combat de deux paſſions ſi contraires, ſuccédant à celui qui venoit déjà de ſe rendre dans ſon cœur entre ces deux paſſions, mais par des raiſons oppoſées, lui fit ſouffrir par ce double effort, tout ce qu'une joie trompée & une juſte douleur ont de plus rude.

La mort d'Eudamide rappelant Agis à Sparte, Cléoméne fut obligé de vaquer ſeul au commandement de l'armée. Il fit dans le peu de temps qui reſtoit pour fermer la campagne, mille actions mémorables ; & après avoir réduit les ennemis à demander la paix, qui fut la plus glorieuſe pour nous qu'on pouvoit ſouhaiter,

il s'en revint à Sparte, auſſi chargé de lauriers, qu'il étoit accablé de ſon infortune.

Il avoit long-temps héſité à s'y rendre. L'horreur d'être le témoin du bonheur de ſon rival, l'excitoit à ſe dérober de l'armée après la paix conclue, pour errer & mourir en quelque terre étrangere. Mais l'eſpérance, qui n'abandonne jamais les plus malheureux, jointe au deſir d'un amant de voir encore une fois ce qu'il aime, l'emporta ſur ſon dépit, & il revint à Lacédémone.

Le roi Agis l'y attendoit, & ayant déjà ſatisfait à ce qu'il devoit au feu roi ſon père, & donné au deuil une étendue convenable, il ſongeoit à tout diſpoſer pour ſon mariage. Comme Gilippus s'étoit engagé à ne donner là-deſſus de parole déciſive que d'un commun conſentement des princes, Agis pria Cléoméne, à ſon arrivée, de confirmer à Gilippus l'accord qu'ils avoient fait, & d'en ſolliciter l'agrément. Cléoméne incapable d'y contrevenir, promit de l'exécuter de bonne foi : mais il demanda pour dernière grâce, de pouvoir entretenir Agiatis en particulier, ſur la parole qu'il donna à Agis de ne rien dire dont il eût ſujet de ſe plaindre. En effet Cléoméne ne prétendoit pas diſſuader ſa maîtreſſe de ſe donner à ſon rival: mais comme ils n'avoient remis leur ſort entre les mains de la fortune, qu'en cas que la belle Agiatis n'en diſposât pas autrement elle-même,

il

il voulut connoître avec certitude quelles étoient les diſpoſitions de ſon cœur, quoiqu'il crut ne les ſavoir que trop pour ſon repos. Agis eut tant de confiance en lui, qu'il demanda lui-même cette audience. Gilippus & Cléoſtrate l'ordonnèrent à leur fille; & Agiatis qui ſentoit pour Cléoméne toute l'eſtime & toute la reconnoiſſance poſſibles, & qui ne ſe laiſſoit conduire que par des principes d'une ſingulière vertu, ne fut pas fâchée de pouvoir lui témoigner ſes véritables ſentimens.

Elle l'attendit dans ſa chambre, à l'entrée de la nuit, parce qu'il ne pouvoit y paroître de jour, de peur d'aigrir Léonidas, dont la haine pour Gilippus continuoit plus que jamais. Agiatis le reçut avec toute la joie & tous les égards qui pouvoient ſatisfaire un prince qui n'auroit ſouhaité d'elle que de l'eſtime & de l'amitié. Il ne la ſalua qu'en tremblant. Vous voyez, lui dit-il, Madame, un malheureux que la fortune n'a épargné que pour l'abandonner à toutes les diſgraces de l'amour, & qui ſeroit inconſolable de n'avoir pu trouver la mort dans les occaſions où il l'a cherchée, s'il n'eſpéroit d'en trouver une plus glorieuſe à vos pieds. Oui, Madame, quoique l'amour me ſacrifie à la gloire & au contentement d'Agis, je ne laiſſe pas d'en trouver dans mon infortune, quand je ſonge qu'en mourant j'aurai au moins la conſolation de ne pas mourir inutilement pour vous, & de ſervir,

pour ainſi dire, d'un degré pour vous élever au trône où vous attend mon heureux rival. Seigneur, répondit Agiatis, je ne puis attribuer votre conſervation qu'aux Dieux protecteurs de Lacédémone; & ſi parmi les vœux publics, ils ont écouté ceux des particuliers, je me flatte avec quelque joie, de voir que les miens ayent été ſi heureuſement ſecondés. Mais après tout, Seigneur, jugez de quelle manière je puis recevoir le compliment que vous me faites; & ſi je n'ai pas ſujet de vous reprocher quelque injuſtice, d'avoir cru me faire plaiſir par un diſcours ſi affligeant ? Non, belle Agiatis, reprit Cléoméne, je ne me vante pas d'avoir voulu par là vous obliger ni vous déplaire. Car enfin, quelques bontés que vous ayez pour mon rival, je n'ai pas craint qu'elles vous duſſent ôter votre pitié pour moi; & je vous ai toujours cru trop généreuſe, pour penſer que ſans regret, vous puiſſiez voir la mort d'un prince qui vous a ſi tendrement aimée, qui vous aime encore plus que tout ce qui eſt au monde, & qui ne meurt enfin que parce qu'il lui eſt impoſſible de ne vous pas aimer. Je ſais que ſi l'amour ſe conduiſoit par les regles de la prudence, je ne devrois me plaindre que de moi-même, de m'être engagé dans une paſſion où j'avois la puiſſance d'un roi & l'autorité d'un père contre moi, & dans laquelle je ne pouvois eſpérer de vaincre, ſans combat-

tre contre tout ce qu'il y a de plus vénérable pour un fils, & de plus redoutable pour un ſujet. Mais l'amour eſt foible quand il céde aux conſidérations de la prudence; & j'ai vu l'incomparable Agiatis ſi digne de mes vœux, que j'aurois ſouhaité avoir encore plus d'obſtacles à ſurmonter, pour lui mieux marquer le pouvoir qu'elle a ſur moi, & à quel prix j'aurois voulu l'acquérir. Je me flattois, ſi ſon cœur eût penché de mon côté, qu'il n'étoit pas impoſſible de réunir deux maiſons ennemies; & quand les infirmités de mon père me menaçoient à toute heure de le perdre, je n'enviſageois de conſolation que celle de vous élever au trône. Les Dieux ne l'ont pas permis. Non contens du ſceptre qu'ils accordent à Agis, ils lui donnent encore votre cœur, & ils ne laiſſent à l'infortuné Cléoméne, que la douleur d'avoir formé des vœux impuiſſans pour votre gloire.

Il vouloit pourſuivre : mais les ſanglots s'oppoſant à la parole, Agiatis la reprit; & d'un ton ſérieux, & avec quelque ſorte de fierté; Seigneur, lui dit-elle, je ſuis ſi convaincue de votre généroſité, que j'oſe vous dire que tout ce que vous me repréſentez eſt ſuperflu, s'il ne tend qu'à m'en donner des aſſurances. Mais ſi je vous rends juſtice, ne me la refuſez pas non plus, & ne croyez pas que l'eſtime que j'ai pour le roi Agis & pour vous, ſe ſoit

jamais meſurée à la puiſſance où vous étiez l'un & l'autre de me faire reine. Je ne vous ai jamais conſidérés que par votre vertu, & je veux croire que vous ne m'avez regardée que par l'opinion que vous avez eue de la mienne. Le trône a eu ſi peu de part dans les ſentimens que j'ai dû avoir pour tous les deux, que je puis dire qu'il n'y met point encore aujourd'hui de différence. Je ne puis vous déguiſer que j'eſtimai Agis dès le moment que je le vis, parce que toute jeune que je fuſſe, je remarquai en lui des traits ſi conformes aux idées que Gilippus & Cléoſtrate m'avoient données de la vertu, que je crus ne pouvoir manquer en eſtimant un prince orné des qualités pour leſquelles ils m'avoient dit que je devois avoir de l'eſtime. Mais ayant en même-temps reconnu en vous une égalité de mérite, les principes qui me conduiſoient m'engagèrent à une égalité d'eſtime. Je le trouvai dans les intérêts de notre maiſon, je vous y vis entrer avec la même chaleur; & ſi je dus le voir comme un prince qui n'étoit pas né notre ennemi, il me fut impoſſible de ne pas vous regarder comme un prince qui ne vouloit pas l'être. Je ſais ce que depuis vous avez fait pour nous l'un & l'autre; & je ne manque pas ſi fort de mémoire & de reconnoiſſance, que tant de marques de votre bienveillance ſe ſoient ſi tôt effacées de mon ſouvenir. La ſeule douleur que j'aie eue, c'eſt que vous vous propo-

faſſiez une récompenſe ſi au-deſſous de ces grands ſervices; & de ce qu'étant deux à demander ce qui ne peut être donné qu'à un ſeul, vous nous miſſiez dans la triſte néceſſité d'être ingrats envers l'un ou l'autre, & peut-être envers tous les deux. Dans cette concurrence d'obligations, qui attaquoient ſi puiſſamment un cœur ſenſible aux bienfaits, ma ſeule étude a été d'empêcher ce cœur de prendre parti. Je l'ai défendu contre vous, je l'ai défendu contre Agis; & quand je me ſuis vue trop fortement attaquée du côté d'Agis, je vous ai ſecrétement appelé à mon ſecours. J'ai de même oppoſé ſes ſervices aux vôtres, quand je me ſuis ſentie touchée pour vous d'une trop tendre reconnoiſſance. Voilà, Seigneur, quel a été l'état de mon ame, & il eſt tel encore aujourd'hui. Ce n'eſt point moi, ce n'eſt point le trône, qui me déterminera en faveur d'Agis ni de Cléoméne, ce ſera la volonté de Gilippus & de Cléoſtrate; ou plutôt ce ſera celle de Cléoméne & d'Agis, puiſque Gilippus & Cléoſtrate s'y ſont tous deux rapportés. Si j'avois à former quelques ſouhaits, ce ſeroit que l'un de vous deux fût mon frère, & qu'il ſe voulût contenter de me conſidérer comme ſa ſœur; & s'il faut que l'égalité règne pour vous en toutes choſes, je voudrois être la ſœur de tous les deux.

Pendant qu'elle parloit ainſi, Cléoméne la

regardoit d'un air qui ne marquoit pas moins ſon admiration que ſon amour. Charmante Agiatis, s'écria-t-il, faut-il que ſi près de vous perdre, vous me faſſiez paroître tant d'eſprit & de vertu? Non, cette égalité eſt impoſſible entre Agis & moi; & vous l'empêchez vous-même par celle que vous voulez tenir entre nous. La fortune s'eſt déclarée pour mon rival, & je n'eſpérois oppoſer que votre protection à la fortune. Nous l'avons établie juge de notre différend, & nous n'avons laiſſé que vous au-deſſus d'elle. Ainſi que dois-je attendre après ſon jugement, ſi vous ne voulez point déclarer le vôtre? Hélas! reprit Agiatis, quel jugement voulez-vous que je prononce, dans une affaire où je ne puis qu'être ſoumiſe à celui d'autrui? Voulez-vous que je vous diſe que j'ai oublié les ſervices du généreux Agis, ou que je ſuis inſenſible aux vôtres? Voulez-vous que je vous faſſe à l'un ou à l'autre une injuſtice, qui vous donneroit lieu de m'accuſer d'ingratitude envers l'un de vous? & aimeriez-vous mieux avoir à vous plaindre d'Agiatis que de la fortune? Vous ne devez pas m'en preſſer, ſi vous m'aimez autant que vous le dites. Car enfin quel que puiſſe être celui de vous deux en faveur du quel vous vous accorderez, ne devez-vous pas laiſſer à l'autre la conſolation de penſer que je le regrette, & que ce n'eſt pas moi qui fais outrage à ſon mérite! Ah! Madame, s'écria

Cléoménе, je renonce à toute conſolation ſi je vous perds. J'ai goûté celle que je vous demandois, en vous découvrant l'état de mon ame; & maintenant que je connois le vôtre, la mort eſt ma ſeule conſolation. Il dit ces mots avec un tel tranſport, qu'Aglatis craignit quelque violent effet de ſa douleur; & pour le prévenir : Seigneur, lui dit elle, vous ſouvenez-vous de la parole que vous avez donnée au roi Agis, & ſur laquelle il a voulu que j'euſſe l'honneur de vous parler en particulier? Oui, Madame, repartit Cléoméne; & ſi je m'en ſouvenois moins, je vous dirois des choſes qui pourroient vous toucher de pitié, & qui vous engageroient peut-être à différer au moins le bonheur de mon rival. Mais ne craignez rien, ni pour vous, ni pour lui; & puiſque votre inclination ne met point d'obſtacle à ſa félicité, je vais ceſſer pour jamais d'y en apporter. Et vous croyez, Seigneur, continua-t-elle, ne rien faire contre Agis, quand vous me dites qu'il ne peut être heureux que par votre mort? Je ſais comment je devrois prendre ce diſcours de la part d'un prince auſſi ſage que vous l'êtes: mais enfin, Seigneur, quand il s'agit de votre vie, permettez-moi de vous dire que je crains juſqu'à l'ombre du péril, & que je crois vous devoir aſſez pour n'être jamais à qui que ce ſoit, tant que vous me ferez croire que je n'y ſaurois être que par un moyen ſi funeſte. Si

celá eſt, Madame, reprit-il, vous ne vous donnerez donc jamais à perſonne : car il n'eſt que trop vrai que je ne puis vous perdre ſans en mourir de déſeſpoir. Hé bien, Seigneur, pourſuivit-elle, cela ſuffit : vous pouvez dire au roi Agis que vous m'avez demandé cette parole, que je vous l'ai donnée, & que c'eſt là ce que nous avons réſolu enſemble. Mais, Madame, répliqua-t-il, ce n'eſt pas moi qui vous la demande cette parole, car dès-là j'en manquerois envers Agis, à qui j'ai promis de ne rien exiger de vous qui lui fît préjudice. Il vous coûtera peu cependant, continua-t-il, d'avouer que vous avez eu pitié d'un malheureux, & que vous prévenez par une bonté ſingulière, ce qu'il ne lui eſt pas permis de vous demander. Quoi, Seigneur, repartit-elle, vous craignez les reproches d'Agis, & vous n'appréhendez pas de m'y expoſer ! Non, prince, il ne vous convient point de diſſimuler avec un ami auſſi généreux qu'Agis. Déclarez-lui qu'il ne peut m'épouſer ſans vous perdre, & je vous ſuis caution qu'il ne voudra pas d'Agiatis à ce prix. Que vous êtes cruelle, s'écria Cléoméne, de me mettre devant les yeux la généroſité d'Agis, vous qui voyez quelle doit être ma confuſion d'en témoigner ſi peu pour lui ! Hélas ! que cette généroſité eſt d'une pratique facile aux perſonnes heureuſes ; mais qu'il eſt malaiſé de trouver dans un malheureux comme

moi de la vertu pour les autres, quand on n'en a pas pour ſoi-même ! Il ſe tut, & Agiatis ne voulut rien dire, pour lui laiſſer le temps de faire en lui-même les réflexions qu'elle ſavoit bien que ſa grandeur d'ame ne manqueroit pas de lui ſuggérer. Il ſe vainquit enfin lui-même, & Agiatis pouſſa ſi loin l'empire qu'elle avoit ſur lui, qu'il conſentit, non-ſeulement à contenir les effets de ſon déſeſpoir, mais à ne rien faire qui pût troubler la joie de leurs noces. Il alla du même pas trouver Agis, & après lui avoir rendu un compte ingénu & ſincère de ce qui s'étoit paſſé dans cette converſation, il lui demanda mille fois pardon de tout ce que ſa douleur avoit arraché de ſa bouche. Agis excuſa aiſément les tranſports d'une paſſion dont il connoiſſoit lui-même la force; mais il ne put goûter la prière que lui faiſoit ſon ami de s'écarter de Sparte pendant la ſolennité du mariage. Agiatis ſe joignit au roi pour l'obliger à ne pas les quitter; ce que le prince ne put ſe diſpenſer de leur promettre; mais il ne fut jamais en ſon pouvoir de tenir ſa parole. Après avoir combattu durant quelques jours, pour s'efforcer à rendre à ſa maîtreſſe cette dernière marque de complaiſance, il céda à ſa douleur; & la veille des noces, on apporta de ſa part un billet au roi Agis, qui s'exprimoit ainſi :

CLÉOMÉNE,

A SON CHER AGIS.

Ce ne ſeroit pas aſſez, Seigneur, de vous avoir cédé Agiatis, ſi je ne vous débarraſſois auſſi de votre rival. Quoiqu'il n'ait aucun deſſein de nuire à vos plaiſirs, il ne pourroit s'empêcher de les troubler par ſa douleur. J'y viendrai prendre part, quand je m'en ſentirai capable. Vivez heureux, & croyez que perſonne ne vous ſouhaite plus ſincèrement une ſatisfaction ſuivie & durable, que

CLÉOMÉNE.

Vous ne ſauriez comprendre l'accablement d'Agis, à la lecture de ce billet, & à la nouvelle qui lui fut apportée en même-temps du départ du prince, qui la nuit précédente étoit ſorti de Lacédémone, ſans qu'on fût quelle route il avoit priſe. Il fut tel, qu'il troubla la joie des noces, & que le roi ne ſe trouva heureux qu'à demi entre les bras de l'incomparable Agiatis. Quelques perquiſitions qu'il en fit faire, il fut impoſſible d'en rien apprendre; & les recherches de Léonidas ne réuſſirent pas mieux.

Juſqu'ici, mon cher Paléne, vous avez vu bien des malheurs & des traverſes: ce n'eſt rien cependant en comparaiſon de ce qu'il me reſte à vous apprendre.

A peine Agis eut-il goûté les premieres douceurs de ſon mariage, que l'amour de la patrie & le deſir de la gloire, réveillant en lui l'idée du projet qu'il avoit formé il y avoit déja long-temps, pour la réformation de Sparte, & pour le rétabliſſement de l'ancienne diſcipline de Lycurgue, il ſe mit en devoir d'en venir à l'exécution. Ce qui l'y engagea d'avantage, c'eſt qu'il y voyoit Agiatis portée d'inclination; que la reine ſon ayeule l'en preſſoit, & que c'avoit été l'un des plus ardens ſouhaits de ſon cher Cléoméne. La ſeule perſonne de ſa famille qu'il y trouvoit oppoſée, étoit la reine ſa mère, qui étant la plus riche femme qui eut jamais été dans Sparte, avoit regret qu'Agis pouvant être un des plus puiſſans princes qui y euſſent regné avant lui, s'appliquoit à détruire ſa maiſon, en ſe dépouillant de ſes biens, & les partageant au peuple. Elle prévoyoit d'ailleurs la difficulté de l'entrepriſe, qui ſelon elle, alloit à l'impoſſibilité, & elle ne ceſſoit point de l'en détourner. Mais Agis, qui n'enviſageoit que l'utilité publique & la gloire, convaincu que Lycurgue ne fût jamais venu à bout d'un auſſi grand deſſein, s'il ſe fût arrêté à des conſidérations pareilles, réſiſtoit avec courage aux ſollicitations de la princeſſe ſa mère, & ces contradictions même l'y affermiſſoient de plus en plus. Mais comme il cherchoit à ſe juſtifier envers elle, il voulut tenir un conſeil, où il

assembla son épouse, sa mère, & son ayeule, avec un nombre choisi de ceux en qui il avoit le plus de confiance; savoir, son oncle, Agésilaus, frere de sa mère; un de ses amis nommé Mandroclide; Gilippus & moi. Il s'y expliqua de cette sorte.

Si je ne vous regardois tous que du côté de l'alliance ou de l'amitié, sans être assuré, comme je le suis, que vous avez encore plus d'affection pour l'État que pour moi, je ne vous aurois pas assemblés pour avoir votre avis sur ce que je vais soumettre à votre délibération. Je sais que je forme un dessein d'une exécution dangereuse & pénible, & je craindrois que l'amour que vous avez pour ma personne, ne vous fit plus considérer mes intérêts & mon repos que l'avantage & la gloire de l'État. Mais pour vous convier à me découvrir plus franchement vos sentimens là-dessus, je commence par vous ouvrir les miens.

Je suis né roi; les Dieux m'ont placé sur le trône; & si je voulois me servir de ma puissance pour amasser des richesses, il ne me seroit pas impossible de surpasser en opulence les rois mes prédécesseurs. Mais quand j'aurois rempli mes coffres de tous les biens de Lacédémone, pourrois-je seulement égaler par là les moindres courtisans des rois d'Asie & d'Egypte? Ce n'est donc point par un semblable chemin que je dois aspirer à la vraie gloire, puisque j'y

trouverois toujours des concurrens bien plus avancés que moi. Mais ſi, par grandeur de courage, par tempérance & par ſageſſe, je réuſſis à ſurmonter le luxe & les délices, à réduire nos citoyens dans cette précieuſe égalité où Lycurgue les avoit mis, & que banniſſant de leur cœur l'amour des richeſſes, j'en déracine l'ambition, l'avarice, la jalouſie, & tant d'autres crimes dont elles ſont la ſource, n'avouerez-vous pas tous, que j'acquiers par là une gloire, que nul autre prince que Lycurgue ne s'étoit propoſée: digne cependant de l'ambition des plus grands monarques? Je m'attends à d'affreux obſtacles: mais la gloire ſe peut-elle acquérir ſans peine? & la peine doit-elle rebutter un grand cœur? Je ne doute pas même que je ne m'attire d'abord de l'averſion des peuples, qui n'enviſagent jamais que le mal préſent, ſans avoir d'égard au bien à venir, quelque immanquable qu'il puiſſe être: ſemblables à ces malades lâches & timides, qui préférent un chirurgien indulgent & infidèle, à celui qui les guériroit en leur cauſant quelque douleur. Mais enfin je me trouve dans une place, où les dieux ne m'ont pas mis pour complaire à la foibleſſe & au caprice d'un peuple. Ma condition m'engage à lui faire du bien malgré lui, & à ne pas me charger d'un reproche éternel de n'avoir pas oſé rétablir les anciennes loix de l'état. Vous m'allez dire qu'on s'en eſt

relâché depuis long-temps ; & qu'en les laiſſant abolir, je ſuis un plan que mes prédéceſſeurs ont commencé : mais leurs fautes peuvent-elles juſtifier les nôtres ? Plus l'abus des loix eſt ancien, plus il eſt néceſſaire d'en rappeler le ſouvenir, & de les remettre en vigueur. Je ſuis donc réſolu de m'acquitter de mon devoir, ſans prendre garde ſi ceux qui m'ont précédé l'ont rempli ; & pour cet effet je vous prie de ne me rien déguiſer de ce que vous en penſez ; afin que de nos differens avis, nous en formions un qui ſoit utile à l'État. S'adreſſant enſuite à Agéſilaus, à Mandroclide, à Gilippus, & à moi : Je ſouhaite, dit-il, que chacun de vous approfondiſſe les cauſes qui produiſent le déſordre. Que ne puis-je continua-t-il, les ſavoir par moi même ! mais tel eſt le malheur d'un roi : la vérité le fuit, quelque ſoin qu'il ait de la chercher. La bouche des courtiſans n'eſt pas faite pour la lui préſenter. Ils ne lui expoſent jamais les choſes comme elles ſont, mais comme ils ſavent qu'il les ſouhaite. Jupiter lui-même, quand il voulut réformer le monde, ne ſe défia-t il pas de ce que lui en rapportoient les Dieux ? & l'on nous apprend que pour en connoître plus parfaitement le détail, il voulut bien ſe déguiſer en mortel, pour s'inſtruire par lui-même de la miſére des hommes. Si un particulier ne peut ſe vanter de connoître à fond les déſordres de ſa propre maiſon, dont

ſouvent l'étranger eſt mieux informé que lui-même; quel moyen qu'un roi, preſque toujours ſéduit par ceux qui l'approchent, puiſſe être éclairci de tout ce qui trouble ſon État? Employez-vous donc à m'en inſtruire; à chercher avec moi des remèdes convenables au mal; & conduiſez-vous en cela ſur ce principe: que je ne conſidérerai pour mes véritables amis, que ceux que je verrai plus attachés à l'État qu'à ma perſonne.

Nous l'écoutâmes avec une admiration digne de la vertu de ce héros, qui dans un âge où les autres princes ne ſongent qu'au plaiſir, formoit des réſolutions dont la difficulté auroit rebuté les monarques les plus âgés, les plus expérimentés & les plus ſages. Je ne rapporterai rien de tout ce qui fut dit de part & d'autre dans ce conſeil. Mais enfin le voyant déterminé à cette glorieuſe entrepriſe, nous lui promîmes toute notre application & tous nos ſoins. Il me fit nommer Ephore à la premiere élection; parce que cette magiſtrature étant la premiere dignité après celle du roi, il lui importoit de la confier à une perſonne bien intentionnée pour le bien public.

Je fis aſſembler le ſénat; & en vertu du pouvoir que m'accordoit le poſte que j'occupois, je fis avertir les deux rois de s'y rendre. J'y propoſai les deux points fondamentaux de la loi du grand Lycurgue; c'eſt-à-dire l'abolition

de toutes les dettes, & un nouveau partage des terres. Ce grand homme jugeant bien que de l'ambition, du luxe & de l'avarice, naiſſent les différends & les inimitiés qui déchirent l'État, n'y avoit pas trouvé de meilleur reméde que d'en égaler les membres, & de partager les citoyens comme des fréres ; d'éteindre ces noms odieux de débiteur & de créancier, de pauvre & de riche ; ce qu'il n'avoit pû faire qu'en aboliſſant toutes les dettes, & partageant les terres de la Laconie par portions égales entre tous les Lacédémoniens. Ce fut par où je commençai, de l'ordre ſecret d'Agis, qui pour donner l'exemple, s'offrit à remettre tout ce qui lui étoit dû, & à livrer au public ce qu'il avoit de maiſons & d'héritages, pour entrer dans le partage commun. Imaginez-vous quel fut l'effet de cette action d'un roi, qui pratiquoit le premier la loi qu'il vouloit impoſer aux autres, & quel poids elle donna à la propoſition que j'avois faite ! Auſſi puis-je dire qu'elle fut reçue avec un applaudiſſement général, non ſeulement de tout le menu peuple, mais de tous les gens de bien. Ce n'eſt pas qu'il ne s'en trouvât pluſieurs autres qui s'y oppoſèrent ; & le chef de ce parti contraire étoit Léonidas. Mais comme ce que j'avois dit n'étoit que l'exécution des loix de Lycurgue, il n'oſa y contredire ouvertement. Il fit des cabales & des aſſemblées ſecrétes dans leſquelles décriant

criant Agis, qu'il voyoit bien en être le mobile, il faiſoit entendre qu'il ne ſongeoit à abolir ainſi les dettes, & à donner aux pauvres le bien des riches, que pour gagner le peuple, & acheter la tyrannie aux dépens du bien d'autrui.

Comme je prévis que nous ne viendrions jamais à bout de notre deſſein, tant qu'il auroit l'autorité de l'empêcher, j'eus recours à une ancienne loi, qui défend aux rois qui ſont de la race d'Hercule, d'épouſer une étrangere, & comme il eſt de ce ſang illuſtre, & qu'il a épouſé une femme Aſiatique, je le fis appeler en juſtice, pour ſe défendre ſur ſa contravention à cette loi. Ceci vous ſurprendra peut-être, vous autres Macédoniens, de voir un roi traduit en juſtice par un ſimple magiſtrat: mais les Ephores ont ce pouvoir parmi nous. Je paſſai même plus loin. Car Léonidas coupable en effet de la faute que je lui reprochois, n'ayant oſé comparoître devant les juges, je le fis déclarer convaincu d'infraction, & pour ſa peine, déchu de la royauté. Agis voulut que ce fût à condition que le droit de Cléoméne lui ſeroit conſervé à ſon tour, & qu'en attendant, ſa place ſeroit occupée par Cléombrote.

Ce ſeigneur étoit Spartiate, & il avoit épouſé une ſœur de Cléoméne, nommée Chélonis, princeſſe d'un mérite & d'une vertu ſingulière.

Il accepta l'offre aſſez favorablement; & comme il ſongeoit plus à ſe conſerver cette place qu'à la garder pour ſon beau-frère, il s'étudia, pour complaire au peuple & le gagner, à favoriſer de ſon mieux l'exécution de notre projet. Léonidas fut accablé en voyant juſqu'à ſon gendre ſe déclarer contre lui; & dans les alarmes qu'il en eut, il s'enfuit de Sparte à Tégée, & ſe relégua dans le lieu même qui avoit reçu Gilippus dans ſon exil. La vertueuſe Chélonis ſa fille, l'y ſuivit, pour l'aſſiſter & le conſoler dans ſon malheur, mépriſant un trône qu'elle croyoit injuſtement occupé par ſon mari, puiſque c'étoit pour en chaſſer le roi ſon père. Je ne puis omettre ici un trait particulier de la généroſité d'Agis. Comme Léonidas s'enfuyoit en déſordre, quelques-uns de ſes ennemis vinrent propoſer à Agis le deſſein qu'ils avoient de ſe mettre en embuſcade, & de le tuer en chemin. Ce grand roi feignit d'y applaudir, de peur qu'ils n'exécutaſſent la choſe avec plus de précaution, s'il y contrediſoit ouvertement; & il lui envoya ſecrétement un nombre de gardes pour l'eſcorter, qui le conduiſirent en ſûreté juſqu'à ſon aſyle.

Il y avoit encore quelques Éphores qui nous faiſoient obſtacle. Agis & Cléombrote les dépoſèrent, & mirent en leur place Agéſilaüs. Mais en penſant bien faire, ils ruinèrent leurs

intérêts. Agéſilaüs, contre l'idée que nous en avions, étoit un homme extrêmement intéreſſé. Il avoit beaucoup de terres, mais encore plus de dettes. Ainſi, de la loi qui portoit l'abolition des dettes & le partage des terres, la première partie étoit à ſon avantage, la ſeconde contraire à ſon intérêt particulier. Il ne laiſſa pas de la faire paſſer entière; mais il nous trompa dans l'exécution : car commençant par l'abolition des dettes, comme par la partie la plus aiſée à mettre en pratique, il obligea tous les particuliers de repréſenter leurs contrats; & les ayant fait porter dans la place publique, il y fit allumer un grand feu, où il les fit tous jeter. Inſultant aux acquéreurs de ces contrats, qui ne regardoient pas fort gaiement la flamme conſommer toutes leurs richeſſes, il leur demanda par raillerie ce qu'ils avoient; qu'à ſon égard il ne s'étoit jamais chauffé à un plus beau feu. Ce trait mocqueur picqua les perdans au vif : mais ce n'auroit rien été, ſi ſon avarice n'eût achevé de nous perdre.

L'année de ma magiſtrature étoit alors finie, & c'étoit à lui d'avoir ſoin de l'exécution de la loi. Il en reſtoit encore la moitié à conſommer; & celle-ci devoit être le remède au mal qu'avoit fait l'autre. Les créanciers, dont tout le bien avoit éprouvé la rigueur des flammes, attendoient avec impatience le partage des terres, pour ſe dédommager d'une partie

de leurs pertes par la portion qui leur devoit écheoir dans les héritages. Mais Agéſilaüs ſe contentant d'avoir ſi aiſément acquitté ſes dettes, & bien aiſe de conſerver ſes terres & ſes maiſons, entaſſa obſtacles ſur obſtacles, pour différer ce partage. Il repréſenta au roi qu'il ne falloit pas aller ſi vîte dans une affaire de cette conſéquence : que c'étoit bien aſſez d'avoir irrité les eſprits par l'abolition des dettes, ſans vouloir en même-temps les animer par le partage des terres; que c'étoit en entreprendre trop à la fois; & qu'en matière de réformation d'État, il falloit aller pied à pied.

Ce que remontroit cet Éphore, étoit véritable dans le fond : mais l'application n'étoit pas juſte. On ne peut en effet remédier tout à la fois aux déſordres d'un État; & il eſt des maux qu'on ne doit guérir que peu à peu & l'un après l'autre : mais le plus grand mal étant fait, le partage des terres n'en étoit plus un; c'en étoit au contraire le remède. Le roi Agis le conçut fort bien; mais il n'en fut pas le maître. La guerre ſurvint, & étant obligé d'aller aux ennemis, il ne put tenir la main à l'exécution de la loi.

D'un autre côté, Léonidas ſe prévalant de ſon abſence, fit ſa brigue, d'autant plus aiſément, qu'Agéſilaüs pouſſé par une avarice ſans exemple, n'épargna ni violences ni crimes pour

tirer de l'argent de tout le monde. Il y avoit outre cela un autre Spartiate nommé Amphare, qui avoit été autrefois amoureux d'Agiatis : mais comme il n'étoit pas de rang à être rival d'Agis & de Cléoméne, il n'avoit oſé ſe déclarer. Il n'avoit pas laiſſé de conſerver une jalouſie exceſſive contre le premier de ces deux princes, & il ne perdoit aucune occaſion, dans ſon abſence, de le charger de calomnies, & de publier par-tout que c'étoit par ſon ordre qu'Agéſilaüs différoit le partage des terres, & qu'il exerçoit tant de tyrannies. Agis étant de retour, trouva tous les eſprits ſi animés, qu'il lui fut impoſſible de les remettre ; & à l'heure qu'il y penſoit le moins, les Spartiates allèrent en armes querir Léonidas à Tégée, & le ramenèrent en triomphe à Lacédémone. Ils ſe ſaiſirent d'abord d'Agéſilaüs & de Cléombrote, & les menèrent à Léonidas. Quoique le premier fut auteur de tout le mal, néanmoins le peuple le ſauva, par l'affection qu'il avoit pour ſon fils. Quant à Cléombrote, Léonidas parut d'autant plus irrité contre lui, que quand l'inimitié ſe met entre les proches, elle eſt incomparablement plus forte & plus irréconciliable qu'entre des perſonnes étrangères. Il arriva alors une choſe digne d'admiration. La ſage Chélonis, qui avoit quitté ſon mari dans ſa grandeur, pour ſuivre ſon père détrôné, ne vit pas plutôt ſon époux dans l'infortune,

qu'elle ſe rattacha à lui avec toute ſa première tendreſſe. Il avoit véritablement beſoin de ce ſecours, pour ſe garantir de la colere de Léonidas, qui avoit réſolu ſa mort. Mais cette vertueuſe princeſſe ſe préſenta au roi ſon père; & lui demandant la vie de Cléombrote, elle le réduiſit à ſe contenter de la peine du baniſſement, où elle ſuivit ſon mari, comme elle avoit fait auparavant à l'égard de ſon père.

Léonidas ayant caſſé les Éphores, en établit d'autres en leur place, & entr'autres le cruel Amphare, ennemi mortel d'Agis. Celui-ci ne ſe vit pas plutôt l'autorité en main, qu'il l'employa toute entière à le perdre. Il le fit d'abord appeler en juſtice comme un innovateur dans l'État, & il m'y contraignit ſous le même prétexte; comme ſi c'eût été innover, que de rappeler le gouvernement à la diſpoſition des ordonnances fondamentales du royaume! Agis reconnut bien que ce n'étoit qu'un prétexte dont ſes ennemis ſe ſervoient pour le perdre, d'autant plus qu'on lui donna avis qu'Amphare & quelques autres avoient déjà mis en délibération de venir à la tête d'une troupe de ſéditieux, piller ſon palais & ſe ſaiſir de ſa perſonne. Il n'en fut point intimidé; il craignit ſeulement pour ſa chère Agiatis. Comme il devoit paroître le lendemain au ſénat, il paſſa la nuit à entretenir la reine, & il ſe dirent de part & d'autre les choſes du monde les plus

tendres & les plus touchantes : mais elle ne pouvoit obéir à l'ordre qu'il lui donnoit de ſortir de Sparte, & de ſe retirer en lieu de ſûreté, avec le jeune prince dont les Dieux avoient béni leur mariage. Quoi, Seigneur, lui dit-elle fondante en larmes, pouvez vous penſer que s'il y a du péril pour vous, il ne me ſoit pas commun, en quelque lieu que je me ſauve? Cependant Agis l'en conjura tellement, par les témoignages les plus forts de leur amour, & par toute la tendreſſe qu'elle devoit à ſon fils, qu'elle acquieſça enfin à ce qu'il lui demandoit, plus pour lui plaire, que par aucune appréhenſion de la mort : car outre que celle de Gilippus & de Cléoſtrate, arrivée quelques mois auparavant, l'avoit déjà détachée de la vie, elle aimoit infiniment Agis, & mille fois plus qu'elle-même.

Après l'avoir diſpoſée à chercher une retraite, il me prit en particulier. Mon cher Lyſandre, me dit-il, tu vois combien il eſt dangereux, dans une ville corrompue, de vouloir être trop bon citoyen. On nous punit d'avoir trop aimé notre patrie; & ceux qui ont profité de nos loix, ſont les premiers qui veulent nous en faire porter la peine. Mais il n'eſt pas juſte que tu ſouffres, pour un deſſein dont je ſuis ſeul le prétendu coupable. Sauve-toi; & ſi le ſoin de ta vie ne ſuffit pas pour t'y réſoudre, fais-le pour la conſervation de la reine & de

mon fils. Les Dieux, témoins de la pureté de mes vues, prendront ſoin de moi, comme je l'eſpère : mais, quoi qu'il en arrive, ſauve la reine & le prince : il n'eſt point de climat ſi barbare, où elle ne trouve plus de ſûreté qu'au milieu de ſes ſujets. En quelque lieu de la terre que tu puiſſes rencontrer le généreux Cléoméne, dis-lui qu'il perde, s'il m'en croit, le deſſein que nous avions médité tous les deux; qu'il abandonne une patrie ingrate à la corruption de ſes mœurs, & que je tiendrai ma mort heureuſe, ſi ne pouvant être utile au public, elle peut au moins ſervir de quelque choſe au ſien.

A ces mots, il me mit en mains les pierreries que vous avez vues; il nous accompagna juſqu'à la barque qui nous attendoit ſur le fleuve Eurotas, qui borde le parc de ſon palais; & ayant donné là mille tendres baiſers à ſon épouſe qui fondoit en larmes, il nous vit enfin embarquer, m'ordonnant d'arrêter en un certain lieu, où il nous envoyeroit de ſes nouvelles. Mais quelles furent-elles, grands Dieux! & qui dans les ſiécles à venir pourra croire qu'il y ait eu des peuples aſſez inſolens & aſſez impies, pour condamner à la mort leur propre roi, au milieu de ſa capitale?

Nous apprîmes que peu après notre départ, Amphare, que ſa jalouſie & l'ambition de ſe mettre en la place d'Agis, animoit à le perdre,

& qui craignoit que ſi l'affaire étoit portée en juſtice, il ne ſe trouvât pas de juge aſſez déteſtable pour le ſeconder, plaça à la porte du palais une canaille inſolente, qui dès que le roi parut pour ſe rendre au ſénat, fit de grands cris ſur lui, & le pourſuivant avec la dernière indignité, l'obligea à ſe refugier dans le temple de Junon. Ayant ainſi manqué à l'aſſignation, les émiſſaires de Léonidas, lequel agiſſoit auſſi ſous main, animèrent les juges contre Agis; & la cabale du cruel Amphare fit entendre par-tout que ſon abſence étoit une pleine conviction contre lui.

A peine ai-je la force d'achever ce récit. Le roi ſe voyoit en aſſurance, tant qu'il demeureroit dans le temple : mais Amphare, pour l'en tirer, feignant une réconciliation, & l'étant allé voir avec deux perſonnes qu'Agis comptoit au nombre de ſes plus intimes amis, fit ſi bien, qu'il l'attira inſenſiblement hors de la porte. Alors d'une main ſacrilége il le ſaiſit, accompagné des deux autres bourreaux, dont l'un entraîna Agis juſques à la priſon. Amphare, pour obſerver quelques formalités, envoya querir les ſénateurs de ſa brigue, & interrogeant Agis en leur préſence, il lui demanda inſolemment à quel deſſein il avoit prétendu changer la forme du gouvernement. Ce prince, qui dans cet état indigne & déplorable, n'étoit pas plus ému, que s'il eût été dans ſon palais

au milieu de ſa famille, ne fit que ſourire à cette interrogation ridicule, qui portoit ſa réponſe avec elle. Il n'eſt plus temps de rire, lui dit l'audacieux Amphare; répons, & dis-nous ſi tu n'y as pas été porté par les conſeils de Lyſandre, & par ceux d'Agéſilaüs ton oncle? Il ſeroit honteux pour moi, repartit Agis, d'avoir eu beſoin de conſeils, pour me porter à un deſſein que mon devoir m'obligeoit d'entreprendre. Tu ferois mieux d'avoir recours au repentir, reprit Amphare. M'en repentir! s'écria fiérement Agis. La mort, & mille bourreaux comme toi, ne peuvent me faire dédire d'une entrepriſe auſſi juſte. A ces mots, ce cruel ſe leva bouffi de colere; & ayant pris tumultueuſement les voix, il condamna ſon ſouverain à la mort. Mais voyant que pas un ne vouloit ſatisfaire à ce jugement exécrable, & mettre les mains ſur la perſonne ſacrée d'un roi, il exécuta lui-même l'arrêt qu'il avoit prononcé; & il fut tout à la fois, dans cette occaſion, l'archer, le juge & le bourreau.

Jugez par l'horreur que vous a dû cauſer ce récit, de celle que nous eûmes quand celui qu'Agis avoit chargé de nous donner de ſes nouvelles, nous rendit compte de celles-ci. Agiatis tomba de foibleſſe entre mes bras, & nous ne pouſſions tous que des gémiſſemens & des cris. Mais le ſalut de la reine, & du jeune prince, faiſant toute mon application,

il ſuſpendit ma douleur en quelque maniere, & je compris qu'il n'y avoit point de temps à perdre. La mère & l'ayeule d'Agis avoient eu le même jour une deſtinée ſemblable. Ce me fut un avertiſſement de mettre promptement la reine en ſureté. Je la fis reporter dans la barque à demi morte; & ne croyant pas, en quelque lieu que j'allaſſe, trouver autant de cruauté qu'à Lacédémone, je fis deſcendre le long du fleuve, pour gagner la mer, ſans ſavoir encore à quelle retraite me déterminer. Nous paſsâmes huit jours à raſer les côtes du Péloponneſe, dans un petit vaiſſeau que j'avois pris au plus prochain port. Comme nous doublions le cap de Cylle, à deſſein de nous refugier chez Antigonus, roi de Macédoine, qui avoit été autrefois ami d'Agis; nous fûmes abordés par un Eſquif, qu'un grand vaiſſeau qui nous côtoyoit avoit envoyé vers nous, pour nous demander des nouvelles de Lacédémone. Je pris des meſures pour ſavoir de quelle part il venoit; & je fus bien ſurpris d'apprendre que c'étoit de Cléoméne. Ce prince avoit reconnu le pavillon de Lacédémone, que mon trouble m'avoit empêché de faire ôter. Quoiqu'il fût fils de notre ennemi mortel, je ne doutai pas qu'il ne s'intéreſſât au malheur d'une reine, pour laquelle il avoit eu tant de paſſion. J'entrai dans l'Eſquif, avec l'agrément d'Agiatis. Il fut frappé de la mort funeſte d'un ami, dont il

n'avoit pû être informé, la choſe étant trop récente, & n'ayant voulu depuis trois ans, à ce qu'il me dit, mander de ſes nouvelles à Sparte, ni en recevoir, de peur d'entretenir par ce commerce les idées d'un amour dont il tâchoit de ſe défaire. Mais à peine lui eus-je dit ſur la fin, que la reine étoit avec moi dans le vaiſſeau, qu'il fut aiſé de voir que le temps & ſes voyages n'avoient pas répondu à ſes deſirs. Il parut tranſporté à cette nouvelle; & deſcendant avec moi dans l'Eſquif, nous rejoignîmes notre vaiſſeau. Jugez de l'abord de ces deux illuſtres perſonnes, qui ſe revoyoient dans une conjoncture ſi funeſte, & dans un temps où il s'y attendoient ſi peu! Tout ce qu'un amant peut témoigner d'amour pour une maîtreſſe, tout ce qu'un ami peut marquer de regret à la mort d'un ami, Cléoméne le fit connoître à la digne veuve d'Agis. Il vouloit la ſuivre par-tout, en quelque endroit qu'elle choisît ſa retraite. Nous jugeâmes à propos, pour l'intérêt propre de la reine, qu'il retournât à Sparte; & il y conſentit, autant pour voir en quel état étoient les choſes, que pour venger la mort cruelle de ſon illuſtre ami. Il approuva le deſſein que nous avions formé d'aller trouver le jeune Antigonus à Teſſalonique, ne doutant point que nous n'y fuſſions bien reçus, par la connoiſſance qu'il avoit de la généroſité de ce prince. Tout ce qu'il y a de plus touchant &

de plus tendre, fut dit par Cléoméne, dans ce triſte & prompt adieu. Agiatis n'eut pas le même pouvoir : ſa douleur ne lui permettoit que l'uſage des larmes.

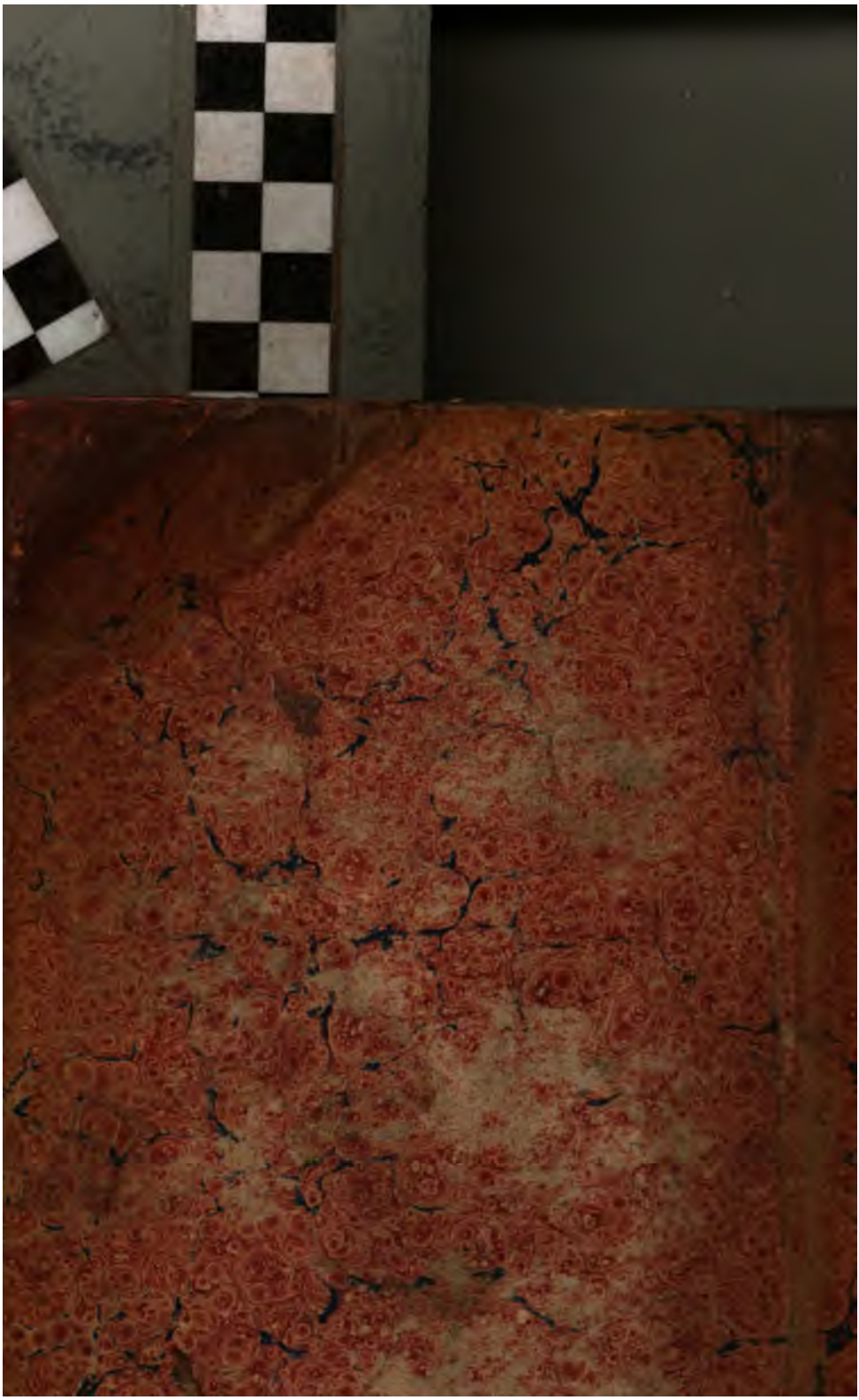
Nous reprîmes notre route ; Cléoméne continua la ſienne. Nous n'éprouvâmes rien de contraire durant les trois premiers jours : mais nous trouvant le quatriéme à l'entrée du golfe de Teſſalonique, nous vîmes que nous étions ſuivis par un vaiſſeau, que le cruel Amphare avoit fait partir. Nous ne ſavions à quel deſſein il couroit ſur nous, que quand nous apperçûmes qu'il cherchoit à gagner le deſſus du vent. Ne nous jugeant pas en état de lui réſiſter, nous voulûmes nous ſervir de l'avantage de la fuite, que les petits vaiſſeaux ont ſur les grands ; & parce que nous n'avions pas le vent favorable en pouſſant vers Teſſalonique, nous prîmes la route de Gonnes, où il ſembloit nous porter. Mais leur vaiſſeau étant meilleur voilier que le nôtre, ils nous joignirent & nous attaquerent à l'endroit où vous me reçûtes, généreux Paléne, & où vous fûtes temoin de la fin déplorable de la plus charmante & de la plus vertueuſe reine qui régna jamais dans Sparte.

Voila ce que contenoit l'écrit. Hé bien, berger, lui dit Paléne, avez-vous jamais ouï parler d'une aventure plus étonnante & plus tragique ? Elle eſt telle, répondit Ergaſte, qu'à

peine eſt-elle croyable ; & quand je me rappelle la noirceur de l'action d'Amphare, & l'indignité des Spartiates, je ſuis ſurpris de l'indulgence des Dieux, qui ne les ont pas tous confondus dans le ſein de la terre. Quoique j'en aye encore l'ame conſternée, je vous avoue, Berger, que je n'ai jamais rien lû qui m'ait plus attaché que cette Hiſtoire ; & je comprens que la douleur qu'une tendre compaſſion fait naître, a ſes charmes. Il ne reſteroit plus, pour ſatisfaire mon impatience, que de ſavoir la ſuite de cet événement, d'apprendre qu'Amphare & ſes complices aient reçu la juſte punition de leurs crimes, & que ce châtiment ſoit le chef-d'œuvre de l'amour & de l'amitié du généreux Cléoméne. Je m'y attends comme vous, reprit le Berger, & je compte ſur la juſtice des Dieux, intéreſſés à la vengeance des rois qui ſont leurs images. Mais pour commencer à guérir votre imagination d'une partie de l'inquiétude qui vous fait peine, je vais vous dire une circonſtance que la diſtance du lieu d'où vous voyiez ce combat, ne vous a pas permis d'appercevoir. Agiatis ne ſe fut pas plutôt précipitée de ſon vaiſſeau, que ſes ennemis jetèrent l'eſquif en mer pour la ſauver, & qu'ils l'en retirèrent auſſi-tôt, avec les femmes qui l'y avoient ſuivie. Je remarquai auſſi que l'enfant ne tomba pas dans l'eau, mais qu'il s'embarraſſa dans les cordages, qui l'arrêtèrent ;

en ſorte qu'il n'y a rien encore de certain ſur la mort de l'un ni de l'autre. Car quoiqu'après la cruauté d'Amphare, on ne doive attendre de lui rien d'humain; puiſque ces gens eurent tant d'empreſſement à retirer Agiatis des eaux, il eſt viſible qu'il ne ſouhaite pas ſa perte. Et qui ſait même ſi l'amour qu'il a toujours eu pour elle, n'a point de part à tant de crimes? Quoi qu'il en ſoit, une joie inconcevable parut ſur le viſage de Lyſandre, quand je lui appris cette dernière nouvelle, ſon évanouiſſement l'ayant empêché d'en rien voir. L'impatience qu'il avoit d'être éclairci du ſort de ſa reine, hâta encore la réſolution où il étoit de retourner à Sparte, & qu'il n'avoit priſe auparavant, à ce qu'il me fit entendre, que pour y périr, ou pour y poignarder le traitre Amphare; & il me promit en partant de me faire ſavoir la ſuite de ces affreuſes révolutions, ſi les Dieux le mettoient en état de le faire.

Ergaſte quitta Paléne un peu après, parce qu'ayant mis un aſſez long-temps à cette lecture, la pluie avoit tout-à-fait ceſſé, & qu'il avoit une extrême impatience de rejoindre Aréliſe & les autres Bergers.

Fin du ſecond volume.

520386